



ARCHÉO 66

BULLETIN DE L'AAPO



N° 37

2022

Archéo 66
Bulletin de l'AAPO 2022, n° 37

Comité de lecture

Françoise Avantin,
Georges Castellvi,
Aymat Catafau,
Ingrid Dunyach,
Jérôme Kotarba,
Michel Martzluff,
Cécile Respaut,
Etienne Roudier,

Mise en page du bulletin : Ingrid Dunyach

Maquette de la couverture : Cécile Respaut

Première de couverture :

en haut, à g. : Montesquieu-des-Albères, *Mas d'en Freixe* (cliché : Sylvain Lambert, SAD66)
en haut, à d. : Prades, 10 et 12 rue Arago (cliché : Cécile Dominguez, Inrap).
en bas : Laroque-des-Albères, Mas Paco 1/*Castellet* (cliché : Nicolas Vilasèque)

Pages intermédiaires :

page 9 : Thuir, *les Aybrines* 6, vue aérienne
page 55 : Cabestany, *Orfila*, étude des galets de quartz (cliché Michel Martzluff)
page 153 : Sortie AAPO 2022, *Ciutadella* de Roses (cliché : Cécile Respaut)

Quatrième de couverture :

Prades, Maison Felip, Papier peint (cliché : Céline Jandot, Inrap).

Edition : AAPO

Dépôt : mai 2023



Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
74, avenue Paul Alduy 66100 Perpignan
contact@archeo-66.com
<https://www.aapo-66.com/>

SOMMAIRE

Éditorial

5

Notices : archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections

9

Arboussols, Église <i>Nostra-Senyora de las Gradass</i> (Camille Mistretta Verfaillie, SAD66)	10
Les Angles, 3 place de l'Église (Véronique Canut, Inrap)	16
Argelès-sur-Mer, rue Bonafos (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	16
Argelès-sur-Mer, <i>Negabous</i> sud (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	16
Banyuls-sur-Mer, ZAC de la Réthorie, tranche 1 (Tanguy Wibaut, Inrap)	18
Bolquère, <i>La Creu</i> , projet Fermes 1653 (Jérôme Kotarba, Inrap)	18
Bourg-Madame, <i>Caldegas</i> (cat. <i>Càldegues</i>), <i>Camí de Sant Romà</i> (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	19
Bourg-Madame, rue de la Font d'Hix, <i>Font Velles</i> (Boris Kerampran, Inrap)	20
Canohès, <i>Font del Boc</i> (Boris Kerampran, Inrap)	20
Céret, rue du <i>Néoulos</i> (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	20
Céret, RD115/RD618 – Pont de Céret à Maureillas (Jérôme Bénézet, SAD66)	21
Claira, Chemin Rovira (Véronique Canut, Inrap)	23
Elne, 1 rue du Couvent – Tour des Quatre Vents (Jérôme Bénézet, SAD66)	23
Err, <i>Camí de Llívia</i> (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	24
Espira-de-l'Agly, <i>Mas Llucià</i> (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	24
Formiguères, route de Puyvalador, lotissement Plaza (Boris Kerampran, Inrap)	24
La Llagonne, <i>Lo Carretal</i> , lotissement le Panoramique (Cécile Dominguez, Inrap)	25
Llupia, <i>El Pou Vila</i> (Angélique Polloni, Inrap)	25
Laroque-des-Albères, Mas Paco 1/ <i>Castellet</i> (André Constant, Université Aix-Marseille)	26
Montesquieu-des-Albères, <i>Mas d'en Freixe</i> (Estelle Joffre, SAD66)	28
Montesquieu-des-Albères, rue des Mésanges (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	31
Perpignan, 536, chemin du Parc Ducup (Cédric da Costa, Inrap)	32
Perpignan, 805 traverse de Château-Roussillon, Mas Picas sud (Angélique Polloni, Inrap)	33
Perpignan, 10 rue Grande la Monnaie (Manuel Dudez, Inrap)	34
Pézilla-la-Rivière, 1 rue du Revelli, Maison Bordo (Elie Ghanem, Inrap)	36
Pia, chemin de Sainte-Anne (Véronique Canut, Inrap)	39
Pollestres, <i>La Colomina d'en Rabollet</i> et <i>La Travessa</i> (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	39
Ponteilla, <i>Les Cometes</i> et la <i>Font del Mas</i> (Cédric da Costa, Inrap)	39
Port-Vendres, 11 rue Jules Ferry (Tanguy Wibaut, Inrap)	40
Prades, 10 et 12 rue Arago (Boris Kerampran, Inrap)	40
Prades, maison Felip, 17 place de la République (Céline Jandot, Inrap)	43
Saint-André-de-Sorède, Sant Miquel (Assumpció Toledo i Mur, Inrap)	47
Thuir, <i>Les Aybrines</i> 6 (Cédric da Costa, Inrap)	48
Trouillas, <i>Puig del Pal</i> (Jérôme Bénézet, SAD 66)	49
Valcebollère, chapelle du <i>Puig</i> (Tanguy Wibaut, Inrap)	50
Villemolaque, <i>El Romeguerar</i> (Jérôme Kotarba, Inrap)	51
Vivès, <i>Bac de les Illes</i> (Jérôme Kotarba, Inrap)	53

Michel MARTZLUFF, <i>Les industries préhistoriques sur galets de quartz des terrasses quaternaires de Cabestany dans leur cadre stratigraphique. Étude préliminaire du site d'Orfila.</i>	56-73
Assumpció TOLEDO I MUR, <i>Les structures de combustion à pierres chauffées dans les Pyrénées-Orientales</i>	74-102
Assumpció TOLEDO I MUR, <i>La structure de combustion à pierres chauffées monumentale d'El Camí de la Coma Serra (Perpignan)</i>	103-108
Laurent SAVARESE, <i>L'empreinte du signaculum de Gaius Iulius Mercelon découverte sur le site de La Constantina (Palau-del Vidre)</i>	109-113
Jérôme BÉNÉZET, <i>Deux ensembles de mobilier de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. : La Madraguera (Torreilles) et Le Boulevard Kennedy (Perpignan).</i>	114-121
Pauline GAUBERT, Jérôme KOTARBA et Ingrid DUNYACH <i>Des chemins anciens... au SIG. Avant-propos à l'article de J.-P. Comps sur les chemins du Roussillon</i>	122-123
Jean-Pierre COMPS, <i>Chemins anciens dans la plaine du Roussillon. Du sud de la Têt au massif des Albères</i>	124-140
Guillaume EPPE, <i>Note d'histoire & d'archéologie : Sur les traces de la batterie d'en Sourre (Argelès-sur-Mer)</i>	141-143
Lucien BAYROU, <i>Les compagnies d'invalides en garnison à Salses (1723 – an II)</i>	144-152

Compte-rendu de thèse et de colloque

Delphine BOUSQUET, <i>L'occupation de l'espace durant la Protohistoire en moyenne montagne pyrénéenne: cas d'étude en haute Cerdagne (Pyrénées-Orientales). Entre informations archéologiques du sous-sol et de surface</i>	154-168
Franck DORY, <i>Colloque « millénaire du linteau » de Saint-Genis-des-Fontaines</i>	169-170

Calendrier 2023 / Fiche d'inscription 2023

Éditorial

1982-2022 : l'AAPO souffle ses 40 bougies !

L'association archéologique des Pyrénées-Orientales fête en 2022 ses 40 ans d'existence. Son président d'alors, Jean Abélanet, aimait définir l'AAPO comme « une sorte de fédération »¹ réunissant les acteurs de l'archéologie départementale.

Quatre décennies plus tard, l'association fédère toujours des professionnels issus d'institutions publiques : Service Archéologique Départemental (SAD 66), Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), Université de Perpignan (UPVD) ; mais aussi d'opérateurs privés (Acter archéologie) ainsi qu'un grand nombre de passionnés souvent membres d'associations intervenant sur un territoire plus étroit : Association pour les recherches sous-marine en Roussillon (Aresmar), Groupe de préhistoire du Vallespir et des Aspres (GPVA), Association pour la Sauvegarde des valeurs archéologiques et culturelles de Saint-Genis-des-Fontaines (Asvac), Association pour le patrimoine de la vallée de la Rome (Aspavarom), Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne (Grahc), etc... non pas en les absorbant, car chacune a sa personnalité et ses buts propres, mais en étant un lieu privilégié d'échange, d'entraide et de diffusion.

Créée en avril 1982, l'AAPO a permis de formuler de manière globale les problèmes de la recherche archéologique locale et d'en exprimer les besoins.

Certaines de ses revendications ont abouti ces dernières années : la création du service archéologique départemental (SAD 66) et aussi la mise en place d'un dépôt archéologique départemental digne de ce nom. Ce dernier va subir dans les années qui viennent une nouvelle métamorphose au sein des nouveaux bâtiments de la direction du Patrimoine départemental, qui regrouperont les Archives départementales, l'atelier de restauration des œuvres d'art, le service archéologique et le dépôt archéologique, ainsi que des salles de recherche, de consultation et de conférences.

Toutefois, 40 ans plus tard, il n'existe toujours pas de musée archéologique départemental présentant au grand public en plaine, près des scolaires, la richesse du patrimoine archéologique toutes périodes confondues, mais surtout celles qui manquent le plus, à savoir la protohistoire récente et l'Antiquité, depuis les Celtes,

les Ibères et les Romains jusqu'aux périodes historiques plus récentes, très riches dans notre département. Si des projets ambitieux sont à l'étude pour valoriser la Préhistoire ancienne avec les recherches menées à Tautavel sur le Paléolithique (agrandissement du musée etc.), et s'il existe d'autres musées de site de l'arrière pays qui exposent les découvertes en Préhistoire récente, il faut toujours faire beaucoup de route hors du département pour trouver un musée réunissant des collections qui nous renseignent sur les autres périodes.

C'est pourquoi, nous exprimons notre grande inquiétude concernant le devenir du dépôt archéologique de Port-Vendres, regroupant les découvertes sous-marines de la côte rocheuse. Espérons que les instances publiques ne déménageront pas nos célèbres épaves antiques dans des musées lointains !

En effet, la décennie écoulée a vu progressivement la fermeture de petites structures d'exposition diachroniques, parmi celles-ci le musée archéologique de Céret². On déplorera à nouveau que le musée monumental construit sur le site de Ruscino en 1992 ne soit toujours pas devenu un endroit d'exposition permanente. L'équipe municipale qui s'y trouve, épaulée par l'association Circé, fait son possible pour que le lieu reçoive régulièrement des manifestations. Enfin, nous espérons que le dernier musée ouvert, celui qui occupe le château de Bélesta, continuera d'exister autour de ses collections du Néolithique, pour présenter et diffuser au public, par le biais d'expositions, des aspects singuliers de ce territoire.

Il nous faut toujours et encore rappeler aux élus locaux, aux organismes de tourisme et à tous les services touchant de près ou de loin à la culture, la responsabilité qui est la leur dans la conservation et la diffusion de notre patrimoine.

C'est cette préoccupation qui a conduit l'AAPO à adresser en avril 2023 une lettre au Maire de Perpignan pour attirer son attention sur le retard pris par la Ville sur le dossier d'Orle et lui demander d'agir sans tarder pour sauver ce site majeur.

1 - Jean Abélanet, 1985 : 1er bulletin de l'AAPO.

2 - La mairie de Céret a fermé la Maison de l'Archéologie le 29 nov. 2021. Le Centre de documentation de Françoise Claustre, le dépôt archéologique du Vallespir et les collections permanentes de Céret ont donc été éclatées dans divers dépôts (Perpignan, Nîmes, Paris).

Cet ancien village médiéval et son église, fondés au IX^e siècle, est grignoté progressivement depuis 2012 sous les aménagements urbains (zone commerciale, station-service, etc.) mobilisant les associations de protection du patrimoine, dont la nôtre, qui se sont émues de la disparition irrémédiable de ces vestiges. En 2020, le diagnostic mené à Orle par le SAD 66 a permis d'observer des vestiges remarquables, maisons villageoises, cimetière, église, et surtout un fossé et un rempart de terre massive qui n'a pas d'équivalent dans le Midi (voir les bulletins de l'AAPO n° 31, 2016, et n° 35, 2020).

C'est pourquoi, il faut absolument éviter que la décision d'inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques (obtenue en décembre 2021 après les actions de notre association et du SAD 66) ne soit annulée par le Tribunal Administratif, faute de proposition d'acquisition du terrain par la ville de Perpignan à l'aménageur.

Les activités 2022

Avec 40 bougies et quelques cheveux blancs en plus (pour certains !), nous pouvons constater que l'esprit fondateur (et parfois un brin frondeur) de l'AAPO se poursuit, en intégrant progressivement la jeune génération d'archéologues dans le CA de l'association, mais aussi en les sollicitant pour qu'ils écrivent dans notre revue *Archéo* 66. La richesse des notices et des articles réunis dans ce 37^e numéro en témoigne.

Les plus vigilants remarqueront qu'il y a quelques manques parmi les notices, notamment celle sur les travaux menés en ville basse d'Elne par Camille Mistretta Verfaillie et l'équipe du SAD, tout comme les travaux réalisés par une équipe Inrap, sous la direction d'Isabelle Rémy, sur le plan de rénovation urbaine du quartier Saint-Jacques de Perpignan. Pas d'inquiétude, ce sont des travaux encore en cours en 2023 et il nous faudra donc encore attendre un peu...

Parmi les travaux réunis et portés par les plus jeunes d'entre nous, nous nous réjouissons de la contribution d'Estelle Joffre (SAD 66) qui nous fait découvrir une approche novatrice montrant, par l'intermédiaire du *mas d'en Freixe* à Montesquieu-des-Albères, que le mas catalan est un sujet d'étude à part entière lorsqu'il n'a pas encore subi une importante rénovation. Nous sommes aussi très fiers de l'exposé présenté par Delphine Bousquet (Grahc) sur la thèse qu'elle vient de soutenir avec grande réussite à Toulouse. L'archéologie préventive se développe très vite en Cerdagne et son travail, comme ceux, pionniers, de ses prédécesseurs, pose des ancrages méthodologiques et chronologiques de grande qualité. Nous mettrons ici aussi l'accent sur la première intervention d'Elie Ghanem (Inrap), menée sur la maison Bordo, adossée contre le rempart de l'antique *forcia* doublant la *cellera* de Pézilla-de-la-Rivière.

Les articles recueillis traitent de thématiques variées et nous remercions vivement les collègues de différentes institutions qui nous les ont proposés. Trois synthèses régionales peuvent être soulignées.

La première, réalisée par Assumpció Toledo i Mur (Inrap), retrace l'historiographie et propose un bilan départemental des découvertes des foyers à pierres chauffées, ces « fours polynésiens » utilisés à partir du Néolithique. Ce sont des structures très fréquentes, mais qui restent ingrates à faire parler. Gageons que l'approche proposée permettra d'en renouveler l'intérêt.

La seconde étude signée par Jean-Pierre Comps concerne la publication des recherches menées sur les Chemins anciens dans la plaine du Roussillon, en reprenant 24 ans d'investigations et bien des heures passées dans les archives. C'est un dossier sur lequel notre association porte un intérêt particulier en affinant son approche cartographique grâce au concours de Pauline Gaubert, géomaticienne.

Enfin, Michel Martzluff (encore un archéologue retraité qui a longtemps présidé notre association et qui reste toujours actif parmi nous) propose un article en collaboration avec Jérôme Kotarba et Cécile Respaut sur les industries lithiques préhistoriques du Roussillon. Ils rendent compte d'une découverte récente d'outils sur galets de quartz réalisée dans le cadre d'un diagnostic Inrap sur les vieux reliefs de Cabestany, dans une stratigraphie qui a fait l'objet d'une datation absolue faite par la méthode de la luminescence stimulée (OSL). C'est une première sur ce genre de formation. Les auteurs en profitent pour tracer un historique de ces recherches, souvent ingrates, concernant les lacunes du peuplement préhistorique de la plaine. Celles-ci ont été initiées, il y a plus de 40 ans, par les premiers recensements de ces vénérables outils et s'enrichissent grâce aux dernières recherches dans une course contre l'urbanisation aux alentours de Perpignan.

Au gré des années, le bulletin de l'AAPO, édité grâce à la cotisation annuelle de nos membres (bénévoles et étudiants) et au soutien du Conseil département des Pyrénées-Orientales, demeure un solide outil de diffusion de l'actualité des recherches archéologiques départementales auprès d'un large public, toujours très friand d'en apprendre un peu plus sur son histoire. Une histoire en construction, car l'archéologie n'est pas une science figée et les connaissances évoluent au fil des découvertes, pour laquelle nous restons collectivement mobilisés afin que les nouvelles approches soient de qualité et argumentées.

Cette année encore, les conférences mensuelles organisées par l'AAPO à l'Université de Perpignan ont rencontré un franc succès.

Elles ont permis faire le point sur les recherches actuelles menées dans le département, lors de fouilles préventives ou programmées (cession d'octobre et novembre) et d'accueillir plusieurs spécialistes extérieurs au département afin de nous présenter les résultats de leurs travaux de recherches (voir le programme 2023 à la fin du bulletin). Aussi, nous nous réjouissons de la présence de plus en plus régulière d'étudiants et de nouveaux auditeurs.

Le « retour » des prospections pédestres !

En 2022, l'association a renoué avec les prospections pédestres qui vont se poursuivre en 2023. Organisées et portées par le Service Archéologique Départemental avec le soutien important du Département et l'appui financier de la Drac Occitanie, plusieurs journées de prospection ont pu être menées durant tout le mois de mars 2022 sous la houlette d'Étienne Roudier. Une trentaine de membres de l'association, dont une bonne part d'étudiants de l'Université, a pu y participer.

Merci donc au soutien de la Drac pour le défraiement des frais de déplacement de nos bénévoles, et à Olivier Passarrius, responsable du SAD, qui coordonne cette initiative, afin de permettre à une partie de nos membres de prendre part à de nouvelles découvertes.

On rappellera que l'objectif de ces prospections est d'inventorier le patrimoine situé dans les zones constructibles afin d'anticiper de futures interventions archéologiques, en fournissant aux services de l'État des connaissances précises sur des sites jusque-là inconnus. Ce projet répond à l'urbanisation croissante de la plaine du Roussillon et de son arrière-pays, ainsi qu'au développement de grands projets situés en dehors des agglomérations tels que les parcs éoliens ou photovoltaïques.



Prospections 2022 (cliché : Etienne Roudier)

L'atelier de recollage du jeudi se poursuit hebdomadairement dans les locaux du SAD autour du « noyau » dur et avec l'aide ponctuelle d'autres membres de l'AAPO ou d'étudiants de l'UPVD.

Enfin, quelques membres de l'AAPO ont pu participer en 2022 à neuf opérations d'archéologie préventive, des diagnostics de l'Inrap et du SAD menés à : Perpignan Malloles (dir. Angélique Polloni), Prades, Maison Felip (dir. Céline Jandot), Ponteilla Les Comètes et Thuir, Les Aybrines 6 (dir. Cédric da Costa), Prades, rue Arago (dir. Boris Kerampran), Céret RD115 et 618 (dir. Jérôme Bénézet), Villemolaque Romeguerar et Vivès, Bac de las Illes (dir. Jérôme Kotarba) et sur le site d'El Pou Vila, à Llupia (dir. Angélique Polloni).

Autres nouvelles

Le nombre important de notices dans ce numéro est un témoin fort de la vivacité de la recherche locale. Celle-ci est grandement due à la politique menée par le Service Régional de l'Archéologie (Drac-SRA) qui peut s'appuyer à la fois sur les équipes du SAD et de l'Inrap. Elle comprend notamment la volonté d'aborder des territoires peu investis et parfois aussi de nouveaux sujets.

Nous saluons le départ d'Angélique Labrude que nous regretterons : aux côtés de Véronique Lallemand, elle a montré beaucoup d'intérêt pour les territoires de la plaine dont elle avait la gestion. Nous lui souhaitons une pleine réussite dans ses prochaines fonctions de Conservateur du Patrimoine.

Après le départ à la retraite d'Annie Pezin, l'équipe Inrap de Saint-Estève continue sa structuration avec l'arrivée sur le début de l'année 2023 de Manon Géraud comme céramologue médiéviste et moderniste, et aussi le recrutement, maintenant stable, d'Ingrid Dunyach comme responsable de recherche archéologique avec la spécialité Protohistoire.

L'équipe du SAD s'est elle aussi renforcée avec l'arrivée de Léa Bordier comme technicienne en septembre dernier et d'Estelle Joffre qui bénéficie désormais d'un contrat de mission en charge des études de bâti au sein du Service et plus spécifiquement du Château Royal de Collioure.

Les disparitions (2022 et 2023)

En 2022, Julien Vial, archéologue de la société Hadès, est décédé prématurément. Il avait notamment réalisé dans notre département les fouilles du Pla de la Creu à Bolquère pour l'Inrap, et celle de la Madraguera à Torreilles pour Acter archéologie. Il laissera le souvenir d'un chercheur spécialiste de la Protohistoire, fortement investi dans la recherche régionale. Jérôme Bénézet lui rend ici hommage, à travers un article sur le faciès d'ensembles céramique antiques.

Monsieur Nicolas Salles nous a récemment annoncé le décès de son père Claude, qui a été un membre assidu de notre association durant près de 20 ans. Nous garderons, au-delà de sa grande silhouette discrète, la mémoire de son érudition et de sa grande curiosité, partagées notamment durant les séances collectives de recollage du jeudi.

Nous déplorons également la disparition récente de Thierry Delory, dessinateur, compagnon de route de certains archéologues de notre département, qui a si bien su mettre en images le patrimoine bâti, archéologique ou sous-marin de Port-Vendres, du Conflent, de Perpignan et d'autres hauts lieux des Pyrénées-Orientales. Ses carnets de croquis, édités à titre d'auteur, resteront une référence iconographique de notre patrimoine.

Le Conseil d'Administration
avril 2023

An aerial photograph of a town with red-tiled roofs, surrounded by green fields and some undeveloped brown land in the foreground. The text is overlaid on the image.

SONDAGES

PROSPECTIONS

DIAGNOSTICS

NOTICES

ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE

FOUILLES PROGRAMMÉES

Notices : archéologie préventive (diagnostics, fouilles), fouilles programmées, sondages, prospections

Nom de la commune : Arboussols

Nom du site : Église *Nostra-Senya de las Gradass*

Type d'opération : diagnostic archéologique.

Responsable : Mistretta Verfaillie Camille (SAD.66 : Service Archéologique Départemental des Pyrénées-Orientales).

Équipe de terrain : Mistretta Verfaillie Camille, Joffre Estelle (SAD.66).

Collaborateur scientifique : Bruno Morin (Architecte du Patrimoine).

L'opération de diagnostic archéologique menée à *Nostra-Senya de las Gradass*, église paroissiale située au cœur du hameau de Marcevol, sur la commune d'Arboussols, s'inscrit dans le cadre d'un projet de restauration de l'édifice déposé par la municipalité en 2019, dans le but de la rouvrir au public. En effet, cette église est fermée depuis le tremblement de terre de 2009, qui a dangereusement déstabilisé les voûtes. Le diagnostic visait à déterminer la nature et l'état de conservation des sols antérieurs, à démontrer la présence ou l'absence de sépultures, à définir l'impact du projet sur le patrimoine archéologique enfoui et enfin à éclairer certains problèmes structurels constatés dans les élévations de l'édifice.

Mentionnée pour la première fois dans les textes à la fin du XI^e siècle, cette église a fait l'objet de nombreux remaniements au fil des siècles. L'édifice actuel est composé d'une nef à vaisseau unique prolongée à l'est d'une abside semi-circulaire. S'y accolent au sud un enclos fortifié de forme barlongue, ainsi qu'une sacristie correspondant à un petit bâtiment quadrangulaire (fig. 1 et 2). À l'intérieur de l'église, un arc triomphal (diaphragme) sépare la nef de l'espace du chœur, voûté en cul de four. L'abside abrite un grand retable hétéroclite, classé aux Monuments Historiques, dont certaines pièces sont datées du XVI^e siècle. L'église elle-même est inscrite aux Monuments Historiques depuis 1973.

La documentation, autant bibliographique qu'archéologique, sur l'église *Nostra-Senya de las Gradass* est assez restreinte. En effet, deux éléments majeurs en lien avec l'histoire du lieu sont venus, dès le XIX^e siècle, capter l'attention des érudits, à savoir le prieuré voisin, fondé par les chanoines de l'Ordre du Saint-Sépulcre au début du XII^e siècle, et le grand succès local du pèlerinage du Pardon de Marcevol, connu au moins depuis le XVI^e siècle.



Figure 1 : Vue de l'église et de son enclos depuis le sud-est (clicé : Service Archéologique Départemental).

On doit le recensement des premières mentions de l'édifice principalement aux travaux de Pierre Vidal sur le Prieuré de Marcevol en 1888¹, au volume de la revue *D'Ille et d'ailleurs* consacré en 1987 à Marcevol et Vinça (D'Ille et d'ailleurs 1987) et à l'étude de Pierre Ponsich dans le volume de *Catalunya Romanica* consacré à la Cerdagne et au Conflent (Ponsich 1995). La première mention de *Marceval* date de 1011 (Ponsich 1995, 305). En 1088, l'église est mentionnée pour la première fois de manière indirecte, lorsqu'« un certain Ramon, peut-être le seigneur du lieu, ayant décidé de se faire moine à Saint-Martin du Canigou, fait donation à cette abbaye de son alleu de Marcevol, qui comprend notamment une vigne confrontant d'un côté la « vigne de Sainte Marie ». » (D'Ille et d'ailleurs 1987, 24). La première mention explicite de l'église Sainte-Marie date de 1091. Dans son testament, le vicomte Guillem de Castelnou, archidiacre d'Elne, charge le chapitre d'Elne de donner tous les deux ans deux *sestiers* d'huile à la « Bienheureuse Marie de Marceval » pour l'alimentation en huile d'une lampe perpétuelle (D'Ille et d'ailleurs 1987, 24 ; Poisson 2019, 329). On retrouve encore l'église Sainte-Marie de Marcevol à l'occasion de deux legs faits à l'église par le vicomte Hugues de Tatzo et par Ramon-Berenger III comte de Barcelone, respectivement en 1106 (Ponsich 1995, 305) et en 1119 (D'Ille et d'ailleurs 1987, 26 ; Ponsich 1995, 305). En 1129, l'évêque d'Elne Pere Bernat donne à l'Ordre du Saint-Sépulcre, en main du Prieur Joan, l'église de *Sancta Maria de Marcevol* (Ponsich 1995, 305). D'après Pierre Ponsich, cet acte de donation fait de cette église le lieu où a été fondée la première communauté de chanoines du Saint-Sépulcre, avant que cette communauté ne construise un nouvel édifice à l'écart du village, probablement entre 1142 et 1164, sous le même vocable (Ponsich 1995, 305). Cet acte de donation mentionne un espace protégé autour de l'église, signalisé par des croix gravées (Catafau 1998, 412). En 1163, l'église est citée pour la première fois comme paroisse : *parrochia Sancta Maria de Marcevol* (Mallet 2003, 183 ; Ponsich 1995, 305). Ce n'est qu'à partir du XIV^e siècle que l'église est mentionnée sous des appellations diverses : *Sainte-Marie de Las Gradass*, *Nostra Senyora* ou *la Mare de Deu-de-la-Gradass* (Sarrète 1902, 3), *Beate Marie de Gradibus* (Alart, C.M. *Marcevol et l'église de Vinça*, 43). Cette appellation est, pour certains auteurs, liée à la présence des vingt-et-unes marches permettant d'accéder au portail de l'église (Sarrète 1902, 4 ; D'Ille et d'ailleurs 1987, 27 ; Ponsich 1995, 306) et certains auteurs situent d'ailleurs à cette période la construction de l'enceinte fortifiée autour de l'église (D'Ille et d'ailleurs 1987, 26 ; Ponsich 1995, 306).

1 - Les données issues des travaux de Pierre Vidal sont tirées du volume de la revue *D'Ille et d'ailleurs* consacré en 1987 à Marcevol et Vinça. Elles proviennent de son « Étude historique sur le prieuré de Marcevol de l'ordre des chanoines du Saint-Sépulcre » publiée en 1888 dans le tome 29 du *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*.

Nombre d'auteurs de la fin du XIX^e et du XX^e siècle se sont consacrés à la description de la cérémonie religieuse du *Perdo de Marcevol* et à la compréhension de son origine. Ce privilège est documenté en 1591 par une bulle papale qui renouvelait « une indulgence jubilaire à tous ceux qui visitaient, sous des conditions déterminées, l'église de Notre-Dame des Degrés, le 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, seulement aux années où le 3 mai tombait le vendredi » (Sarrète 1902, 5). Selon la bulle pontificale, cette « indulgence de *Perdo de Marcevol* », dont « l'Indult, d'après la tradition antique, fût brûlé dans l'incendie de la sacristie, comme l'ont affirmé par serment plusieurs témoins dignes de foi, l'Évêque d'Elne et Pierre Renart, fut accordée par le pape régnant alors en mémoire de la mort et de la sépulture de sa mère, arrivée en ces lieux en se rendant au sanctuaire de Saint-Jacques à Compostelle et enterrée dans le sanctuaire de Marcevol au-dessous de l'autel majeur. » (SRDP 1901, 321). Une légende locale pouvant être assez ancienne voudrait que ce soit la mère du pape Lin, le successeur de Saint-Pierre en 67, qui serait venue à Marcevol adorer l'image de la Vierge. Prise dans un violent orage accompagnée de trombes d'eaux, le sac de farine qu'elle transportait serait sorti indemne, complètement sec, de cette tempête (D'Ille et d'ailleurs 1987, 26). À cette légende dite « du sac de farine » est associé un coffre ancien en bois conservé à l'arrière du retable, qui est toujours rempli de farine, laquelle selon la tradition orale proviendrait du contenu du sac miraculeux (Morin 2019, 20). Certains auteurs voudraient que ce soit la mère d'un pape né à Orella (Conflent, Pyrénées-Orientales), qui venait « voir, à Marcevol, hameau voisin dont elle était originaire, les parents qui lui restaient encore ». Dans cette version de la légende, le miracle du sac de farine n'est pas mentionné, c'est la mère du pape elle-même qui, lors de son décès dans une étable de Marcevol, « tenait à la main un billet qui ordonnait de bâtir une église à l'endroit même où elle mourrait » (Hamon 1856, 437). Les auteurs ont très tôt relevé l'anachronisme de la légende, faisant intervenir un pape ayant vécu dans le courant du I^{er} siècle après J.-C. Certains se sont alors efforcés de donner à cette légende un fond de vérité, en cherchant à la faire coïncider avec l'Histoire, et en proposant de voir dans le Pape Lin une confusion avec un personnage beaucoup plus récent, soit Saint Lizier, évêque du Couserans (Cazes 1967, 8), soit un des papes ayant régné à Avignon dans le courant du XIV^e siècle (SRDP 1901, 321-23). Peu importe le ou les événements qui ont fait émerger cette légende², il semble bien que l'église *Nostra-Senyora de las Gradass* et le hameau de Marcevol aient « joué un rôle non négligeable dans la piété médiévale » (D'Ille et d'ailleurs 1987, 26).

2 - Le miracle de la farine est notamment évoqué dans les Goigs de *Nostra Senyora de las Gradass*, qui se chantaient lors de la cérémonie du Pardon de Marcevol (D'Ille et d'ailleurs 1987, 26).

Plusieurs auteurs signalent d'ailleurs les nombreux dons et legs de personnages importants dont a fait l'objet cette église, et ce dès la toute fin du XI^e siècle, auxquels on peut ajouter le « choix de ce lieu de Marcevol pour l'unique implantation – d'ailleurs précoce – de l'ordre du Saint Sépulcre dans le diocèse d'Elne » (Poisson 2019, 329). B. Alart, sans détailler la source, évoque une première mention du « Pardon de Marcevol » en 1371, lequel aurait été « fondé probablement dans le XII^e siècle » (Alart 1856, 100-101). Le document pontifical renouvelant l'indulgence du Pardon de Marcevol en 1591 évoque une fréquentation déjà importante en cette fin de XVI^e siècle, avec des fêtes comptant jusqu'à 4000 personnes, et au XVII^e siècle, le pèlerinage a attiré jusqu'à dix à onze mille personnes (Sarrète 1902, 7).

D'un point de vue du bâti, l'historiographie comporte peu d'études précises mais de nombreuses remarques et détails épars. Les décors de bandeaux et lésènes qui ornent le chevet de l'édifice ainsi que son retable « reconstitué » ont attiré le regard des historiens dès le XIX^e siècle (Hamon 1963). Le plan de l'église ainsi que sa mise en œuvre (arêtes de poisson ou blocs cassés au marteau, doubles joints à la truelle) l'ont placé comme édifice typique de l'époque romane entre XI^e et XII^e siècles (Ponsich 1995 ; Mallet 2003). Néanmoins, l'édifice a subi de nombreux remaniements, dont les interprétations et la chronologie ne font pas consensus. Deux travaux récents tentent de faire la synthèse de tous ces éléments, et notamment des hypothèses concernant l'évolution morphologique de l'édifice (Poisson 2019 ; Morin 2019).

Comme on l'a vu plus haut, l'église *Nostra-Senya de las Gradass* correspond aujourd'hui à un édifice aux dimensions modestes, composé d'une nef à vaisseau unique terminée par une abside voûtée en cul de four. S'y accole au sud une sacristie, elle-même comprise dans un enclos fortifié de forme barlongue. Les photographies anciennes nous permettent de connaître certains aspects de l'église avant les multiples restaurations qu'elle a connues. Concernant la mise en œuvre, l'appareil en arête de poisson est employé sur la moitié inférieure de la façade ouest et une partie de la façade nord. Un second type d'appareil, en moellons équarris de moyen appareil assisés, est employé pour toutes les parties est de l'édifice ainsi que les parties hautes. Cela a mené certains auteurs à interpréter la façade ouest comme une réfection (Cazes 1967, 5) et d'autres à y voir plutôt une partie originelle attribuée à des époques anciennes (Poisson 2019, 330). Les décors du chevet, en bandeaux et lésènes ou arcatures et bandes lombardes, sont par contre unanimement rattachés à l'architecture romane du XI^e siècle (Ponsich 1995, 305 ; Mallet 2003, 183 ; Poisson 2019, 330). Dans son étude préalable à la restauration, B. Morin mentionne qu'à l'intérieur de l'édifice, dans la travée orientale de la nef, le retrait existant entre les piliers engagés et les murs gouttereaux a été volontairement réduit par chemisage.

Le rattachement de ce chemisage à une période ancienne, « romane », s'appuie sur la présence de « joints romans en faux appareils de double-trait tirés au fer », qui sont présents indifféremment sur les piliers et sur le chemisage (Morin 2019, 22), mais que l'on observe également à l'extérieur de l'édifice, toujours sur le mur gouttereau de la travée est de la nef.

Les percements et bouchages établis au sein de ces murs ont été mentionnés régulièrement. Les auteurs s'accordent pour penser que la porte sud de l'église a été refaite, certainement au bas Moyen Âge (XIV^e ou XV^e siècle) d'après la morphologie de l'arc (Cazes 1967, Ponsich 1995). Deux autres portes sont citées dans le mur nord de l'église, l'une à l'ouest qui mènerait « au cimetière » et l'autre proche de l'abside qui « paraît d'origine ». Elles sont bouchées avant la fin du XIX^e siècle, comme en témoigne un cliché en date de 1881. Les baies de l'édifice ne laissent pas de doute, la baie axiale étant interprétée comme romane et les deux baies au sud comme postérieures. La baie au sud-est est plutôt liée à l'installation du retable qui a barré la baie axiale, alors que celle au-dessus de la porte est dite tardive (Poisson 2019, 330).

Finalement, l'enclos fortifié pose de nombreuses questions, parmi lesquelles sa date d'édification, qui varie selon les auteurs. Elle va du XIV^e siècle (Ponsich 1995, 306), aux XV^e-XVI^e siècles (Bayrou 2004, 362), voire jusqu'au XVII^e siècle (Poisson 2019, 331). La présence d'une bretèche maçonnée ne permet pas de trancher en faveur de l'une ou l'autre des hypothèses et ne fournit qu'un *terminus post quem* qui ne peut pas être antérieur au milieu du XIII^e s., date de l'apparition de ce dispositif (Leclerc 1987, 228).

En ce qui concerne les décors peints de l'intérieur de l'édifice, ils ont été observés à l'occasion de sondages réalisés par J.-F. Midoux (restaurateur) pour l'étude préalable à la restauration. Les plus anciens identifiés se situent sur les murs du chœur et de l'arc triomphal et pourraient dater du XIII^e siècle. Ces éléments n'ont été aperçus que par sondage. Subsiste sur les murs et la voûte en cul-de-four de l'abside un nouveau décor peint attribué à la fin du XVII^e siècle. Enfin, une dernière campagne de décors polychromes est datée de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle et concerne les murs sud et nord de la nef ainsi que l'arc triomphal (Morin 2019).

La présente opération a consisté en l'ouverture de six sondages manuels répartis sur une emprise de 200 m² correspondant à l'édifice et ses abords immédiats (fig. 2).

Le sondage réalisé à l'extérieur de l'édifice, à la jonction entre la travée de chœur et l'abside, côté nord (SD 2), devait permettre d'apporter un éclairage sur les problèmes structurels identifiés dans les élévations à la jonction entre le mur gouttereau de la nef et le chœur. Y ont été mises en évidence l'absence de fondation ainsi que l'installation de l'édifice sur un socle granitique très accidenté et particulièrement instable, soumis à une intense activité racinaire (fig. 3).

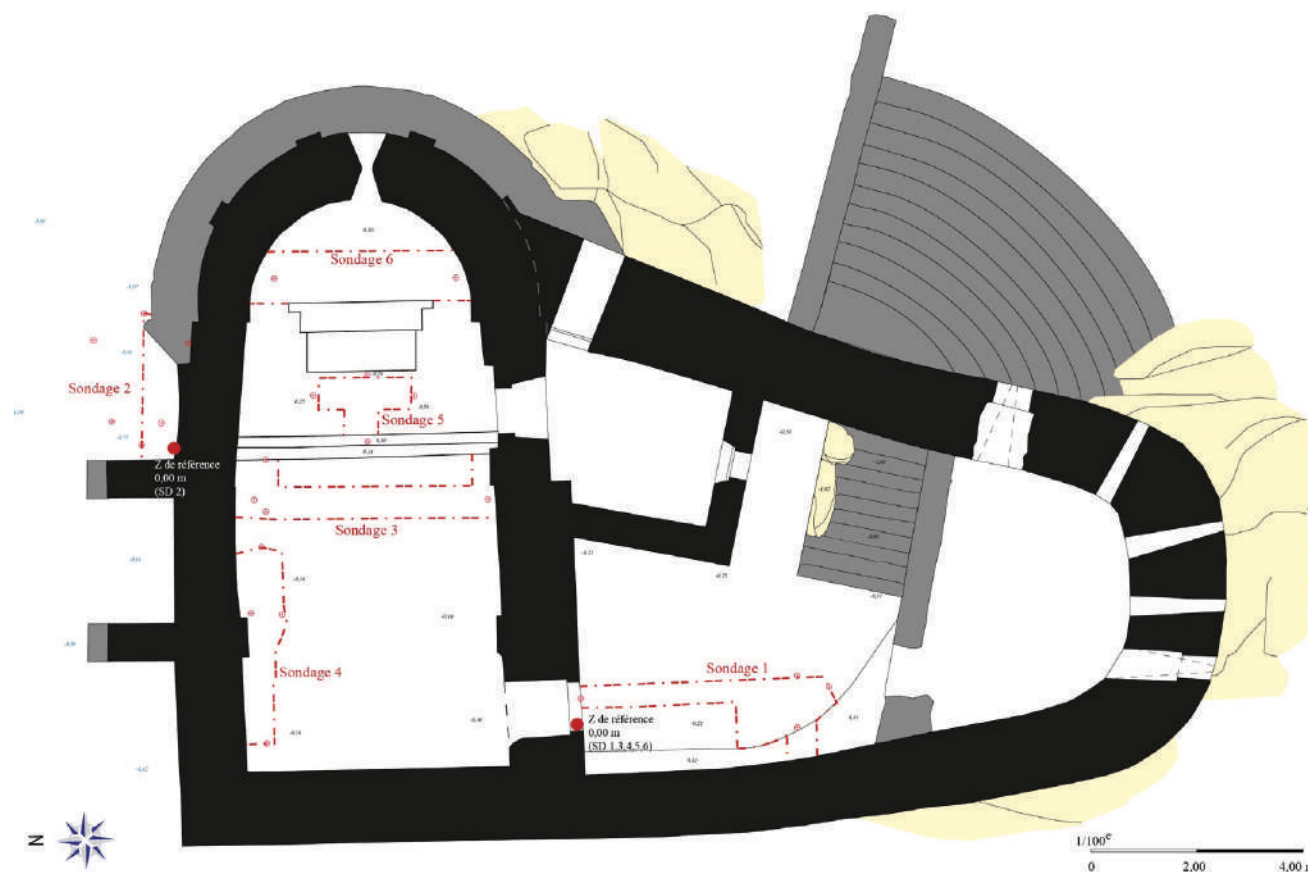


Figure 2 : Plan de l'église avec localisation des sondages (DAO : B. Morin, S. Lambert).

Les cinq autres sondages (SD 1 et SD 3 à SD 6) ont été implantés à l'intérieur et devant l'entrée de l'église. À l'intérieur, ils ont révélé une succession de niveaux de sols aux mises en œuvre variées, qui se concentrent sur une très faible épaisseur sous le sol actuel, sur 13 cm seulement dans la nef et sur 25 cm dans le chœur. À l'inverse, sur le parvis, le sol actuel est le seul encore conservé. Aucun des sondages n'a pu mettre en évidence la présence de tombes, que ce soit dans l'édifice comme aux abords immédiats.

Les niveaux les plus anciens observés sont probablement antérieurs à la construction de l'édifice roman du XI^e siècle et se développent directement sur le substrat rocheux granitique. Ils se matérialisent sous la forme de lambeaux de couches, correspondant à des fonds de fosses ou à des niveaux piégés dans les aspérités du substrat. Le mobilier, très rare, correspond à quelques fragments de céramique commune médiévale.

Des vestiges potentiellement en lien avec la construction de l'édifice, en tout cas antérieurs aux sols les plus anciens de l'église, ont été identifiés sur le parvis et dans la nef, sous la forme de niveaux de travail chaulés (SD 1, SD 3 et SD 4) (fig. 4). Dans la nef, les fondations de deux des quatre piliers qui rythment les travées ont pu être observées. Le sondage SD 3 englobe la base du pilier oriental côté sud. Ce dernier est installé dans une tranchée de fondation en partie creusée dans des couches plus anciennes, en partie dans le substrat,



Figure 3 : Le sondage SD2 implanté au nord-est de l'édifice (cliché : Service Archéologique Départemental).

et aménagée en tranchée pleine. À l'opposé de la nef, dans le sondage SD 4, c'est la base du pilier ouest côté nord qui a pu être atteinte. La fondation est composée de mortier de chaux blanc assez friable emballant des blocs de granit de petite dimension. Cette maçonnerie est encadrée au nord et au sud par le rocher, elle correspond certainement au comblement d'une faille du substrat pour asseoir plus solidement le pilier. Il semble donc que l'aménagement de fondation dans les diverses parties du bâtiment soit plus ou moins aléatoire, avec une utilisation parfois opportuniste des irrégularités de la surface du socle rocheux.

Les plus anciens aménagements de l'édifice à être conservés correspondent à des lambeaux de sols en terre battue dans la nef, associés aux restes d'une banquette en blocs de granit liés à la terre, dont les vestiges non démantelés occupent une bande de 40 cm de large courant tout le long du mur gouttereau nord (SD 3 et SD 4) (**fig. 4**). Dans le chœur, cette phase est illustrée par la découverte de la base de l'ancien autel, qui était décalé vers l'ouest d'au moins 30 cm par rapport à l'actuel, d'un escalier en granit retrouvé sous et cette fois décalé de 20 cm vers l'est par rapport à l'emmarchement actuel (SD 5) (**fig. 5**) et enfin d'un sol en dalles de granit liées à la terre et encore en fonction à l'arrière du retable (SD 6) (**fig. 6**). Ces éléments affichent une certaine cohérence dans leur mise en œuvre, avec une exclusivité du granit dans le choix des matériaux de construction. Ils sont rattachés à un large Moyen Âge, probablement antérieur au XIII^e siècle.



Figure 4 : Le sondage SD 4, dans la nef, vu depuis l'est (cliché : Service Archéologique Départemental).



Figure 5 : Le sondage SD 5, dans la travée de chœur, vu depuis le nord (cliché : Service Archéologique Départemental).



Figure 6 : Le sondage SD 6, à l'arrière du retable, vu depuis le sud (cliché : Service Archéologique Départemental).

Une campagne de travaux est ensuite associée à l'installation du retable dans le chœur, et implique de nombreux bouleversements dans l'apparence de l'édifice. Dans la nef, les sondages SD 3 et SD 4 ont permis de mettre en évidence les restes d'un sol aménagé en dalles de schiste (fig. 4). Il a été presque intégralement démantelé lors de l'aménagement de la dalle de ciment qui constitue le sol actuel. Dans le sondage SD 5 ont été identifiés les négatifs d'une réfection de l'escalier conduisant au chœur. On n'en connaît pas les matériaux puisqu'ils ont été intégralement récupérés, mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse des marches en roche marbrière qui composent l'escalier actuel. L'emmarchement était encore en position originelle, 20 cm plus à l'est qu'aujourd'hui. Cet état fonctionne avec le réaménagement du sol de la travée de chœur, qui paraît directement lié à l'installation du retable. Le sol en granit est déposé et remplacé par des carreaux de ciment (fig. 5), lesquels viennent épouser le tracé du retable. À l'arrière de ce dernier, dans l'abside, le sol en granit est en partie conservé mais entaillé par le creusement d'une vaste fosse permettant d'accueillir son support (SD 6) (fig. 6). L'autel est alors toujours à son emplacement primitif, soit accolé à l'emmarchement conduisant au chœur. Il est difficile d'affirmer que tous ces éléments appartiennent à une même phase de travaux au sein de l'église, mais ils ont en commun l'utilisation, nouvelle dans ce bâtiment, du schiste comme matériau de construction. Ils sont tous scellés par les réaménagements postérieurs, à savoir l'enduit mural actuel de la nef et de la travée de chœur, ainsi que les réfections liées au déplacement de l'autel et de l'escalier. Cette campagne de travaux n'est pas antérieure au milieu du XIX^e siècle.

Enfin, les réfections de sol dans le chœur à l'avant du retable, ainsi que la reconstruction de l'emmarchement plus vers l'ouest et le déplacement de l'autel contre le retable, sont associés à la mise en place des sols actuels en dalle de ciment dans la nef et sur le parvis devant l'entrée de la porte de l'édifice. Ils sont rattachés à une vaste campagne de travaux englobant également les enduits muraux (sauf à l'arrière du retable), la construction de la sacristie et de la tribune. Cette dernière campagne de travaux est postérieure au tout début du XX^e siècle et constitue l'état actuel de l'édifice.

C. Mistretta Verfaillie et E. Joffre

Alart : ALART (B.), *Cartulaire Manuscrit, Marcevol et l'église de Vinça*.

<https://mediatheque-patrimoine.perpignan.fr/view.php?titn=0339360&lg=CA>

Alart 1856 : ALART (B.), Géographie historique du Conflent, *Société Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, 10, 1856, p. 67-112.

Bayrou 2004 : BAYROU (L.), Marcevol, *Entre Languedoc et Roussillon 1258-1659, Fortifier une frontière ?*, Éditions Les Presses Littéraires, Saint-Estève, 2004, p. 362.

Catafau 1998 : CATAFAU (A.), *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X^e-XI^e)*, Presses Universitaires de Perpignan, Editorial Trabucaire, Perpignan, 1998, p. 412-413.

Cazes 1967 : CAZES (Abbé A.), Marcevol, *Guide touristique « Conflent »*, Prades, 1967, 24 p.

D'Ille et d'ailleurs 1987 : COLLECTIF, De Marcevol à Vinça, *D'Ille et d'ailleurs*, 8, Collège P. Fouché d'Ille-sur-Têt, octobre 1987, 62 p.

Hamon 1863 : HAMON (Abbé A.-J. M.), *Notre-Dame de France ou Histoire du culte de la Sainte Vierge en France depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours*, troisième volume, Imprimeur-éditeur Henri Plon, Paris, 1863, p. 436-438.

Leclerc 1987 : LECLERC (S.), Les églises fortifiées du Roussillon, in : GRAU (M.) et POISSON (O.) (dir.), *Études roussillonaises offertes à Pierre Ponsich*, Le Publicateur, Perpignan, 1987, p. 223-233.

Mallet 2003 : MALLET (G.), *Églises romanes oubliées en Roussillon*, Les Presses du Languedoc, Montpellier, 2003, 334 p.

Morin 2019 : MORIN (B.), Étude préalable à la restauration de l'église Nostra-Seniora-de-las-Gradas du hameau de Marcevol, édifice inscrit MH, *Phase DIA – Diagnostic*, février 2019, 42 p.

Poisson 2019 : POISSON (O.), Arboussols, église Nostra Seniora de Les Grades de Marcevol, *La sauvegarde de l'art français*, cahier 27, Éditions Snoeck, Gent, 2019, p. 328-331.

Ponsich 1995 : PONSICH (P.), Santa Maria de les Grades, in : PLADEVALL i FONT (A.), ADELL i GISBERT (J.-A.), BOLÒS i MASCLANS (J.), BUSQUETA i RIU (J.-J.), LLARÀS USÓN (C.), CARABASA i VILLANUEVA (Lla.) (dir.), *Catalunya Romànica. Vol. VII. La Cerdanya, el Conflent, Enciclopèdia Catalana*, Barcelona, 1995, p. 305-306.

Sarrète 1902 : SARRETE (Abbé J.), *Le Pardon de Marcevol*, Imprimerie Joseph Payret, Perpignan, 1902, 15 p.

SRDP 1901 : Roca (J.), Glanure d'histoire et d'art religieux – Note critique et historique sur Marcevol *Semaine Religieuse du Diocèse de Perpignan*, 18, ADPO-268PER13, 1901, p. 320-323.

Nom de la commune : Les Angles

Nom du site : 3 place de l'Église

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Véronique Canut (Inrap)

Équipe de terrain : Boris Kerampran

Le projet de construction d'une maison individuelle se trouve en plein cœur du village ancien des Angles, immédiatement au nord du chevet de l'église actuelle et des vestiges de l'enceinte fortifiée médiévale. Il permettait donc d'envisager la mise au jour de structures archéologiques liées soit à la première occupation du site, aux X^e-XII^e s., soit à la seconde datée des XIII^e-XIV^e s., telles que définies par les fouilles archéologiques menées en 2002 par A. Bergeret à l'emplacement de la tour porte de la seconde enceinte du village médiéval.

La tranchée ouverte dans la petite cour en arrière de la grange, qui va faire l'objet d'une démolition, n'a livré aucun témoignage archéologique.

Sous le niveau de tout-venant constituant le sol actuel se trouve le substrat rocheux granitique.

L'espace investi pour le diagnostic se situe largement en contrebas de la route ceinturant l'église (2,30 m en dessous) puisqu'une rampe a été aménagée anciennement pour permettre l'accès. D'après le plan napoléonien de 1845 l'église était autrefois accolée à des parcelles au niveau de la moitié septentrionale du chevet. La rue actuelle a donc été ouverte après la première moitié du XIX^e s., sans doute à l'occasion de la reconstruction de l'église.

On peut donc supposer que cette emprise était anciennement occupée par une construction ou par un espace ouvert en pente inclinée vers le nord. Les travaux de nivellement auront donc détruit les éventuelles structures archéologiques sur cette petite zone du site médiéval.

Véronique Canut

Nom de la commune : Argelès-sur-Mer

Nom du site : rue Bonafos

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)

Équipe de terrain : Ingrid Dunyach (Inrap)

Lors du diagnostic sur ce projet de lotissement, aucun vestige archéologique ni aucun mobilier (céramique ou autre) n'ont été mis au jour. Le résultat du diagnostic archéologique est donc négatif.

Assumpció Toledo i Mur

Nom de la commune : Argelès-sur-Mer

Nom du site : Negabous sud

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)

Équipe de terrain : Ingrid Dunyach (Inrap)

Collaborateur : Jérôme Kotarba, Céline Pallier, Philippe Poirier, Michel Martzluff, Cécile Respaut

Les parcelles concernées par le projet d'aménagement se situent à environ 2 km au sud du Tech, à 1 km au nord de la *Massana* et à 5 km du bord de la Méditerranée. Le projet occupe, notamment, la plaine alluviale (*Negabous sud*) et, de façon restreinte, la butte située du côté sud (*Aspres de la Sureda*).

Les découvertes faites lors du diagnostic archéologique se rattachent à plusieurs périodes. Les plus significatives se rapportent au Paléolithique (un galet aménagé) et à la Préhistoire récente (4 foyers à pierres chauffées néolithiques). Un cinquième foyer FY134.1 est daté par radiocarbone du haut Moyen Âge.

Les vestiges qui se rapportent à l'époque antique sont rarissimes : deux fragments d'amphore, d'une italique et d'une autre hispanique.

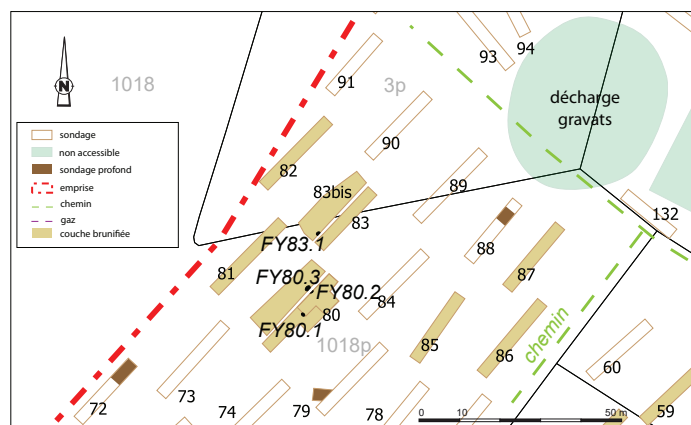


Figure 1 : Zoom sur le plan général du diagnostic de *Negabous sud* (Argelès-sur-Mer) (topographie M. Dupont ; DAO C. Cœuret, Inrap).

Pour la période médiévale, les céramiques à décor vert et brun, issues du comblement d'un réseau fossoyé, et les fragments de céramiques communes témoignent des cultures et des amendements à partir du XIII^e siècle et au-delà. Les activités agricoles à cet endroit perdurent à l'époque moderne. En témoignent les fragments de céramique glaçurée dont un fragment de céramique polychrome à rattacher au XVI^e siècle.

Butte des Aspres de la Sureda

Un galet aménagé par des enlèvements abrupts a été découvert en surface par M. Martzluff. Très patiné et éolisé, il témoignerait du passage ou de la fréquentation sporadique de l'endroit à rattacher à une fourchette très large couvrant le Paléolithique ancien et moyen.

Lors des sondages systématiques, un foyer à pierres chauffées, partiellement démantelé, a été mis au jour. Il avait été aménagé dans une fosse, creusée dans la terrasse à galets éolisé. Elle mesure 1 m de diamètre et 0,28 m de profondeur. Le comblement comporte

des pierres de 20 cm de diamètre dans un sédiment sableux gris très souple. Le fond de la structure a livré quelques charbons de bois ; le résultat de leur analyse radiocarbone permet de dater ce foyer du haut Moyen Âge (VIII-IX^e s.). L'étude anthracologique a identifié trois taxons parmi les charbons de bois analysés : du chêne caducifolié, des cistes et des bruyères.

Plaine alluviale : Negabous sud

Dans la partie nord-ouest du projet, sur une surface d'environ 750 m², nous avons mis au jour 4 foyers à pierres chauffées (fig. 2-3). Deux de ces foyers ont été aménagés dans des fosses creusées dans la couche brunifiée (argile grise-brune). Deux autres comportent une seule assise de pierres disposées sur une surface plate. Les quatre foyers sont circulaires et leurs diamètres mesurent entre 0,70 et 1 m. Ceux en fosse sont conservés sur 0,25 et 0,30 m de profondeur. Les foyers à une seule assise sont conservés sur 0,10 et 0,15 m.

Ces foyers sont inclus dans la couche gris-brun. Ni cette couche brunifiée ni les structures de combustion n'ont livré de mobilier (ni céramique, ni lithique, ni autre). Deux de ces foyers ont fourni des échantillons de charbon de bois qui ont fait l'objet d'analyses radiocarbones : le foyer FY 80.1 est daté du Néolithique moyen (4 343 – 4 239 cal BC), le foyer FY 83.1 est daté du Néolithique final (3 194 – 3 021 cal BC et 3 336 - 3 211 cal BC). L'étude anthracologique réalisée sur des échantillons de charbon de bois issus du foyer FY 83.1 montre la présence presque exclusive de bruyère. La couche de charbons tapissant le fond de ce foyer témoigne d'une cuisson à l'étouffée.

Dans la partie centrale du projet, nous avons pu observer la présence d'un fossé FO 1 dont le pendage suit le sens de la pente qui est sud-ouest/nord-est. Un deuxième fossé FO 2 présente une orientation et un pendage similaires. Ces deux fossés ne sont pas parallèles mais semblent converger vers une même zone, du côté oriental. Le comblement du premier fossé (FO 1) a livré des fragments de céramiques à décor vert et brun dont la production se situe au XIII^e siècle.

Les traces, outil ou aménagements, à rattacher à la Préhistoire ancienne ou à la Préhistoire récente attestent des fréquentations sporadiques ou d'occupations de courte durée. Le foyer du haut Moyen Âge est à mettre en relation avec les occupations couvrant du VI^e au XI^e siècle des sites des Gavarettes et de l'Orangeria à Taxo d'Avall, situés à 1,5 km plus au nord. Enfin les fossés FO 1 et FO 2 et les fragments céramiques du XIII^e et du XVI^e siècle témoignent d'activités agricoles telles que l'assainissement du terrain et de l'amendement.

Assumpció Toledo i Mur

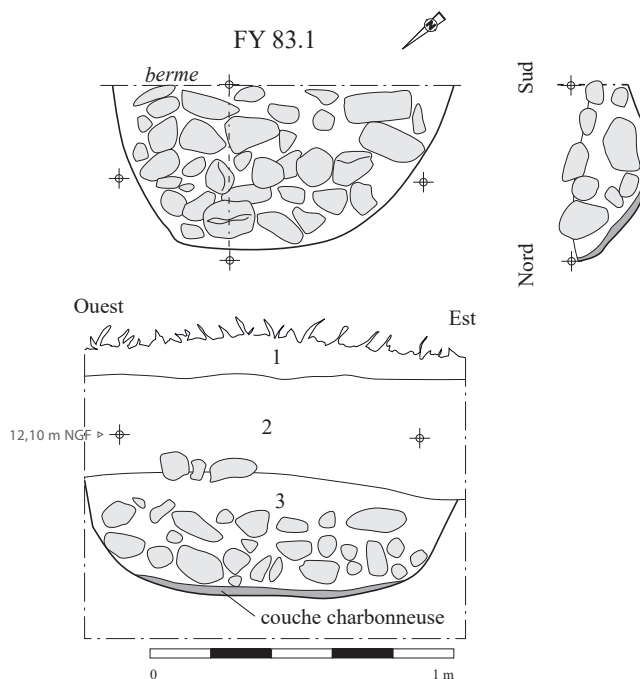


Figure 2 : FY 83.1, plan et coupe (relevé et DAO A. Toledo i Mur, Inrap).

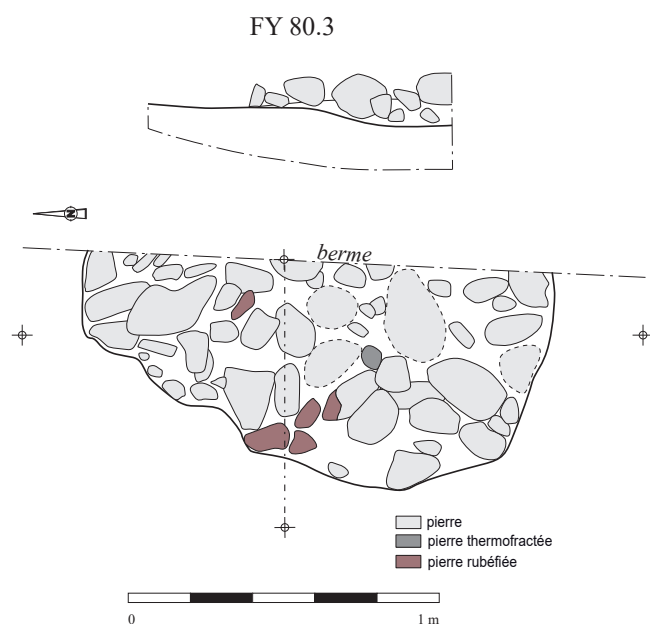


Figure 3 : FY 80.3, plan et coupe (relevé I. Dunyach ; DAO A. Toledo i Mur, Inrap).

Nom de la commune : Banyuls-sur-Mer

Nom du site : ZAC de la Réthorie, première tranche

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Tanguy Wibaut (Inrap)

Équipe de terrain : T. Wibaut et Garance Six (Inrap)

La première tranche de 36717 m² du projet de lotissement nommée ZAC de la Réthorie est situé sur le flanc sud de la vallée du *Vall Pompo*, juste derrière la surface commerciale. 66 sondages réalisés à la mini-pelle (soit 1080 m²) représentent moins de 6% des 16197 m² disponibles sur une emprise totale de 42024 m². Ceci s'explique par un terrain accidenté qui présente des pentes de 10 à 40 %, avec un couvert arboré naturel d'une belle intensité et des zones inaccessibles car non débroussaillées. Des anciens chemins pédestres, et d'autres très récents réalisés au bulldozer, cisailent la

colline depuis le fond de vallée jusqu'à la ligne de crête au travers de terrasses agricoles. Au sommet se situe le *mas Reig*, ancienne bergerie, accolée à une tour de guet toujours en élévation et mentionnée dès 1242.

Les sondages ont confirmé la présence de différents murets de pierre qui épousent les courbes de niveaux ainsi que deux *agulles* dans un bel état de conservation. Il est évident que ces parcelles témoignent d'un long travail d'édification de terrasses agricoles (céréales, vignes, oliviers) et de gestion des eaux pluviales (drains et *agulles*) afin d'aggrader et rendre productif ce versant nord, si peu propice à l'installation d'habitat.

Aucun artefact n'accrédite l'occupation médiévale ou moderne de ce versant, ni même des surfaces assez planes situées à proximité du Mas.

Tanguy Wibaut

Nom de la commune : Bolquère

Nom du site : La Creu, projet Fermes 1653

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (Inrap)

Équipe de terrain : Cécile Dominguez, Christophe Durand, Vincent Mourre, Céline Pallier et Vincent Arrighi (Inrap)

Collaborateur scientifique : Isabelle Figueiral (anthracologue), Vincent Mourre (paléolithicien), Céline Pallier (géomorphologue), Michel Martzluff et Cécile Respaut (conseils et prospection des déblais)

Le lieu-dit *La Creu* se situe au bas du village de Bolquère, vers 1625 m d'altitude. Cet endroit de moyenne montagne est dominant par rapport au col de la *Perxa* et au ruisseau de Bolquère. Cette position et son exposition au sud expliquent sans doute les multiples fréquentations dont il a fait l'objet dans le temps (fig. 1). Les recherches menées depuis 2017 livrent en effet des vestiges datés par C14 du Mésolithique, du Néolithique moyen et final, du Bronze ancien et du Bronze final, et des aménagements ruraux du plein Moyen Âge aux Temps modernes.

Le diagnostic de 2022, mené sur un terrain de 12360 m², avec un pourcentage d'ouverture de 11%, montre que des vestiges sont présents de manière régulière sur cette emprise. L'état de conservation est bon avec peu de variation du niveau de sol en partie haute, puis la présence d'un colluvionnement scelle les vestiges sur le tiers bas de l'emprise. Ces vestiges sont principalement des fosses, des structures complexes et des drains (fig. 2). Une zone humide ancienne a aussi été mise en évidence (fig. 3). Elle renferme des bois gorgés d'eau et des charbons de bois, avec un fonctionnement que deux datations radiocarbones placent dans le Mésolithique. Deux fosses oblongues ont été datées de cette période et une dernière du Néolithique Moyen. Trois autres fosses et une structure plus complexe sont attribuées au Néolithique ou à la Protohistoire parce qu'elles ont livré de la céramique modelée.



Figure 1 : Bolquère, La Creu 2022. Vue générale du diagnostic en cours et du point de vue vers le col de la *Perxa* (cliché C. Durand, Inrap).

Dix-sept autres fosses, documentées lors de ce diagnostic, sont restées non datées.

Le processus d'intervention mis en place sur ce diagnostic de 2022, s'appuyant sur une première date mésolithique, visait à privilégier la recherche de structures et niveaux très anciens. Il s'agissait de qualifier leur fréquence et de tenter d'aller plus loin dans la caractérisation de cette fréquentation.

Les vestiges lithiques associés aux contextes mésolithiques sont peu nombreux et peu caractéristiques. Un seul objet peut être qualifié d'outil, une pièce bifaciale en roche métamorphique indéterminée. Il est issu d'un amas de pierres, tout comme un éclat (pièce esquillée ?) en quartz. Les autres éléments sont de petits débris de quartz et de quartzite. Aucune armature géométrique microlithique n'a été identifiée.



Figure 2 : Bolquère, La Creu 2022. Les drains restent des aménagements fréquents sur cette parcelle (cliché C. Durand, Inrap).

Au même titre que les structures en creux et les restes végétaux carbonisés qu'elles contiennent, les quelques vestiges lithiques recueillis viennent plaider pour l'hypothèse de fréquentations anthropiques ponctuelles au cours du Mésolithique.

La fonction du site demeure inconnue même s'il est possible d'écarter, pour l'instant, les activités liées à la production ou à la réfection d'armatures lithiques pour la chasse.



Figure 3 : Aménagement de pierres présent au Mésolithique, limitant la partie basse de la zone hydromorphe (cliché C. Durand, Inrap).

Avec ce lot de dates radiocarbone, qui s'étale entre 8750 et 6500 cal. BC, des perspectives nouvelles se mettent en place. Elles concernent notamment la nature des activités humaines pratiquées sur les hauts plateaux cerdans durant le Mésolithique.

Jérôme Kotarba,
Vincent Mourre et Céline Pallier

Nom de la commune : Bourg-Madame

Nom du site : *Caldegas* (cat. *Càldegues*), *Camí de Sant Romà*

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)

Équipe de terrain : Garance Six

La parcelle concernée par le projet de lotissement *Camí de Sant Roma* se situe dans le bourg de Caldégas (catalan : *Càldegues*), rattaché à la commune de Bourg-Madame (catalan : *Guingueta d'Hix*).

Les quatre sondages ouverts ont mis au jour une couche de déblais contemporains sur toute la surface de la parcelle. L'épaisseur de cette couche varie entre 1 m (côté est) et 1,50 m minimum (côté ouest). La couche de déblais est formée par des débris de construction et des rebuts plastiques.

La base du remblai a été atteinte dans les sondages 2, 3 et 4. Celle-ci a été décapée mécaniquement sur 30 cm dans la tranchée n° 2. Elle était dépourvue de vestiges ou de mobilier archéologique.

Assumpció Toledo i Mur

Nom de la commune : Bourg-Madame
Nom du site : rue de la Font d'Hix, *Font Velles*
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Boris Kerampran (Inrap)
Équipe de terrain : Garance Six, Guillaume Bernoux
Collaborateur : Vincent Arrighi (topographie),
 Christophe Cœuret (maquettage)

Les 10 et 11 mai, 17 tranchées ont été effectuées sur les 3600 m² de prairie qui constituaient l'emprise de ce projet (fig. 1). Un fossé, comblé en partie haute, sert de lit à un petit ruisseau qui se faufile vers l'est. La profondeur des tranchées varie entre 20 cm et 1 m.

Aucun indice archéologique n'a été observé lors de la prospection pédestre, ni dans les sondages qui ont couvert 15 % de la surface prescrite.

Boris Kerampran

Nom de la commune : Canohès
Nom du site : Font del Boc
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Boris Kerampran (Inrap)
Équipe de terrain : Garance Six
Collaborateur : Fabien Callède (topographie)

Le projet d'un nouveau cimetière a donné lieu à une prescription archéologique. Le terrain d'un hectare environ, se situait dans une zone où plusieurs sites étant recensés sur la commune de Canohès.

Le diagnostic n'a pas permis de découvrir d'occupation ancienne sur le terrain à aménager.

Boris Kerampran

Nom de la commune : Céret
Nom du site : rue du *Néoulos*
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)
Équipe de terrain : Christophe Durand

Le diagnostic archéologique effectué sur le projet de construction d'un hangar situé au n° 2 de la rue du Néoulos (catalan : *Puig Neulós*), à Céret, a donné des résultats négatifs.

L'ouverture de ces deux tranchées n'a livré aucun type de mobilier ni mis au jour de structure archéologique.

Assumpció Toledo i Mur



Figure 1 : Bourg-Madame. Vue depuis la rue de la Font d'Hix, *Font Velles* (cliché ; Boris Kerampran, Inrap).

Nom de la commune : Céret

Nom du site : RD115/RD618 – Création d'un nouvel accès à Céret et Maureillas

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Jérôme Bénézet (SAD.66 : Service archéologique Départemental 66)

Équipe de terrain : Léa Bordier (SAD.66), Jacques Delhoste (AAPO), Ingrid Dunyach (AAPO), Estelle Joffre (SAD.66), Jérôme Kotarba (Inrap), Pierre-Yves Melmoux (AAPO).

Ce diagnostic a été réalisé préalablement à l'aménagement d'un tronçon routier reliant les routes départementales RD 115 et RD 618. Il s'étend sur une superficie d'un peu plus de 25 ha. L'emprise se répartit en deux vastes zones séparées par le cours du Tech. Les vestiges archéologiques observés lors de cette opération ont été assez nombreux mais généralement fortement arasés.

La Préhistoire récente et l'âge du Bronze sont bien représentés puisque quatre points d'occupation au moins ont été identifiés sur l'emprise. Ils sont souvent difficiles à dater par manque de mobilier caractéristique. L'un d'entre eux, de l'âge du Bronze (fig. 1), se situe à l'extrémité septentrionale de l'emprise, le seul en rive gauche du Tech. Les trois autres sont localisés en rive droite, l'un à proximité du talus du fleuve (Préhistoire ou âge du Bronze), un autre au centre de l'espace diagnostiqué (Néolithique) (fig. 2) et le dernier bien plus au sud (âge du Bronze).



Figure 1 : vue de l'unique fosse, datée de l'âge du Bronze, identifiée sur la rive gauche de l'emprise du projet (cliché Service Archéologique Départemental).



Figure 2 : Les deux fosses à galets chauffés du petit site néolithique (cliché Service Archéologique Départemental).

Un silo du plein deuxième âge du Fer (probablement du V^e ou du IV^e s. av. n. è.) est le seul vestige de cette période connu dans le secteur (fig. 3). Il vient faire le lien entre les occupations du secteur du Boulou/Maureillas et le site perché récemment identifié à Amélie-les-Bains, matérialisant ainsi une occupation protohistorique de la vallée qui se dessine progressivement.



Figure 3 : Le silo du deuxième âge du Fer fouillé par moitié (cliché Service Archéologique Départemental).

La phase romaine républicaine est attestée par deux points d'occupation très proches l'un de l'autre (moins de 200 m) qui se matérialisent d'un côté par deux fonds de fosses très arasées (fig. 4) et de l'autre par un vaste creusement peu profond identifié dans les années 1980 et dont on n'a pas retrouvé de traces lors de cette campagne, peut-être entièrement détruit par les défonçages ultérieurs. Ces deux sites semblent ne pas être directement liés à l'importante activité minière du massif du Canigou et ses marges, à la fin d'une période de recul de la métallurgie du fer, même si quelques traces fugaces dans le comblement des silos doit faire relativiser cette observation.

Une seule zone occupée pendant l'Antiquité a été recensée mais elle se compose de plusieurs entités distinctes qui en font un site complexe particulièrement intéressant pour le Roussillon, car nos connaissances sur les installations rurales antiques sont lacunaires, les vestiges en étant souvent absents ou très dégradés.



Figure 4 : L'une des deux fosses identifiées sur le site de Bellevue I, fouillée par moitié (cliché Service Archéologique Départemental).

Deux bâtiments antiques distincts ont été identifiés dont le principal et mieux connu est un corps de bâtiment en U, à peu près au centre du site (fig. 5). Il correspond sans doute au secteur d'habitat et d'activités agricoles et artisanales. Il se situe autour d'un ensemble de fosses de petites ou moyennes dimensions (fosses de stockage ?), trois ou quatre grandes dépressions (extraction de terre pour les matériaux de construction ?) et les vestiges d'un bassin très dégradé qui complètent l'équipement de cet établissement. Ce site semble occupé entre le I^{er} et le IV^e s. de notre ère, sans doute en continu.

Non loin de cet ensemble, se trouve un petit édicule interprété de longue date comme un tombeau. L'étude de ce bâtiment et de son comblement, entièrement pillé de longue date, dans lequel on a pu recueillir quelques ossements humains qui confirment cette hypothèse même s'ils ne se rapportent pas à cette occupation : il est cependant probable que l'origine de cet édifice soit romaine et qu'il ait été réutilisé ultérieurement.

Quelques centaines de mètres au sud de cet établissement antique, a été identifié un habitat daté du haut Moyen Âge (VII^e-VIII^e s.). Il se compose uniquement d'un bâtiment très abîmé, constitué de murs liés à la terre très partiellement conservés (fig. 6). Aucun sol n'a été identifié mais quelques remblais ont pu être testés ainsi qu'une petite fosse de rejet de charbons de bois. On note sur ce site la présence de l'activité métallurgique, peut-être en lien avec le renouveau de la métallurgie du fer dans le massif du Canigou à cette époque ou témoignant d'une activité ponctuelle de forge au sein d'un habitat rural aux activités multiples. Le tombeau signalé plus haut a aussi été réutilisé à cette époque (VII^e-IX^e s.) comme le montrent deux datations radiocarbone. S'il est probable que ces deux sites fonctionnent ensemble, ils forment une entité particulièrement intéressante pour le secteur où cette période était particulièrement mal représentée, connue seulement dans la grotte de *Can Pey* à Montferrer.

À ces sites, il faut aussi ajouter quelques indices, parfois ténus (quelques tessons de céramique conservés dans des sols bruns anciens) ainsi que des sites connus de longue date à proximité qui permettent de compléter partiellement le panorama chronologique entrevu à travers cette opération. Cela montre que la plaine de Céret a été occupée et exploitée intensément et sur la longue durée. La présence de terres fertiles, surtout en rive droite, et de l'eau par le biais de plusieurs ruisseaux se jetant dans le Tech, dans ce dernier secteur de la vallée de Céret constituant une large plaine, de part et d'autre du fleuve. Ces observations permettent ainsi de relativiser l'absence de sites anciens inventoriés dans la Carte Archéologique Nationale pour ce secteur visiblement très attractif et laisse donc l'espoir de compléter au cours d'opérations ultérieures le panorama des occupations humaines depuis au moins la Préhistoire récente.

Jérôme Bénézet



Figure 5 : Un angle du grand bâtiment central du site antique des Tombeaux (cliché Service Archéologique Départemental).



Figure 6 : Vue partiellement du bâtiment du haut Moyen Âge. Le mur encore conservé au premier plan et la tranchée d'épierrement au second. Au milieu une fosse à la fonction indéterminée (cliché Service Archéologique Départemental).

Nom de la commune : Clair

Nom du site : Chemin Rovira

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Véronique Canut (Inrap)

Équipe de terrain : Garance Six

Le projet d'aménagement envisagé sur la parcelle AW 39 permettait d'espérer un nouveau point d'étude de la voie Domitienne puisque ce terrain se trouve à proximité immédiate du tracé supposé de la voie.

Les trois tranchées ouvertes sur l'emprise n'ont révélé aucun aménagement antique. On notera toutefois la présence de mobilier antique roulé, en faible quantité, dans le niveau scellant la terrasse würmienne, à une profondeur de plus de 1 m par rapport au sol actuel.

Ce mobilier, observé uniquement dans la tranchée 1, inclut également un fragment de céramique vernissée d'époque tardo-médiévale à moderne.

L'épaisseur importante des niveaux de recouvrement confirme que l'on se trouve ici en bordure septentrionale du lit majeur de l'Agly, en un point où il est possible d'envisager que l'axe antique se présentait déjà plus ou moins, au sud de *Los Aspres*, sous la forme d'une chaussée surélevée. Malheureusement l'emprise étudiée, et plus précisément la tranchée 3, se situe très probablement à quelques mètres à l'est du tracé. Les trois fosses et la section de fossé observées, bien que n'ayant livré aucun mobilier, seraient attribuables à l'époque moderne.

Véronique Canut

Nom de la commune : Elne

Nom du site : 1 rue du Couvent – Tour des Quatre Vents

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Jérôme Bénézet (Service archéologique Départemental 66)

Équipe de terrain : Gabriella Delon (SAD 66)

Ce diagnostic a été prescrit préalablement à la construction d'un bâtiment de 100 m² de surface au sol, dans un secteur au potentiel archéologique important d'après les nombreuses observations et fouilles menées dans les environs immédiats depuis les années 1950. Cependant, le substrat a été atteint à moins d'un mètre de profondeur et seuls des creusements intrusifs à ce dernier ont été identifiés pour la période antérieure au XX^e s.

Le principal vestige est un vaste silo, de 2,20 m de diamètre au maximum, conservé sur 1,20 m de profondeur, soit jusqu'au niveau de l'épaulement (fig. 1).

Il a été comblé au XIII^e ou peut-être au XIV^e s. On note aussi la présence d'une très grande fosse ou dépression indéterminée. Elle a été comblée par un sédiment homogène contenant du mobilier difficile à dater puisqu'il est très fragmenté et se rapporte à différentes périodes depuis l'âge du Fer jusqu'à l'Antiquité, voire au Moyen Âge, cette dernière datation étant plus probable du fait de la présence d'ossements humains pouvant provenir du cimetière paroissial de Notre-Dame de Belloch, situé quelques dizaines de mètres plus au sud.

Enfin, la stratigraphie supérieure, sur 90 cm d'épaisseur, correspond aux différents niveaux de sol et de rue datables de la seconde moitié du XX^e s., matérialisant ainsi des atterrissements importants nécessaires à l'aménagement progressif de cet espace en zone de parking.

Jérôme Bénézet



Figure 1 : Le silo médiéval partiellement fouillé (cliché Service Archéologique Départemental).

Nom de la commune : Err
Nom du site : Camí de Llívia
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)
Équipe de terrain : Céline Pelletier

Le diagnostic archéologique a été réalisé au numéro 10 d'El Camí de Llívia, à Err (fig. 1). Il a mis au jour un chemin creux protohistorique desservant l'occupation du *Village haut*, datée du premier âge du Fer et située 250 m en amont (fig. 2).

Err (66), Camí de Llívia
 TR 5, US 2

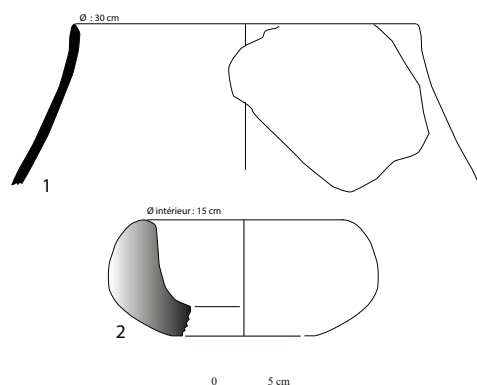


Figure 3 : Mobilier associé à la couche de graviers à plat.
 1 : fragment de vase modelé ; 2 : mortier en granite
 (dessin A. Toledo i Mur, Inrap).

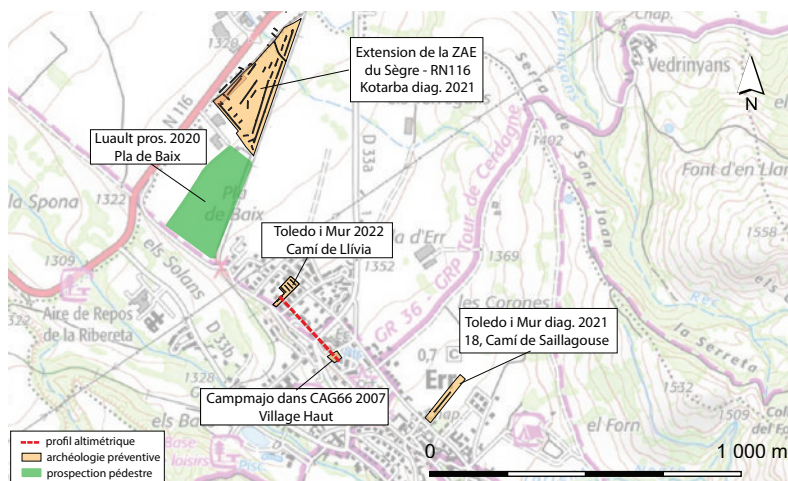


Figure 1 : La situation du chemin et son parcours supposé jusqu'au site du Village haut
 (fond de carte IGN ; DAO Ch. Cœuret, Inrap).

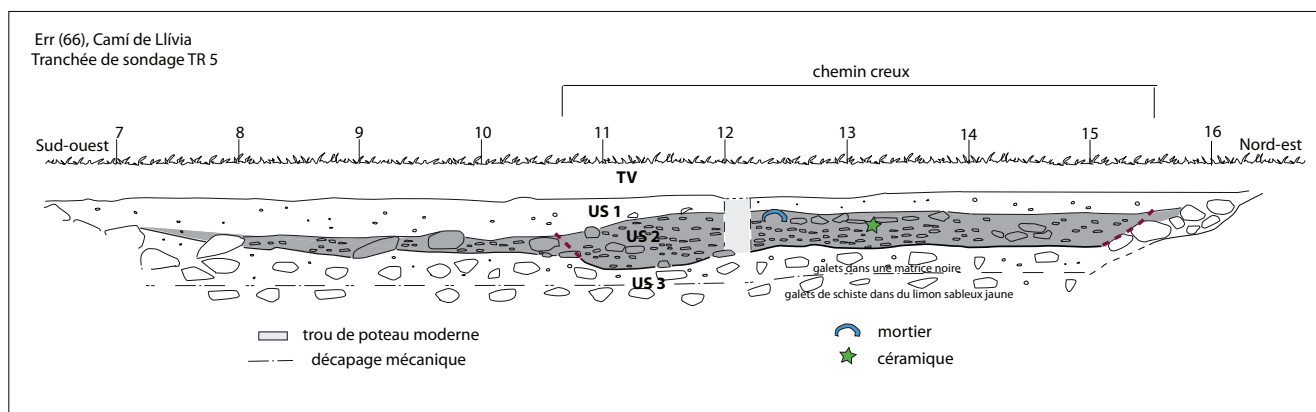


Figure 2 : Coupe du chemin en creux protohistorique à Err, Camí de Llívia (relevé et DAO A. Toledo i Mur, Inrap).

Nom de la commune : Espira-de-l'Agly
Nom du site : Mas Llucà
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)
Équipe de terrain : Christophe Durand, Garance Six
Collaborateur scientifique : Céline Pallier

Lors du diagnostic, les seuls vestiges découverts sont des traces agraires et un fossé parcellaire d'époque moderne-contemporaine.

Les fragments céramiques, deux antiques et deux d'époque moderne-contemporaine, ont été récoltés dans les labours.

Assumpció Toledo i Mur

Nom de la commune : Formiguères
Nom du site : route de Puyvalador, lotissement Plaza
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Boris Kerampran (Inrap)
Équipe de terrain : Guillaume Bernoux, Garance Six
Collaborateur : Vincent Arrighi (topographie),

Quatre tranchées ont été effectuées sur les 1643 m² de prairie qui constituaient l'emprise du projet d'aménagement. Ces derniers ont couvert 13 % de la surface prescrite. Leur profondeur varie entre 10 et 60 cm. Aucun indice archéologique n'a été vu dans les trous de taupes lors de la prospection pédestre, ni dans les sondages effectués.

Boris Kerampran

Nom de la commune : La Llagonne

Nom du site : *Lo Carretal*, lotissement le Panoramique.

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Cécile Dominguez (Inrap)

Équipe de terrain : Garance Six et Vincent Arrighi (Inrap)

Collaborateur scientifique : Didier Cailhol (Inrap)

Cette intervention est la première dans la commune de La Llagonne. Le futur projet de lotissement impacte la moitié ouest d'une parcelle jusqu'alors en prairie, située à la sortie du village en direction des Angles. Les onze tranchées réalisées dans le sens du versant ont couvert 9 % de la surface totale de l'emprise de 5146 m². Aucun vestige archéologique n'a été mis en évidence.

L'étude géomorphologique du versant, dont le terrain diagnostiqué ne représente qu'une faible partie, indique des travaux d'envergure à la fin de l'époque moderne ou au début de l'époque contemporaine. Ces travaux concernent une mise en terrasse, le détournement d'une source proche et un réseau de drains enfouis destinés à créer des pâturages inondés et amendés régulièrement de façon à enrichir les sols de la prairie. Dans l'emprise investie, les travaux sont illustrés par le bourrelet de substrat remanié recoupé dans la tranchée 9, ainsi que par la zone hydromorphe délimitée aux extrémités des tranchées 2, 3 et 5.



Figure 2 : Déroulement du diagnostic. Découverte d'un drain (non daté) en fond de tranchée et prospection des trous de taupe en cours préalable au terrassement mécanique (cliché C. Dominguez, Inrap).

À cela s'ajoute des drains aménagés dans une tranchée étroite comblée de pierres, ou des caniveaux étroits creusés à la surface.

Dans un contexte économique centré sur l'élevage, ces aménagements participent à préserver la qualité des pâtures. L'impact pour l'archéologie préventive est qu'en façonnant le paysage de cette façon, le sous-sol a été déstructuré profondément si bien qu'aucune potentielle occupation humaine ancienne n'aurait pu être préservée en place.

Cécile Dominguez

Nom de la commune : Llupia

Nom du site : *El Pou Vila*

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Angélique Polloni (Inrap)

Équipe de terrain : Guillaume Bernoux, Maxime Guillaume, Catherine Bioul (Inrap), Pierre-Yves Melmoux, Jacques Delhoste (AAPO)

Collaborateurs : Jérôme Kotarba, Véronique Vaillé (Inrap), Pierre-Yves Melmoux (AAPO)

Le diagnostic réalisé à *El Pou Vila* sur la commune de Llupia a permis la mise au jour d'une petite occupation de l'époque carolingienne, représentée par un silo. Le comblement de ce silo a livré des tessons de céramiques datés des VIII^e-X^e s, et notamment de la céramique à post-cuisson oxydante polie ainsi que de la céramique médiévale orangée. Deux fosses de plan circulaire se trouvent à proximité immédiate de ce silo. Ces deux fosses, non testées, pourraient également être des silos.

Ce petit ensemble fait écho au groupement de six silos découverts lors de la récente fouille des Aybrines à Thuir et datés par radiocarbone du VIII^e-X^e s. (fouilles C. da Costa et I. Donyach, cf. notice dans Archéo 66 n°36) ainsi qu'aux deux petites concentrations de silos mises au jour sur la commune de Banyuls-dels-Aspres, lieu-dit Vignes de l'Espérance, et dont l'une, fouillée en 2005, a été datée de l'époque carolingienne (fouilles C. Jandot).



Figure 1 : Llupia El Pou Vila. Vue en coupe du silo daté de l'époque carolingienne. (cliché A. Polloni, Inrap).

Ces petites concentrations de silo peuvent être interprétées comme les vestiges de modestes établissements ruraux, qui marqueraient un renouveau de l'occupation du sol à l'époque carolingienne, après la période troublée de l'occupation sarrasine de la première moitié du VIII^e s. (Jandot, 2007 ; Passarrius *et al.*, 2008). Les vestiges découverts à Llupia *El Pou Vila* pourraient eux aussi rentrer dans cette problématique du « renouveau carolingien ».

Angélique Polloni

Bibliographie

Jandot 2007 : JANDOT (C.) (avec la collaboration d'O. Passarrius, L. Fabre, M.-P. Ruas, P. Verdin), Les sites ruraux médiévaux des Vignes de l'Espérance (Banyuls-dels-Aspres, P.-O.), dans *Activités, échanges et peuplement entre Antiquité et Moyen Âge en Pyrénées-Orientales et Aude*, dans *Domitia*, n° 8-9, 2007, p. 71-88.
Passarrius et al. 2008 : PASSARRIUS (O.) dir., DONAT (R.) dir., CATAFAU (A.) dir., *Vilarnau, un village du Moyen Âge en Roussillon*, éd. Trabucaire/Conseil Général des Pyrénées-Orientales, collection Archéologie Départementale, 2008, 516 p.

Nom de la commune : Laroque-des-Albères

Nom de l'opération : Mas Paco 1/Castellet

Type d'intervention : fouille programmée

Responsable : André Constant, Aix-Marseille Université, CNRS, LA3M, UMR7290, Aix-en-Provence, France

Collaborateurs à la campagne 2022 : Anne Cloarec-Quillon (LA3M UMR 7298, AMU/CNRS), Paul François (LA3M UMR 7298, AMU/CNRS), Pierre-Yves Melmoux, David Ollivier (LA3M UMR 7298, AMU/CNRS), Cécile Respaut, Nicolas Vilasèque.

Démarrée en juin 2019, la fouille archéologique conduite au site du Mas Paco 1 à Laroque-des-Albères a repris aux mois de mai-juin 2022 après deux ans d'interruption. Elle a été réalisée par une équipe composée d'une vingtaine de personnes, dont 4 professionnels (André Constant, Cécile Respaut, Paul François et David Ollivier), 12 étudiants de l'université d'Aix-Marseille en stage de formation de Licence ou de Master (fig. 1). Nous avons pu à nouveau compter sur l'aide indéfectible d'adhérents des associations du Patrimoine de Laroque et d'Histarc.

Rappelons que ces recherches s'inscrivent dans le cadre d'un programme d'étude et de valorisation scientifique conventionné depuis 2018 entre la Mairie de Laroque-des-Albères et le Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne en Méditerranée (UMR 7298, Aix-Marseille Université/CNRS). L'étude projette une analyse plus ou moins en profondeur de 3 sites médiévaux localisés sur les bas versants orientaux des

Pyrénées et datés par les prospections archéologiques des VIII^e-XII^e siècles : la roque castrale carolingienne de La Soulane I/II, le château du Mas Paco 1 et l'église Saint-Fructueux. Selon les premières hypothèses formulées en 2005, ce trinôme de pôles ruraux formait avant l'an Mil le premier « village » de Laroque (*villa Rochas* en l'an 976, « Roca Vella » en toponymie), avant sa refondation dans le courant XI^e ou XII^e siècles consécutive à la création du territoire paroissial de Saint-Félix de Tagnan par l'évêché d'Elne.

Les nouveaux résultats obtenus enrichissent les conclusions de 2019 et étayent nos hypothèses sur l'évolution locale du peuplement médiéval. D'un point de vue général, la superficie mise en fouille cette année a été doublée pour atteindre près de 200 m² de surface (fig. 2). L'utilisation d'une pelle mécanique étant proscrite sur le site car destructrice, les efforts des fouilleurs pour enlever manuellement les niveaux d'effondrement en vue d'atteindre les sols d'occupation des bâtiments, soit environ une cinquantaine de mètres cubes de pierres et de terre mêlées enlevés en fouille, ont été à nouveau longs et physiquement éprouvants. Ces cubages conséquents de déblais résultent d'un bâti exceptionnellement bien conservé pour la période considérée (X^e-XII^e siècles). A ce stade de l'étude, la chronologie qui a été établie par les lectures stratigraphiques et l'analyse des mobiliers archéologiques est préliminaire. Les jalons chronologiques donnés ci-dessous seront vérifiés l'année prochaine au moyen de datations par le radiocarbone.



Figure 1 : Vue du chantier en cours de fouille en juin 2022 (cliché André Constant).



Figure 2 : Laroque-des-Albères, Mas Paco 1/Castellet. Vue aérienne des vestiges du château sur motte en juin 2022 (cliché Nicolas Vilasèque).

Comme nous l'avions démontré dès 2019, le site du Mas Paco 1 a connu une évolution en 4 temps ou états échelonnés sur la longue durée entre le haut Moyen Âge et l'époque contemporaine. L'occupation principale et la plus spectaculaire relève de la construction, sur environ deux siècles (XI^e-XII^e siècles), d'un « château sur motte » dont l'état de conservation est vraiment exceptionnel. Parmi les principaux résultats obtenus en 2022 on mentionnera :

- la présence d'une occupation antérieure à la « motte » et qui pourrait dater des périodes wisigothique ou carolingienne (état 1 : VII^e-IX^e siècles). Ecrasée par le château, cette occupation n'est conservée que dans un état très lacunaire et devra être mieux perçue par la découverte de nouveaux éléments.

- la mise en évidence du tertre artificiel (« motte ») sur lequel est bâti le château constitue un résultat majeur. L'emmotement du site est pour l'instant de datation délicate (état 2a : X^e ou XI^e siècle ?). Il s'agit d'un remblai colossal de gravats et de pierres qui a été contenu par d'énormes blocs. Il constitue le tertre artificiel de la motte sur laquelle ont été installées les premières constructions du château. Ce dernier a connu une évolution complexe caractérisée par la reconstruction de murs, la modification d'accès/portes et l'exhaussement des sols (état 2b XI^e-XII^e s./début XIII^e s. ?). Ces données architecturales constituent, avec celles du *castrum* d'Ultrère à Argelès-sur-Mer, un corpus de référence pour l'architecture castrale roussillonnaise : murs liés à la terre et bâtis en *opus spicatum*, toits probablement en terre, murs doublés intérieurement de madriers remplissant le rôle de structures porteuses des étages ou des toitures, ... Déjà attestés en 2019, la découverte d'une série de carreaux d'arbalète confirme le caractère défensif et élitaire (seigneurial) du site. En plein cœur du Moyen Âge, le château prenait l'allure d'une forteresse imposante de plus de 400 m² d'emprise au sol, sise en fond de vallée à proximité de l'église Saint-Fructueux. Comme le suggère la présence de constructions médiévales sur les pentes de la motte et

dans les environs, l'ensemble formait une sorte de petite bourgade castrale désertée au plus tard au début du XIII^e siècle, peut-être même dans le courant du XII^e siècle pour ne subsister que sous la forme d'un habitat dispersé (mas).

- la confirmation d'états d'occupation postérieurs à l'abandon du château à savoir : des traces anciennes (Moyen Âge, époque moderne/contemporaine) de fréquentation et de spoliation des matériaux pouvant être liées au Mas Paco (état 3) ; l'installation par creusement de postes de tir ou de points de surveillance de la frontière durant l'occupation et la Seconde Guerre mondiale (état 4 : découverte d'une vingtaine de cartouches de type Mauser datables des années 30).

Les fouilles éclairent d'ores et déjà nouvellement la problématique de la naissance du château et du village en Catalogne nord-orientale. La période de fondation de la motte castrale, mais aussi le moment où le village actuel de Laroque a remplacé l'ancien pôle de peuplement de *Roca Vella*, constituent des enjeux scientifiques majeurs du programme. Le semis des habitats du haut Moyen Âge (*villa Roca*) et d'anciennes structures de pouvoir (*castrum* perché de la Soulane I/II) constituèrent, à Laroque, le terreau de la naissance du château vraisemblablement sous l'auspice des comtes du Roussillon (mention de la *Roca comitali* au XI^e siècle). La fondation de la paroisse de Saint-Félix constituerait la cause majeure de désertion des lieux et de déclassement d'anciens sites du pouvoir au profit du nouveau bourg castral ayant statut de chef-lieu paroissial.

L'équipe remercie la Municipalité de Laroque et la Drac Occitanie, ainsi que tous les intervenants, scientifiques et bénévoles de l'association du patrimoine, pour le soutien financier de l'opération, l'excellent accueil réservé sur place et l'aide logistique apportée au chantier de fouille qui reprendra en 2023 pour la 3^{ème} campagne.

André Constant

Nom de la commune : Montesquieu-des-Albères

Nom du site : Mas d'en Freixe

Responsable de l'opération : Estelle Joffre (Service Archéologique Départemental).

Equipe de fouille : Gabriella Delon, Estelle Joffre, Sylvain Lambert et Olivier Passarrius (SAD 66)

Collaborateurs scientifiques : Martine Camiade, Aymat Catafau, Denis Fontaine, Michel Martzluff

Le diagnostic archéologique du *Mas d'en Freixe*, commune de Montesquieu-des-Albères, a été effectué en janvier 2022, préalablement à un projet de rénovation de la bâtisse par son propriétaire (fig. 1).

Il se situe à moyenne altitude (415 m) sur le versant nord des Albères, et au sein d'un territoire riche, aménagé en terrasses. À proximité se trouvent deux autres bâtiments de type bergerie, un silo, un four à chaux et un puits à neige (fig. 2). Le four à chaux et le mas sont situés à proximité d'affleurements de marbres (cipolins bleus et blancs à patine rousse), que nous avons pu étudier finement grâce à la collaboration de Michel Martzluff (fig. 3).

Cet ensemble complet de structures liées au fonctionnement d'un mas isolé, ainsi que la riche documentation historique du site ont favorisé son étude.



Figure 2 : Plan de localisation du mas et des installations annexes (DAO SAD 66).

En effet, ce diagnostic a été l'occasion de recherches en archives menées en collaboration avec Martine Camiade et Denis Fontaine. Le mas est ainsi cité dès 1432 sous l'appellation de *Mas de Vilacreix*, avant que le nom de Freixe apparaisse au XVI^e siècle avec le propriétaire Melcior Freixa. Ses descendants peuvent être suivis dans les sources tout au long du XVII^e siècle, depuis Michel Freixa anobli en 1642 par Louis XIV pour loyaux services, et jusqu'au XIX^e siècle, avec Jacques Freixe, né en 1845 au mas, et qui nous laisse des «cahiers» où il a compilé toutes ses recherches en archives sur ses aïeux et ce lieu.



Figure 1 : Vue aérienne du Mas d'en Freixe depuis le sud (cliché S. Lambert, SAD 66).



Figure 3 : Portail principal du mas avec indication de la nature des roches employées (cliché et DAO M. Martzluff).

La morphologie et l'architecture du mas, la présence des structures qui l'entourent et ses mentions dans les sources font du *Mas d'en Freixe* un sujet d'étude caractéristique du mas catalan et le placent dans une longue historiographie sur le sujet. Largement et richement traité par les historiens et les architectes, le sujet de l'architecture rurale des mas catalans n'a que peu été étudié par le biais de l'archéologie du bâti.

L'objectif de ce diagnostic d'archéologie préventive est ainsi, tout d'abord, d'identifier et caractériser les vestiges archéologiques au sein du *Mas d'en Freixe*, mais aussi d'initier cette nouvelle approche de l'architecture rurale en Roussillon.

Du point de vue de l'archéologie du bâti, l'étude a permis d'identifier les différentes phases de construction et de reconstituer l'évolution morphologique du mas (fig. 4). Nous avons distingué ainsi six phases : une première (*phase 1*) où le bâtiment était plus réduit et pourrait correspondre à une fonction de bergerie, puis une seconde (*phase 2*) où cet espace est doublé et doté d'un second bâtiment, formant alors un plan en «L» donnant sur une cour. Lors d'une phase intermédiaire (*phase 2 bis*), l'espace nord semble ruiné, mais lors de la troisième phase (*phase 3*), un agrandissement global du bâtiment est visible, avec tout d'abord une extension vers le sud et l'ouest qui comprend également le rehaussement d'un niveau, puis une adjonction d'un corps de bâtiment effectuée au nord, et enfin la reconstruction de l'espace nord (*phase 3 bis*). Les phases suivantes présentent des espaces individualisés qui viennent progressivement s'agglomérer au noyau établi : tout d'abord une tour de pigeonier, un escalier et une petite salle voûtée qui lui est accolée (*phase 4*) ; puis un second petit espace bas accolé à la tour (*phase 5*) et une seconde surélévation du bâtiment principal (*phase 5 bis*). Enfin, la sixième et dernière phase (*phase 6*) comporte toutes les transformations et restaurations des XIX^e-XX^e siècles que nous livre le mas tel qu'il apparaît de nos jours.



Figure 4 : Plan général phasé du mas avec indication des espaces, des USC (relevé et DAO SAD66).

Les six sondages effectués dans le sous-sol à l'extérieur et l'intérieur du mas nous ont apporté des connaissances intéressantes mais très peu d'éléments chronologiques témoignant des occupations médiévales du site. En effet, un lien fort entre le rocher et le bâtiment a été observé puisque ce dernier a été purgé, aménagé et optimisé pour l'installation et le fonctionnement du mas. Cependant, la faible stratigraphie, l'érosion et le nettoyage constant du rocher n'ont permis de conserver que des vestiges des utilisations du mas entre le XVIII^e et le XX^e siècle. Les sondages 1 et 2 effectués à l'extérieur du mas ont permis d'identifier cette faible puissance stratigraphique et n'ont livré aucun niveau de sol archéologique (fig. 5).



Figure 5 : Vue aérienne des deux sondages implantés à l'extérieur du mas (cliché S. Lambert, SAD 66).

Le reste des sondages a été effectué à l'intérieur du mas et le sondage 3 a révélé un premier creusement circulaire peu profond dans le rocher (sans que nous puissions identifier sa fonction). Le sondage 6 a révélé un second creusement circulaire au sein de l'espace 2, beaucoup plus profond puisqu'il descend au-delà de 1 m, et qui semble constituer un puisard en relation avec un système élaboré de récolte et drainage des eaux d'écoulement depuis l'espace 3 (fig. 6).

Enfin, les sondages 4 et 5 ont révélé la présence d'une épaisse calade dans une zone limitée de l'édifice qui piégeait du mobilier datant de la fin du XVIII^e – début du XIX^e siècle (fig. 7).



Figure 6 : Vue du puisard du sondage 6 depuis le nord (cliché SAD 66).



Figure 7 : Vue de l'arc et de la calade des espaces 6 et 7 depuis le sud (cliché SAD 66).

Finalement, nous pouvons dire que, tant dans les sondages que dans l'étude d'archéologie du bâti, ce sont pour l'instant les marqueurs chronologiques qui nous manquent pour correctement dater un tel édifice. L'architecture rurale doit encore être étudiée pour établir des comparaisons et pouvoir proposer de tels marqueurs typo-chronologiques (fig. 8).

Estelle Joffre

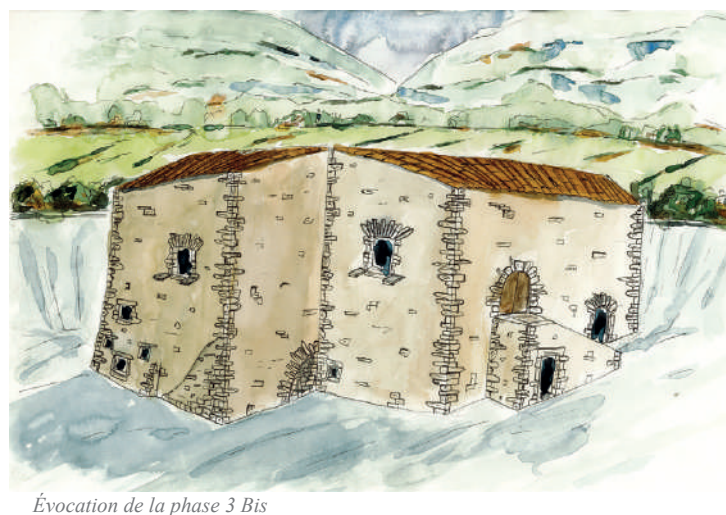


Figure 8 : Évocations aquarellées de certaines phases de construction (S. Lambert, SAD 66).

Nom de la commune : Montesquieu-des-Albères
Nom du site : rue des Mésanges
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)
Équipe de terrain : Tanguy Wibaut
Collaborateur scientifique : Jérôme Kotarba

L'opération de diagnostic archéologique au n° 2 de la rue des Mésanges a mis au jour deux structures médiévales : un mur de terrasse et un silo. Elles sont situées sur une bande large d'environ 4 m, parallèle au mur de clôture du cimetière actuel, à l'extérieur de celui-ci (fig. 1).

Le mur, orienté nord-sud, et son retour vers l'ouest est en pierre sèche et présente un seul parement, extérieur et oblique. Il a été suivi sur 5 m de longueur. Un sondage manuel réalisé à 1,50 m vers le sud, a montré qu'il ne restait que quelques pierres du mur. Un autre sondage, ouvert 15 m plus loin, constate la disparition de ce mur.

Le mur est apparu à une profondeur de 0,50 m du sol actuel. Côté est, il se présente avec un beau parement externe, formé par des blocs de calcaire d'un gabarit de plus de 30 cm. Le blocage interne comporte des cailloux de moins de 15 cm. Le parement offre au moins 4 assises. Un petit nombre de tessons a été découvert parmi les cailloux du blocage. Ce mur fait usage de mur de soutènement, construit sur le substrat à la limite où celui-ci plonge. Au sommet, il est large de 0,70 m. Le parement extérieur, formé par des gros blocs, n'est pas vertical mais légèrement oblique. La hauteur conservée de ce mur est de 0,70 m. En coupe, on observe le substrat retaillé pour l'installation de la première assise ainsi que deux grands blocs, ancrés dans le substrat, qui se trouvent dans l'axe du mur.



Figure 1 : Vue de l'angle du mur de contension médiéval (cliché A. Toledo i Mur, Inrap).

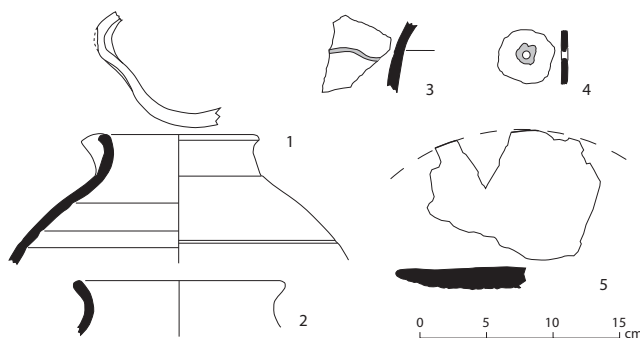


Figure 2 : Mobilier issu du silo FS 2.

1 à 3 : céramique commune médiévale ; 4 : rondelle découpée et percée ; 5 : plaque de cuisson (dessin J. Kotarba, Inrap).

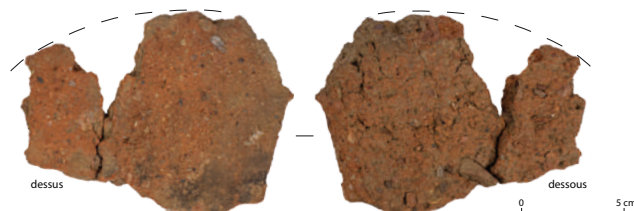


Figure 3 : Photo de la plaque de cuisson (cliché C. Cœuret, Inrap)

Le silo est situé à environ 19 m au sud de l'angle du mur. Creusé dans l'arène détritique, il est apparu à une profondeur de 0,68 m du sol actuel. Le diamètre de l'embouchure est de 0,90 m et celui du fond est de 0,95 m. Il est conservé sur 0,90 m de hauteur. Le profil présente le fond plat et la partie médiane légèrement bombée. Le comblement comporte de gros blocs, des charbons de bois et des fragments céramiques dont un certain nombre appartiennent à un vase à bec verseur (fig. 2).

Le silo a été dégagé en entier, une moitié par moyens mécaniques. Les parois du silo sont indurées, stables, subverticales, bien circulaires et planes. Bien que la partie supérieure du silo ne soit pas conservée, on a pu observer l'amorce du rétrécissement qui formait son épaule.

Le comblement du silo, hétérogène, s'est fait en deux phases. Le comblement de la moitié supérieure se caractérise par la présence de grosses dalles et des blocs de schiste et de calcaire dans une matrice sableuse, brun clair, dépourvue de mobilier. La moitié inférieure comporte quelques blocs et quelques galets de schiste mélangés à un limon argileux brun foncé, assez compact, contenant des charbons de bois, des fragments de céramiques et un fragment de plaque de cuisson (fig. 2 et 3). Le mobilier contenu dans le comblement du silo permet de le dater des X^e-XI^e s.

Assumpció Toledo i Mur

Nom de la commune : Perpignan

Nom du site : 536, chemin du Parc Ducup

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Cédric da Costa (Inrap)

Équipe de terrain : Ariane Vacheret, Christophe Durand, Mathieu Dupont

Collaborateur scientifique : Jérôme Kotarba

Ce diagnostic archéologique a été réalisé au préalable à la construction de deux maisons individuelles. La zone d'étude est située dans la plaine du Roussillon, sur la commune de Perpignan au lieu-dit Mas Ducup, localisé à 4 km à l'ouest du centre-ville. Ce secteur est encadré au Nord par la Tet et au sud par son affluent, la Basse. La topographie d'ensemble est plane et s'inscrit à une cote altimétrique de 50 m NGF. Le substrat est formé d'une terrasse à galets attribuable au Würm inférieur et moyen.

L'emprise prescrite est de 4046 m². Cinq sondages d'une superficie totale de 433 m² (10,7% de l'emprise) et d'une profondeur comprise entre 0,80 et 1,10 m ont été ouverts au cours de l'intervention (**fig. 1**).

Les découvertes archéologiques sont ténues. Elles correspondent à 4 fragments de terres cuites architecturales antiques retrouvés au sommet d'un horizon sédimentaire et à un tronçon de fossé daté également de la période romaine.

Ce dernier correspond à la continuité d'un fossé déjà identifié lors de diagnostics en 2009 et 2017. Sa fouille avait permis de recueillir un demi-as frappé à Nîmes entre 16-10 av. n.-è., de rares fragments de céramique fine oxydante et quelques fragments de TCA. Le tout confirmant une datation sur le début du Haut Empire voire antique au sens large.

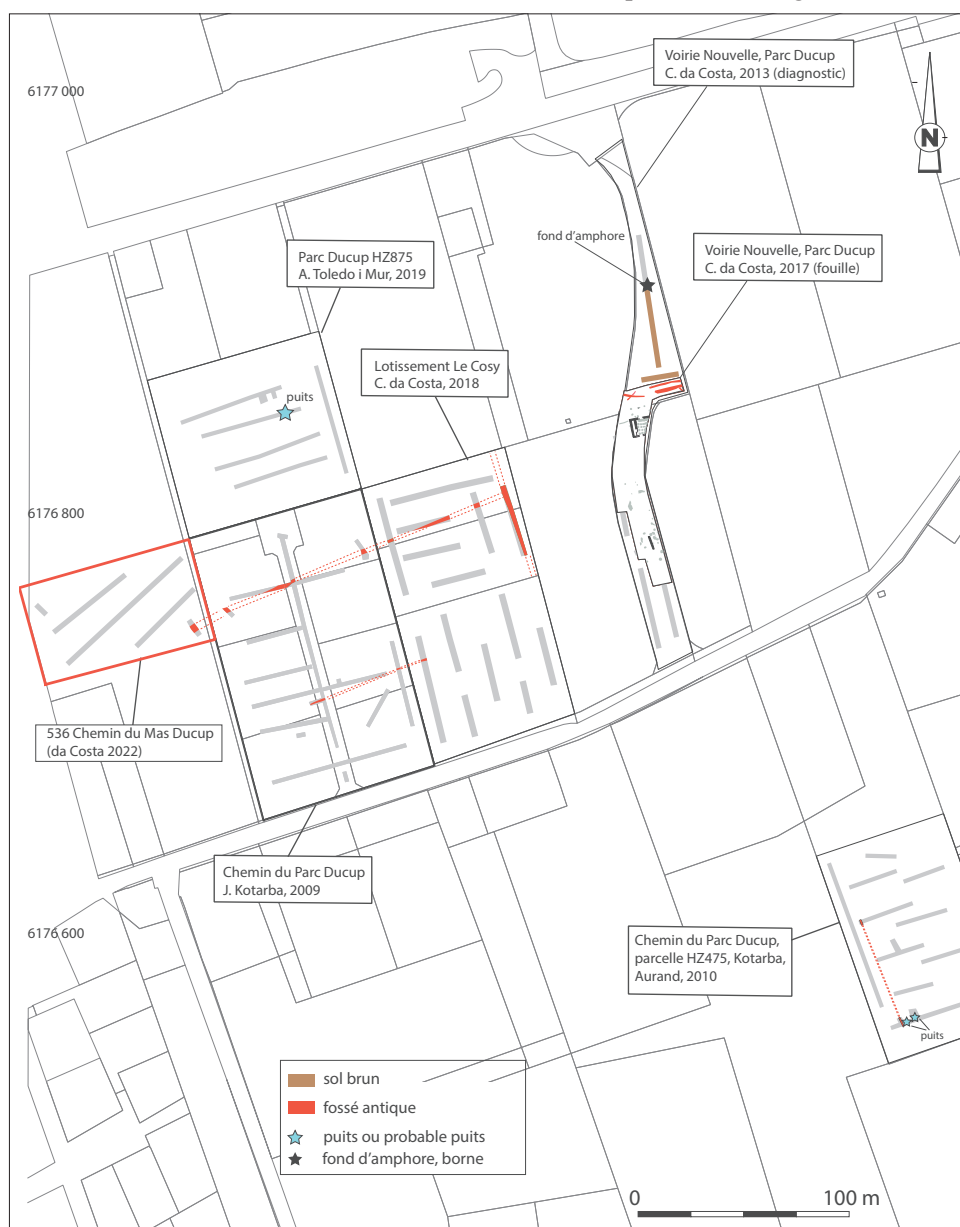


Figure 2 : intégration du fossé au reste du parcellaire antique découvert à proximité
(Parc Ducup, Perpignan ; SIG et DAO C. da Costa, Inrap).



Figure 1 : Vue aérienne de la zone d'étude. 536 chemin du Parc Ducup à Perpignan.

Toutes opérations confondues, ce fossé aura été reconnu sur 150 m de long. Il est orienté à NL 68° E et matérialise l'emprise de l'espace cultivé appartenant à la villa romaine du Mas Ducup (fig. 2).

Cédric da Costa

Nom de la commune : Perpignan

Nom du site : 805 traverse de Château-Roussillon, Mas Picas sud

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Angélique Polloni (Inrap)

Équipe de terrain : Garance Six (Inrap)

Collaborateur : Jérôme Kotarba (Inrap)

L'emprise diagnostiquée, d'une superficie de 920 m², est localisée à environ 250 m à l'ouest de la butte de Château-Roussillon, dans les jardins Saint-Jacques. Ce secteur de l'est de Perpignan est dévolu au maraîchage et à la production fruitière. La prescription de ce diagnostic a été motivée par la présence à proximité d'un mas daté des XVII^e-XVIII^e s., nommé mas des Carmes.

Aucune structure n'a été mise au jour au cours de ce diagnostic. Quelques éléments mobiliers, fragmentés et épars (céramique glaçurée et tuile courbe), ont toutefois été récoltés dans un niveau interprété comme hydromorphe, qui a été observé dans tous les sondages. Ce rare mobilier, daté du XVII^e-XVIII^e s, voire du bas Moyen Âge dans le cas d'un tesson, est très certainement lié à la présence toute proche du mas. Ce dernier devait se situer à moins d'une cinquantaine de mètres au nord-est de l'emprise. D'après le propriétaire du terrain, il n'en reste que quelques ruines. Sa localisation nous a été indiquée, mais nous n'avons pas pu observer ces vestiges, car ils se trouvent pris dans une friche dense et difficilement pénétrable.

Angélique Polloni



Figures 1 et 2 : Vue du diagnostic archéologique en cours : 805 traverse de Château-Roussillon, Mas Picas sud (Perpignan).

Nom de la commune : Perpignan**Nom du site :** 10, rue Grande la Monnaie**Type d'opération :** diagnostic**Responsable d'opération :** Manuel Duzé (Inrap)**Équipe de terrain :** Tanguy Wibaut, Isabelle Rémy, Christophe Cœuret, Catherine Bioul (Inrap)**Collaborateur :** Isabelle Commandré, Véronique Vaillé (Inrap), Pierre-Yves Melmoux (AAPO)

Le diagnostic archéologique du 10, rue Grande la Monnaie à Perpignan a concerné une grande maison d'habitation située dans un des îlots du faubourg médiéval Saint-Mathieu (fig. 1). Ce quartier a été loti au milieu du XIII^e siècle (1240-1280) sur une trame orthogonale dessinée par un réseau de rues perpendiculaires délimitant des îlots eux-mêmes divisés en parcelles rectangulaires.

L'opération a permis de déterminer que la maison actuelle érigée sur la parcelle AK 90 occupait l'emplacement de deux maisons médiévales primitives construites en lanières d'une dimension respective d'environ 5 m sur 10. Elle conserve sur ses murs de fond des élévations en maçonnerie de galets et en banchées de pisé identifiées sur 6 à 8 m de hauteur et révélant des bâtiments constitués d'un rez-de-chaussée surmonté d'au moins un étage et d'un niveau sous combles. Ces dimensions correspondent tout à fait à celles du bâti médiéval catalan classique (fig. 2). Bien que non sondé, le mur de refend séparant les deux maisons primitives est possiblement médiéval.

Au rez-de-chaussée, les murs supportant les élévations en banchées de pisé des étages sont construits en galets de rivière liés à la chaux. Des reprises en briques dans la partie supérieure du MR1001 dissimulent possiblement deux banchées en pisé et sont contemporaines du percement d'une grande arcade en arc en tiers-point donnant sur un puits de jour aujourd'hui condamné.

Un sondage dans le sous-sol au ras du MR1001 a également permis d'atteindre ses fondations et le terrain naturel de graves alluvionnaires situé à 1,10 m du sol actuel. Il a mis en évidence deux niveaux de sols anciens en cayroux ainsi qu'une structure enterrée postérieure qui pourrait correspondre à une cuve. Cet élément ainsi que la présence d'un puits au rez-de-chaussée étaye l'hypothèse d'une fonction artisanale associée à l'eau à ce niveau (fig. 3).

Les sondages effectués dans les deux premiers étages ont permis d'identifier à deux reprises la pente de toit médiévale de 14° ainsi que 5 banchées en pisé d'une hauteur très régulière de 97 cm à 1,03 m. Elles conservent de nombreux trous de clefs, cordons de mortier, traces de damage, de fleur de pisé et de vestiges d'enduit nous renseignant sur la mise en œuvre de ces murs de terre (fig. 4).



Figure 1 : Vue de la maison, Rue Grande la Monnaie (Saint-Mathieu, Perpignan).

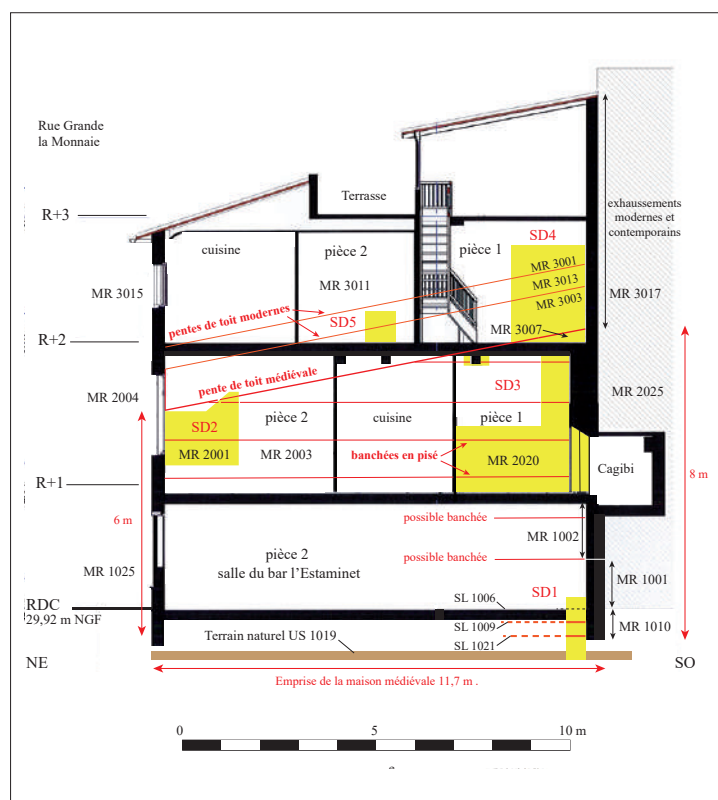


Figure 2 : Coupe de la maison.

Localisation des sondages et restitution des éléments médiévaux.
(DAO M. Duzé d'après Agena Architecture)

La présence au 1^{er} étage d'une fenêtre médiévale qui donnait sur le puits de jour, puis la condamnation de ces deux éléments témoignent également de mutations au sein de l'îlot entre le Moyen Âge et l'époque Moderne. C'est vraisemblablement lors de cette seconde période que la maison actuelle a été construite, englobant les deux maisons antérieures et restructurant l'espace intérieur.

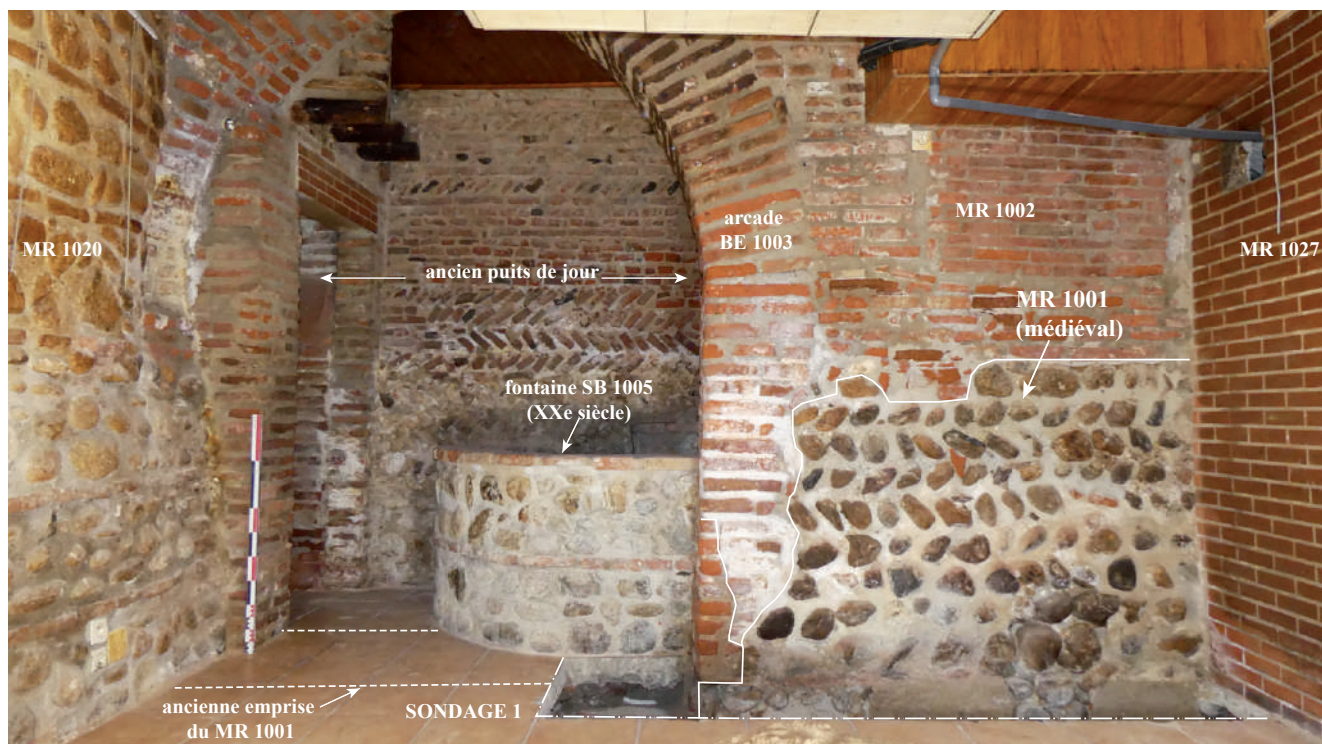


Figure 3 : Vue de l'arcade et de la maçonnerie 1001 médiévales ainsi que de l'ancien puits de jour. Sondage 1 au rez-de-chaussée et vue d'ensemble des architectures commentées. (cliché et DAO M. Dudez, Inrap).

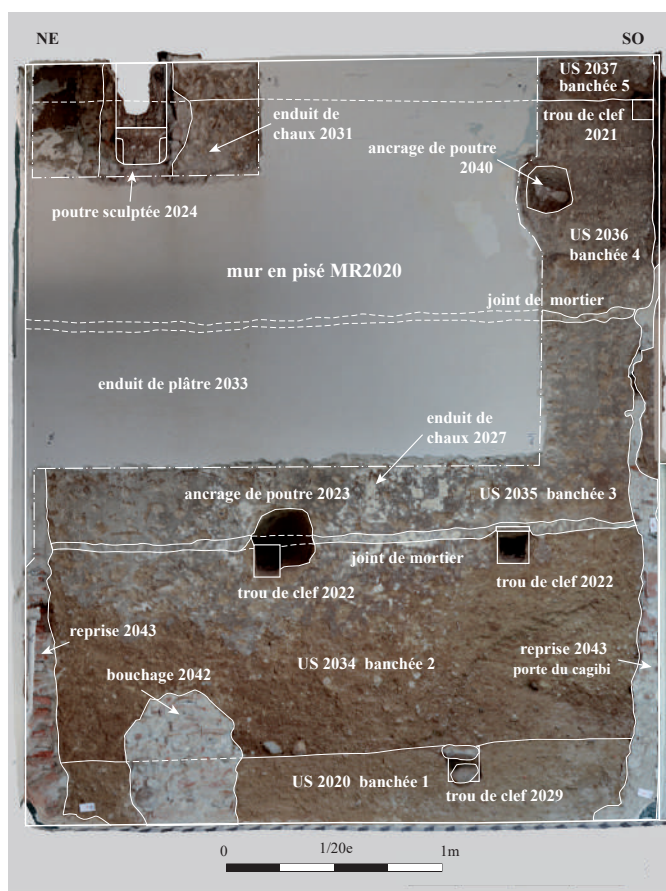


Figure 4 : Détail du mur constitué de banchées de pisé ayant conservé des éléments de leur mise en œuvre. Sondage 3 au niveau du premier étage. (DAO M. Dudez, cliché C. Cœuret, Inrap).

Les sondages effectués au 2^e étage ont fait apparaître plusieurs campagnes de surélévation de la maison dans une architecture radicalement différente : ces maçonneries essentiellement élevées en briques et parfois en galets s'intercalent entre des chaînages de briques montant de fond et raidissant les parois. Peu saillants, ils ne sont présents qu'à l'intérieur du bâtiment. Leur présence est systématique aux deux premiers étages dans l'angle nord de la maison ainsi qu'au revers des façades donnant sur les rues Grande la Monnaie et de la Lanterne et attestent de leur reconstruction totale à l'époque Moderne. Elles remplacent vraisemblablement des façades en pans de bois. Le troisième étage, non étudié est dépourvu de ces renforts verticaux et correspond aux dernières phases d'exhaussement de la maison. Concernant le couverture de la maison, la pente originale du bâti médiéval autrefois orienté vers la rue Grande la Monnaie a cédé la place à une toiture à deux pans.

L'étude préliminaire de cette maison présage donc de la présence d'autres sections de murs en galets ou en pisé dans les parois mitoyennes aux autres maisons de l'îlot voire dans le mur de refend divisant le bâtiment en deux parties quasiment égales. Enfin, elle est un précieux exemple des méthodes de construction et du remaniement des îlots médiévaux dans le quartier Saint-Mathieu du XIII^e siècle à l'époque Moderne puis contemporaine.

Manuel Dudez

Référence bibliographique du Rapport Final d'Opération (RFO) :

Manuel Dudez, avec la collaboration de Tanguy Wibaut, Isabelle Rémy, Christophe Cœuret, Catherine Bioul, Pierre-Yves Melmoux, Isabelle Commandré, Véronique Vaillé, Perpignan (66), 10, rue Grande la Monnaie (parcelle AK90), RFO de diagnostic, Nîmes, Inrap Midi-Méditerranée, 2023, 97 p.

Nom de la commune : Pézilla-la-Rivière

Nom du site : 1, rue du Revelli, Maison Bordo

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Elie Ghanem (Inrap)

Équipe de terrain : Manuel Duzet, Guilhem Bernoux, Christophe Durand, Christophe Cœuret, Serge Bonnaud, Aurélien Bolo, Mathieu Dupont et Christophe Jorda (Inrap)

Collaborateurs scientifiques : Jordi Mach (Opera Vitri), Olivier Passarrius (SAD 66), Rébecca Fritz et Christophe Cœuret (Inrap)

Ce diagnostic fait suite à l'annonce d'un projet d'aménagement de la maison Bordo par la mairie de Pézilla-la-Rivière, s'inscrivant dans une volonté plus globale de sauvegarder et revaloriser le centre urbain.

L'emprise de l'aménagement concerne un bâtiment domestique de 630 m² sur deux étages, adossé contre le rempart de l'antique *cellera* (ou *forcia*) citée dans les textes à partir du XIII^e siècle (**fig. 1**). L'objectif du diagnostic consistait ainsi à repérer les traces de l'enceinte médiévale encore en place ainsi que les réfections qu'elle aurait pu subir. Dans le même temps, la réalisation de plusieurs sondages au sol devait assurer de la présence ou non de vestiges susceptibles d'être associés à cette époque.

Un examen de la fortification avait déjà eu lieu en 2013 dans deux édifices lors du projet de mise en valeur de l'enceinte au croisement de la rue de l'Église et de la rue de la République (Morin 2013). De manière analogue, une série de sondages a été effectuée en 2015 par l'équipe du Service archéologique des Pyrénées-Orientales au niveau de la place Foixet, située à une cinquantaine de mètres à l'ouest de notre intervention (Passarrius et Catafau 2017), dévoilant ainsi une possible portion de la première enceinte ainsi que des édifices à l'intérieur de cette dernière.

Toutes les tranchées réalisées, que ce soit dans la cave ou dans le hall d'entrée, ont été positives, révélant des structures médiévales et modernes, à l'exception d'une seule tranchée qui n'a livré que des vestiges modernes (**fig. 2**).

I. Une phase antérieure à la *forcia*

Les observations sédimentaires ont démontré l'existence d'un paléosol dans l'intégralité des tranchées réalisées au rez-de-chaussée. Ces limons ont piégé un mobilier homogène, en position secondaire, entièrement daté entre le IX^e et le XIII^e siècle, témoignant d'une accumulation des sédiments due à des inondations répétées (la topographie encourageant ces phénomènes de dépôts). Ce paléosol montre sur sa partie sommitale une texture grumeleuse pédogénisée, preuve d'une occupation ou circulation sur ces sédimentations de crues, laissant imaginer un espace ouvert (champs, prairies, vergers, friches ?) préalable à la fortification.



Figure 1 : Localisation et vue aérienne de l'emprise du site (DAO R. Fritz et E. Ghanem, Inrap)

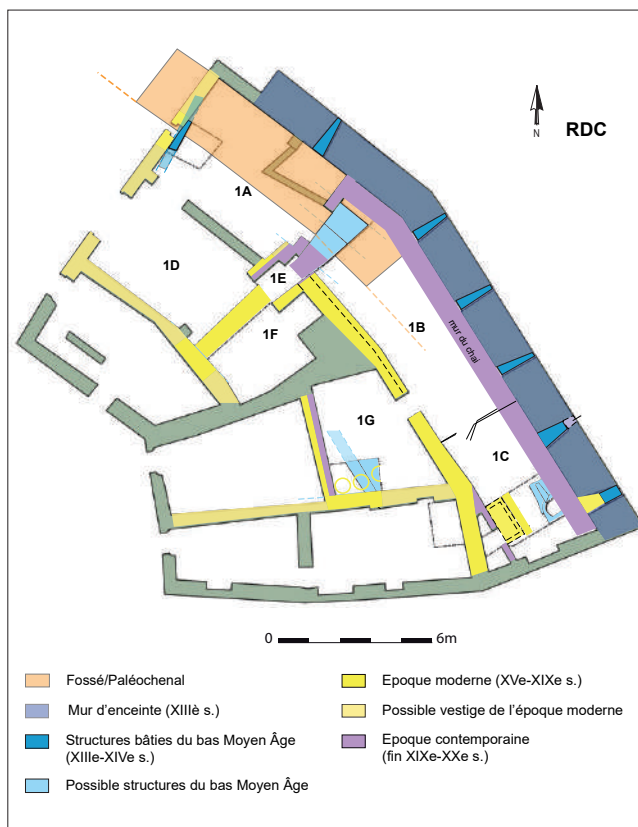


Figure 2 : Phasage du site au RDC de la maison Bordo (DAO E. Ghanem, Inrap)

Les tranchées septentrionales ont mis au jour un fossé ou paléochenal (**fig. 3**) parcourant le secteur nord de la maison, du nord-ouest au sud-est. Les données collectées étant encore vagues, la supposition d'un fossé défensif ou drainant entourant la *cellera* initiale (alors plus resserrée) ne peut être évoquée qu'avec prudence dans le cadre étroit du diagnostic.



Figure 3 : Vue du fossé/paléochenal (cliché C. Cœuret, Inrap)



Figure 4 : Vue de l'enceinte, d'une archère et des reprises modernes (cliché C. Cœuret, Inrap)

II. Phase de construction du bas Moyen Âge

Les examens des élévations ont démontré clairement une subsistance du rempart de la *forcia* au sein de la maison Bordo. Reconnue dans plusieurs sondages de bâti, que ce soit en intérieur ou en façade extérieure, cette élévation de « *pierres (galets) et de chaux* » consignée dans les écrits de 1207 par l'abbaye de Lagrasse, a pu être observée sur des hauteurs assez conséquentes ou parfois réduites en raison de remaniements ultérieurs (fig. 4). Au nord du rez-de-chaussée, un segment de la fortification s'installe dans les comblements du fossé/paléochenal et des datations par le radiocarbone ainsi que quelques morceaux de céramique glanés dans les comblements susdits confortent par ailleurs une datation postérieure aux IX^e– X^e siècles sans pour autant fournir de marqueurs plus précis.

En tenant compte des points altimétriques relevés au sommet et en fondation (dont la base n'a pu être atteinte), nous sommes en capacité d'estimer une hauteur d'enceinte minimale d'au moins 6,84 m, mesure qui reste en *deçà* des quatre *cannes* de hauteur, plus une *canne* pour le garde-corps (huit à dix mètres de hauteur) annoncés dans les textes médiévaux (fig. 5).



Figure 5 : Vue extérieure de l'enceinte, des reprises modernes (fenêtres) et des exhaussements contemporains (cliché C. Cœuret, Inrap).



Figure 6 : Vue de la calade dans le vestibule d'entrée (cliché E. Ghanem, Inrap).

Parallèlement à ces découvertes, le diagnostic a mis en lumière un système défensif matérialisé par plusieurs archères pratiquées dans l'épaisseur maçonnée de la muraille, même si une seule a pu être étudiée dans son intégralité. L'absence de transformation de l'embrasure de tir en canonnière témoigne sans doute d'une conception antérieure au XIV^e siècle, en rapport avec l'élaboration de la *forcia* au début du XIII^e siècle.

Ceci étant dit, l'exploration de la bâtisse n'a pas permis de mettre au jour un quelconque couronnement de l'enceinte, ni de trace du chemin de ronde. En considérant la hauteur exprimée dans les actes médiévaux (10 m de haut), il faut croire que ces aménagements sommitaux ont subi des modifications profondes durant les périodes ultérieures.

Concomitamment à l'enceinte, plusieurs éléments bâtis de cette période ont été exhumés dans les sondages. Qu'il s'agisse de reliquats de mur ou de bâtis encore mal cernés, ceux-ci montrent tous un délabrement plus ou moins avancé. À défaut de lien stratigraphique direct avec le mur d'enceinte, ils s'installent de la même façon dans le paléosol et sont datés pour la majorité grâce au mobilier issu de leurs niveaux de recouvrement ou d'encaissant. Par ailleurs, un certain nombre de ces constructions demeure énigmatique, tant pour ce qui est de leur mise en œuvre que pour leur fonction.

Par conséquent, force est de reconnaître que ces niveaux médiévaux sont pour la plupart encore mal identifiés et nous pouvons tout juste spéculer sur l'établissement d'un habitat préexistant ou secondaire au rempart.

III. Les reprises modernes et contemporaines

Les résultats de ce diagnostic n'ont pas livré de réels renseignements concernant la création de la maison Bordo et de façon générale, le phénomène de globalisation de l'enceinte dans l'élaboration des maisons attenantes demeure encore trop peu familier. Il est seulement possible de constater que l'ensevelissement des reliquats médiévaux laisse place à plusieurs séquences de remblais, confirmant de multiples réfections internes (création de nouvelles pièces, édification ou surélévation de murs).

Ce rythme de construction soutenu incarne de nouveaux programmes de distribution des pièces ayant chacune leur attribution durant toute la période moderne (XV^e - XVIII^e siècles) jusqu'au XX^e siècle. Ces espaces paraissent comprendre un recoin lié à l'entreposage (cellier ?), avec des vases de stockage *in situ* et plus généralement, par l'établissement de la cave en section orientale du rez-de-chaussée, avec la présence notable de canalisations, d'un bassin et, plus tardivement du mur (support) de chai.

Ces réfections s'appliquent de la même manière à l'espace domestique, ce qui se traduit par la création du vestibule d'entrée et un exhaussement du sol souligné par l'élaboration d'une calade (fig. 6) puis d'un sol en carreaux de ciment. Un escalier permet alors l'accès aux étages, eux aussi rénovés.

Devenue un simple mur d'enveloppe lors de la mise en place de l'habitat civil, la fortification subit elle aussi des modifications durant cette période. Ce changement se traduit en section basse par une modification ou condamnation des archères, puis également à l'extérieur via des reprises de son couronnement ainsi que l'ajout d'une série de fenêtres au premier étage, percées dans la maçonnerie de l'enceinte (cf. fig. 5).

Cette dernière semble disparaître au dernier niveau de la maison, au profit d'un exhaussement moderne en liaison probable avec une *loggia* ou comble ouvert la jouxtant. Ce relèvement de la maison pourrait concorder avec les travaux entrepris à la fin du XIX^e siècle (1882) lors de la surélévation de la tour du Revelli en bordure nord de l'édifice. En effet, l'enceinte essuie de nombreux remaniements et démontages à cette époque, tel que le percement de la rue de l'Église lors de l'édification de l'église des Saintes-Hosties.

Enfin, un rehaussement global de la maison Bordo se produit au début du XX^e siècle permettant la création de chambres et pièces variées dont la vocation nous paraît encore confuse pour certaines (mezzanines, souillarde ?).

Elie Ghanem

Bibliographie

- Catafau 1998 : CATAFAU (A.). - *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (Xe - XVe siècles)*, Presse universitaire de Perpignan, 1998.
 Morin 2013 : MORIN (B.). - *Étude préalable au projet de mise en valeur des vestiges de l'enceinte de la cellera face au parvis de l'église paroissiale des Saintes-Hosties de Pézilla-la-Rivière*, étude commandée par la mairie de Pézilla-La-Rivière, 2013.
 Passarrius et Catafau 2017 : PASSARRIUS (O.), CATAFAU (A.). - *Villages d'hier, villages d'aujourd'hui du Roussillon*, PCR, rapport annuel 2017, vol. 1 et 2, 2017.

Nom de la commune : Pia**Nom du site :** chemin de Sainte-Anne**Type d'opération :** diagnostic**Responsable d'opération :** Véronique Canut (Inrap)**Équipe de terrain :** Garance Six

Le projet d'extension du lotissement *Les Estanyols*, situé au sud de la commune de Pia en bordure orientale du tracé de l'ancien chemin de Sainte-Anne et du ruisseau du Vernet, n'a livré aucune trace d'occupation ancienne. Seule une petite section de fossé indatable a été identifiée au sud-ouest de l'emprise.

Véronique Canut

Nom de la commune : Pollestres**Nom du site :** *La Colomina d'en Rabollet* et *La Travessa*. Projet Immobilier Olympeo 3**Type d'opération :** diagnostic**Responsable d'opération :** Assumpció Toledo i Mur (Inrap)**Équipe de terrain :** Christophe Durand, Gwénael Herviaux**Collaborateur scientifique :** Céline Pallier

La campagne de diagnostic archéologique sur la tranche 3 du projet d'aménagement Olympeo, aux lieux-dits *La Colomina d'en Rabollet* et *La Travessa*, dans la commune de Pollestres, a mis au jour un foyer à pierres chauffées à rattacher à la Préhistoire récente (Néolithique/âge du Bronze). Il se trouve englobé dans un lambeau de paléosol niché dans une dépression naturelle. Aucun type de mobilier n'y est associé.

L'opération a mis également en évidence deux réseaux de drainage moderne/contemporain caractérisés par des fossés empierrés. Un drain d'un de ces réseaux est associé à un puisard, également empierré, ayant la forme d'un cône inversé.

Assumpció Toledo i Mur

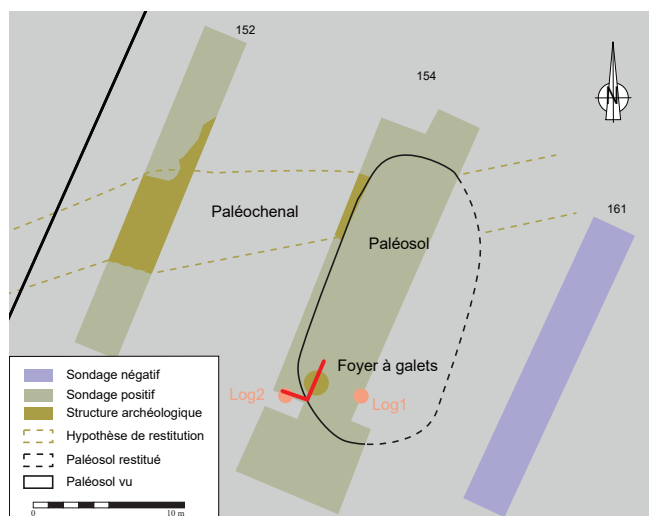


Figure 1 : Localisation du foyer à pierres chauffées et du paléosol associé.
Pollestres, *La Colomina d'en Rabollet* et *La Travessa*. Projet Immobilier Olympeo 3 (topographie V. Arrighi, Inrap)

Nom de la commune : Ponteilla**Nom du site :** *Les Cometes* et *la Font del Mas***Type d'opération :** diagnostic**Responsable d'opération :** Cédric da Costa (Inrap)**Équipe de terrain :** Ingrid Dunyach, Boris Kerampran, Aurélien Bolo, Fabien Callède, Mathieu Dupont**Collaborateurs scientifiques :** Ingrid Dunyach, Jérôme Kotarba

Ce diagnostic archéologique a été réalisé au préalable à la construction d'un lotissement par le groupe immobilier SA Hectare. La zone d'étude est située à Ponteilla aux lieux-dits *Les Cometes* et *La Font del Mas*. Les terrains se trouvent à l'entrée nord du village. Ils sont bordés à l'est par la route départementale D23, au nord et à l'ouest par des zones agricoles et au sud par des unités d'habitation (fig. 1).



Figure 1 : Vue aérienne de la zone d'étude. En arrière plan : le village de Ponteilla.

L'emprise prescrite est de 46 746 m². Cinquante sondages d'une superficie totale de 5 165 m² (11% de l'emprise) ont été ouverts au cours de l'intervention.

Ce diagnostic a permis la découverte de 26 faits archéologiques qui se répartissent principalement dans les secteurs nord, sud et est de l'emprise. Ils sont apparus entre 0,50 et 1,30 m de profondeur sous la surface actuelle.

Avec 2 chemins probables, 16 drains ou fossés et 2 traces de plantations, les découvertes renvoient majoritairement au monde agraire. S'y ajoutent 6 petites fosses de fonction indéterminée.

Le mobilier collecté est peu abondant et plus de la moitié des structures reste sans attribution chronologique (16 sur 26) ou sans attribution chronologique certaine (6 sur 26). Les périodes représentées sont la Protohistoire au sens large, l'Antiquité romaine et la période médiévale.

On retiendra que quelques fragments de parois ou de briques de four ont été retrouvés dans le comblement des structures ST8, ST17, ST25 et ST33. Ces fragments font écho à l'atelier de potier romain découvert dans les années 1980, atelier qui se situe à une cinquantaine de mètres au nord-ouest de l'emprise, dans une zone qui sera concernée par la tranche 2 du lotissement.

Cédric da Costa

Nom de la commune : Port-Vendres**Nom du site :** 11 rue Jules Ferry**Type d'opération :** diagnostic**Responsable d'opération :** Tanguy Wibaut (Inrap)**Équipe de terrain :** Philippe Poirier et Guillaume Bernoux (Inrap)

L'opération d'évaluation au 11 rue Jules Ferry à Port-Vendres ne permet pas d'étoffer la carte archéologique de la commune de Port-Vendres. Elle concerne la réalisation d'un immeuble collectif en lieu et place d'un îlot comprenant un jardin et une cour qui seront sondés, et d'un hangar et d'une habitation encore en élévation.

Nous sommes dans un vallon à forte pente, comblé par une accumulation naturelle de couches de roches métamorphiques. Nous aurions pu *a minima* trouver des artefacts d'un éventuel site situé en amont sur la pente, mais ce ne fut pas le cas.

Bien que creusés jusqu'à une profondeur de 3,20 m, nos sondages n'ont atteint ni le substrat ni aucune couche archéologique. Ils ont permis néanmoins de déceler l'activité moderne de constructions et de destructions de différents bâtis avant que la parcelle 176 ne devienne un jardin.

Tanguy Wibaut

Nom de la commune : Prades**Nom du site :** 10 et 12 rue Arago**Type d'opération :** diagnostic**Responsable d'opération :** Boris Kerampran (Inrap)**Équipe de terrain :** Guillaume Bernoux, Cécile Dominguez, Jérôme Kotarba, Garance Six, Ariane Vacheret (Inrap)

Collaborateurs : Christophe Cœuret (maquettage, photographie du mobilier), Mathieu Dupont (topographie), Christophe Durand (traitement du mobilier), Jérôme Kotarba (identification des céramiques, rédaction), Pierre-Yves Melmoux (étude du mobilier métallique), Barbara Samson (recherches aux Archives Départementales, documentation des carreaux de ciment), Assumpció Toledo i Mur (recherches bibliographiques en catalan), Tanguy Wibaut (rédaction sur la terre crue).

Le projet de réhabilitation de deux maisons aux 10 et 12 rue Arago à Prades, pour en faire une résidence d'accueil des personnes âgées, a donné lieu à une opération archéologique. Elle s'est déroulée en juillet et a été orientée vers une exploration régulière du sous-sol et une étude plus partielle des élévations. Au total, six sondages muraux et dix sondages sédimentaires ont été menés à bien durant cinq semaines. Les buts de cette intervention étaient d'évaluer le potentiel archéologique du sous-sol et de chercher d'éventuelles élévations anciennes pour tenter de comprendre l'évolution de la trame urbaine dans cette partie ancienne de Prades. Trois grandes phases chronologiques se dessinent.

La première phase, datée des XI^e-XIII^e s., a été documentée par des niveaux archéologiques dans cinq sondages. Hormis un endroit qui a révélé des murs avec des orientations différentes de ceux de l'époque moderne, les autres niveaux documentés correspondent à des remblais. Ces remblais s'apparentent en effet à des terres de jardin, avec parfois un mur isolé, pouvant participer à une limite parcellaire. Ils donnent à penser que la zone était très peu urbanisée au plein Moyen Âge. Dans un sondage, les maçonneries, avec liant de mortier de terre, sont nombreuses et orientées différemment de l'actuel (fig. 1).



Figure 1 : Enchevêtrement de murs du plein Moyen Âge. (cliché B Kerampran, Inrap).



Figure 2 : Restes d'un caniveau du plein Moyen Âge. (cliché G. Bernoux, Inrap).

Nous pourrions être alors en présence du mur d'une maison au bord d'une cour, antérieure aux autres constructions, qui suivent la trame urbaine actuelle. Un caniveau dans un sondage voisin conforte cette hypothèse (fig 2).

La deuxième phase concerne le XIV^e-XVI^e siècle. On la retrouve dans cinq sondages en sous-sol. Elle concerne beaucoup de maçonneries liées au mortier ou à la terre, alignées sur la trame urbaine actuelle. Pour autant, aucun plan cohérent n'a pu être dégagé, du fait de la trame trop diffuse des sondages réalisés.

Enfin, une dernière phase correspond à la construction, vers les XVI^e-XVII^e siècles, des grandes maisons dans leur grande trame actuelle.

Six sondages sur les élévations permettent de le documenter, tout comme la date figurant sur la façade du 12 rue Arago (fig. 3). Si ces deux maisons semblent avoir été reconstruites aux XVI^e-XVII^e siècles, les ouvertures actuelles des façades ont été reprises un peu plus tardivement. Nous avons profité de cette intervention pour documenter a minima les huisseries du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle, ainsi que les carreaux de ciment de la fin du XIX^e s. et du début du XX^e s. (fig. 4, 5).



Figure 4 : Carreaux de ciment au rez-de-chaussée (cliché B. Samson, Inrap).



Figure 3 : Date portée sur la clé de voûte d'une fenêtre du 1^{er} étage. Façade du n° 12 rue Arago, Prades (cliché J. Kotarba, Inrap).



Figure 5 : Portes intérieures de l'espace de réception au 1^{er} étage. Détail comprenant aussi des moulures, un décor de plâtre et un parquet en marqueterie. (cliché J. Kotarba, Inrap).



Figure 6 : La jarre au moment de sa découverte.
Vue avec une partie de la démolition la recouvrant (cliché C. Dominguez, Inrap).

Le fait le plus notable de cette opération a été la découverte d'une très grosse jarre de stockage, dans l'un des sondages dans le sous-sol. Détournée de sa fonction première, elle avait pris place dans une grande fosse pour servir à la conservation de denrées ou de liquides (fig. 6-8).

Cette jarre porte un sceau estampillé, sans doute aux armoiries de la famille productrice, et, sur le haut de la panse, une inscription à la peinture rouge composée de plusieurs lettres (fig. 7). Gabriel Poisson (Archives Départementales de la Gironde) a proposé de voir dans ce blason, « les armes de Sicile (écartelé en sautoir d'or à quatre pals de gueules et d'argent à l'aigle de sable) avec une petite adjonction propre. On peut supposer que l'écartelé est utilisé comme une simplification des armes royales, qui sont au XVe s. un parti d'Aragon et de Sicile ». Ce type de récipient datable des XVe-XVIe siècles, est assez courant notamment pour le transport de marchandises. Détournée de sa fonction première, elle aura fini son existence dans le sous-sol de Prades (fig. 8). Entièrement prélevée, elle devrait être prochainement restaurée.

Même si beaucoup d'interrogations demeurent, cette opération dans le centre ancien de Prades, apporte à son tour un lot d'informations inédites sur l'évolution longue de cette partie de la ville.

Boris Kerampran



Figure 7 : Détail de l'estampille apposée sous le bord de la jarre.
On note des petites coulures de glaçure verte (cliché C. Cœuret, Inrap).



Figure 8 : Vue verticale de la jarre en place dans la fosse de pose.
Les murs proches doivent être ceux de même époque (cliché C. Dominguez, Inrap).

Nom de la commune : Prades

Nom du site : maison Felip, 17 place de la République

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Céline Jandot (Inrap)

Principaux participants au terrain : Cécile Dominguez, Manu Dudez et Jérôme Kotarba (Inrap), Denise Lafitte (AAPPO)

Collaborateurs scientifiques : Didier Cailhol (géomorphologue), Richard Donat (anthropologue), Vianney Forest (archéo-zoologue), Jérôme Kotarba (céramologue et travail sur les huisseries) de l'Inrap, Frédéric Guibal (dendrochrologue, CNRS), Jordi Mach (étude du verre, Opera Vitri), Michel Martzluff (matériaux lithiques), Camille Mistretta Verfaillie (architecture funéraire, SAD 66), Pierre-Yves Melmoux (petit mobilier métallique), Cécile Respaut (bois ouvragé), Jérôme Ros (carpologue, CNRS) et Cécile Vaxelaire (identification et datation des papiers peints, musée de Rixheim)

Ce diagnostic a été prescrit préalablement à la rénovation et à l'agrandissement de la maison Felip de la place de la République, devenant centre d'interprétation du Patrimoine, projet porté par la communauté de communes Conflent Canigó. Réalisée sur une surface au sol de 1450 m², cette intervention concernait à la fois une expertise des élévations de la maison, une exploration par sondages manuels des sous-sols de la maison ainsi que des sondages mécaniques du grand jardin (parking actuel) à l'arrière.

La maison dite « Felip » prend son envergure à la fin de la période moderne. Antérieurement à son édification, dans une première phase qui se situe dans le courant du XVI^e siècle, des parcelles unicellulaires se juxtaposent, du côté de l'actuelle place de la République, avec un espace libre en partie centrale (fig. 1). Ce sont des petites constructions individuelles de 16 à 18 m² de surface dans œuvre, à un étage, employant des galets liés à du mortier de terre (fig. 2).

Dans une deuxième phase, en relation avec une première acquisition parcellaire de la famille Felip au XVII^e s., des remembrements s'opèrent (fig. 3). Ils sont le signe d'un premier investissement ostensible et se distinguent par l'emploi massif de mortier de chaux sur l'ensemble des assemblages préexistants. La partie sud, avec deux habitats juxtaposés sur deux travées, se développe en hauteur et s'adjoint par extension d'un escalier. La partie nord est fortement remaniée et accueille un bâtiment aux chaînages d'angles massifs qui englobe les deux habitats précédents pour une surface d'occupation portée alors à 56 m². Son rez-de-chaussée semble dévolu à un usage fonctionnel tandis que l'étage est caractérisé par un habitat avec des équipements domestiques spécifiques (évier, placards) (fig. 4).

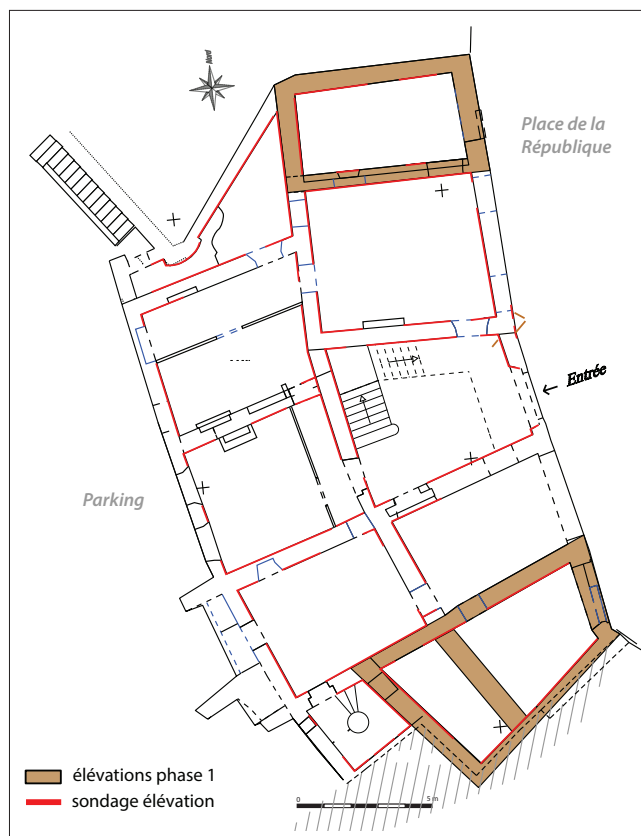


Figure 1 : Les constructions attestées en élévation lors de la phase 1 (fond de plan de l'aménageur, DAO C. Cœuret et J. Kotarba, Inrap).



Figure 2 : Pente de toit vers la place lors de la phase 1. Élévation en pierres et mortier de terre (cliché C. Jandot, Inrap).

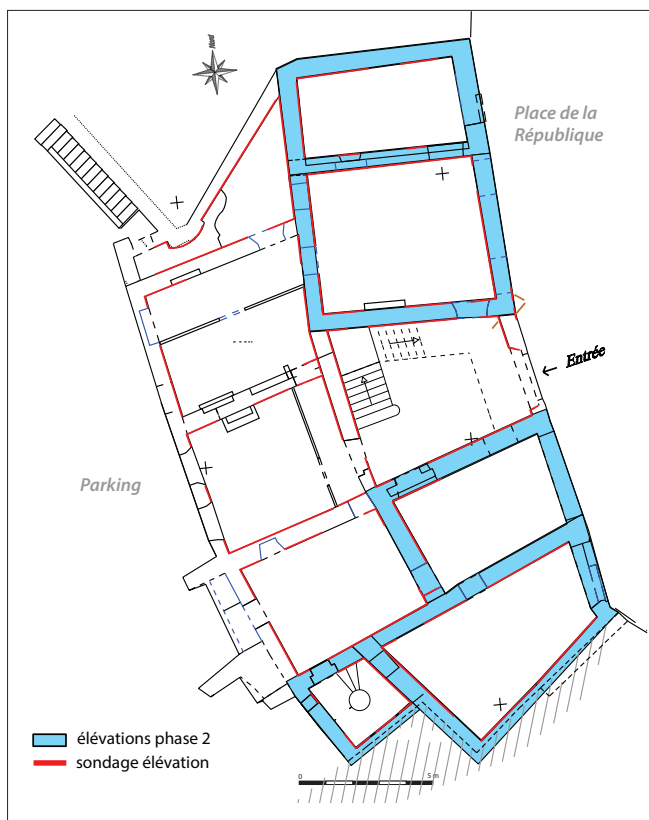


Figure 3 : Les constructions attestées en élévation lors de la phase 2 (fond de plan de l'aménageur, DAO C. Cœuret et J. Kotarba, Inrap).



Figure 4 : Placard de la phase 2, aménagé dans le mur donnant sur la place. (cliché C. Jandot, Inrap).



Figure 5 : Cloison à pan de bois du 1^{er} étage (cliché C. Jandot, Inrap).



Figure 6 : Papier peint du 1^{er} étage, 1850-1860. Impression à la planche avec élément métallique (cliché C. Dominguez, DAO C. Jandot, Inrap).



Figure 7 : Papier peint d'une cheminée du 1^{er} étage. Chromolithographie avec Saint Vincent de Paul, imprimé à la planche en 1815-1830, et posé stratigraphiquement en 1840-1850 (dégagement D. Lafitte, cliché et DAO C. Jandot, Inrap).



Figure 8 : Sols et aménagements de foyers liés à une activité artisanale du bronze dans le courant du XVe/XVIe s. (cliché C. Dominguez, Inrap).

La troisième phase est liée à une campagne immobilière conséquente et ostentatoire prodiguée au XVIII^e siècle, directement liée aux forts investissements de la famille Felip.

Dans un premier état, la totalité des aménagements antérieurs sont réassemblés avec un parti pris architectural d'ordonnancement global. Les volumes du flanc est, vers l'église, forment désormais une unité d'ensemble. La façade reçoit alors un traitement particulier sur la trame de sa composition, sur 22,5 m de long pour 9 m de haut, avec 6 travées, pour 3 niveaux, sans combles, se déployant ainsi sur une surface verticale à vue de 200 m². En partant du sud, la troisième travée (qui comble le vide précédent) comporte une entrée cochère permettant aux animaux et véhicules (attelages ?) de traverser l'édifice et d'accéder à l'arrière-cour. Le flanc ouest, vers le jardin (actuel parking), dans l'axe des travées, reçoit de nouvelles constructions intégrant la circulation est/ouest de la troisième travée, réalisant ainsi un second volume axial (extension de l'habitat). Son traitement en façade versant à l'ouest dénote d'un agencement peu ordonné, car non visible de l'espace public. La surface totale parcellaire au sol ainsi occupée avoisine désormais 300 m². En conséquence de ces travaux de construction et réhabilitation, l'ensemble des organes de support préexistants sont démantelés : de nouveaux planchers sont établis avec une mise à niveau générale par étage.

Par la suite, dans un deuxième état, des cloisons à pans de bois divisent certaines pièces pour accommoder l'habitat (fig. 5). Elles sont dévolues au premier étage et associées à des plafonds moulurés en plâtre, soutenus par des roseaux fendus ou ligaturés.

Dans un troisième état, à partir de 1850, un nouveau volume se développe sur le flanc nord-ouest, avec un escalier extérieur desservant la partie arrière. Des améliorations sont apportées aux sols (ajouts de pavements de terre cuite) et aux murs avec des premiers décors de papiers peints (fig. 6) en même temps que la mise en place de cheminées dans chaque pièce (fig. 7). Dans la travée sud-est, le deuxième étage devient habité, une mercière s'installe vers 1861 (location). Jusqu'au début du XX^e siècle, des transformations intrinsèques à la vie de la demeure sont effectuées, notamment des changements de décoration. La plus importante est celle d'un escalier à deux volées séparées d'un repos. L'usage de la porte cochère évolue en simple entrée sur un vestibule.

D'autres artisans se succèdent dans ce grand bâtiment détenu par la famille Felip (locations partielles) : marchand de tissus (1866), horloger (1886), tailleur (1891), poissonnier (1936) boucher (années 1950) et photographe (années 1970). Leur devanture sur la place de l'église donne accès à leur commerce où se tient le marché hebdomadaire de la ville.

Dans le sous-sol de la maison, des niveaux de remblai et d'occupation en relation avec la vie sur place sont conservés pour le XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Une activité artisanale liée à la métallurgie du bronze est attestée à une période juste antérieure (XV^e/XVI^e s.) (fig. 8). Des niveaux du plein Moyen Âge et du début des Temps Modernes sont présents, attestant des lieux de vie et constructions antérieurs aux bâtis en élévation de la première phase. Un aménagement massif bordé d'un probable fossé et comblé de manière rapide au XIV^e siècle ou juste après, pourrait être en relation avec les abords du *fortalicium*. Dans deux sondages, des vestiges de la fin de l'Antiquité romaine sont présents, dont une fosse avec de nombreux résidus de pressurage du raisin.

Les dix sondages pratiqués dans le sous-sol du parking mettent d'abord en évidence qu'une bonne partie de cet espace recèle une longue activité de jardin. Des vestiges bâtis sont présents dans l'espace entre la rue Voltaire et la maison, mais fortement bouleversés par la destruction des bâtiments mise en œuvre lors de la réalisation du parking (fig. 9). Néanmoins, cet endroit est celui où s'est développé durant le Moyen Âge un petit cimetière et un édifice de culte associé (fig. 10). Il pourrait s'agir de l'église Saint-Sauveur citée dès le IX^e siècle, mais cette attribution ne repose que sur la partie de plan dévoilée et la taille des murs, sans aucun apport chronologique direct durant le diagnostic. Ce bâtiment est détruit et partiellement épierré lors des réaménagements du quartier au début de l'époque Moderne (fig. 11).



Figure 9 : Vue des sondages à l'arrière de la maison depuis un grenier du 2^e étage, en direction de la rue Voltaire (cliché C. Jandot, Inrap).



Figure 10 : Détail d'une sépulture en cours de fouille (cliché M. Duzet, Inrap).



Figure 11 : Prades, parking de la maison Felip. Etat de conservation des vestiges médiévaux sous le parking actuel (cliché J. Kotarba, Inrap).

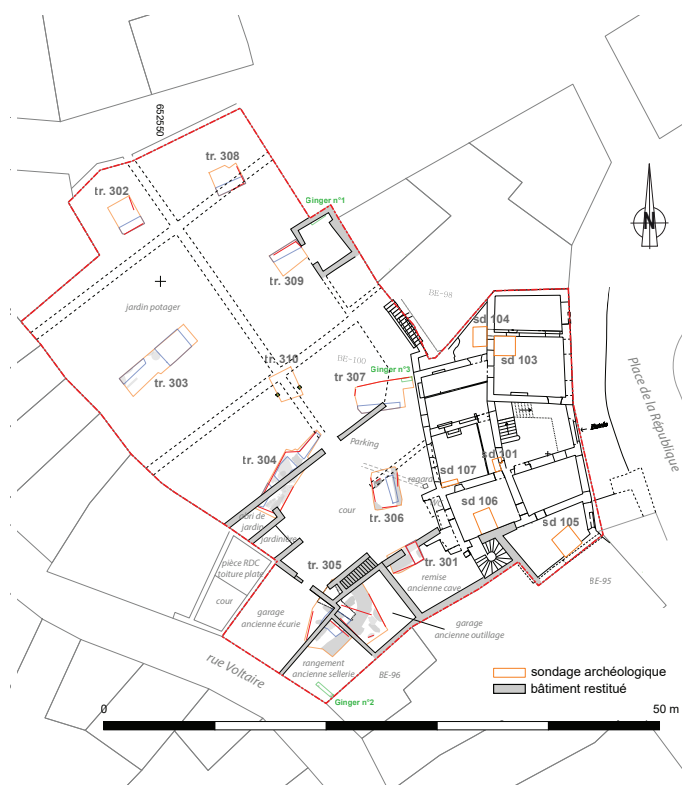


Figure 12 : Plan restitué des bâtiments situés à l'arrière de la maison Felip. D'après un plan conservé par la ville et celui de M. Tjotas, architecte, 2011a p.11. (DAO C. Coeuret, Inrap ; Jandot, Kotarba 2022 : fig. 89, p. 102).

Ce secteur a présenté une topographie, aujourd'hui effacée, avec une zone plus haute du côté de la rue Voltaire. Des aménagements importants existent alors, avec une mise en terrasse reconnue près de la nécropole et suspectée ailleurs. Ils sont datables des IV^e et V^e s. de notre ère, et plusieurs indices laissent entrevoir leur possible perdurance. Un petit remblai de scories de fer atteste d'activités métallurgiques proches, dans la seconde moitié du I^{er} s. ap., période la plus ancienne observée en place. Quelques céramiques du changement d'ère, voire de l'époque romaine républicaine, toujours en position remaniée, ont été aussi reconnues.

Ce nouveau diagnostic dans le cœur ancien de Prades montre encore l'ancienneté des installations humaines, mais avec un rythme saccadé. Les phénomènes de remblaiement d'allure naturelle observés sur le projet *Cœur de Ville* (cf. notice d'O. Maufras et D. Tosna dans le n° 35 d'Archéo 66) sont ici également présents. Ils se placent après la fin du Bas Empire (V^e ap.) voire même la fin du haut Moyen Âge (IX^e), et la structuration urbaine de la fin du bas Moyen Âge (XV^e). Cette interruption voyant la mise en place d'alluvions naturelles pourrait être localisée et associée à une particularité topographique. Cette nouvelle opération laisse entrevoir une continuité d'occupation entre la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge, avec un secteur bâti qui doit être peu éloigné.

Céline Jandot et Jérôme Kotarba

Bibliographie :

Jandot, Kotarba 2022 : C. Jandot et J. Kotarba, avec la collaboration de D. Cailhol, C. Dominguez, R. Donat, M. Duzet, V. Forest, F. Guibal, J. Mach, M. Martzluff, P.-Y. Melmoux, C. Mistretta Verfaillie, C. Respaut, J. Ros, C. Vaxelaire, *Prades (Occitanie, Pyrénées-Orientales) 17 place de la République, La maison Felip de la place de la République, rapport provisoire du diagnostic des sous-sols*, RFO de diagnostic, Nîmes, Inrap Midi-Méditerranée, 2022, 280 p.

Nom de la commune : Saint-André-de-Sorède
Nom du site : Sant Miquel (ou Sainte-Eugénie II)
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (Inrap)
Équipe de terrain : Céline Pelletier (Inrap)
Collaborateur scientifique : Jérôme Kotarba (Inrap)

Parmi les 15 tranchées ouvertes (**fig. 1**), une seule tranchée de sondage a mis au jour un aménagement archéologique (TR12). Les autres tranchées n'ont livré que peu ou pas de mobilier, à l'exception de la TR 6 où se trouvait une modeste concentration de mobilier céramique associée à un sédiment limono-sableux brun foncé.

Le foyer en fosse, découvert dans la tranchée 12, se situe dans la zone où les prospections pédestres de Jean Abélanet (1986) signalaient un site antique nommé Sainte-Eugénie II.

Le foyer est apparu à une profondeur de 0,94 m du sol actuel. Le creusement circulaire mesure 0,90 m de diamètre et il est profond de 0,30 m (**fig. 2-3**). Son pourtour et son profil, à parois verticales et fond plat, présentent des traces de rubéfaction sur une épaisseur d'environ 5 cm.

Le fond de la fosse était tapissé d'une couche charbonneuse. En partie prélevée, son tamisage n'a pas fourni d'éléments indiquant sa fonction.

Une couche de démolition ancienne couvrait le foyer en fosse. Elle contenait des nombreux charbons, des fragments de tuiles plates antiques à rebord (*tegulae*), un fragment de brique du type *suspensura*, des fragments d'amphores provenant du nord de l'Afrique, de la Bétique et de Lusitanie, associées à des fragments de céramiques fines ou communes. Aucun élément d'une éventuelle élévation du foyer en fosse n'a été identifié parmi le mobilier.

L'étude du mobilier amphorique et céramique, effectuée par J. Kotarba, rattache le foyer en fosse à une fourchette chronologique comprise entre le dernier quart du IV^e s. et le milieu du VI^e s. (370-450-/550), à cheval entre le Bas-Empire et le tout début de l'occupation wisigothique. Cependant l'absence d'autres éléments importés du IV^e et du début du V^e siècle permet de faire pencher la balance vers une occupation centrée uniquement sur la seconde moitié du V^e et une partie du VI^e siècle.

Assumpció Toledo i Mur

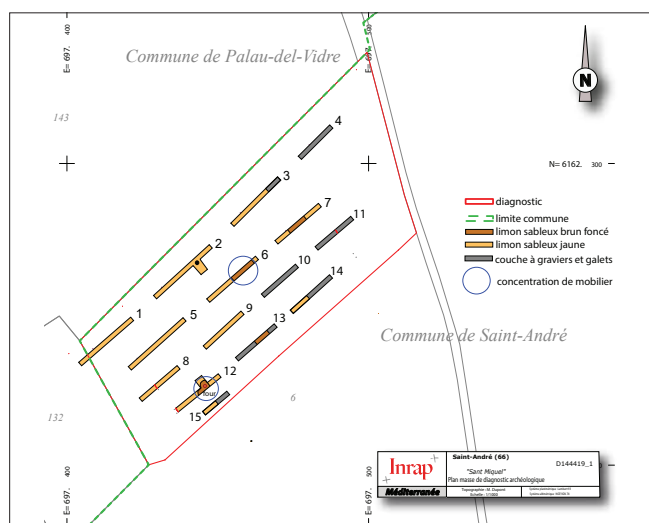


Figure 1 : Plan de masse des sondages effectués (relevé M. Dupont, Inrap).

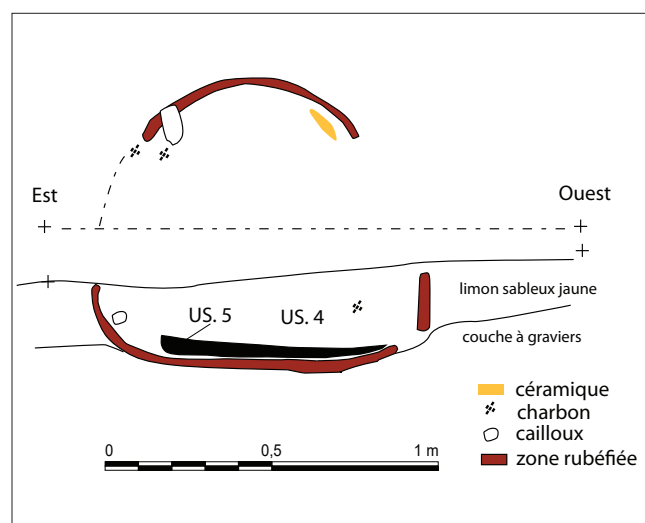


Figure 2 : Plan et coupe du foyer en fosse (relevé C. Pelletier ; DAO A. Toledo i Mur, Inrap)

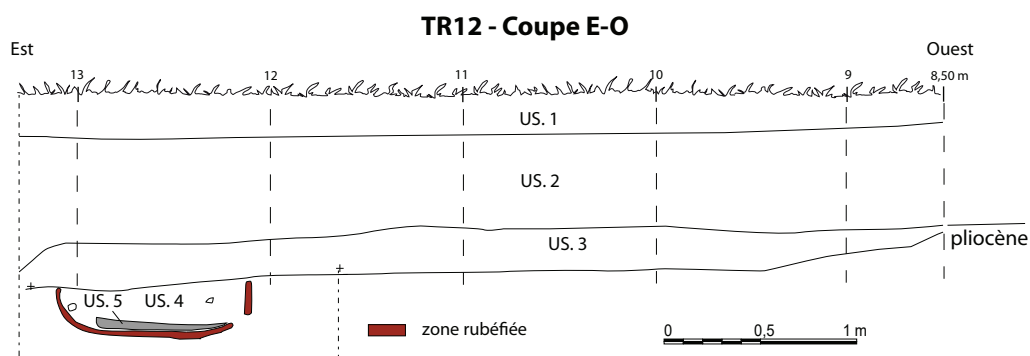


Figure 3 : Coupe stratigraphique de la TR 12 avec la situation du foyer (relevé et DAO A. Toledo i Mur, Inrap).

Nom de la commune : Thuir

Nom du site : Les Aybrines 6

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Cédric da Costa (Inrap)

Équipe de terrain : Christophe Durand, Mathieu Dupont

Collaborateurs scientifiques : Ingrid Dunyach, Pierre-Yves Melmoux, Jérôme Kotarba

Ce diagnostic archéologique a été réalisé au préalable à la construction d'un lotissement par le groupe immobilier Angelotti. La zone d'étude est située à l'extrémité occidentale de la plaine du Roussillon, au contact de la zone collinaire des Aspres et de la vallée de la Tet. Les parcelles se situent entre le centre hospitalier et le centre ancien de la ville de Thuir.

Ce secteur, qui a connu une forte urbanisation depuis les années 2010, est archéologiquement bien connu puisque pas moins de 18 ha ont été diagnostiqués et un peu plus de 2 ha fouillés. L'implantation de la présente opération correspond aux dernières parcelles non loties de ce secteur de la commune (**fig. 1**).

L'emprise prescrite est de 77 252 m². Quatre-vingt-cinq sondages d'une superficie totale de 7 842 m² (10,15% de l'emprise) ont été ouverts au cours de l'intervention.

Vingt structures archéologiques ont été mises en évidence. Elles se répartissent de manière dispersée sur l'ensemble de l'emprise et sont apparues entre 0,20 et 0,60 m de profondeur sous la surface du sol actuel.

Treize découvertes concernant des aménagements agraires de type fossé, drain et fosse de plantation.

Parmi celles-ci, une structure a fourni des éléments de datation qui indiquent au plus tôt une datation Moyen Âge/Époque Moderne et une racine de pied de vigne était encore en place dans une seconde fosse.

Les découvertes les plus notables concernent un minimum de 2 foyers à galets chauffés du Néolithique final implantés dans un ancien chenal ou fossé ainsi qu'un puits et un fond de fosse des VI^e-V^e s. av. n. è. qui sont à mettre en relation avec le hameau protohistorique des Aybrines situés à moins d'une centaine de mètres vers le nord.

Ce puits et cette fosse de la fin du I^{er} âge du Fer indiquent une déprise de l'occupation dans ce secteur. Cependant, leur localisation aux marges de l'emprise laisse possible une poursuite des vestiges en dehors des zones sondées notamment dans les parcelles AS 331 et 332 non prescrites car en dehors du projet d'aménagement.

Cédric da Costa



Figure 1 : Vue aérienne de la zone diagnostiquée, Les Aybrines 6 à Thuir.

Nom de la commune : Trouillas

Nom du site : *Puig del Pal*

Type d'opération : fouille préventive

Responsable d'opération : Jérôme Bénézet (SAD.66, Service archéologique Départemental 66)

Équipe de terrain : Gabriella Delon (SAD.66), Arnaud Gaillard (Acter archéologie), Manon Murtin (Acter archéologie), Léa Perlès (Acter archéologie), Quentin Perlès (Acter archéologie), Étienne Roudier (Acter archéologie), Sydney Roussel (Évéha).

Cette fouille préventive suit un diagnostic réalisé à l'automne 2021, préalablement à l'aménagement d'une route nouvelle. L'espace correspond à une zone de collines pliocènes séparées par des vallons plus ou moins marqués. Le point haut de l'emprise est une petite éminence axée nord-ouest/sud-est, culminant à 113 m et appelée le *Puig del Pal*. Le site se trouve sur une sorte de creux situé entre ce promontoire et un mamelon de hauteur moindre. Il se développe selon deux concentrations séparées par une vingtaine de mètres de distance.

Les plus anciennes traces d'occupation datent du Néolithique final. Il s'agit d'un four fortement arasé (**fig. 1**). Unique vestige conservé de cette période dans l'emprise, on note toutefois la présence de quelques artefacts complémentaires dans les aménagements postérieurs matérialisant sans doute à l'origine une occupation plus étendue.



Figure 1 : Vue de l'unique structure du Néolithique final, probablement un four, identifiée sur l'emprise de la fouille (cliché Service Archéologique Départemental).

La phase d'occupation la plus importante se répartit sur deux secteurs différents, tous deux datés de l'âge du Bronze moyen. Le premier et principal est constitué d'un vaste linéaire, étudié sur 50 m de longueur (**fig. 2**).

Il présente une largeur moyenne de 4,50 m et une profondeur conservée de 80 cm à 1 m. Sa fonction est pour l'instant indéterminée. Le fond est parfois doté d'un petit canal d'écoulement matérialisant un ruissellement relativement important dans une première étape, associé ensuite à des premiers dépôts de sédiment qui ne sont quasiment pas anthropisés, mais dont les éléments observés correspondent à l'occupation principale du site.



Figure 2 : Vue générale du linéaire. Cliché pris depuis le haut, fouillé par carrés opposés afin de réunir un maximum d'information sur sa morphologie (coupes de section et longitudinale) (cliché Service Archéologique Départemental).

C'est dans cette séquence stratigraphique, surtout constituée de substrat remobilisé, probablement par ruissellement, que sont parfois réalisés divers aménagements. C'est notamment le cas de trois fosses dont une contenait le rejet d'un squelette de lapin (**fig. 3**). Notons aussi une probable structure de combustion, peut-être deux, aménagée(s) sur le haut de la paroi et associée(s) à d'importants rejets cendreux et charbonneux à l'arrière. Ceci montre que si la fonction drainante a été dans un premier temps possible, voire active, une seconde étape de l'utilisation de cette structure est matérialisée par diverses activités domestiques, peut-être opportunistes. Le comblement final de ce linéaire est massif et bien plus riche en rejets : vaisselle de terre cuite, faune, charbons de bois, graines, industrie lithique, etc. matérialisant bien la présence d'un habitat d'ampleur à proximité, qu'il faut peut-être localiser au niveau de la seconde concentration



Figure 3 : Rejet d'un squelette de lapin dans une fosse creusée dans les dépôts anciens du linéaire (cliché Service Archéologique Départemental).



Figure 4 : La fosse, fouillée par moitié, identifiée lors de la fouille (cliché Service Archéologique Départemental).

Associée à ce linéaire, dont elle ne se distingue pas réellement en surface puisque leur comblement terminal est identique et sans doute contemporain, on note la présence d'une vaste fosse. Sa morphologie irrégulière, en creusements et en paliers distincts, indique qu'il s'agit sans doute d'une fosse d'extraction de matériaux. Il faut probablement la relier aux différents aménagements de l'habitat voisin, que ce soit dans sa structure (torchis, voire murs de terre ?) ou dans son équipement (foyers, céramique, etc.). Au fond, on note encore la présence d'une structure de combustion vaguement circulaire, tandis qu'en surface une autre, très arasée, est toute en longueur.

Le second secteur, situé à une vingtaine de mètres du premier, est seulement constitué de trois fosses bien arasées, mais l'on peut supposer que seule une petite portion de cette occupation est comprise dans l'emprise fouillée. Les deux premières avaient été identifiées lors du diagnostic et avaient été interprétées comme des silos. Leur fouille intégrale, ainsi que celle de la troisième (fig. 4), a été réalisée au cours de cette opération. Cela a permis de recueillir une quantité non négligeable de mobilier confirmant la datation de l'ensemble du Bronze moyen.

En conclusion, cette fouille préventive est venue mettre en lumière des aménagements atypiques, sans doute liés à un habitat partiellement dégagé, pour une période – le Bronze moyen – encore particulièrement mal connue dans le département et même dans les régions voisines (Languedoc, Catalogne) en dehors des grottes et des structures funéraires. Site original dans sa forme, il permet déjà de souligner la multiplicité des équipements domestiques, peut-être en lien avec un environnement et des activités distinctes. Il permettra à terme, par l'abondance relative du mobilier, en particulier de la faune qui s'avère souvent quasiment absente des contextes ruraux du département pour l'âge du Bronze en général, d'espérer de nouvelles avancées dans notre connaissance de la culture matérielle de ces populations anciennes, après de premiers travaux de synthèse, notamment sur la vaisselle céramique, réalisés ces dernières années et dont *Archéo66* avait été le support.

Jérôme Bénézet

Nom de la commune : Valcebollère

Nom du site : chapelle du Puig

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Tanguy Wibaut (Inrap)

Équipe de terrain : Guillaume Bernoux (Inrap)

L'opération d'évaluation de la chapelle du Puig à Valcebollère a permis de documenter l'état du site et d'étudier succinctement le bâti. Un relevé par photogrammétrie stabilise les données spatiales, la chapelle axée sud-ouest – nord-est en raison de la topographie du lieu, mesure 9,07 m par 4,89 m.

Les neufs sondages manuels réalisés dans et en périphérie de la chapelle, au travers des déblais de la voûte effondrée après 1974, ont apporté leur lot d'informations. Le sol dallé a été pillé, nous l'avons traversé à trois endroits, et n'avons décelé aucun indice de présence d'inhumation.

Le plan présente trois phases distinctes. Vers le XIII^e siècle, le plan est rectangulaire, avec une entrée à l'est ou au sud ; fait remarquable, un chevet aujourd'hui disparu se trouvait accolé au mur nord. Un remaniement non daté actuellement, modifie le plan et tronque l'angle nord-est. Une porte est ouverte ou reprise dans la maçonnerie du nouveau mur est.



Figure 1 : État de la chapelle Saint-Hilaire du Puig de Valcebollère en 1974 (cliché J-M Gavin).



Figure 2 : État de la chapelle en 2022 (cliché T. Wibaut)

Enfin vers le XVI^e siècle, la chapelle s'agrandit au sud par deux renforts en L dans le prolongement des murs latéraux, l'entrée se fait par le sud, la porte et la fenêtre à l'est sont obturées.

Une tribune, à laquelle on accède par un escalier fiché dans l'ancien angle sud-ouest devenu pilier engagé pour l'occasion, est installée sous la voûte.

Le retable de Peytavi daté de 1565, est placé devant l'ancien passage vers le cul de four condamné. Le retable a été sauvé de la ruine en 1974 pour être restauré et présenté dans l'église de Valcebollère.

Tanguy Wibaut

Nom de la commune : Villemolaque

Nom du site : El Romeguerar

Type d'opération : diagnostic

Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (Inrap)

Équipe de terrain : Christophe Durand, Catherine Bioul, Sabine Dupuy (Inrap) ; Émilie Bargès, Jacques Delhoste et Pierre-Yves Melmoux (AAPO)

Collaborateur scientifique : I. Figueiral (anthracologue), Michel Martzluft, Pierre-Yves Melmoux

Le terrain de 3,5 ha soumis au diagnostic, forme un quadrilatère bordé par la RD900, la ligne LGV et par les tracés (ancien et nouveau) de la RD2 (**fig. 1**). Située entre 86 et 80 m d'altitude, cette ancienne parcelle de vigne, en friche aujourd'hui, a été puissamment défoncée dans les années 1950, avec des rejets de déchets (verre, chaussures et déchets métalliques). Sur la quasi-totalité de l'emprise, testée à 9,9 %, le terrain en place à la base du labour correspond à une très ancienne formation alluviale composée de galets de gneiss et de granite profondément altérés à cœur et de plus rares galets de quartz, emballés dans des sédiments sablo-argileux fauves.

Cette formation ne correspond pas à la composition des alluvions schisteuses du Réart qui coule aujourd'hui près du site, vers 75 m d'altitude. Elle présente un type d'altération qui rappelle l'alluvion T 2 d'une paléo Têt sur le plan de Thuir, au moment où les fleuves s'encaissent dans leur vallée actuelle (Riss) et où le Réart et la *Canterrana* creusent leurs lits indépendants dans le Pliocène, au centre de la plaine du Roussillon. Ici, ces galets de granitoïdes altérés ne peuvent provenir que d'un très ancien bras du Tech. Mais la nappe alluviale T 2 de ce fleuve identifiée au Pla de Nidolères est beaucoup trop basse en aval du Boulou, vers 85-75 m. L'alluvion très altérée de *Romeguerar* devrait plutôt se rattacher à une nappe du Pléistocène moyen que nous avons accrochée entre 90 et 100 m d'altitude sur les flancs de la vallée lors des opérations préventives sur la ligne à grande vitesse au Boulou et rattachée à la formation T 3 d'un paléo Tech (Martzluft 2007).

De manière ponctuelle, un recouvrement sédimentaire est présent et comble un léger talweg (**fig. 2**). Au contact de la terrasse, lorsque la sédimentation est bien dilatée, on observe une concentration de graviers et de petits galets de quartz, avec quelques éléments plus gros parfois patinés en ocre, qui correspondent à une résidualisation très ancienne. Au-dessus, un niveau de limon ocre, en partie structuré, marque des apports fins anciens. Il est recouvert par une seconde accumulation de galets de quartz de quelques centimètres d'épaisseur. Ces dragées et ces petits galets de quartz saccharoïdes blancs n'ont aucune patine et proviennent de toute évidence de l'érosion du substratum pliocène sur les hauteurs. Enfin, cet apport est recouvert par du limon très sableux, fortement délavé, qui contient quelques indices de l'âge du Fer.



Figure 1 : Villemolaque, El Romeguerar. Vue générale du terrain investi.
A gauche la clôture de la voie LGV, en fond, la RD900 (cliché J. Kotarba, Inrap).



Figure 2 : Stratigraphie dilatée comblant le petit talweg.
En bas, la résidualisation de galets de quartz ; puis les limons ocres surmontés d'un apport de galets. Au-dessus du limon sableux délavé et enfin l'horizon défoncé très sableux (cliché J. Kotarba, Inrap).

Comme les galets de quartz, les sables blancs proviennent eux aussi vraisemblablement d'une érosion du Pliocène en l'absence du couvert végétal ou si celui-ci était très dégradé. Ce niveau est aussi entaillé par quelques rares fosses de plantation de vigne. L'épaisseur remuée par les labours est alors sableuse et assez meuble.

Une fosse de 0,80 m de diamètre et de 0,20 m de profondeur, a été documentée juste au sommet de la seconde concentration de galets de quartz. Son comblement bien grisâtre, comprend d'assez nombreux charbons de bois en partie inférieure (fig. 3). En l'absence de céramique dans la moitié fouillée, une datation radiocarbone a été réalisée sur un charbon de bruyère (déterminé par I. Figueiral). Elle indique un contexte du Néolithique final, compris entre 3320 et 2920 BC calibré.

Sous le niveau haut de galets de quartz, une petite concentration de charbons de bois comprend aussi de la terre rubéfiée. Une datation radiocarbone permet de l'attribuer au Bronze final (entre 1200 et 980 BC calibré). Cette datation « tardive » par rapport à celle de la fosse, qui est en stratigraphie au-dessus, oblige à considérer que ce comblement est celui d'un terrier. Les déterminations anthracologiques d'I. Figueiral, indiquant des parties aériennes de chêne à feuillage caduc, trouvent alors de la cohérence.

En 2005 lors du diagnostic de la LGV66 sur la commune de Banyuls-dels-Aspres, toute proche, nous nous étions interrogés avec Céline Jandot sur l'intérêt et l'interprétation à retenir pour de nombreuses petites

concentrations de charbons de bois parfois associées à de la terre cuite. Comme à Villemolaque, elles étaient présentes en bas de la stratigraphie. Nous les avons alors regroupées sous l'entité archéologique *Mas d'en Ramis* 1867, qui couvre près de 2,5 ha en fond de versant pour une quarantaines d'anomalies décrites.

Lors de l'intervention de 2014 au sud-est de l'aire de repos du Village Catalan, Jérôme Bénézet a fait des observations similaires, dans la partie basse du terrain. L'interprétation proposée était celle d'un espace incendié, mais sans prélèvements et analyses particuliers. Avec l'opération de 2022 à *Romeguera* nous pouvons aller un peu plus loin dans la caractérisation. Le regard sur les charbons de bois indique des parties aériennes de chêne à feuillage caduc. L'hypothèse de bois incendié se consumant dans le sous-sol est invalidé par cet exemple. La datation permet de placer cet événement à la fin du Bronze final, et oblige par conséquent à interpréter ce creusement comme un terrier. En effet, une fosse placée au-dessus date, elle, du Néolithique final. Ces premiers résultats interpellent et inciteront, nous l'espérons, à considérer ces petites dépressions comblées comme des objets à documenter. Elles sont en effet les seules zones à avoir conservé dans leur remplissage l'histoire discrète de ces grands replats.

Jérôme Kotarba et Michel Martzluff

Bibliographie :

M. Martzluff, 2007 – Les plus anciens peuplements préhistoriques autour du Boulou en Roussillon, *Cahiers de la Rome*, n°16, p. 14-36.



Figure 3 : Vue large de la fosse datée du Néolithique final, reposant sur l'apport intermédiaire de galets (cliché J. Kotarba, Inrap).

Nom de la commune : Vivès
Nom du site : *Bac de les Illes*
Type d'opération : diagnostic
Responsable d'opération : Jérôme Kotarba (Inrap)
Équipe de terrain : Cécile Dominguez et Catherine Bioul (Inrap), Jacques Delhoste, Pierre-Yves Melmoux (AAPO)
Collaborateur scientifique : Céline Pallier (géomorphologie), Pierre-Yves Melmoux (numismatique)

Ce diagnostic, préalable à l'aménagement d'un lotissement, se situe à l'entrée du village de Vivès, à la hauteur du cimetière actuel. Sur ce terrain d'un peu plus de 7000 m², proche de la rivière, les tranchées couvrent 6 % de la totalité. Elles apportent une lecture assez fine des différents recouvrements sédimentaires dans ce contexte de fond de vallon encaissé (fig. 1).

Le site de l'Epicampaniforme du *Serres de les Eres*, repéré dans une parcelle voisine en 2018, ne se prolonge pas de manière nette sur cette nouvelle emprise. Les niveaux fins anthropisés découverts en 2022, au bas d'un ancien talus, datent de la transition entre le Néolithique moyen et récent, et sont par conséquent 1000 ans plus anciens. Les quelques vestiges de fosses observés un peu plus haut dans la stratigraphie, à la base des colluvions anciennes, ne sont pas datés, faute de mobilier.

Cette nouvelle opération permet de restituer l'histoire longue de la topographie de ce transect de vallon encaissé (fig. 2). Le terrain encaissant date du Pliocène. C'est un substrat avec des limons et des conglomérats déposés par un paléo-Tech. En fond de vallon, le niveau encaissant est entaillé par un cours ancien de la rivière de Vivès. Ces dépôts fluviaux sont surtout composés de galets de schiste et de cailloutis. Les quelques sondages profonds ouverts dans ce niveau, n'ont pas permis de recueillir de mobilier (= fluviale ancien).



Figure 1 : Vivès, diagnostic en cours au *Bac de les Illes*. Depuis la berge haute de la rivière, on distingue l'aspect encaissé du lieu. A droite, les mausolées à côté du cimetière (cliché C. Dominguez, Inrap)

Sur ce niveau alluvial grossier, des limons fins brun foncé vont d'abord se déposer. Ils marquent un moment de stabilité. Avec un approvisionnement sédimentaire qui pourrait être pour partie la matrice fine des niveaux pliocènes. Les limons fins contiennent des charbons de bois, un peu de céramique modelée, et sont donc nettement anthropiques. Un possible fossé, avec un profil relevé en V, comprend en partie haute une plaque de terre rubéfiée. Une date radiocarbone a été faite sur des charbons trouvés à la base du remplissage de ce creusement. Une autre date a été faite sur des charbons de bois recueillis dans un niveau de limon brun bien au-dessus de la structure en creux.

Les deux dates sont synchrones et se situent entre la fin du Néolithique moyen et le début du Néolithique récent (entre 3620 et 3370 BC cal.). C'est la datation la plus ancienne documentée pour ce fond de vallée.

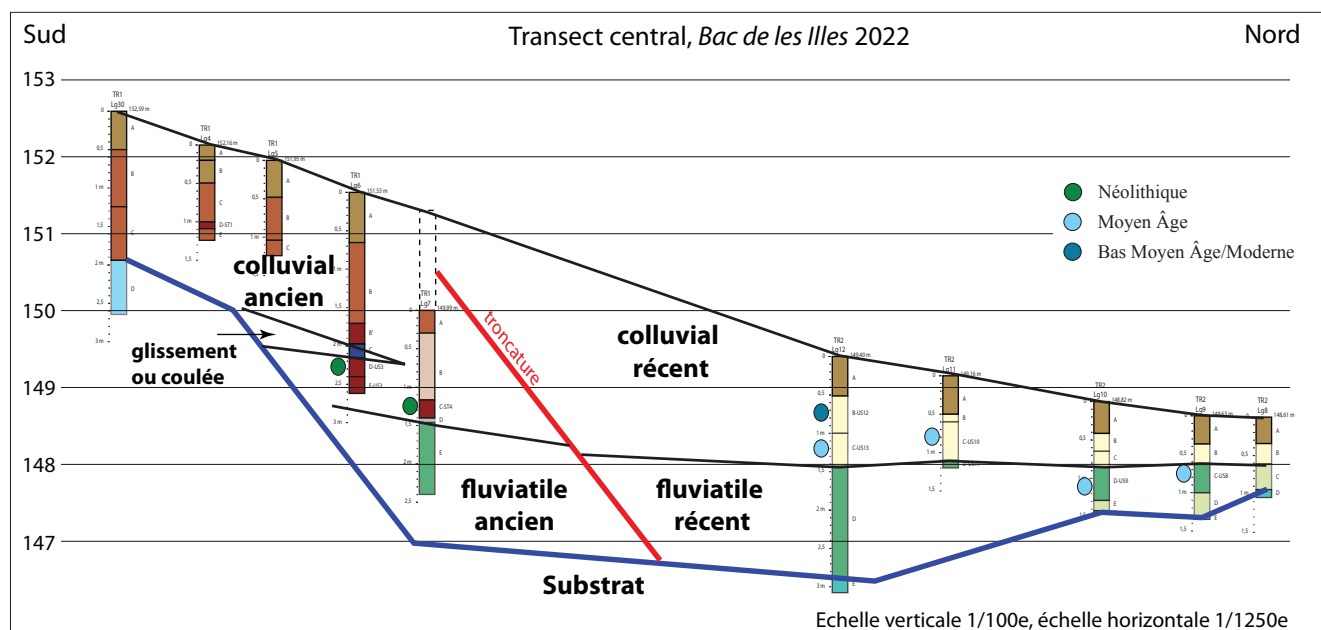


Figure 2 : Coupe restituée du versant, avec une échelle différenciée accentuant les hauteurs (dessin J. Kotarba et C. Pallier, Inrap).

Un épisode grossier, localisé, composé de limon clair et de galets érodés, vient recouvrir les dépôts fins précédents. Il pourrait s'agir d'une coulée de boue (ou « debris flow ») depuis les talus voisins. Sans pouvoir placer précisément cet épisode dans le temps, on constate qu'il marque une rupture dans la sédimentation, car ce sont ensuite des colluvions brunes qui prennent place. Les sédiments restent fins mais deviennent hétérogènes. La puissance de ce niveau peut atteindre 1 m, ce qui laisse entrevoir des conditions stables, avec une dégradation progressive du versant (= colluvions anciennes). A la base de ces colluvions, des traces anthropiques ont été retrouvées. Il s'agit de 3 fosses qui ont au maximum un mètre de diamètre. La plus nette est conservée sur 0,20 m. Deux fosses ont un comblement bien charbonneux, mais sans mobilier associé. Elles ne sont pas datées et montrent qu'il y a alors quelques activités humaines.

L'ensemble de ces dépôts anciens, caractérisés par une coloration brune nette ne vont être préservés que sur le tiers le plus haut de cette parcelle. En effet, sur les 2/3 bas, la sédimentation ancienne a été emportée par une troncature majeure (fig. 3). Il s'agit du passage d'un cours d'eau, qui aura la compétence pour aller retirer les sédiments anciens jusqu'au terrain pliocène. Les dépôts fluviatiles qui remplissent ce creux sont de type torrentiel, et ils s'emboîtent dans les dépôts plus anciens, fluviatiles aussi à leur base. Le comblement est surtout composé de galets et cailloutis de schiste, associés parfois à des galets de roche dure qui peuvent avoir jusqu'à 0,40 m de côté. Ces dépôts renferment des artefacts diffus dont des morceaux de tuile courbe, ainsi que quelques céramiques dont de la glaçurée. Ce remplissage pourrait être synchrone avec la péjoration climatique du bas Moyen Age (= fluviatile récent).

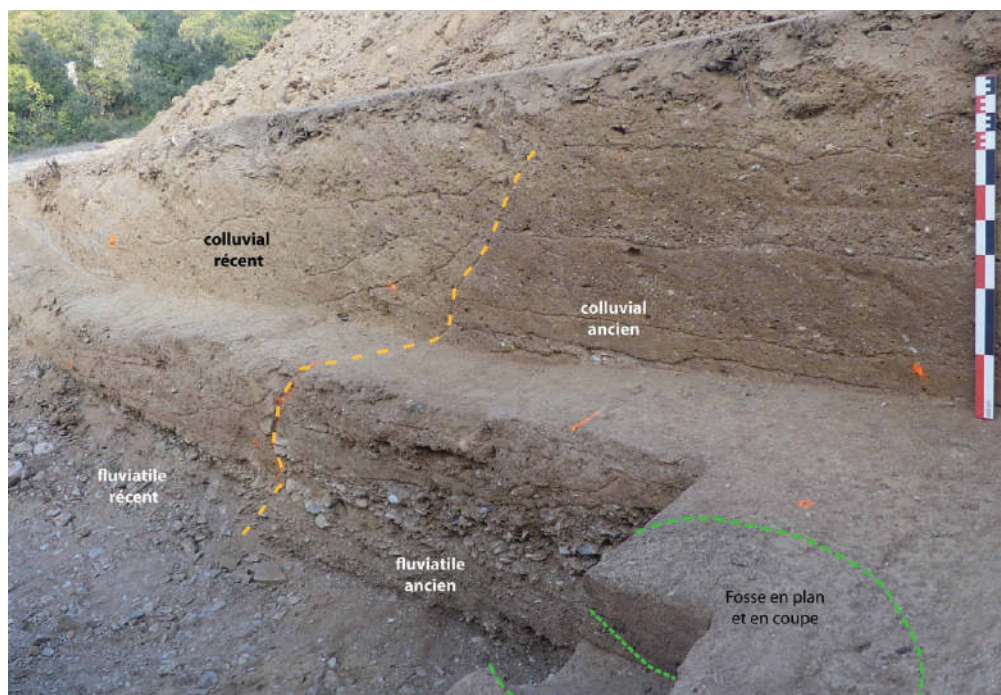
On signalera aussi la présence d'une scorie de fer massive, comme il y en a beaucoup sur les gros crassiers de l'époque romaine. Il n'y a pas de ferrier répertorié pour l'instant en amont de Vivès, et la mine du *Pla del Mener* correspond à un lieu d'extraction, mais pas de transformation. Un autre artefact antique a été trouvé en surface du terrain de Vivès, une monnaie, un antoninien du III^e siècle, que P.-Y. Melmoux propose d'attribuer à Tétricus II ou Claude II le Gothique. En l'absence d'autres vestiges antiques, ces découvertes restent pour l'instant anecdotiques.

Ensuite, la rivière de Vivès va inciser un cours plus profond, correspondant à son lit actuel, situé en dehors du terrain exploré. Alors, au-dessus du lit abandonné occupant les 2/3 bas de la parcelle testée, des colluvions jaunâtres viennent progressivement se mettre en place. Elles finiront par masquer totalement le talus créé par la troncature. Ces colluvions fines et claires contiennent des débris du XVII^e et début XVIII^e s (dét. P.-Y. Melmoux), arrivés avec du fumier destiné à amender ces terres (= colluvions récentes).

Enfin, au début du XX^e siècle, la route départementale RD 13 est aménagée en fond de vallée. Le cimetière du village quitte les abords de l'église et prend place à la sortie du village. La parcelle diagnostiquée sera plantée en vigne et subira un défonçage mécanisé.

Cette vallée étroite de Vivès, proche du Tech, a attiré différentes communautés humaines, dont nous découvrons la diversité au fur et à mesure des études menées. L'impact de ces populations sur un milieu fragile a laissé des traces tangibles dans les accumulations sédimentaires, comme nous venons de le voir.

Jérôme Kotarba et Céline Pallier





ARTICLES

Les industries préhistoriques sur galets de quartz des terrasses quaternaires de Cabestany dans leur cadre stratigraphique. *Étude préliminaire du site d'Orfila*

Michel MARTZLUFF ⁽¹⁾

avec la collaboration de Jérôme KOTARBA², Cécile RESPAUT² et Didier CAILHOL²

1 - UMR 7194 CNRS, Muséum National d'Histoire Naturelle, Université de Perpignan

2 - Inrap

Qui se souvient qu'une formation géologique locale dite : « terrasse de Cabestany » a connu au siècle dernier une certaine notoriété en Préhistoire ?

C'était au sortir de la seconde guerre mondiale, quand la presse diffusait en Europe la reconstitution imagée d'ancêtres de l'humanité découverts en Tanzanie par le couple Leakey, non loin du Lac Victoria et des sources du Nil. Dans leurs fouilles de la gorge d'Olduvaï, ces fossiles africains de paranthropes et d'*Homo habilis* étaient antérieurs au pithécanthrope déjà connu (*Homo erectus*) et associés à des "pebble-tools", c'est-à-dire à une industrie composée de galets taillés de façon rudimentaire afin de les rendre tranchants.

Ces outils archaïques étaient bien plus anciens que les fameux bifaces de Saint-Acheul des terrasses de la Somme, belles pièces symétriques de l'Acheuléen de Picardie que l'on ne peut confondre avec un jeu de la nature et qui avaient permis, un siècle plus tôt, de fonder chez nous la pré-histoire "antédiluvienne". La nouvelle eut un grand retentissement auprès du public, alors que les atrocités révélées en 1946 au procès de Nuremberg venaient tout juste de mettre au ban de l'humanité la théorie d'une race supérieure venue du septentrion pour dominer le monde. Et, très vite, la recherche d'une "pebble culture" faite d'outils façonnés sur de simples galets par une lignée humaine ancestrale, proche du singe et originaire des tropiques, devint un peu partout l'enjeu majeur sur la question de nos origines.

C'est dans ces années-là qu'un instituteur, André Creus, fut l'un des tout premiers à signaler des *choppers* et *chopping tools* éolisés qu'il avait ramassés en 1948 près de chez lui, sur la "terrasse de Cabestany" (Creus 1950). Ils eurent illico les honneurs de la presse locale !

C'était en réalité des pseudo-outils, des *dreikanTERS* : simples galets de quartz carénés pendant de longues périodes glaciaires par les vents violents chargés de sable. Mais cette annonce permit ensuite à Jean Abélanet de récolter de vrais galets aménagés à la surface des plus anciennes terrasses alluviales du Roussillon, à Cabestany d'abord, puis autour de l'aéroport de Perpignan, sur le plan de la Llabanère.

C'est sur la base de cette "collection" d'outils patinés et éolisés qu'une recherche universitaire fut engagée à Tautavel parallèlement aux fouilles commencées en 1964 dans le porche de la *Cauna de l'Arago*. Ainsi, les premiers résultats scientifiques obtenus sur les sites de plein air du Roussillon (Collina-Girard 1975) donnèrent aux industries paléolithiques de la « terrasse de Cabestany » une valeur générique pouvant témoigner des plus vieux peuplements européens.

Nous sommes aujourd'hui assez loin de ces premières évaluations, bien entendu. Mais pour en rester aux formations géologiques en rapport avec les peuplements préhistoriques de la plaine du Roussillon, sachons que les progrès de la recherche ont permis, depuis, des avancées en la matière, en particulier avec les fouilles préventives. Toutefois, les résultats de ces investigations, il est vrai souvent peu spectaculaires, sont restés ignorés par la plupart des chercheurs, malgré quelques échos de ces travaux publiés dans ce même bulletin, avec une mise au point plus synthétique (Martzluff 2006).

C'est pourquoi la découverte d'industries sur galets de quartz faite tout récemment en fouille sur le site d'Orfila, à Cabestany, est pour nous l'occasion de revenir ici sur ce sujet, parfois quelque peu épineux.

1 - La "terrasse de Cabestany" : du simple au complexe dans l'étude du Quaternaire

1.1 - Retour sur les anciennes recherches

Les travaux méthodiques qui ont jeté une première lueur sur les industries des terrasses du Roussillon méritent notre reconnaissance, bien évidemment, mais ne pouvons ignorer qu'ils comportent aussi d'importants biais. Entre autres celui de la minceur de l'échantillon récolté sur chaque site pour asseoir favorablement une typologie et, surtout, celui du manque de repères stratigraphiques sur les sites de plein air pour y établir un « modèle catalan » (Collina-Girard 1986). Or, sur cette plaine, les restes des anciennes terrasses alluviales, très chargés en sables et en galets siliceux, sont azoïques : les ossements de faune et microfaune permettant une datation fiable et peu coûteuse y ont été dissous. C'est pourquoi l'étude typologique des industries lithiques recueillies en surface fut d'abord orientée vers une périodisation dans le Quaternaire en

s'appuyant sur les données chrono-stratigraphiques de l'Arago (bien révisées depuis d'ailleurs). Mais elle a conduit à un raisonnement circulaire dans lequel une poignée d'artefacts date la formation géologique alors que l'érosion des outils et la hauteur relative d'une terrasse, selon son ancienneté supposée, est invoquée pour dater l'industrie.

Lorsque nous nous sommes intéressés à ces outillages sur galet de quartz, avec l'appui de l'Association archéologique des P.-O. et le soutien de Pierre-Yves Genty, au Service régional de l'Archéologie, nous avons rapidement constaté une plus grande complexité des assemblages lithiques qui comportaient de nombreux éclats et divers états d'usure. D'autre part, il s'avérait que l'aire des sites potentiels se réduisait comme peau de chagrin sous les effets de l'urbanisation (voir parties hachurées sur la carte fig. 1). Nous avons donc à l'époque prudemment rattaché ces productions trouvées en prospection, principalement dans le bassin du Réart, à un " Paléolithique ancien-moyen " (Martzluff 1985 ; Martzluff *et al.* 1987).

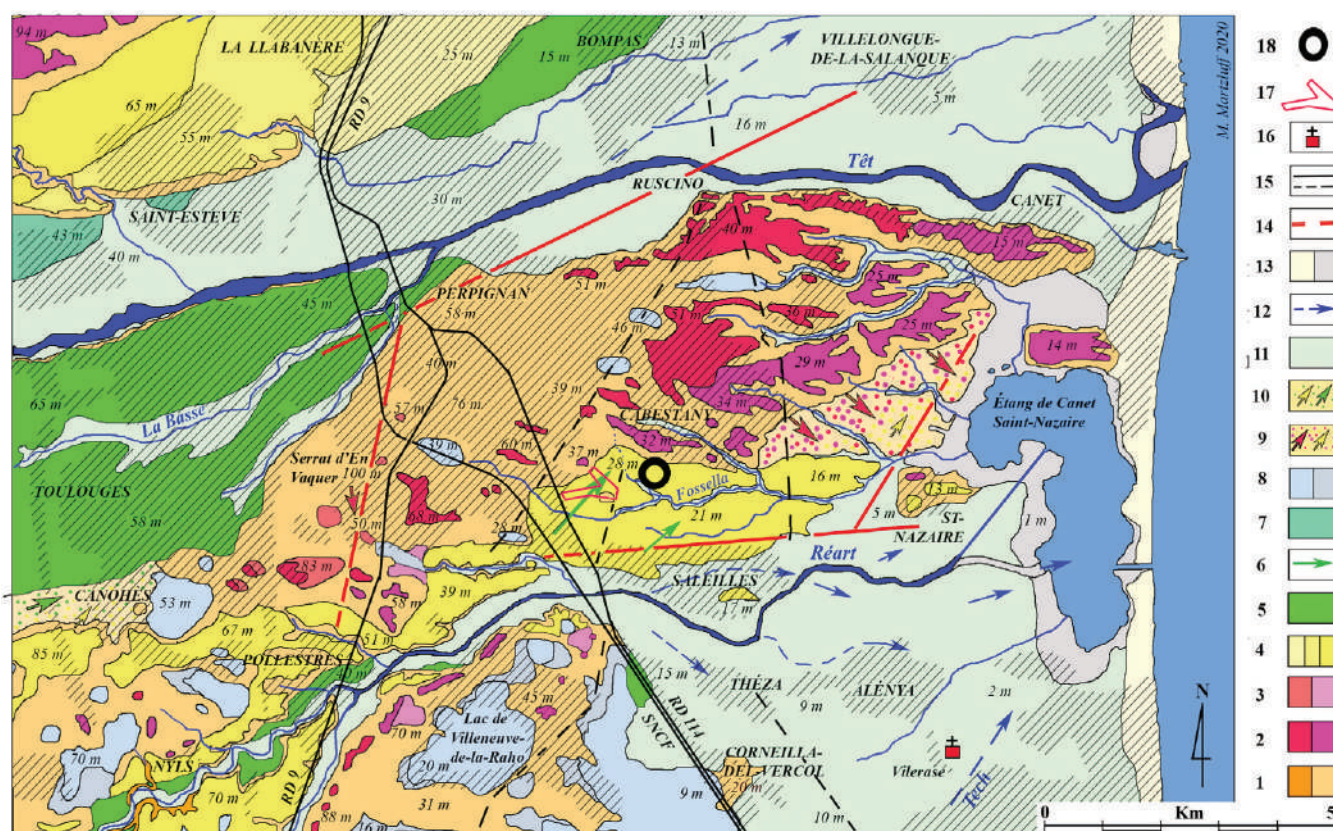


Fig. 1 – Substrat géologique du Roussillon central autour de Cabestany d'après les cartes au 1/50 000 : F. 1090 (Rivesaltes, M. Fontelles *et al.* coord. 1993), F. 2548 (Perpignan, Clauzon *et al.* coord. 1988), F. 1097 (Argelès, M. Calvet *et al.* coord. 2015) et F. 1096 (Céret, Laumonier *et al.* coord. 2015). L'âge relatif des formations alluviales est interprété d'après Delmas *et al.* 2018 et nos observations. Les parties hachurées représentent l'espace urbanisé actuel. n° 1 : Pliocène marin zancéen (à Nyls) et continental (partout ailleurs) ; n° 2 : terrasses alluviales de la fin du Pléistocène inférieur, début du Pléistocène moyen (T5-T4) ; n° 3 : glacis dérivés de ces formations ; n° 4 : terrasses du Pléistocène moyen médian (T3, Mindel alpin divisé en plusieurs étapes sur la rive gauche de la Têt, à La Llabanère, mais qui n'a pu l'être en géomorphologie dans le bassin du Réart) ; n° 5 : terrasses du Pléistocène moyen final (T2, Riss alpin, bien attestée seulement jusqu'à Pollestres dans le bassin du Réart) ; n° 6 : défluviation du Réart sur la terrasse T3 au MIS 6 ou au MIS 4 ? ; n° 7 : terrasses du Pléistocène final au MIS 4 et MIS 2 (T1, Würm alpin sur la Têt à Saint-Estève, mais masquée sous les berges dans le lit majeur du Réart) ; n° 8 : dépressions hydro-éoliennes creusées dans les molasses du Pliocène pendant les stades froids du Quaternaire moyen et final jusqu'au second Pléniglaciaire würmien MIS 2 et leurs colluvions bordières holocènes ; n° 9 : grand glacis entaillé dans le pliocène entre Cabestany et la mer, empiété de colluvions et mêlant les apports des terrasses T4 à T2 ; n° 10 : nappe colluvio-alluviale de Canohès associant les alluvions fluvio-torrentielles du Riss aux vieux apports des versants ; n° 11 : Bas niveaux alluviaux holocènes ; n° 12 : divagations historiques des lits du Réart et du Tech ; n° 13 : cordon dunaire et salobres ; n° 14 : rejeu possible au Quaternaire de la tectonique néogène (d'après M. Delmas *et al.* 2018, modifié) ; n° 15 : en pointillé, tracés probables de la *Via Domitia* et, au trait, les principales routes modernes (RN9 et 114) et la voie ferrée traversant le département dès 1850 ; n° 16 : église romane Saint-Étienne de Vilerase (Saint-Cyprien), colmatée par les alluvions holocènes du Tech ; n° 17 : emprise 2019 des diagnostics sur la future DR 22-b, contournement sud Perpignan-Cabestany (Fouilles O. Passarrius et J. Bénézet, SAD) ; n° 18 : emprise du diagnostic Inrap 2020 sur le site d'Orfila. (© M. Martzluff).

Comme ces notices et ces comptes-rendus rentraient surtout dans une perspective patrimoniale militante visant à étayer administrativement la carte archéologique nationale autour de Perpignan, ils sont restés à vrai dire assez confidentiels. Mais ils n'ont pas échappé à Marc Calvet qui en a tenu compte pour sa thèse en les citant lors de son étude géomorphologique des terrasses quaternaires du Roussillon (Calvet 1994). En retour, cela n'a visiblement pas attiré l'attention des préhistoriens qui se sont intéressés au problème ensuite. Et, quelque part, c'est assez inquiétant...

Depuis les débuts de ce millénaire en effet, de substantiels progrès ont été réalisés dans l'approche stratigraphique de ces lourdes industries de surface en Roussillon (sans parler de la quantité d'artefacts récoltés qui fait frémir les gestionnaires du dépôt archéologique départemental lors des rangements !). Citons déjà les fouilles préventives du Petit Clos qui ont permis de dégager à Perpignan, sous le Serrat d'en Vaquer, une vaste nappe de galets en position secondaire, avec les industries archaïques sur quartz et celles du Paléolithique moyen sur silex qui s'y trouvaient *in situ* à plusieurs stades d'éolisation (Martzluff 2002, 2004, 2010-a). Pour rester uniquement sur le secteur de la plaine qui nous intéresse dans cet article, bien d'autres nouvelles données ont été engrangées par la suite au cours de prospections collectives aux alentours de Perpignan, avec l'AAPO, puis avec le Service archéologique départemental. Dans le bassin du Réart, citons aussi les prospections et le suivi des diagnostics Inrap pour la création de la ligne ferroviaire LGV (Martzluff & Nadal 2009), sans parler d'autres opérations préventives dont les plus récentes ont touché au plus près le territoire de Cabestany.

Ainsi, les sondages assurés par le SAD sur le « Contournement Sud de Perpignan-Cabestany RD 22 » (n° 17 sur la Carte fig. 1) ont-ils été précédés par les interventions en rive gauche du Réart lors de la mise à deux voies de la RD 114 et de l'aménagement de la ZAC du Mas Couret, opérations réalisées dans les années 1990 par l'Afan, puis par l'Inrap pour l'urbanisation du secteur sud du Moulin-à-Vent (construction du cinéma Méga-Castillet). Cela nous permet aujourd'hui d'avoir une vision assez précise de la complexité du sous-sol archéologique dans un transect de direction méridienne de plusieurs kilomètres entre le lit du Réart et les hauts de Cabestany. C'est pourquoi il est possible de s'interroger sur la portée méthodique d'une analyse concernant l'industrie lithique lorsque de jeunes chercheurs intègrent les découvertes faites en surface en Roussillon il y a un demi-siècle dans leur thèse, tout en méconnaissant totalement les acquis postérieurs des données de terrain (Garcia-Garriga 2011). Souhaitons que les quelques éléments rassemblées dans ces pages permettent à l'avenir d'éviter des interprétations fantasmées qui nous ramènent presque aux *pebble-tools* des années 1950 sur la "terrasse de Cabestany".

1. 2 - Quelques acquis sur les nappes alluviales du Quaternaire

En lieu et place d'une unique terrasse plutôt mythique, ce sont plusieurs niveaux d'anciennes formations alluviales quaternaires qui s'étalent en réalité à l'est de Perpignan dans un relief vallonné dominant la côte sableuse vers la mer, sur un territoire large de 7 km entre le lit de la Têt, au nord de Cabestany et celui du Réart, au sud. Situées sur les communes de Perpignan, Cabestany, Canet, Saint-Nazaire, Saleilles et Villeneuve-de-la-Raho, les vieilles terrasses coiffent des éminences planes, plutôt arides, malgré leur proximité avec les plaines fertiles (*Riberal*) situées au bord des deux principaux fleuves (cat : *Tec* et *Tet*). Ces terrains secs sont formés d'altérites argileuses et sableuses issues de la dissolution des galets calcaires ou marneux et de l'altération des granitoïdes, totalement arénisés au sein des plus vieilles nappes alluviales. Les minces formations résiduelles emballent donc des nappes caillouteuses enrichies en galets de quartz et quartzite qui jouxtent de vastes glacis argilo-limoneux dérivés des buttes témoin du Tertiaire (fig. 1, n°1). Ces restes de reliefs dégradés par l'érosion côtoient aussi de profondes dépressions marécageuses, quelquefois lacustres, excavées par le vent dans ce même substrat pliocène. L'ensemble de ces reliques sédimentaires représente une *aspra* difficilement irrigable et longtemps dévolue à la réserve forestière et au pacage des troupeaux avant l'expansion de la vigne au XVIII^e siècle.

Ce territoire est parcouru par de petits oueds (*correcs*) qui forment de profondes ravines avant de déboucher dans l'étang de Saint-Nazaire (*Les Lloberes*, *Carlomany*, *Els Planassos* et le *rec dels Camps*). Certains de ces ruisseaux sont devenus de larges collecteurs drainant les zones marécageuses des cuvettes fermées, comme l'indique le nom du *rec de la Fossella* qui naît à Perpignan près de la longue dépression située entre la butte tertiaire du Serrat d'en Vaquer (alt. 100 m) et celle de l'Université de Perpignan (76 m, fig. 1). D'autres exutoires sont de simples canaux creusés à partir du Moyen Âge comme l'*Agulla de Fontcoberta*, débouchant dans le Réart sur sa rive gauche. Tout en bordant la Têt et la *Salanca*, au nord, la plus grande partie de ce territoire appartient au bassin versant du Réart. Cette rivière au régime d'oued débouche aujourd'hui dans l'étang de Canet-Saint-Nazaire en se mêlant aux basses terres enrichies par les crues périodiques du Tech (*cf.* Vilerase, fig. 1, n°16).

Considéré dans sa globalité, le contexte géologique du bassin du Réart aux alentours de Perpignan et de Cabestany est relativement simple. Le substrat néogène surélevé par le tectonique (fig. 1, n°1) culmine à 100 m d'altitude sur la butte témoin du Serrat d'en Vaquer, site fossilifère qui fut longtemps le stratotype du Pliocène continental à faune tropicale (*Testudo perpiniana*).

Ces très anciens reliefs sont coiffés à diverses altitudes par les vestiges caillouteux plus ou moins bien conservés de vieux épanchements alluviaux du Pléistocène ancien et moyen (Quaternaire, ici entre 1 ma et 300 ka environ, cf. **fig. 1, n°2 et 4**). Ces nappes alluviales témoignent de fleuves puissants au régime d'alimentation nival en prise avec de forts englacements montagnards. Leurs divagations ont balayé un vaste espace de plaine entre les lits actuels de la Têt et du Tech, mordant dans les formations relativement tendres du Pliocène pendant au moins une dizaine d'épisodes glaciaires pour le Pléistocène moyen.

L'approche est plus compliquée pour ce qui est de l'évolution des paysages. Couplées à l'étude géomorphologique des formes glaciaires en montagne, des datations absolues par isotopes cosmogéniques ont récemment été étendues aux alluvions de la Têt, en Conflent et en Roussillon, afin de mieux situer l'étagement de ces reliefs dans le temps (Calvet *et al.* 2015 ; Delmas *et al.* 2018). Il faut par ailleurs imaginer que les nombreuses dépressions hydro-éoliennes caractérisant le segment central de la plaine (**fig. 1, n° 8**), occupent en fait la place d'anciennes collines de molasses qui n'étaient pas immunisées de l'érosion par le tapis de galets siliceux des terrasses et qui ont été soufflées par le vent lors de ces mêmes épisodes froids (Ambert et Clauzon 1993). Ainsi, les dépôts de galets des anciens cours d'eau, qui coulaient auparavant dans les talwegs entre ces collines, se sont retrouvés perchés au-dessus des cuvettes lacustres ou marécageuses, aujourd'hui drainées et empâtées par des colluvions (sans jamais les combler, bien entendu).

Dans ce secteur sud de Perpignan-Cabestany, les plans de terrasse de type T 2 (Riss alpin) ne sont pas représentés, la fin du Pléistocène moyen n'étant bien individualisée sur le Réart qu'en amont de Pollestres (**fig. 1, n°5**). Une telle lacune peut s'expliquer par le fait qu'à partir du stade froid MIS' 6 (T 2), la Têt et le Tech se sont encaissés près de leurs lits actuels sans plus jamais pouvoir intervenir au centre de la plaine. Le Réart et la Canterrane y sont restés les seuls écoulements à drainer le massif des Aspres, apportant dans un premier temps sur les anciens plans alluviaux T3 des chenaux graveleux remplis d'émoussés plats de schistes métamorphiques arrachés aux formations du Paléozoïque sur le bas flanc oriental du Canigou (**fig. 1, n°6**). Beaucoup moins puissants, ces deux cours d'eau n'ont pas eu la capacité d'édifier de vastes terrasses et n'ont pas pu charrier leur fraction lourde jusqu'à la mer (Calvet *et al.* 2015).

1 - *Marine isotope stage* : abréviation qui désigne l'estimation chronologique des épisodes froids ou tempérés du Quaternaire (Pléistocène) selon les stades isotopiques de l'Oxygène (SIO), c'est à dire l'évolution de la proportion d'isotope ¹²O et ¹⁸O contenus dans les tests de foraminifères benthiques prélevés dans les carottages de couches de sédiments océaniques et de celles provenant de carottages dans les glaces des calottes polaires.

Quant au Pléistocène final, il brille par son absence, la terrasse T1 du Würm alpin n'étant cartographiée qu'en rive gauche de la Têt, au nord de Perpignan (**fig. 1, n°7**). Nous savons néanmoins qu'à Villeneuve-de-la-Raho, sur les berges adoucies du fleuve, les colluvions holocènes masquent plusieurs paliers creusés dans le substrat pliocène et des placages de galets qui représentent les lambeaux de terrasses T 3 à T 1 emboîtées (Carozza 2005, Martzluff 2006 p. 99, Martzluff & Nadal 2007).

2 - Le site d'Orfila, à Cabestany

Les diagnostics Inrap sur le site d'Orfila ont porté sur 9 ha d'un projet urbain au sud de la ville en septembre 2020, avec un retour sur le terrain en décembre (Kotarba *et al.* 2021). Le relief est formé par la faible pente d'un versant limoneux séparant deux plans de terrasses caillouteuses altérées, l'un à 23 m d'altitude, au nord, et l'autre à 18 m au sud. Le plan aval se trouve limité plus au sud par un talweg canalisé menant à l'*agulla de la Fossella* qui coule parallèlement au Réart vers l'étang de Saint-Nazaire (**fig. 1, n°18**). Sur le versant doux, les terres ont été fortement amendées au Moyen Âge et jamais défoncées, la vigne ayant ensuite été plantée au pic dans des fosses. Plusieurs structures y ont été reconnues. Les unes concernent la protohistoire au sens large ; les autres, plus nombreuses et plus énigmatiques, sont préhistoriques (Kotarba 2021). Dans un contexte très pauvre en mobilier, l'essentiel des structures du premier lot est peu typique (cernées en bleu sur la **fig. 2**) et seule s'individualise une fosse charbonneuse à galets de quartz rubéfiés et éclatés par le feu, sans industrie lithique ou céramique (TR 32, FY 69), mais qu'une datation absolue cale dans le Néolithique final².

Ce sont les autres structures qui nous intéressent ici et elles sont très différentes. Il s'agit d'amas de galets quartzeux en partie volontairement fracturés, en partie dégradés par choc thermique et où se trouve aussi une plus rare industrie lithique d'aspect très frais (zones cernées en rouge sur la **fig. 2**). Ces vestiges sont focalisés en tas lenticulaires dans un remplissage de limons bruns (**fig. 3**). Dix accumulations de galets (tranchées 32, 35, 40, 42, 46 et 101) ont été reconnues dans le dépôt limoneux étalé sur environ 1 ha selon un axe nord-ouest/sud-est (celui du vent dominant actuel, cf. **fig. 2** ; voir aussi la zone encadrée par des tirets verts).

2 - Concernant ces foyers et ces fosses liées à la combustion que l'archéologie préventive découvre fréquemment, mais qui restent bien souvent énigmatiques car isolés et non datés à cause de l'absence de mobilier ou de mesure radiométrique par le 14C, on consultera dans ce même numéro d'*Archéo 66*, la notice sur *El Romeguerar* à Villemolaque pour la découverte d'un foyer de même époque (Kotarba, Martzluff, p. 51-52) et l'article de synthèse d'A. Toledo i Mur qui suit (p. 74) sur les 421 structures de combustion à pierres chauffées qu'elle a pu recenser sur 58 sites dans le département.



Fig. 2 – Plan de la zone fouillée à Orlina (Cabestany).

Le remplissage limoneux qui a colmaté la dépression excavée dans le pliocène est cerné par de larges tirets verts où les structures protohistoriques découvertes sont représentées par des points bleus dans une zone cernée par des tirets bleus et les structures préhistoriques figurées par des points rouges dans une zone entourée de tirets rouges. La rose des vents donne l'importance proportionnelle actuelle du vent dominant et sa direction au nord-ouest (© relevé D. Cailhol, modifié).

Cela laisse augurer qu'en dehors des sondages, il pouvait se trouver là une cinquantaine d'autres structures dans le sous-sol. Plus loin vers l'est et plutôt dans le bas du versant, d'autres concentrations de galets moins profondément enfouies et remaniées par les labours ont été suspectées, d'après les outils aux enlèvements très frais retrouvés dans les déblais qui avaient la même composition sédimentaire limoneuse (tranchées 52, 68, 16, 15).

La prospection des plans de terrasses sondés au nord et au sud de l'emprise a permis de récolter un petit lot d'industrie paléolithique éolisée dans des proportions sensiblement égales à ce qui se trouve habituellement par ailleurs en surface sur ce type de formation. Plusieurs amas ont été testés dans les tranchées 32 (ST 66 et 81), 40 (ST 63 et 64) et 46 (ST 74). Deux d'entre-eux (ST 64 et 74) ont été fouillés.



Fig. 3 – Coupe ouest-est de la structure 64 - Tr 40.

Vue vers le nord. Le contact entre la couche limoneuse brunifiée et le Pliocène argileux jaunâtre à nodules crayeux blancs (figuré en B) se fait de part et d'autre de la ligne jaune par un niveau sableux beige et un niveau inférieur sableux induré (figuré en A). Le centre de l'amas lenticulaire de galets se trouve à 17, 80 m NGF d'altitude. S'épaississant sous cet amas, deux lits caillouteux séparés par 15 à 20 cm de limons sableux suivent la forme d'une légère cuvette (© M. Martzluff).

Dans le premier, 3/4 de la structure ont été décapés au-delà du test stratigraphique (fig. 4). Les galets ont été triés et comptés sur place en septembre et seuls ceux présentant des fractures typiques ont été conservés pour étude (fig. 4). Dans la seconde, le même processus de tri a été engagé en septembre pour les parties ayant fait l'objet d'une tranchée d'exploration en profondeur et cela concerne aussi les lits caillouteux des 4 niveaux sous-jacents à la structure lenticulaire. Celle-ci fut rapidement fouillée en décembre dans sa totalité restante (80 %) selon plusieurs niveaux (fig. 5). Ces unités stratigraphiques n'ont guère eu de valeur chronologique, compte tenu des nombreux remontages de galets fracturés effectués plus tard entre le fond et le sommet de l'accumulation. Pour cette structure 74, nous avons récolté et stocké pour étude l'ensemble des pierres dégagées en fouille, y compris les galets entiers. Dans les deux structures fouillées, 296 litres de terres ont été prélevés et tamisés à la maille 1 mm. Dans le cadre de cet article, nous nous bornerons à présenter les résultats les plus saillants à l'issue des diagnostics, le terrain étant aujourd'hui en cours d'urbanisation.

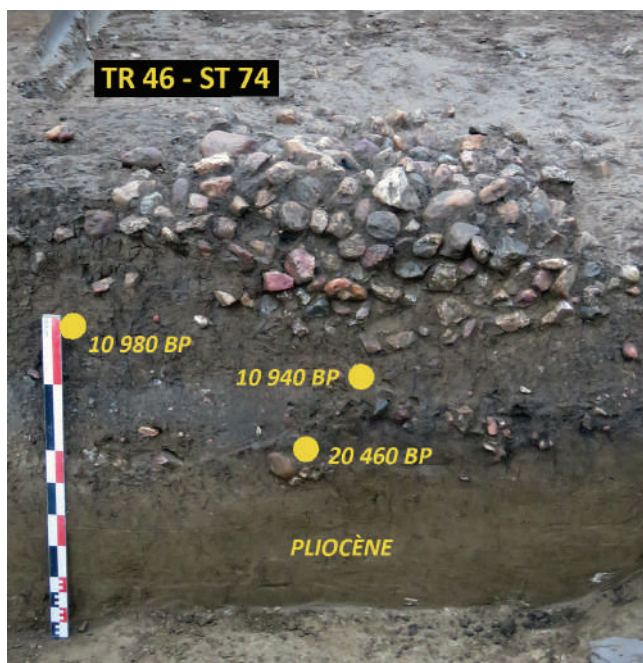


Fig. 5 – Coupe est-ouest de la structure 74 - TR 45.

Vue vers le sud des implantations de prélèvements pour datation OSL sous la structure (ronds jaunes). Logé dans les limons brunifiés, l'amas lenticulaire des galets de quartz se trouve à 17,33 m NGF d'altitude au centre de la structure (© J. Kotarba).



Fig. 4 – À gauche, aspect de la structure lenticulaire ST-64 recoupée par la tranchée du test stratigraphique. À droite, les galets entiers comptabilisés et laissés sur le terrain ; à gauche les galets qui présentent des fractures non éolisées, qui ont été conservés pour étude (© M. Martzluff et J. Kotarba).

2. 1 - Données stratigraphiques d'un versant limoneux, entre deux formations alluviales

- Le substratum Pliocène affleure sur le haut du versant, près de la nappe à galets supérieure. Les sédiments argilo-silteux beiges clairs à jaunâtres contiennent des nodules crayeux ("pliocène carbonaté", **fig. 2**) qui sont associés par ailleurs en Roussillon à des bancs de calcrète³ (Giresse & Martzluff 2016). Sur certaines parties plus basses du terrain, en particulier au sud, le remplissage tertiaire devient sableux.

- Les vieilles nappes alluviales amont et aval ont une faible épaisseur de 50 à 70 cm dans les tranchées. Elles ont "fondu" pour s'enrichir en galets de quartz emballés dans des limons et des sables fauves. Leur état d'altération est semblable et peut être assimilé au niveau T3 du Pléistocène moyen qui encadre le lit du Réart à Villeneuve-de-la-Raho ou bien avec les plans de terrasse T3 de la Llabanère. Le contact avec le Pliocène s'opère par des horizon sableux où les altérites quaternaires ont rougi les limons pliocènes sous-jacents. Les galets siliceux sont le plus souvent des quartz filoniens blancs ou bleutés, plus rarement des quartzites, avec quelques grès conglomératiques rougeâtres du Trias. Ils sont décimétriques (10-20 cm) avec quelques exemplaires plus volumineux (40 cm) sur le plan alluvial supérieur. Les patines sont de tonalité brun-ocre, mais souvent effacées par l'éolisation sur les pièces gélifractées et sur quelques *dreikanter*. Des passées de graviers contiennent une part minime d'émoussés plats de schistes paléozoïques gréseux. La présence de ces dragées de schiste métamorphique est la signature d'une érosion intense du massif des Aspres, sur le flanc oriental du Canigou, où ces schistes grésopélitiques primaires sont omniprésents.

PROCESSUS DE FORMATION DU VERSANT ENTRE DEUX PLANS ALLUVIAUX

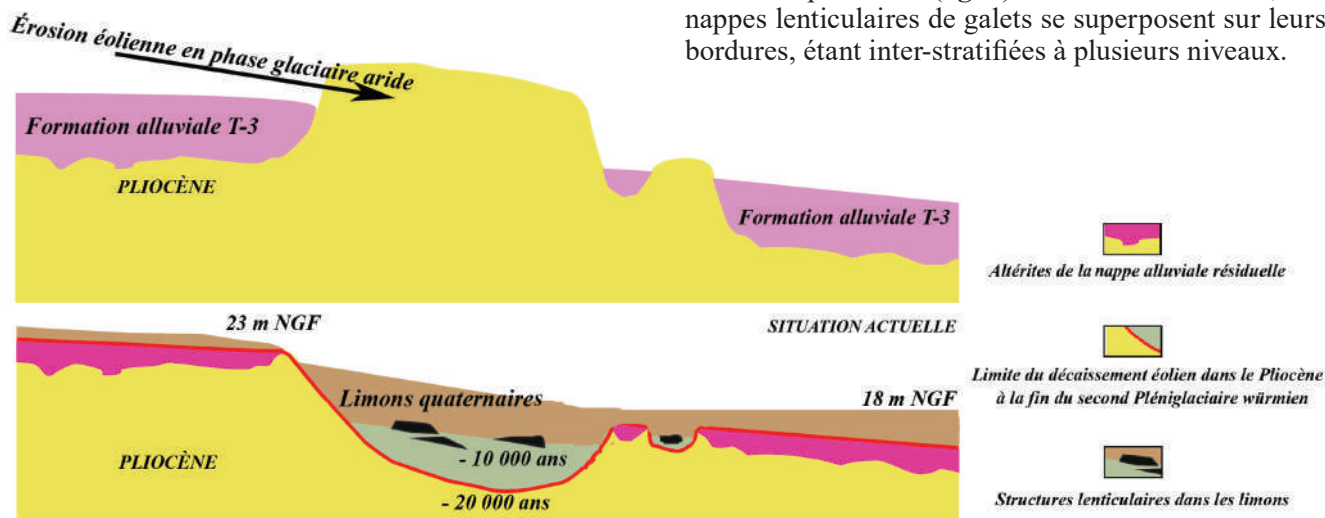


Fig. 6 – Schéma reconstituant la formation possible du versant adouci entre deux plans érodés de la terrasse pléistocène T3 à Orfila (© M. Martzluff).

- La nappe de limons bruns s'étend sur un versant dont la faible pente de 1,6 % a pu favoriser de lents phénomènes de colluvionnement pendant les phases de pluies intenses. Cette couche de fines brunifiées atteint une hauteur qui peut dépasser 2 m au centre et au bas du versant, témoignant d'un ancien relief déprimé sur la pente. Ces colluvions quaternaires entrent ici partout directement en contact avec le Pliocène dont le toit montre parfois un niveau organique foncé qui peut témoigner de zones humides ayant occupé anciennement cette dépression (TR 18). Les sondages permettent donc d'envisager qu'entre les deux plans de terrasse alluviale T3, le reliquat d'une échine pliocène a été mis en creux par déflation lors d'épisodes froids, arides et très venteux pour constituer une petite dépression hydromorphe, ensuite comblée par des colluvions, selon un scénario déjà reconnu par ailleurs (**fig. 6**). L'éminence pliocène semble avoir été dédoublée dans le bas de pente, séparée de l'amont par une intrusion de l'alluvion T3 du plan inférieur (**fig. 2**).

- Les structures à galets se trouvent à environ 1 m du sol actuel et ne se présentent pas comme des fosses, mais comme des amas lenticulaires de galets quartz (Ø : 1 m environ), plus ou moins épais (30 à 40 cm) qui ont pu s'enfoncer dans le sol lorsque ce dernier était fangeux et plus meuble (**fig. 3-4-5**). Autour de ces amas se trouvent des sortes d'horizons stratigraphiques de même nuance sédimentaire que l'encaissant, mais repérables par un semis de galets de nature et de composition typologique identique à ceux des structures, avec de plus rares outils. Dans deux lentilles pierreuses fouillées, les amas sont structurés autour de trois ou quatre très gros galets (entre 4 et 13 kg) et, dans la tranchée 40, centrées au-dessus de deux ou trois auréoles de pierres sous-jacentes formant un litage compact, comme un pavement, mais séparées des précédentes par un niveau stérile de 10 à 20 cm de puissance (**fig. 3**). Dans la tranchée 46, ces nappes lenticulaires de galets se superposent sur leurs bordures, étant inter-stratifiées à plusieurs niveaux.

3 - C'est dans cette sorte de caliche que se sont conservés les fossiles trouvés au XIX^e siècle dans la butte du Serrat d'en Vaquer.

2. 2 - Précisions typologiques sur le remplissage des structures 64 et 74

- La fraction grossière du dépôt

Les amas lithiques structurés ne contiennent pas le moindre fragment de granite ou de gneiss, roches totalement étrangères au substrat géologique immédiat des vieilles formations quaternaires altérées et qui évoqueraient assez sûrement dans ce contexte les apports anthropiques typiques du Néolithique (meules, molettes, percuteurs). Ils n'ont pas plus livré le moindre fragment de poterie ni un seul éclat de silex et il n'existe aucune trace évidente de combustion sur les galets, ni de trace charbonneuse dans les sédiments autour des concentrations pierreuses.

La composition des galets a été mieux appréciée lors du classement de l'ensemble des pierres de la structure ST 74 en vue des remontages. Le quartz filonien blanc est omniprésent sous plusieurs variétés, dont celle qui est microgrenue, de texture saccharoïde et qui fut souvent choisie pour être taillée. Certaines, moins xénomorphes, car présentant de plus grandes surfaces maclées et des plans de schistosité, ont une moins grande aptitude au débitage d'éclats, mais semblent avoir été recherchées pour fendre de gros galets en plaquettes par percussion posée sur enclume. Les quartz bleutés sont très minoritaires, tout comme les quartzites et un grès conglomératique brun rouge du Trias, ainsi que quelques rares cornéennes. Les patines colorées se trouvent sur les quartz blancs et elles sont diverses, selon les variétés de la roche et l'état d'éolisation ou le roulement dans les chenaux de ravinement, avec cependant une majorité de tons ocre-brun. Au total, nous avons là un bon reflet de ce qui est conservé sur les terrasses voisines.

La proportion de petits galets inférieurs à 10 cm d'extension maximale évolue entre 73,5 % et 77,5 %, celle des galets manipulables entre 10 et 20 cm s'élevant entre 21,5 et 23,5 %. Les plus volumineux galets dépassant 20 cm de plus grande longueur et quelquefois plus du double pour des masses supérieures à 10 kg restent donc très minoritaires entre 1 et 3 %. Le lot des galets de quartz fracturés par des chocs et qui ne peut pas être assimilé à de l'industrie, est de 50 % sur près de 1 500 restes comptabilisés dans la seule structure 64 et de 44 % sur 1 379 vestiges en ST 74. Bon nombre de ces galets « cassés », surtout les plus volumineux, ont été desquamés superficiellement, ayant subi des contraintes qui les ont fragilisés ailleurs et qui restent à bien identifier (fig. 7, n°1 et 2). Elles s'expriment par des fissurations superficielles et un écaillage du néocortex, probablement thermiques (cryoclastie ou faible combustion plus probable). Un gros positif de cupule thermique a été retrouvé à la base de ST 74.

Ce qui est remarquable, c'est que presque tous les galets de toutes les structures lithiques, comportent des semis de petites taches d'oxydations noires et brillantes (manganèse ?) et aussi des encroûtements carbonatés bruns, grumeleux, le plus souvent discrètement dispersés mais qui peuvent être très denses et épais sur certains artefacts (fig. 7, n° 3 et 4). Les petits cristaux noirs, comme les concrétions carbonatées brunes, sont postérieurs aux cassures fraîches. Les encroûtements calcaires ont strictement le même aspect que ceux que nous avons décrits sur la face interne des meules de grès à ciment siliceux qui étaient posées sur les tombes carolingiennes de Vilarnau (Martzluff *et al.* 2008). C'est pourquoi, en attendant d'autres analyses, nous métrions volontiers ce dépôt carbonaté au compte d'échanges entre un milieu très siliceux et humide et des amas assez volumineux d'ossements, la possible précipitation du carbonate de calcium (micritique ?) ayant pu être favorisée par la présence prolongée de rhizomes ou de racines.

- La fraction fine des structures pierreuses

Le remplissage terreux des deux structures a fait l'objet de tamisages à la maille de 1 mm, soit 155 litres pour ST 64 et 141 pour ST 74. Ces tests n'ont pas livré le moindre fragment de poterie, ni de silex et il n'existe aucune trace de combustion sous forme de charbons de bois. Ils ont également permis de vérifier l'absence d'armatures géométriques hyperpygmées. Ils donnent néanmoins une indication sur la nature des amas. Par exemple, pour la ST 64, les refus de tamis montrent que le sédiment qui emballe les pierres correspond globalement au remplissage limoneux brun, stérile par ailleurs, puisque ces refus représentent 185 cl, soit à peine 1,2 % du volume testé, le reliquat étant principalement composé de gros sable (1-2 mm) et de quelques petits graviers (vers 3 mm). La proportion de ces refus est un peu plus élevée pour ST 74 (6 %).

La fraction plus grossière est rare et peut se diviser en deux groupes. Le premier comprend un ensemble tout aussi naturel, mais visiblement associé au transport des gros galets car il est formé de 317 minuscules émoussés et petits galets de 1 à 6 cm d'extension, majoritairement en quartz, mais avec une bonne part représentée par du schiste métamorphique (44 ex. : 14 %). Ces dragées schisteuses, surtout observées avec l'alluvion de la terrasse inférieure, n'existent pas par ailleurs dans le remplissage limoneux de la dépression sur le versant. Le second lot se compose de minuscules fragments de galets de quartz aux cassures fraîches (527 ex.), qui se réfèrent plutôt à une action humaine (non imputable à la fouille !). Quelques-uns recollent sur les petits négatifs d'enlèvements de galets (ST 74).

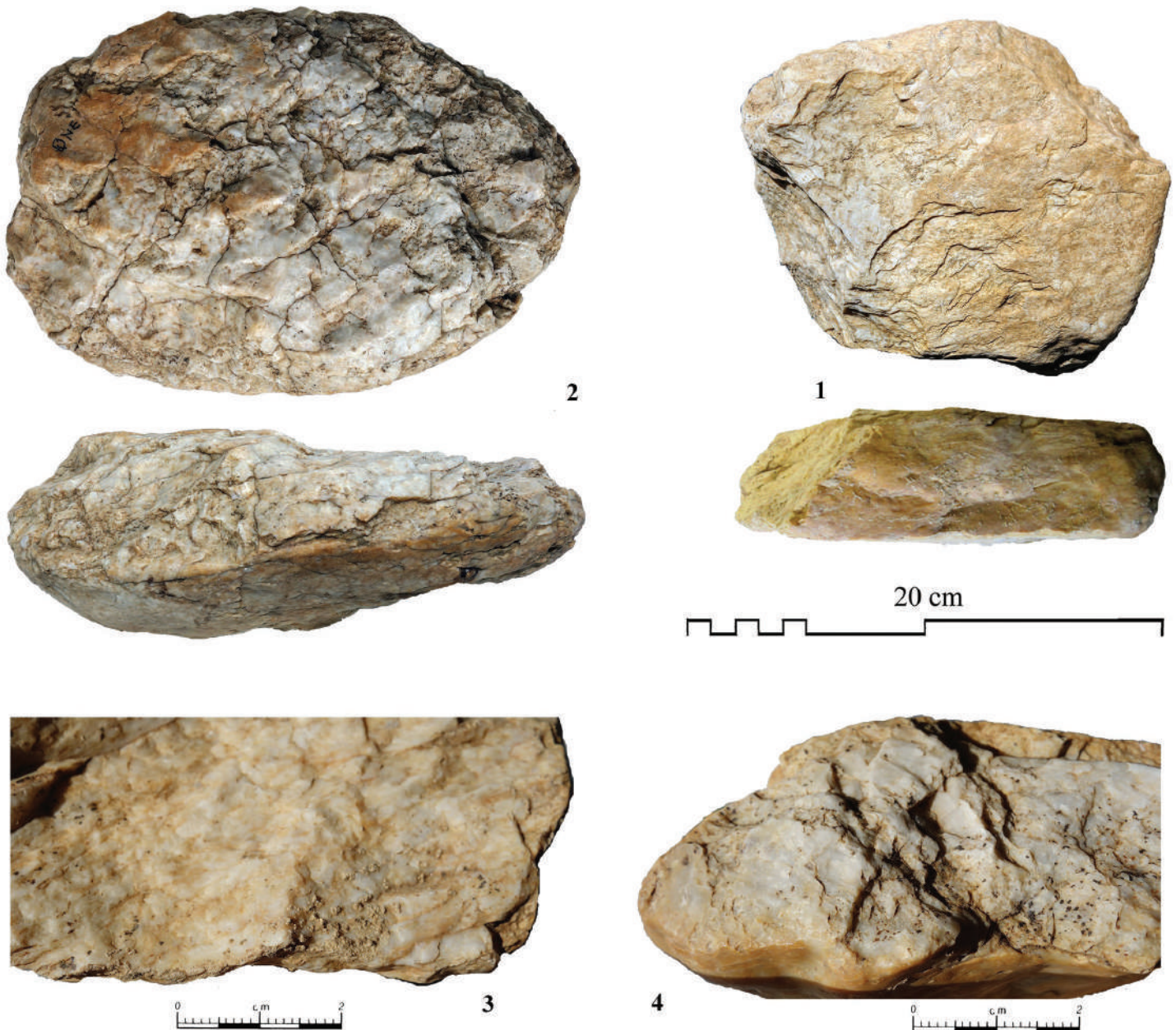


Fig. 7 – Aspect des galets fracturés (St 64).

Au n° 1 : galet aménagé par de grands enlèvements avec une desquamation pelliculaire du néocortex patiné en ocre-brun ; n° 2 : galet thermofracté à l'aspect chagriné caractéristique qui présente une usure luisante sur les dièdres des cassures ; n° 3 : détail des adhérences de vermicules carbonatés bruns sur les négatifs des fractures ; n° 4 : détail des tâches noires cristallisées formant un semis de ponctuations sur les négatifs d'enlèvements (© M. Martzluff).

L'examen des 387 fragments inférieurs à 1 cm d'extension prouve que ces déchets représentent les positifs très frais d'actions de fracture rapportable pour une petite part à des processus de taille (108 éclats de retouche), alors que les 63 entames et les 216 cassons peuvent provenir de chocs lors de la vidange des galets en tas. Ces restes caillouteux sont difficiles à interpréter en l'état de la recherche. Ces transports de pierres très volumineuses mélangées à de petits émoussés (minuscules galets inférieurs à 3 cm) ne nous semblent

pas naturels, par exemple imputables à la solifluxion, du moins en l'état où ces éléments se présentaient à nous, dans le sédiment, associés aux amas lenticulaires. Pour les éléments les plus petits, ces apports anthropiques ne sont envisageables que par l'utilisation de sacs en sparterie ou d'une grande peau. Les éléments fracturés semblent bien résulter en partie du rejet d'activités diverses, dont celle du débitage des galets de quartz pour réaliser un outillage et, plus communément, de la projection violente des galets dans les amoncellements.

- L'industrie lithique

Nous n'en donnons ici qu'une première lecture. L'industrie a été taillée dans les galets de quartz puisés dans les vieilles alluvions adjacentes. Dans les concentrations de galets et dans tous les niveaux d'épandages pierreux, mais surtout dans les plus profonds, se trouvent quelques rares outils très éolisés sur galets qui se rapportent à une industrie antérieure au Würm telle qu'elle se trouve par ailleurs *in situ* sur les plans de terrasses T3. Dans les deux structures fouillées, ces artefacts (11 outils sur galets et un éclat) représentent seulement 4,5 % de l'industrie. Les fissurations très oxydées en rouge de ces quartz blancs taillés témoignent d'ailleurs d'une longue altération dans la base argileuse rutilante des formations alluviales. La présence dispersée des artefacts éolisés dans les structures pierreuses indique qu'ils ont été ramassés ailleurs au même titre que les autres galets. Par contre, les industries taillées et les nombreux galets fracturés de ces ensembles dont les faces d'éclatement sont très fraîches représentent un *terminus post quem*. Toutefois, certaines fractures fraîches des galets, surtout ceux qui ont été frappés sur enclume, présentent sur les bords un début de poli, qui mériterait une étude spécialisée (fig. 7, n° 2 et 4).

Le total des éléments pouvant être rapportés à de l'industrie taillée dans les deux amas fouillés, s'élève à 272 artefacts. Pour ST 74, où nous disposons d'une plus grande représentativité de l'ensemble des galets contenus dans la structure, le nombre d'artefacts intentionnellement fracturés rapportables à de l'industrie d'élève à 36 kg sur un total de 473 kg de pierres entières ou simplement cassées sans stigmates clairs de débitage. Cette industrie « fraîche » est plus copieuse dans les niveaux de base (27 kg), aussi bien pour les percuteurs et les nucléus que pour l'outillage. Dans cet ensemble, 33 percuteurs et 31 nucléus représentent 25 % de l'assemblage alors que 86 éclats représentent 33 %, avec un net déficit par rapport aux négatifs d'enlèvements sur l'ensemble des nucléus et des galets retouchés. En fait, seulement 2 éclats ont été transformés en racloir denticulé dans chaque structure. Les éclats bruts de taille sont d'ailleurs très majoritairement corticaux et inférieurs à 6 cm d'extension maximale (76 %) ; très peu dépassent 10 cm (6 %). Un seul petit éclat du plein débitage retrouvé au tamis se rapporte à un nucléus remonté à partir de 5 gros débris de galets, de 7 éclats de décortiquage dont un à fracture Siret (fig. 8, C-D) et d'un seul éclat à talon cortical de plein débitage. Ces fragments étaient répartis sur l'ensemble de la structure testée ST-64.

Le débitage s'est effectué avec des percuteurs qui ont été quelquefois tenus à deux mains pour des frappes posées sur enclume avec les exemplaires les plus lourds. Ils sont dans l'ensemble peu transformés car les plages mâchurées des surfaces de percussion sont réduites. Ces outils vite abandonnés conservent des surfaces

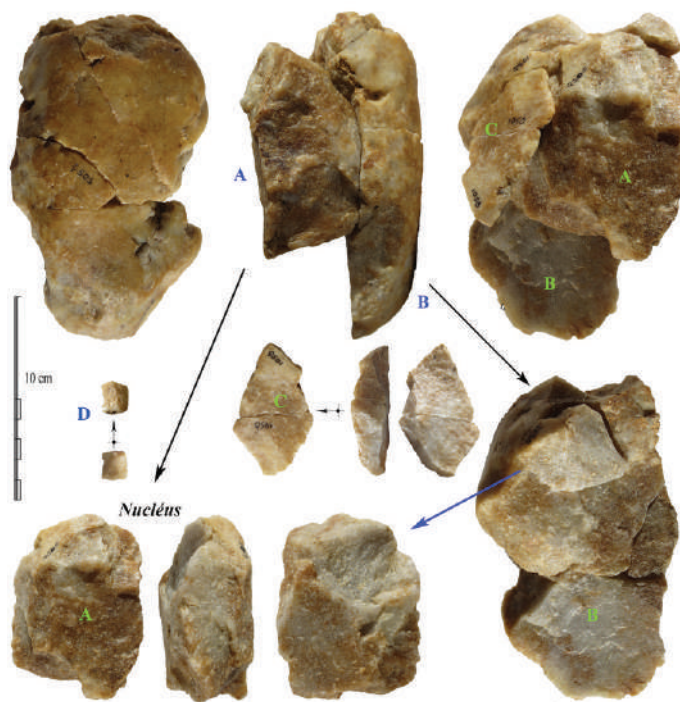


Fig. 8 – Remontage d'un nucléus de ST 64 sur le galet d'origine.

La flèche bleue indique l'emplacement d'un des rares éclats du plein débitage conservé qui se raccorde sur le nucléus et sur les débris du galet d'origine. L'éclat à fracture Siret C est associé au décortiquage. Le petit éclat non cortical D a été trouvé au tamis (© M. Martzluft).

« poinçonnées » (Mourre 1997) et ont pareillement laissé, sur les galets entiers remontés, les outils et les nucléus, de nombreux cônes incipients et des lunules d'impacts dispersés qui montrent un certain manque de précision et une brutalité des procédés de débitage rappelant parfois le Clactonien. Les nucléus ont pu être remontés pour quelques exemplaires dans les deux structures et proviennent généralement de gros débris obtenus par l'éclatement d'un galet (entre 10 et 20 cm). Ces débris sont repris selon les opportunités des plans de frappes. On y trouve plutôt des exemplaires discoïdes bifaces, mais aussi pyramidaux et quelques petits galets décalottés par percussion bipolaire.

L'outillage sur galet ou sur débris de galets est attesté par 111 taxons. Dans cet ensemble peu typique où certains éléments peuvent être assimilés aux nucléus, *choppers* et *choppings-tools* sont les moins nombreux (8 % dans ST 64, cf. fig. 9). Dans une large majorité, deux groupes pourraient se distinguer. L'un est composé de débris de gros galets et aussi de petits galets plats de quartz saccharoïde qui ont été débités sur enclume, dégageant des pans abrupts et des tranchants dotés d'une faible retouche, souvent des coches ou des becs portant des macro-traces d'usage (23 % en ST 64). Ces outils de modeste dimension sont pour une bonne part a posteriori. L'autre groupe (13 % en ST 64) témoigne aussi de pratiques opportunistes. Il s'agit de gros galets de quartz fendus sur enclume pour obtenir de larges plaquettes dont les bords sont parfois sommairement aménagés par une retouche (fig. 7, n° 1).

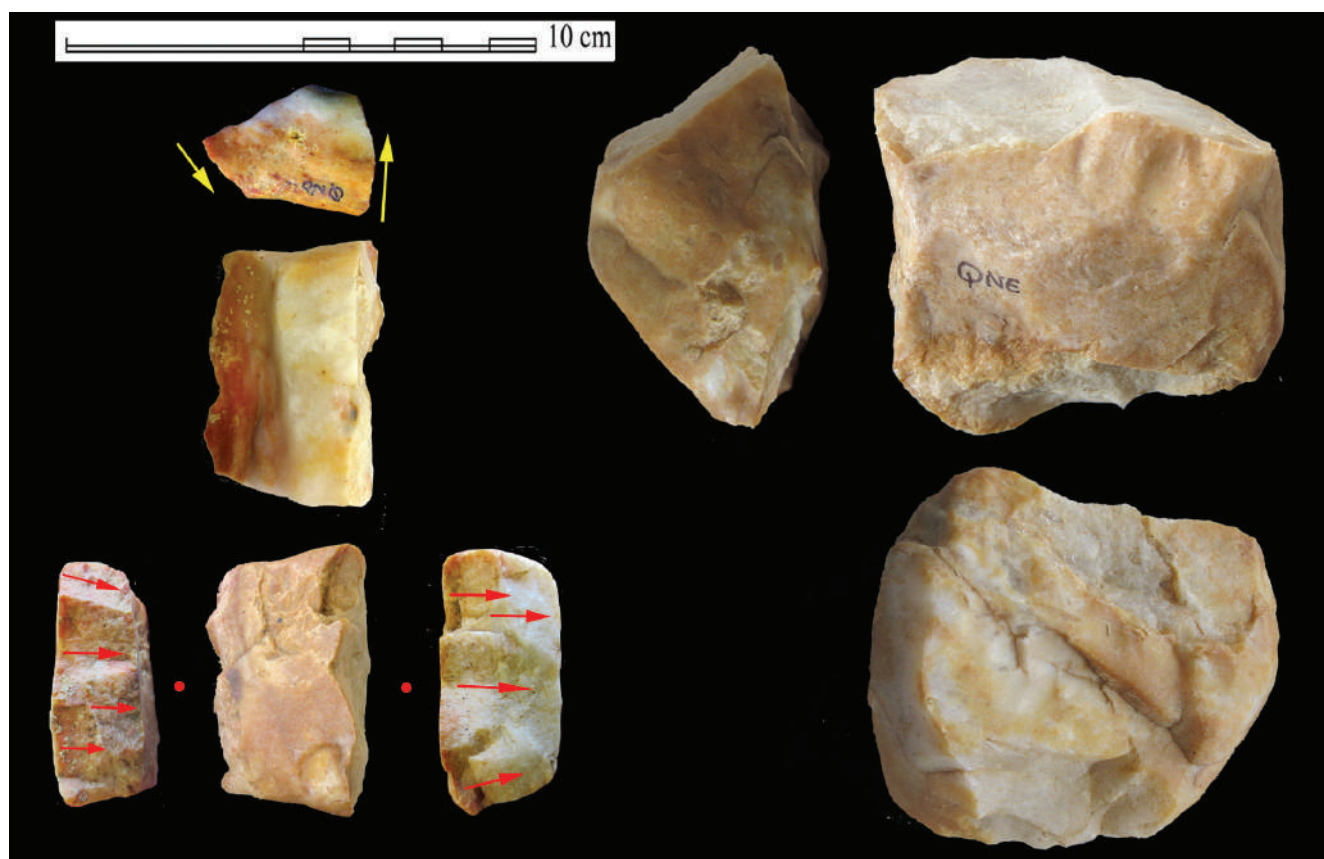


Fig. 9 – Industrie TR 40 st 64.

À gauche, petit galet plat de quartz blanc saccharoïde aménagé par des enlèvements denticulés alternants sur les deux bords parallèles opposés. À droite *chopping-tool* fait dans un galet aiguisé par des grands enlèvements de même direction après aménagement rasant de la face inverse (© M. Martzluft)

2. 3 - Datations relatives et absolues

Quels sont les éléments dont nous disposons pour dater cette occupation ? L'érosion éolienne d'une ou deux petites collines de molasses pliocènes séparant deux plans alluviaux de type T3 s'est forcément effectuée pendant un stade glaciaire aride, postérieur à la mise en place de la nappe de galets de la terrasse aval. Or, le plan de terrasse inférieur, au sud, ne peut pas être beaucoup plus récent que celui qui est situé à peine 5 m plus haut au nord et les deux ne peuvent guère s'éloigner de la formation T3 de la Llabanère (Mindel alpin) qui a fourni une date *ESR*⁴ haute de 440 ± 39 ka (*MIS* 12) pour le niveau b et une autre de 374 ± 45 ka, plus conforme à sa place supposée dans le *MIS* 10 (Delmas *et al.* 2018).

Le dépôt des limons brunifiés qui remplissent ces dépressions s'est donc mis en place dans un interstade tempéré forcément postérieur à ces estimations chronologiques très anciennes pour T3 et il fut un

moment possible d'envisager que le réglage de la pente sur le versant limoneux entre deux terrasses puisse correspondre aux phases tempérées situées entre les stades froids *MIS* 8 à 6 (Riss alpin), en tout cas bien avant le dernier glaciaire *MIS* 2. Mais trois datations absolues par *OSL* des niveaux limoneux sous-jacents à l'amas structuré ST 74 permettent désormais d'avancer que la base actuelle du creusement des dépressions dans le Pliocène est un fait würmien et que la chronologie du dépôt limoneux est postérieure au dernier Pléniglaciaire. La structure caillouteuse se place par contre au Postglaciaire, dans le début de l'Holocène, postérieurement au Préboréal, d'après les échantillons datés n° 2 et 3, et vraisemblablement au Boréal si l'on tient compte de l'industrie lithique (fig. 5).

Échantillon	n° laboratoire	Profondeur	Dates années BP
n° 3	OSZ 2084	120 cm	10 980 ± 750
n° 2	OSZ 2083	140 cm	10 940 ± 750
n° 1	OSZ 2082	155 cm	20 460 ± 1 330

Tableau des datations⁵ *OSL* obtenues sous la structure 74.

4 - Il s'agit de datations absolues par résonance de spin électronique, méthode qui utilise les échantillons minéraux (roches, email dentaire) comme des dosimètres naturels ayant enregistré la dose totale de radiation reçue depuis leur formation ou leur enfouissement. Tout comme pour les datations par luminescence stimulée (méthode *OSL*), la méthode *ESR* est fondée sur l'accumulation au cours du temps d'électrons piégés dans des défauts du système cristallin des minéraux sous l'effet de la radioactivité naturelle.

5 - Coordonnées du site (GPS, WGS) 42°40'15" 'N 2°56'47" 'E. Datage par luminescence stimulée optiquement effectué par le Laboratoire du « département off Geoinformatics, Physical and Environmental Geography » de l'université de Szeged (Hongrie).

2. 4 - *Quid de la fonction des amas de galets et de la chronologie de l'industrie ?*

Il reste l'impression que ces centaines de kg de pierres ont sans doute été apportés dans des peaux pour être déversés dans ces tas, ceci sans avoir été triés car ils contiennent à peu près tout ce qui pouvait se trouver comme galets et graviers sur les formations alluviales adjacentes, y compris d'anciens outils usés par le vent. Bon nombre de ces galets ont toutefois subi ailleurs des chocs thermiques difficiles à caractériser (gel ou, plus probablement, feu) ainsi que des processus sommaires de taille destinés à produire rapidement des outils pour concasser et pour découper. Par contre la production de petits éclats minces est attestée sur les négatifs d'enlèvements de nucléus et par quelques exemplaires de retouches retrouvés au tamis. Mais cette production est nettement déficitaire parmi les artefacts collectés et semble avoir été mise de côté pour être dévolue à d'autres tâches. Les vrais outils sont d'ailleurs rares, voire exceptionnels concernant les éclats denticulés.

Les vidanges en tas se sont faites autour de gros galets, certains dépassant les 10 kg, et en plusieurs passages, mais sans décalage dans le temps d'après les remontages. Par contre, les niveaux décimétriques de limons stériles séparant certains épandages caillouteux superposés, impliquent plusieurs occupations. La fréquence des structures lenticulaires à galets sur le versant et leur empilement stratigraphique évoque donc une occupation récurrente du secteur par des groupes de chasseurs-cueilleurs. D'ailleurs, ces amas semblent avoir recelé de nombreux ossements plutôt massifs dont la dissolution due à l'acidité du substrat a pu former le dépôt d'importants semis de vermicules carbonatés adhérant aux surfaces des artefacts dans toutes les structures. Finalement, il est quand même bien difficile de rapporter ces amas de déchets volontairement rassemblés dans ce secteur à des structures d'habitat sauf pour témoigner indirectement d'un hypothétique poste d'abattage situé dans les environs et il est même impossible de leur attribuer une fonction autre que culturelle⁶.

Bien que l'industrie soit en partie basée sur l'obtention de petits éclats minces, préférentiellement obtenus dans les quartz saccharoïdes les plus microgrenus, elle ne témoigne ni du Paléolithique supérieur, ni de l'Épipaléolithique azilien, ni même du Sauveterrien ancien qui garde encore une assez forte composition lamellaire au début du Postglaciaire (Martzluff *et al.* 2012).

6 - L'hypothèse culturelle vient ici compenser le manque d'indice sur la fonction pratique de ces accumulations en partie formées de rebuts anthropiques. On pourrait évoquer par exemple un culte voué à quelque force de la nature qui aurait pu se manifester par le calage d'un mat de bois avec l'amas de pierres, la structure aérienne pouvant porter des restes osseux avec massacres de cervidés ou autres.

Ici le mode de débitage clactonien du quartz, la percussion posée sur galet et les usages de cassures vives sur débris ou sur galet aménagé, évoquent un outillage de fortune qui ne peut pas être imputé à la seule rusticité du matériau (Mourre 1996 et 1997). Il faut d'ailleurs bien reconnaître que ces artefacts sont tout à fait compatibles avec un Paléolithique ancien caractérisé par la simplicité des modes de débitage, par de nombreux éclats peu retouchés et l'absence de mode Levallois, par un outillage lourd sur galet, mais très appauvri en vrais bifaces, tel qu'il fut identifié dans la stratigraphie de la Caune de l'Arago à la fin de la phase mindélienne du Pléistocène moyen (Byrne 2001 ; Lumley & Barsky 2004) et tel les assemblages lithiques produits en plein air que nous avons qualifié de « Tautavelliens » sur les terrasses T 3 (Martzluff 2006 et 2010-b).

D'après les datations des limons sous la structure 74, c'est quand même un rattachement au Mésolithique du Boréal qui devrait être envisagé. Ces artefacts peuvent en effet correspondre à des industries du Sauveterrien moyen du Boréal (entre 10 187 et 8 332 ans BP) totalement dépourvues d'armatures de flèches. Mal connus en France, ces groupes culturels de chasseurs-cueilleurs ont été identifiés en montagne grâce aux fouilles d'abris sous roche, avec une répartition centrée sur le bassin de l'Èbre, mais qui s'étend dans les Pyrénées sèches depuis l'Aragon et l'Andorre jusqu'aux Albères et qui déborde en France dans les Corbières jusqu'au bassin de l'Aude (Martzluff *et al.* 2010). Sur deux campements de plein air connus pour cette phase au sud des Pyrénées catalanes, celui de *La Font del Ros*, près de Berga, fouillé en urgence à partir de 1988 avant l'urbanisation du secteur, avait été exceptionnellement conservé sur une vaste surface grâce aux épanchements travertineux d'une source (Mora *et al.* 2016). Alors qu'ils recelaient de nombreux foyers, mais seulement 2 fosses, les sols d'habitat ont livré une industrie lithique très fruste sur éclat qui empruntait aux roches immédiates du substrat, en particulier aux galets de quartz filonien, pour réaliser de petits outils tenus en main, principalement des denticulés épais sur éclat à dos. On y trouve aussi de nombreux gros galets aménagés d'allure archaïque, certains utilisés pour broyer des substances végétales. Très abondants, ces outillages sont dépourvus d'armatures microlithiques typiques. Mimant les industries archaïques du Clactonien, les processus de taille expéditifs ont généré une multitude de débris utilisés bruts, non emmanchés et vite rejetés, si bien que ce stade mésolithique du Boréal est désormais identifié en Espagne sous l'appellation peu discriminante de Mésolithique à « *muescas y denticulados* » (« à coches et denticulés »). Cette longue séquence de peuplement couvrant les deux millénaires précédant le Néolithique peut passer totalement inaperçue dans les plaines lors des travaux préventifs. De plus, pour les raisons que nous venons d'évoquer, ces témoignages ubiquistes peuvent par ailleurs être classés dans d'autres périodes.

3 - Les autres points de comparaison en Roussillon et en Languedoc

Les sites de plein air de l'Épipaléolithique-Mésolithique, dans une phase postérieure au Magdalénien du Tardiglaciaire et antérieure au Néolithique cardial des débuts de l'optimum climatique du Postglaciaire, sont en général très ponctuels et fugaces, caractérisés par le microlithisme des outils liés à la chasse et au traitement des peaux. Ils sont donc susceptibles d'avoir été effacés par l'emprise des labours profonds du XX^e siècle, en même temps que les sols bruns humifères qui les contenaient, aujourd'hui mélangés avec de plus vieux terrains. Ces sols bruns ont été générés par la grande forêt tempérée qui avait déjà commencé à fermer l'espace en plaine à partir du Bølling-Allerød, il y a 14 000 ans. Chronologiquement, les campements mésolithiques du Boréal se situeraient entre les deux seuls gisements de plein air connus pour l'Épipaléolithique-Mésolithique dans les P.-O. L'un concerne l'Azilien dans les Corbières (Martzluff 1991) et l'autre le second Mésolithique à armatures larges, sur la terrasse würmienne de l'Agly, à Rivesaltes (Martzluff & Abélanet 1996). Si cela prouve que ces territoires étaient occupés avant et après la phase à « coches et denticulés », nous tenons quand même là très peu d'indices sur un temps très long. Cependant, d'autres découvertes réalisées en surface ou en fouille, la plupart inédites, peuvent éclairer cette piste ou bien nous amener à réfléchir sur quelques découvertes peu spectaculaires.

3. 1 - Perpignan sud. Petit Clos : TR 74-FS 3085.

Actuellement urbanisé, le site du Petit Clos occupe une dépression nichée au pied de la butte du *Serrat d'En Vaquer*. Lors des premiers tests stratigraphiques engagés par l'Inrap au début de ce millénaire, certaines structures découvertes nous avaient intriguées (Martzluff 2002). Ainsi, le long d'une nappe de galets de quartz éolisés installée au fond d'un ancien vallon se développait une longue dépression remplie de limons bruns reposant directement sur le substrat argilo-sableux jaunâtre du Tertiaire. En fouillant la formation de galets qui contenait l'industrie du Paléolithique ancien-moyen, nous avons compris ensuite que cette nappe pierreuse avait été mise en relief par l'érosion éolienne et que le tapis de quartz avait protégé le sous-sol plus meuble de la déflation au cours du dernier glaciaire (Martzluff 2004 et 2010-a). Par contre, le vent a visiblement creusé les versants argilo-sileux du Tertiaire, formant une dépression, ensuite colmatée par des fines. Ce relief formait donc au Postglaciaire un système plus ou moins marécageux situé légèrement en contrebas de la pseudo-terrasse quaternaire.

Testée lors des premiers diagnostics, la cuvette fangeuse était remplie de limons sombres sur 2,5 m de puissance maximale (TR 74-US 3086). Un niveau limoneux supérieur beige, affecté par les labours profonds et marqué par la présence de nombreux vestiges

antiques (fragments de *tegulae*), coiffait un horizon hydromorphe brun-verdâtre foncé très compact, proche d'un gley, reposant en discordance sur le Pliocène. Avec un rarissime et minuscule mobilier antique infiltré dans les fentes de dessiccation, cette partie inférieure contenait un semis de gros galets dont la présence dans ce contexte de fines n'était sûrement pas naturelle. Ils étaient d'ailleurs associés à quelques quartz taillés aux fractures fraîches et à des nodules d'argile cuite.

Deux fosses ont été découvertes et fouillées dans ce contexte où pas un seul témoin du Néolithique ou des périodes protohistoriques n'a été trouvé, pas plus pendant les prospections que lors des diagnostics et des fouilles extensives ensuite. L'une de ces structures, située en bordure de la dépression (FS 5106, Ø : 2,50 m), était conservée sur 50 cm de profondeur. Ses parois à peine évasées et un fond plat étaient entièrement rubéfiés. Une partie du fond conservait une fine couche charbonneuse (US 5184) surmontée d'un amas de galets de quartz ayant subi l'action du feu (US 5185), sans autre document archéologique. L'autre structure (TR 74-FS 3085) était située au beau milieu de la dépression fangeuse, sous le niveau brun labouré (à 0,80 m sous la surface, base à 49,88 m NGF). Elle se présentait comme un amas lenticulaire de plan sub-circulaire, épais de 30 cm, rempli de pierres. Les galets quartzueux, le plus souvent entiers et verticaux à la base, étaient jointifs, surtout au centre de la structure avec, parfois, des vides interstitiels, sans que l'on puisse délimiter le contact précis avec les limons encaissants, de même texture et même coloration. Seules quelques traces noirâtres (charbonneuses ?) ont été observées sous la première rangée de pierres.

La structure a été entièrement fouillée, les pierres prélevées (751 ex. pour 138,17 kg) et les sédiments tamisés à la maille de 0,5 mm sans livrer de microlithes hyperpygmées, mais seulement quelques micro-charbons, de minuscules boulettes d'argile cuite, deux très petits galets plats de schiste métamorphique et des restes infimes de concrétions carbonatées creuses. Les galets de quartz ont été profondément dégradés pour 60 %, probablement par le feu. Alors que 39 galets ou leurs cassons comportaient une ou plusieurs fractures transverses qui recollaient avec des petits débris retrouvés au tamis, les encroûtements calcitiques sous forme de vermicules carbonatés affectaient les faces d'éclatement, montrant qu'il s'agissait de cassures anciennes. Avec 8 galets aménagés déformés par l'usure éoliennes qui furent probablement ramassés avec le tout venant sur le plan caillouteux voisin, un faible lot de 18 pièces aux stigmates de taille très frais, a été assimilé à de l'industrie lithique, dont 1 percuteur, 5 choppers, 2 nucléus et quelques éclats corticaux épais sans trace d'éolisation. Les éclats minces produits par les nucléus n'ont pas été retrouvés. Un galet de schiste paléozoïque gréseux, reconstitué à partir des enlèvements, avait été transformé en *chopping tool*, ce qui paraît étrange pour ce matériau (test ?). Faute de datation absolue et de

liaison avec un habitat, nous avons associé cet amas à « (...) la vidange d'un tas de cailloux liée à des activités domestiques proches (...) » et l'avions replacé dans ce rapport, faute de mieux, au sein du Mésolithique.

3. 2 - Perpignan sud. Les Passeres Roges.

Ce site de surface découvert lors de prospections de l'AAPO, se trouve à seulement 5 km du site d'Orfila dans une dépression de direction nord-ouest/sud-est qui prolonge en aval le site du Petit Clos vers le Réart (Martzluff 2010-c). Reconnu après un défonçage au bord d'une dépression fangeuse qui est drainée par l'*Agulla de Fontcouverte*, il est bien circonscrit sur une aire limitée à 30 x 30 m installée au bas d'une faible pente limoneuse, sous la terrasse T3 en rive gauche du Réart. Il a livré plus de mille artefacts en quartz, des nucléus surtout, ainsi que de très nombreux petits éclats minces, mais assez peu d'outils légers, dont des becs et des denticulés. Ce sont les produits d'un débitage de type clactonien très sommaire, aux cassures très fraîches, taillés au percuteur dur dans des galets de quartz patinés de la vieille terrasse dominant le vallon. Nous supposons qu'il s'agit d'un Mésolithique à denticulé dépourvu d'armatures.

3. 3 - Perpignan sud. Porte d'Espagne.

Le quartier Porte d'Espagne est bâti sur une très vieille formation T5-4 qui flanque la pente orientale du Serrat d'en Vaquer (100 m NGF). Depuis le plan alluvial très altéré qui se trouve au niveau du stade vers 68-66 m d'altitude, plusieurs chantiers de construction ont creusé

vers l'est une partie du versant qui donne en contrebas sur le *camí de la Fossella* (ailleurs orthographié « chemin de la Fauceille »). Ce cheminement longe la vaste cuvette hydro-éolienne par où passe la voie ferrée et où se trouve le stade du Moulin-à-Vent (fig. 1). Dans ce secteur nouvellement urbanisé, nous avons pu récolter une copieuse industrie du Paléolithique ancien-moyen sur galets de quartz que nous avons plus récemment associée à d'utiles observations stratigraphiques mises en rapport avec ce type d'artefacts, en particulier autour de la rue Jean Abélanet d'un nouveau lotissement. Un peu plus bas, sur une pente très douce, vers 60 m d'altitude, la construction d'un gigantesque magasin a entraîné une profonde excavation sur le versant. Au début des travaux en juillet 2021, une longue coupe de 3 à 4 m de hauteur a été établie sur 150 m de longueur par les engins mécaniques parallèlement à l'avenue André Tourné, permettant une lecture stratigraphique des dépôts et la découverte de 4 petits amas de pierres dans des limons bruns à plus de 1 m de profondeur. L'ensemble du remplissage a ensuite disparu (fig. 10).

En amont, le Pliocène couvrait la quasi-totalité de la coupe, avec des sables indurés beige pâle à la base et une strate supérieure très chargée en nodules crayeux de calcrète (séparation au trait jaune interrompu sur la fig. 10-A). Vers l'aval, la dilatation de la couche quaternaire correspondait à une érosion qui entaillait le Pliocène, ici devenu très argileux, pour former une cuvette remplie de sédiments limoneux bruns pouvant atteindre 2,5 m de profondeur (limite au trait jaune sur la fig. 10-B). Le contact avec le quaternaire était assez flou en coupe, mais le développement de la couche de limons, d'abord beiges, montrait un niveau intermédiaire

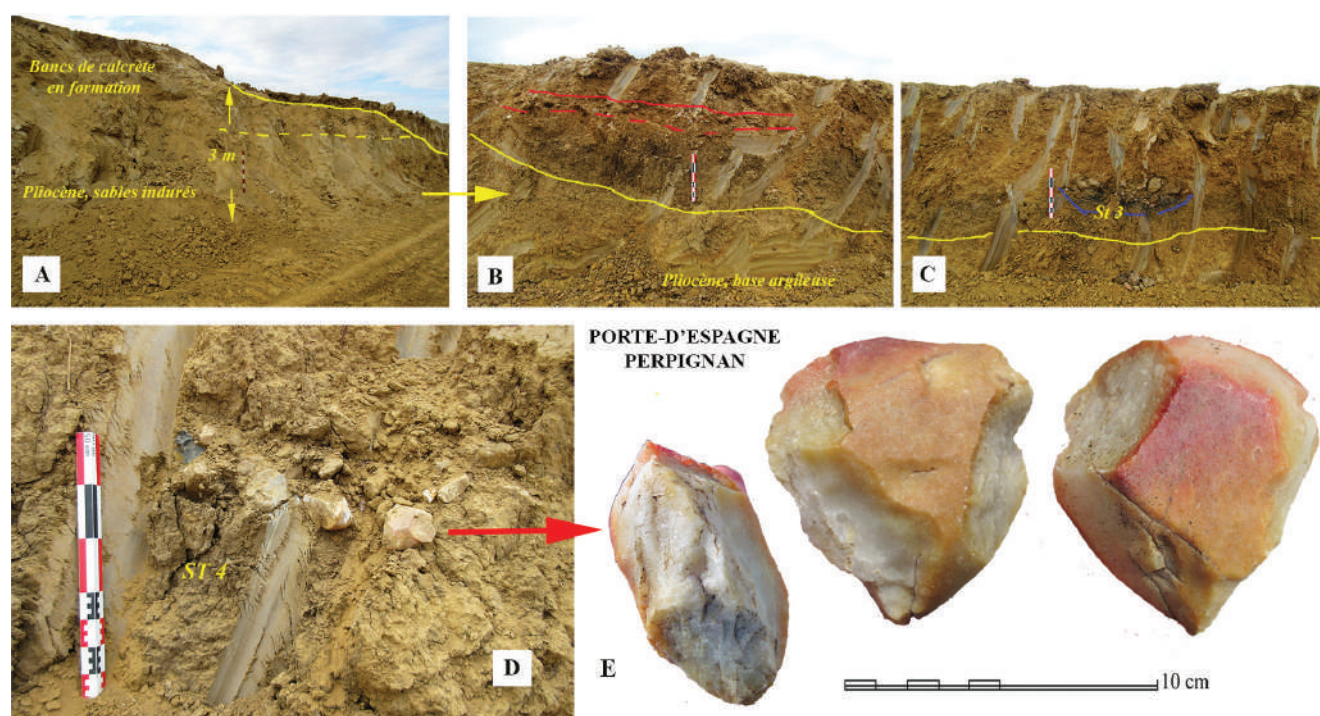


Fig. 10 – Site de Perpignan-sud, Porte d'Espagne.

En A : vue de l'ouest de la grande coupe (sol à l'altitude de 61 m, la mire de 1 m est au centre). En B : même coupe à l'aval, vers l'est (la mire fait 50 cm). En C : vue de Structure 3. En D et E : provenant de la ST 4, un galet de quartz saccharoïde blanc aménagé par quelques enlèvements (© C. Respaut).

brun très foncé et parsemé de quelques galets, puis, plus haut, un niveau de cailloutis et de galets de quartz emballés dans des limons sableux bruns à nuance fauve (**fig. 10-B** entre les traits rouges). Ce niveau induré peut se rattacher à une nappe caillouteuse peu épaisse coiffant le Tertiaire sur quelques replats vers 60 m NGF, formation quaternaire visiblement recomposée à partir de ravinements issus de la haute terrasse. Ces matelas pierreux ont pu localement protéger les sédiments plus meubles du Pliocène. Mais les lambeaux caillouteux dérivant de cette couche sur la pente, dispersés par les labours en amont et ici épargnés par les travaux aratoires, disparaissaient assez vite du remplissage limoneux brun.

La structure la plus évidente se trouve en aval dans le niveau intermédiaire brun foncé (base de ST 3 soulignée d'un trait bleu sur la **fig. 10-C**). C'est un amas lenticulaire de galets, dont l'un, très noirci et fissuré (visiblement par le feu) a été récolté. L'échantillon de terre noirâtre qui accompagne ces pierres ne comprend pas de charbons visibles. Sur les trois structures recensées, quelques galets fracturés et des pierres taillées ont été recueillis (en évitant les traces de dents de la pelleuse !). Plusieurs outils de fortune sont formés par de violentes percussions sur galet et les enlèvements très frais comportent une retouche d'usage sur les tranchants ou près de becs (**fig. 10-E**).

3. 4 - Contournement de Perpignan-Cabestany : RD 22 c.

Plusieurs tranches de diagnostics ont été réalisées par l'Inrap et par le Service archéologique départemental en direction méridienne à partir du lit du Réart (n° 17, **fig. 1**). Dernièrement, ces sondages ont atteint une dépression logée entre 24 et 21 m entre la *Colomina del Pou* et le *Pou de les Colobres*. Elle est encadrée par les lambeaux des vieilles terrasses de type T 3 au sud (alt. 35 à 29 m) et T 4-5 au nord, dont la butte du Mas Boluix, perchée à 53 m NGF (Martzluff & Respaut 2021). Nous sommes ici à 1 km environ à l'ouest du site d'Orfila. Comme pour bien d'autres vallons entaillés dans le Pliocène, l'allongement de la cuvette a pris la direction nord-ouest/sud-est d'un vent dominant. Le relevé des unités sédimentaires dans 122 tranchées de la zone testée montrait une couche de sable très clair remuée par la charrue sur 25 à 50 cm de profondeur et parfois accumulée sur près d'1 m au fond du vallon (TR 4). Il s'agit d'une venue brutale et récente de sable pliocène pur qui recouvrait les limons bruns du Quaternaire (épandages après le creusement au XIX^e s. du canal du *Pou de les Colobres* ?). Les limons hydromorphes sous-jacents reposaient sur le Pliocène argilo-sableux jaune à passées de nodules crayeux qui affleuraient plus loin au sol sur les versants adjacents sans être couvert par des nappes de galets ou des dépôts fins brunifiés.

Les limons bruns sont ici peu développés et le plus

souvent associés à des cailloutis, parfois à des galets assez volumineux qui sont naturellement compris dans des sortes de chenaux sans qu'il s'y trouve d'amas structurés en lentilles. Limons et passées à galets semblent dériver des formations d'origine alluviale qui dominent le vallon entre 37 et 40 m NGF. C'est assez clair dans la dépression éolienne centrale où les industries fraîches sur galets de quartz ont été les mieux conservées (TR 51-52). Sur 114 outils, essentiellement des galets aménagés, un peu plus de la moitié ont des enlèvements très frais (59 éléments) et le reste se trouve dans des états d'éolisation divers. Par ailleurs, aucun signe rapportable à la préhistoire récente (meules, poteries) n'y a été relevé et rien non plus concernant le Paléolithique final (absence totale de silexites). Il existe toutefois quelques cas où ces chenaux caillouteux inclus dans des argiles silteuses sombres pourraient provenir de la brunification de nappes argileuses bien plus anciennes en position secondaire, comme nous l'avons constaté au Petit Clos. Ainsi, sur la légère pente qui atteint la côte 37 m au *Pou de les Colobres* (TR 60 et 61), les galets et les outils conservés dans ce sédiment fin très brun sont tous affectés d'une patine ocre-orangée et déjà bien éolisés.

3. 5 - Thuir. Diagnostic le long de la RD 612.

Lors d'un diagnostic opéré par l'Inrap, un indice de potentielles occupations mésolithiques a été détecté au nord de Thuir (Martzluff & Respaut 2019). Sur cette emprise, les tests ont montré qu'un niveau limoneux beige, localement épargné par les labours, surmontait les éléments altérés de la terrasse T2 (Riss alpin) mêlés à ceux du vieux cône de déjection du Castelnou. L'attribution de ce remplissage limoneux au Post-Glaciaire a été confirmée ensuite par la datation 14 C d'une nappe carbonneuse reposant sur un sol rubéfié dans ce niveau limoneux, sans autres restes archéologiques (TR 26-FS 47). Cette datation de 5765-5655 cal BP (Beta-523235) renvoie à un contexte du Néolithique moyen. Dans un autre secteur (TR 33 et 32), ce dépôt limoneux contenait une industrie lithique uniquement composée de petits galets de quartz aménagés par des enlèvements très frais. Dans ces tranchées, en l'absence de céramique modelée et de restes lithiques de la Préhistoire récente associables à ces artefacts, nous avons attribué ces nucléus et chopping tools à un possible Mésolithique des débuts de l'Holocène qui n'a pu se dater plus objectivement, vu l'absence de charbons de bois.

3. 6 - Gard. Site du Mas de Vouland.

Une intervention de l'Inrap dans la Costière nîmoise peut aussi fournir d'utiles éléments de comparaison (Mourre & Bruxelles 2014, Mourre *et al.* 2019). Au Mas de Vouland, les sondages préventifs, puis le décapage en fouille d'une surface de près d'un hectare, ont mis au jour des formations colluviales « limono-argileuses à galets épars » qui passent en profondeur à des dépôts

sableux fauves surmontant les galets altérés d'une très vieille formation alluviale du Rhône (T6 : haute terrasse du Quaternaire). Entre les limons et les sables, vers 1 m de profondeur, plusieurs centaines d'artefacts typiques du Paléolithique ancien ont été retrouvés éparpillés dans des niveaux plus grossiers à petits graviers et à galets qui se sont conservés au sein de dépressions circulaires plus ou moins bien caractérisées et plutôt énigmatiques.

Le train de datations *OSL* relativement cohérent sur les sédiments encadrant le niveau graveleux où se trouvent les artefacts couvre la fin des derniers froids würmiens depuis le début du Tardiglaciaire et débordé dans l'optimum climatique de l'Holocène. La contradiction entre ces datations déjà engagées dans la période tempérée actuelle et une industrie lithique majoritairement usée et altérée, assez clairement homogène dans l'Acheuléen, a été mise au compte de colluvions résidualisées mises en place suite à la fonte du permafrost survenue lors de réchauffements climatiques dans les zones de basse latitude au cours du Tardiglaciaire (L. Bruxelles in Mourre *et al.* 2019, p. 164-165).

Bien que les datations absolues des colluvions graveleuses de la Costière nîmoise donnent des résultats qui peuvent se comparer aux trois dates obtenues par la même méthode dans les limons de Cabestany, en Roussillon, les différences sont nettes entre les formations respectives de galets, naturellement éparpillés dans un cas, concentrés dans l'autre avec des remontages de nucléus témoignant d'apports anthropiques. Ces différences sont également avérées dans les industries. Au Mas de Vouland, il s'agit d'un bel ensemble d'outils volumineux, dont des pièces bifaces typiques, qui prêche pour une typologie homogène située dans le Paléolithique ancien. D'autre part cet ensemble est caractérisé par une nette lacune des pièces inférieures à 10 cm au profit des plus lourdes. Cependant, il s'y trouve quelques convergences avec Cabestany. Par exemple, le déficit des éclats de taille au Mas de Vouland n'est pas plus expliqué qu'à Orfila. De plus, bien que l'état de surface dégradé d'une majorité d'artefacts en quartzite conservés à divers stades d'usure (émoussés, altérations) sur le site nîmois puisse indiquer un âge bien antérieur aux datations absolues attribuées à leur contexte stratigraphique, les éléments « frais » représentent quand même 21,5 %, ce qui n'est pas rien. Cet état de fraîcheur les rapproche des industries d'allure archaïque, mais très fraîches, qui ont été retrouvées dans les structures du site d'Orfila où la proportion d'outils éolisées est, au contraire, très faible, aussi faible que lors des ramassages actuels en surface des plus vieilles formations alluviales du Roussillon.

Premier bilan des recherches

Les exemples présentés ici témoignent de l'engagement de trop rares archéologues qui, depuis de longues années, cherchent à élucider le problème des lacunes du peuplement constatées dans les plaines sédimentaires du Languedoc-Roussillon. Car la préhistoire de la plaine du Roussillon présente en effet un vide inexplicable qui s'étale, au minimum, sur toute la durée des phases glaciaires du Würm, entre un Paléolithique ancien-moyen qui reste à mieux définir sur les sites de surface et un plein Néolithique désormais assez bien documenté.

Les résultats obtenus sur le terrain depuis une vingtaine d'années pour cette recherche sont sans doute moins négligeables qu'il n'y paraît. Restés trop souvent cantonnés à la littérature grise des rapports d'opérations archéologiques, ils témoignent principalement de la diversité des industries préhistoriques qui ont profité de la très abondante ressource en galet de quartz des vieilles terrasses alluviales et aussi de la complexité stratigraphique des terrains quaternaires où ces artefacts se trouvent *in situ*, mais rarement en place.

Bien entendu, nous sommes encore loin de pouvoir expliquer ces apparentes lacunes de peuplement. Difficile de choisir entre plusieurs hypothèses, par exemple celle de phénomènes naturels de conservation des sites (érosion totale ou fort recouvrement sédimentaire), ou bien celle du fait culturel (aucun intérêt pour des zones ventées trop arides en l'absence de gibier à chasser) ou encore les deux (focalisation des campements de chasse et des parcours sur la ripisylve des basses terrasses du Würm près des fleuves côtiers, formation ayant aujourd'hui disparu ou étant inaccessible). Mais nous avons quand même pu souligner quelques progrès réalisés en la matière.

Au sud de Cabestany, l'approche archéologique du site d'Orfila, bien après celle du Petit Clos, permet d'approcher le mode d'occupation préhistorique des limons plus ou moins hydromorphes qui colmatent les dépressions excavées par déflation dans le Pliocène, formant des zones basses et marécageuses à l'aval de nappes de galets dérivant de vieilles formations alluviales. Alors que les datations absolues de ces remplissages fins pointent une mise en place après le dernier maximum glaciaire, ces structures restent encore bien énigmatiques.

En l'état de la recherche, nous ne pouvons pas trancher définitivement sur la chronologie des assemblages lithiques à galets de quartz pour placer les outils qu'ils contiennent dans un Mésolithique moyen « à coches et denticulés », d'aspect archaïque et dépourvu de typiques armatures de flèches... D'autant que cette culture du Boréal reste quasiment inconnue en plein air autour des « Pyrénées sèches ».

Bibliographie

Ambert et Clauzon 1993 : AMBERT (P.), CLAUZON (G.) – Morphogenèse éolienne en ambiance périglaciaire : les dépressions fermées du pourtour du golfe du Lion (France méditerranéenne), Actes du 2^{ème} GéoForum International de géomorphologie de Francfort, *Zeitschrift für Geomorphologie*, suppl. Band, 84, Berlin, 1993, p. 55-71, 6 fig.

Byrne 2001 : BYRNE (L.) – *Caractéristiques technologiques et typologiques des outillages lithiques du Pléistocène moyen de la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales)*, Thèse de Doctorat, 2001, Université de Perpignan, 271 p., 89 fig., 31 pl. hors texte, 102 tab. en annexes

Calvet 1994 : CALVET (M.) – *Morphogenèse d'une montagne méditerranéenne, les Pyrénées orientales*, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris I - Sorbonne 3 t., 1178 p., 323 fig., 290 photos et 6 planches hors-texte, publiée en 1996 : M. Calvet – *Morphogenèse d'une montagne méditerranéenne : les Pyrénées orientales*, BRGM éd., doc. n° 255, 1177 p., 293 fig., ph. et pochette de cartes h.t.

Calvet et al. 2015 : CALVET (M.), AUTRAN (A.), WIAZEMSKY (M.), LAUMONIER (B.), GUITARD (G. †) 2015 – *Carte géol. France (1/50 000), feuille Argelès-sur-Mer–Cerbère (1097)*. Orléans : BRGM. Notice explicative par LAUMONIER B., CALVET M., BARBEY P., GUENNOC P., LAMBERT J., LENOBLE J.-L., WIAZEMSKY M., (2015), 149 p.

Carozza 2005 : CAROZZA (J.-M.) – Villeneuve-de-la-Raho – Estanyols (annexe 5 extraite du rapport PCR *La plaine du Roussillon au cours de l'Holocène : de l'évolution paléogéographique à la modélisation prédictive*, non paginée, 3 p. dactyl., 2 fig.), in Annie PEZIN et coll : *Villeneuve-de-la-Raho (66). Complexe golfique. Vestiges d'occupations de la Pré et Protohistoire et de l'Antiquité*, Rapport intermédiaire-Diagnostic, Inrap-Méditerranée, SRA Montpellier 2005, 81 p et ill.

Clauzon et al. 1989 : CLAUZON (G.), BERGER (G.), ALOISI (J.-C.), GOT (H.), MONACO (A.), MARTIN-BUSCAIL (R.), GADEL (F.), AUGRIS (C.), MARCHAL (J.-P.), MICHAUX (J.), SUC (J.-P.) : 1989 – Notice explicative, Carte géologique. France (1/50 000), feuille Perpignan (1091), Orléans, BRGM, 40 p. ; in carte géologique par BERGER (G.), CLAUZON (G.), MICHAUX (J.), SUC (J.-P.), ALOISI (J.-C.), GOT (H.), MONACO (A.), AUGRIS (C.), GADEL (F.), MARTIN-BUSCAIL (R.), MARCHAL (J.-P.), (1988).

Collina-Girard 1975 : COLLINA-GIRARD (J.) - *Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O., France) : Outillages sur galets (pebble Culture) du Pleistocène inférieur et moyen sur les terrasses des basses vallées de la Tet et du Tech*, Thèse de Doctorat de III^{ème} cycle, Université de Provence, 1975, Marseille I, 407 p. 106 fig.

Il en est de même pour la fonction de ces amas répétitifs qui n'est pas attribuable à la structure d'un habitat et qui reste à interpréter. Sous peine de devoir rester à jamais énigmatiques, ces artefacts et leur contexte stratigraphique méritent de recevoir une meilleure attention des acteurs de l'archéologie dans des secteurs de plaine en voie de totale urbanisation où ils apparaissent avec le plus de clarté.

Collina-Girard 1986 : COLLINA-GIRARD (J.) – Grille descriptive et évolution typologique des industries archaïques : le modèle catalan, *Bulletin de la SPF*, t. 83/11-12, 1986, p. 383-403.

Creus 1950 : CREUS (A.) – Paléolithique inférieur dans la région de Cabestany. *Congrès d'histoire de France méridionale*, 1949, Fédération historique du Languedoc éd., 1950, Valence, p. 50.

Delmas et al. 2018 : DELMAS (M.), CALVET (M.), GUNNELL (Y.), VOINCHET (P.), MANEL (C.), BRAUCHER (R.), TISSOUX (H.), BAHAIN (J.-J.), PERRENOUD (C.), SAOS (T.), ASTER Team : – Terrestrial 10Be and electron spin resonance dating of fluvial terraces quantifies quaternary tectonic uplift gradients in the eastern Pyrenees, *Quaternary Science Reviews*, 2018, p. 188-211, 13 fig.

Garcia-Garriga 2011 : GARCIA GARRIGA (J.) – Continuité technologique et tradition technique au Paléolithique inférieur : un modèle d'occupation territoriale dans le Sud de la France et dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique, *Bull. de la S.P.F.*, t. 108-4, 2011, p. 609-643, 16 fig.

Giresse & Martzluff 2016 : GIRESE (P.), MARTZLUFF (M.) - Les calcrètes palustres (tuïres) du Pliocène supérieur de la plaine du Roussillon. Pierres monumentales d'usage historique ancien. *Géologie de la France*, n° 1, 2016, p. 7-25, X 14 fig., 4 tabl.

Kotarba et al. 2021 : KOTARBA (J.) CAILHOL (D.), MARTZLUFF (M.), MELMOUX (P.-Y.), RESPAUT (C.) et coll. – *Orfila-Les Parc de Germanor*, rapport de diagnostic, Inrap Méditerranée, DRAC Occitanie, 2021, 161 p., 141 fig.

Kotarba 2021 : KOTARBA (J.) – notice : Cabestany. Orfila-Les Parc de Germanor, *Archéo 66*, Bulletin de l'A.A.P.-O., n° 36, Perpignan, 2021, p. 34-35, 4 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO)

Laumonier et al. 2015 : LAUMONIER (B.), CALVET (M.), WIAZEMSKY (M.), BARBEY (P.), MARIGNAC (C.), LAMBERT (J.), LENOBLE (J.-L.) avec la collaboration de AUTRAN (A.), COCHERIE (A.), BAUDIN (T.), LLAC (F.) – Notice explicative, Carte géol. France (1/50 000), feuille Céret (1096). Orléans : BRGM, 2015, 164 p. Carte géologique par WIAZEMSKY (M.), CALVET (M.), LAUMONIER (B.), GUITARD (G. †), AUTRAN (A.), LLAC (F.), BAUDIN (T.), (2010)

Lumley & Barsky 2004 : LUMLEY (H. de), BARSKI (D.) – Évolution technologique et typologique des industries lithiques dans la stratigraphie de la Cauna de l'Arago, *L'Anthropologie*, vol. 108, 2004, p. 185-237, 6 fig., 9 photos, 6 pl., 4 tabl.

Martzluff 1985 : MARTZLUFF (M.) – Rapport de prospection. Roussillon-Bassin du Réart, *Sites paléolithiques des P.-O. - Inventaire*, Université de Perpignan et SRA Languedoc-Roussillon, p. 1-18, 5 fig., 13 pl. hors texte, 40 fiches.

Martzluff et al. 1987 : MARTZLUFF (M.), ABÉLANET (J.), BLAIZE (Y.) – Le Paléolithique des Pyrénées-Orientales, état de la recherche et nouvelles données, *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, n° 4, Perpignan, 1987, p. 2-24, 5 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO)

Martzluff 1991 : MARTZLUFF (M.) – Le gisement azilien du Four-de-La-Roque : résultat des tests stratigraphiques 1991, *Travaux de Préhistoire Catalane*, n° 7 du C.E.P.C., Université de Perpignan, 1991, p. 49-60, 8 fig.

Martzluff & Abélanet 1996 : MARTZLUFF (M.), ABÉLANET (J.) – La station mésolithique de Lo Garriga, à Espira (P.-O.), *Travaux de Préhistoire Catalane*, 1992-95, n° 8 du C.E.P.C., Université de Perpignan, 1996, p. 13-19, 5 fig.

Martzluff 2002 : MARTZLUFF (M.) – La Préhistoire, in : *Vestiges de la Préhistoire ancienne et premières données sur l'atelier de potiers du Haut Empire (Perpignan, Le Petit Clos, parcelle IV 311)*, D.F.S. Annie Pezin dir., 79 p. annexes np., INRAP Méditerranée éd., DRAC-SRA Languedoc Roussillon, p. 10-17, 1 fig.

Martzluff 2004 : MARTZLUFF (M.) – Perpignan. Petit Clos, Formation sédimentaire contenant des industries du Paléolithique ancien-moyen sous un site antique, in *Notices, Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, n° 20, Perpignan, 2004, p. 36-40, 4 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO).

Martzluff 2006 : MARTZLUFF (M.) – Pebble culture, bifaces et érosion : le « Tautavélien » des terrasses quaternaires en Roussillon, *Archéo 66*, Bulletin de l'A.A.P.-O., n° 21, Perpignan, p. 89-112, 8 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO)

Martzluff & Nadal 2007 : MARTZLUFF (M.), NADAL (S.) – Le gué du Réart, à Cap de Fusta (rive droite, Villeneuve-de-la-Raho) : les industries du Paléolithique ancien-moyen, *Diagnostic sur le Pont au-dessus du Réart, Route Départementale 39, Villeneuve-de-la-Raho - 227. Pyrénées-Orientales (66)*, Rapport final d'opération de diagnostic archéologique. Arrêté de prescription n°06/213-6608 pour l'opération n°07/49-6608. Code Insee : 227, C. JANDOT et M. MARTZLUFF (dir.), SRA Languedoc-Roussillon, INRAP Méditerranée, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2007, p. 29-43, 10 fig.

Martzluff et al. 2008 : MARTZLUFF (M.), ALOÏSI (J.-C.), PASSARRIUS (O.), CATAFAU (A.), Meules et moulins de Vilarnau, p. 314-387, *Vilarnau. Un village du Moyen Âge en Roussillon*, O. Passarrius, R. Donat, A. Catafau (dir.), Trabucaire et Conseil général des P.-O. éd., 2008, Perpignan, p. 314-385, 1 tabl., 38 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO)

Martzluff & Nadal 2009 : MARTZLUFF (M.), NADAL (S.) – Synthèse des mobiliers préhistoriques proches de la Canterrana et de la ligne LGV, *LGV 66. Liaison ferroviaire Perpignan – Le-Perthus. Ponteilla (P.-O.). Diagnostic de la commune de Ponteilla*, Vol. 4, J. Kotarba (dir.), RFO Inrap Méditerranée-SRA L. Roussillon, p. 17-25, 7 fig.

Martzluff 2010-a : MARTZLUFF (M.) – Vestiges de la Préhistoire ancienne, *Le Petit Clos. Perpignan. P.-O. Vestiges de la Préhistoire ancienne. Atelier de Potier antique (fin I^{er} s./Ile s. de notre ère)*, A. Pezin (dir.), Rapport Final d'Opération Inrap-Méditerranée et SRA Languedoc-Roussillon, 2010, p. 22-50 et 144-146, 12 fig., 8 tabl.

Martzluff 2010-b – MARTZLUFF (M.) – À propos d'un petit biface trouvé en Roussillon sur la terrasse dite de « Cabestany », *Archéo 66*, Bulletin de l'A.A.P.-O., n° 25, Perpignan, 2010, p. 55-62, 4 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO).

Martzluff 2010-c : MARTZLUFF (M.) – Le site des Passeres Roges II, *Plaine du Roussillon, Rapport de prospection et d'inventaire archéologique (Sud de Perpignan)*, S. Nadal (dir.), AAP.-O. et DRAC Montpellier, 2010, 64 p. et ill.

Martzluff et al. 2010 : MARTZLUFF (M.), MARTINEZ-MORENO (J.), CASANOVA i MARTI (J.), MORA TORCAL (J. †) – La montagne comme enregistrement des mutation « culturelles » précoces : le cas de l'Azilien et du Sauveterrien en Pyrénées catalanes, *Archéologie de la montagne européenne*, S. Stortzi et X. Delestre (dir.), Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, n°4, 2010, Centre Camille Julian/Errance éd., p. 161-170, 4 fig.

Martzluff et al. 2012 : MARTZLUFF (M.), MARTINEZ-MORENO (J.), GUILAINE (J.), MORA (R.), CASANOVA-MARTI (J. †) – Transformaciones culturales y cambios climáticos en los Pirineos catalanes entre el Tardiglaciario y Holoceno antiguo : el Aziliense y el Sauveterriense precoz de Balma de la Margineda y Balma Guilanya, *Cuaternario y Geomorfología*, 26 (3-4), 2012, p. 61-78, 5 fig.

Martzluff & Respaut 2019 : MARTZLUFF (M.), RESPAUT (C.) – Observations sur le contexte préhistorique et les mobiliers recueillis. Intervention lors des tests de septembre 2018, *Entre alluvions du Castelnou et ancienne terrasse de la Tet, quelques traces d'occupations humaines* (Occitanie, Pyrénées-Orientales, Castelnou - Thuir, RD 612 tranche 3), J. Kotarba (dir.), Rapport de diagnostic Inrap Midi-Méditerranée, 2019, DRAC Occitanie, p. 46-73, 27 fig.

Martzluff & Respaut 2021 : MARTZLUFF (M.), RESPAUT (C.) – Précisions concernant la préhistoire, RD 22-b – Contournement Sud Perpignan-Cabestany. *RD 22-b – Contournement Sud de Cabestany. Phase 1, section nord*, J. Bénézet (dir.), RFO, Service Archéologique Départemental des P.-O., 2021, DRAC Occitanie, 2021, p. 53-58, 3 fig.

Mora et al. 2016 : MORA (R.), RODA (X.), ROY (M.), VEGA BOLIVAR (S.), MARTINEZ-MORENO (J.) – La Font del Ros : des derniers chasseurs aux premiers agriculteurs sur le versant sud des Pyrénées, *Archéo 66*, n° 32, 2016, p. 59-69, 11 fig. (en ligne sur le site de l'AAPO)

Mourre 1996 : MOURRE (V.) – Industries en quartz au Paléolithique. Technologie, méthodologie et technologie, *Paléo*, n° 8, 1997, p. 205-224, 1 fig., 4 tabl.

Mourre 1997 : MOURRE (V.) – Industries en quartz : Précisions technologiques dans les domaines de la pétrographie et de la technologie, *Préhistoire et Anthropologie Méditerranéennes*, t. 6, 1997, p. 201-210, 1 fig.

Mourre & Bruxelles 2014 : MOURRE (V.), BRUXELLES (L.) – Nîmes, LGVCNM, Mas de Vouland, *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2013*, Direction régionale des affaires culturelles, Service régional de l'archéologie, 2014, p. 72-73.

Mourre et al. 2019 : MOURRE (V.), BRUXELLES (L.), CRAVINHO (S.) et collaborateurs – *Le Mas de Vouland, un gisement acheuléen en Costière nîmoise*, Rapport d'opération de fouilles, LGV Contournement de Nîmes-Montpellier, secteur 18, Inrap Méditerranée, 2019, 202 p. 86 fig. et 26 tabl.

Les structures de combustion à pierres chauffées dans les Pyrénées-Orientales

Assumpció TOLEDO I MUR⁽¹⁾

1 - Inrap Midi-Méditerranée, Saint-Estève

1. Introduction

Cet article présente un premier inventaire des découvertes des structures de combustion à pierres chauffées du département, mises au jour jusqu'à juin 2022. Lors de la recherche bibliographique, nous avons découvert, avec surprise, combien les structures de combustion à pierres chauffées, autrefois nommés « fours polynésiens », ou encore, autrement appelées foyers ou fosses à galets chauffés, étaient nombreuses (421 occurrences). Elles ont toutes été identifiées lors d'interventions d'archéologie préventive.

Ces structures de combustion sont définies par la présence d'un ou plusieurs lits de pierres jointives, disposés en surface ou dans une fosse. Elles ont toutes été découvertes sur des sites de plein air. À notre connaissance, ce type de foyer n'a jamais été signalé en grotte. Les sites concernés se situent dans la plaine du Roussillon et ses alentours. La découverte qui se trouve plus vers la montagne est celle de Ria-Sirach (bas Conflent)¹. L'état de conservation ainsi que les informations recueillies sur ce type de vestiges sont inégaux.

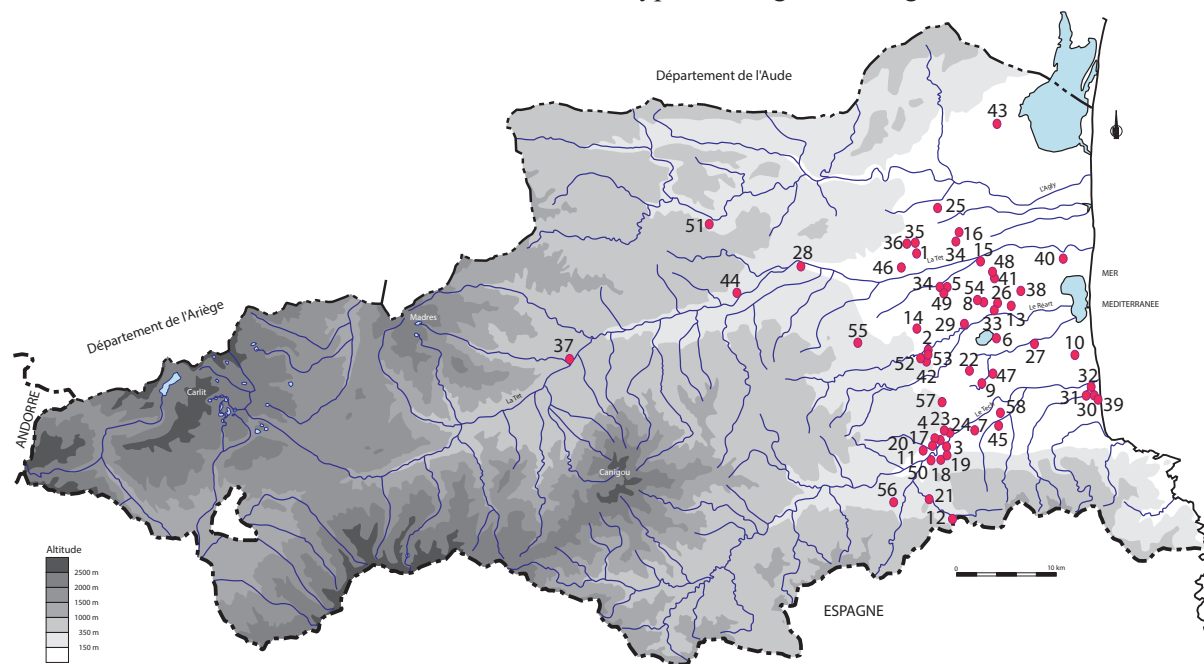


Figure 1 : Carte de répartition des sites à foyers à galets chauffés dans le département Pyrénées-Orientales (liste non exhaustive)
(fond de carte : CAG 66 ; infos : A. Toledo i Mur ; localisation : J. Kotarba, DAO : Ch. Coeuret/Inrap).

1. *El Camp del Viver*, Baho. 2. Mas Domenech 464, Trouillas. 3. Trompette Basse, Montesquieu-des-Albères. 4. Plateau de Pradels, Le Boulou. 5. Agrosud, Perpignan. 6. *La Colomina*, Villeneuve-de-la-Raho. 7. *La Pla II*, Villelongue-dels-Monts. 8. *La Carrerassa*, Perpignan (RD 9). 9. *Les Colomines 91/92/93*, Ortaffa. 10. *Les Xinxetes*, Saint-Cyprien. 11. *El Cortal d'en Quirc*, Le Boulou. 12. Bassin de rejet n°9, A-9, Le Perthus. 13. Mas Couret, Saleilles. 14. Mas Saint-Nicolas 12, Ponteilla. 15. *Puig del rei*, Palais des Rois de Majorque, Perpignan. 16. Chemin de Torremila-la-Bergerie, Perpignan. 17. *Vinyes d'en Cavaillé*, Le Boulou. 18. *Oliu Tort*, Le Boulou. 19. Trompette Haute, Montesquieu-des-Albères. 20. *La Roureda*, Le Boulou. 21. *Lo Trouil*, La Cluse Basse. 22. *Le Puig Dallat*, Bages. 23. Centrale agro-voltaïque, Tresserre. 24. *Pla de Nidoleres 502*, Tresserre. 25. Les Feixetes, Peyrestortes. 26. *El Camí de la Coma Serra*, Perpignan. 27. Els Aspres del Paradís, Corneilla-del-Vercol. 28. Les Escluses I, Millas. 29. *La Colomina d'en Rabollet*, Pollestres ZAC Olympeo 3. 30. *Negabous sud-Aspres de la Sureda*, Argelès-sur-Mer. 31. Lotissement communal de Taxo, Argelès. 32. Berges du Tech, Elne-Argelès-sur-Mer. 33. Zac Orlina-PAE Saint-Charles, Perpignan. 34. ZAC Bel Air, Perpignan. 35. *Pla de l'homme mort*, Baho. 36. *El Camí de la Pedrera*, Baho. 37. Rue *Sant Vicens*, Lotissement Le Petit Clos, Ria-Sirach. 38. Orfila, RD 22, Les Parcs de Germanor, Cabestany. 39. *Aspres de la Sureda*, Argelès-sur-Mer. 40. ZAC Regals, Canet. 41. *El Pou de les Colobres*, Perpignan. 42. *Sant Salvador 434/895*, Trouillas. 43. Rue de Sante Colomba, Salses-le-Château. 44. ZAC La Caseta, Ile-sur-Têt. 45. Domaine de *La Teuleria*, Saint-Génis-des-Fontaines. 46. Liaison électrique souterraine point 2, Villeneuve-de-la-Rivière. 47. *Pica Mosca 24 B*, Ortaffa. 48. RD 22c, Perpignan. 49. Lotissement Cantasol, Perpignan. 50. *La Pila*, Le Boulou. 51. Plan des Vignes, barrage de l'Agly, Caramany. 52. *Darré Lou Mas 171*, Trouillas. 53. *Mas Domenech 1244*, Trouillas. 54. *Mas Delfau*, Perpignan. 55. Les Aybrines, Thuir. 56. *Sant Jordi AT-125*, Céret. 57. *Mas d'en Ramis*, Banyuls-dels-Aspres. 58. *Bosc de Villeclaire*, Laroque-des-Albères.

1 - Cette répartition des sites à foyers à pierres chauffées correspond probablement à un biais de la recherche, car après Prades et Ria, les espaces de montagne ont peu été investis par l'archéologie préventive. La Cerdagne et le Capcir, plus souvent concernés par des recherches, sont dépourvus de ce type de structure.

Leur état de conservation dépend principalement de l'épaisseur du recouvrement ainsi que des dommages du sous-solage. Il convient de noter que 45 sites avec ce type de foyer ont été découverts lors d'un diagnostic archéologique et seulement 13 ont fait l'objet de fouilles extensives.

À ce jour, dans le département, nous avons recensé 58 sites réunissant 421 structures de combustion à pierres chauffées (fig. 1 et tab. 1). Elles sont de taille et de morphologie diverses, apparaissent isolées ou groupées, à l'occasion associées à d'autres aménagements et/ou à des sols d'occupation. Il existe des foyers à plan circulaire ou quadrangulaire, avec un seul lit ou plusieurs lits de pierres. Parfois ils ont été aménagés dans une fosse. Dans d'autres cas les cailloux ou galets sont disposés directement sur le sol. Les dimensions sont aussi variables. Le diamètre ou la longueur peuvent varier entre 0,80 et 2 m. Les structures de dimensions importantes peuvent atteindre 5 à 6 m², voire 12 m², de surface.

En ce qui concerne la datation des 58 sites à structures de combustion recensées, presque la moitié (27 cas) n'ont pas pu être datés. Les sites les plus nombreux sont datés du Néolithique, toutes phases confondues (21 sites) ; avec une présence plus importante à sa phase moyenne (11 cas). Pour les périodes postérieures, le nombre des sites à foyers à pierres chauffées connus décline (tab. 2 ; § 3.2.3.). Enfin, le tableau 3 présente les sites selon le nombre de structures de combustion à pierres chauffées mises au jour.

2. Bref historique sur les recherches concernant les structures de combustion à pierres chauffées

2.1. Colloques nationaux spécifiques

Deux colloques dédiés aux foyers préhistoriques et aux structures de combustion du Néolithique et des Âges des Métaux marquent l'évolution des études sur le sujet.

En 1987, a eu lieu le Colloque International de Nemours. La publication des actes, *Nature et fonctions des foyers préhistoriques* (Olive, Taborin 1989 dir.), réunissait les communications de plusieurs auteurs autour des foyers à pierres chauffées, appelés « fours polynésiens » d'après les comparaisons ethnographiques. Parmi les communications : *Un four polynésien et son interprétation archéologique* (Orliac, Wattez 1989, 69-75), présente l'étude d'un four traditionnel située sur une structure d'habitat particulière, une *marae*, c'est-à-dire un espace consacré à des activités cérémonielles ou religieuses ainsi que les observations enregistrées lors du fonctionnement de 6 fours culinaires expérimentaux.

La contribution *Les foyers de la Préhistoire récente du Sud de la France. Descriptions, analyses et essais d'interprétation* (Beeching, Gasco 1989, 276-292), recense des abris et des grottes ayant livré de nombreuses séries de foyers et différentes structures de combustion ainsi que des ensembles de plein air. L'article énonce un classement typologique, nomme les matériaux résiduels et leur interprétation et aborde la distribution chronologique et culturelle des foyers et leur utilisation, soit dans l'espace domestique, soit dans l'espace social.

En 2000, se tient le Colloque de Bourg-en-Bresse et Beaune. Les actes s'intitulent *Le feu domestique et ses structures au Néolithique et aux Âges des métaux* (Frère-Sautot 2003 dir.). Parmi les communications, on note l'article *Les structures à pierres chauffées du Néolithique dans le sud-ouest de la France* (Vaquer et al. 2003, 21-35) qui présente les sites chasséens de Saint-Michel-du-Touch et de Villeneuve-Tolosane-Cugnaux (Vallée de la Garonne). Ils réunissent des centaines de structures à pierres chauffées. Parmi ces dernières, on distingue deux groupes morphologiques : celui des structures subcirculaires et celui des structures allongées, les plus souvent rectangulaires. Les sites de Saint-Michel-du-Touch (305 structures à galets recensées) et de Villeneuve-Tolosane/Cugnaux (645 structures à galets connues) se caractérisent par la présence d'enceintes à palissades ou à fossés interrompus. Il s'agit d'habitats importants et structurés qui ont connu des occupations durables ou successives. Ils peuvent atteindre une quinzaine d'hectares à Saint-Michel-de-Touch et près de cinquante hectares à Villeneuve-Tolosane et Cugnaux. La dénomination de fours de type polynésien est retenue pour les grandes structures rectangulaires de Villeneuve-Toulousaine, en raison de la découverte d'un énorme amas de restes de faune qui témoigne assurément d'un abattage massif et d'intenses activités de boucherie. Outre la cuisson d'aliments végétaux ou carnés directement sur les pierres chauffées, on peut envisager d'autres fonctions comme le grillage de produits végétaux, la cuisson à l'étouffée, voire la cuisson d'aliments contenus dans des poteries.

À la fin de la publication des Actes du colloque de Bourg-en-Bresse, sous le titre : *En manière d'épilogue* (Villes 2003), l'auteur résume les questions abordées lors de la réunion, entre autres, l'abandon de la dénomination « fours polynésiens », et il évoque également la nécessité de la mise au point d'un « manuel » en matière d'approche et d'enregistrement des données de fouille des structures de combustion, notamment celles empierrées.

2.2. Synthèses régionales

Les découvertes des foyers à pierres chauffées, faites à partir des années 2000 dans le sud de la France, font l'objet de plusieurs synthèses régionales. En ce qui concerne les Pyrénées nord-occidentales, *Les structures à pierres chauffées du Piémont nord-pyrénéen. État des lieux* (Chopin *et al.* 2018) traite ce type de foyers découverts dans le Bassin sud-Adour (Bassin Aquitain). Sur le plan morphologique, abondent les contours irréguliers s'inscrivant dans des plans circulaires ou subcirculaires. Les plans rectangulaires sont inexistantes. Certains cas d'espèces livrent des indices variés sur la fonctionnalité de ce type d'aménagements. Le comblement supérieur (avec pierres chauffées et charbons) de la fosse FOS26 de la fouille de la rue Pascal Lafitte à Dax (Landes) a livré des grains de blé et d'orge carbonisés. On pourrait considérer que la torréfaction des céréales pour une meilleure conservation y était pratiquée. À Saint-Michel-du-Touch (opération 149 avenue des Arènes romaines), l'analyse des résidus témoigne que les galets des foyers étudiés présentent des dépôts organiques invisibles provenant du chauffage long de matière grasse d'animaux ruminants [laboratoire Nicolas Garnier]. L'analyse tracéologique sur le mobilier lithique issu de la fouille de Dussin à Narrosse (Landes) révèle le traitement des céréales, la boucherie, le raclage et la découpe de peau et le travail des plantes.

Pour l'extrême sud-est, l'article *À propos des foyers protohistoriques à pierres chauffantes en PACA* (Dubesset 2021) référence 168 sites et 763 foyers à pierres chauffantes. Si certains sont retrouvés isolés ou en petits groupes, d'autres sont agencés en batterie pouvant compter jusqu'à plusieurs dizaines d'exemplaires. Au Néolithique moyen, on note une concentration remarquable de centaines de foyers à pierres chauffantes de plan plus ou moins rectangulaires. Il existe une baisse d'occurrences au Néolithique final. Ce mode de cuisson a presque disparu au Bronze ancien et au Bronze moyen. C'est à la fin de l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer que certaines populations lui portent un intérêt croissant. À partir du Bronze final et pendant l'âge du Fer certains sites en fournissent un grand nombre installées en batterie, avec parfois plusieurs alignements de structures.

La région Provence-Alpes-Côte d'Azur, contrairement à l'Occitanie, accueille de grands sites à batterie de foyers, notamment en dehors des contextes d'habitat. Ce mode de cuisson pourrait y perdurer plus longtemps qu'ailleurs, jusqu'au second âge du Fer.

Des données récentes convergent vers un fonctionnement des foyers à pierres chauffantes dans le cadre de cuissons à l'étouffée, notamment pour 4 sites où la mise en évidence des résidus déposés sur la face supérieure des blocs (les plus hauts) a donné

des résultats probants : graisses animales de ruminant, végétaux cuits (herbes, feuilles), matériaux lipidiques et protéiques (viande). Les dimensions des foyers sont relativement standardisées. Selon les sites, des différences sont notables, mais si l'on devait définir le module du foyer à pierres chauffantes moyen, il mesurerait 2 à 2,50 m de longueur par 1 m de largeur. En raison de leur taille, de leur nombre et de l'espace dans lequel ils sont retrouvés, il est indéniable que les foyers à pierres chauffantes ont été destinés à la préparation de repas extra domestiques pris dans un contexte collectif et communautaire.

2.3. Les sites à alignements de structures de combustion à pierres chauffées

Des alignements de foyers à galets chauffés, s'étendant parfois sur plus de 100 m de long ont été mis au jour en Limousin et en Rhône-Alpes-Auvergne. Ils sont datés du Néolithique ou des âges des Métaux.

- *Des alignements de foyers à pierres chauffées néolithiques dans le secteur du Gournier* (Montélimar-Portes de Provence, zone 5) (Treffort, Alix 2010).

En 2006, cette fouille a mis au jour un ensemble de plus de 60 foyers à pierres chauffées du Chasséen récent, regroupés en batteries organisées au sein d'un grand alignement de plus de 100 m.

- *Les structures de combustion à pierres chauffées du Néolithique moyen du site 1 des Acilloux* (Cournon-d'Auvergne, Puy-de-Dôme) (Muller-Pelletier, 2010)

Le site se caractérise par la présence de 31 structures de combustion, circulaires, distribuées sur une bande de 15 à 20 m de large et 120 m de long. Le mode de fonctionnement est unique. L'utilisation de tels foyers pourrait s'inscrire au terme des chaînes opératoires d'élevage et de céréaliculture.

- *Les batteries de foyers à pierres chauffantes de la fin de l'âge du Bronze et du début du premier âge du Fer* (Grièges, Ain) (Pranyies 2012).

Le site présente une série de 21 foyers à pierres chauffantes répartis sous la forme d'un vaste alignement de près de 75 m de long et isolé de toute forme d'occupation contemporaine. Les foyers ont des fins culinaires, ils sont à usage unique et présentent une contemporanéité relative.

- *Un alignement de foyers à pierres chauffées du premier âge du Fer : la ligne de feux d'Eyrein* (Corrèze) (Beausoleil, Poirier 2007).

Il s'agit d'un alignement de 31 foyers à radier de pierres et de deux fosses non rubéfiées datés du premier âge du Fer. Ces foyers présentent une organisation régulière, l'écart moyen entre eux est de 3,42 m. Ils ont une vocation culinaire mais d'autres fonctions sont possibles. La présence de graisse sur les blocs renforce l'idée que des dépôts de nourriture ont pu être effectués dans les fosses.

3. Vers un inventaire des structures de combustion à pierres chauffées dans le département des Pyrénées-Orientales

Ce premier recensement dénombre 58 sites ou découvertes réunissant 421 structures de combustion à pierres chauffées, tous types et toutes périodes confondus. Un total de 45 opérations de diagnostic archéologique ont mis au jour ce type de vestiges [sites n° : 4, 5, 9, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58]. En plus, on note 13 fouilles extensives ayant traité des structures de combustion à pierres chauffées [sites n° : 1, 2, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 13, 26, 27, 33, 54, 55].

3.1. Morphologie des structures de combustion à pierres chauffées

• Premier essai de typologie

Suite à la fouille du site néolithique de Trompette Basse, à Montesquieu-des-Albères, livrant un ensemble de 76 foyers à pierres chauffées, Alain Vignaud élabore un premier classement (Vignaud *et al.* 2014, 36-67).

Dans son *Document Final de Synthèse*, la typologie se fait à partir du plan de la structure. Il cite des probables foyers, représentés par des négatifs de limites incertaines, de petites dimensions (diamètre entre 0,35 m et 0,60 m) et de quelques centimètres de profondeur, contenant des plages de sédiments sablo-limoneux plus ou moins bruns, incorporant parfois des charbons et quelques pierres brûlées ou non. Suivent les foyers circulaires de petite taille d'un diamètre égal ou inférieur à 1 m, la profondeur variant de 0,07 à 0,18 m et les foyers circulaires de taille moyenne d'un diamètre entre 1,01 et 1,80 m ; leur profondeur variant de 0,07 à 0,30 m. Il évoque l'existence de foyers circulaires doubles (fig. 2).

En outre, il mentionne les foyers rectangulaires avec ou sans abside. Ils ont un plan rectangulaire de grande longueur (au moins le double de la largeur). Certains présentent un côté avec une excroissance arrondie, d'où l'appellation à abside. Leurs dimensions vont de 2,30 à 3,30 m de long pour une largeur moyenne de 1,30 m. Leur profondeur se situe entre 0,23 et 0,43 m.

En plus, il distingue les foyers sub-circulaires ou sub-rectangulaires de grande taille. Ils sont généralement rectangulaires à quasiment carrés, avec, la longueur très proche de la largeur (quasiment carrées), et aux angles le plus souvent arrondis, ce qui leur donne un plan que l'on pourrait également qualifier de subcirculaire. Leurs dimensions moyennes sont de 2,70 m par 2 m, pour une profondeur de 0,25 m.

• Des morphologies inédites. Des nouveaux apports pour la typologie

Depuis Trompette Basse, plusieurs opérations de diagnostics et d'autres interventions archéologiques, notamment la fouille de *La Colomina*, à Villeneuve-de-la-Raho (qui a mis au jour 73 structures de combustion à pierres chauffées (Polloni *et al.* 2019), ont dévoilé la présence de formes nouvelles (ovale, rectiligne). En outre, l'occupation néolithique d'*El Camí de la Coma Serra*, à Perpignan, montrait des structures de combustion à pierres chauffées, profondes, que nous avons qualifié de fours (Toledo i Mur *et al.* 2017b) (fig. 2). Ces formes nouvelles viennent enrichir le premier essai typologique d'Alain Vignaud (2014).

3.2. Dénombrement des structures de combustion à pierres chauffées par types

Parmi les 421 foyers à pierres chauffées recensés dans le département des Pyrénées-Orientales (tab. 3), 45 structures présentent un mauvais état de conservation, empêchant d'observer leur morphologie. Ils sont classés comme foyers probables et représentent 10,68 % du total.

• Les foyers circulaires.

Les structures de combustion à pierres chauffées de plan circulaire, tous diamètres confondus, sont au nombre de 252 ; elles représentent 59,85 % du total. En ordre décroissant, les foyers circulaires dont le diamètre mesure entre 1 m et 1,80 m sont les plus nombreux avec 172 exemplaires (40,85 %). Suivent les 72 foyers circulaires de moins d'1 m de diamètre (17,10%). Les foyers d'un diamètre de 1,80 m et plus sont au nombre de 8 et représentent 1,9 % (fig. 2).

• Les foyers circulaires doubles.

Ce type de foyer n'est attesté qu'à travers deux exemplaires ; ils représentent 0,50 % du nombre total référencés (fig. 2).

• Les foyers ovales (Petit Robert : forme courbe allongée).

Cette dénomination est utilisée par plusieurs auteurs sur différents sites. Toutes dimensions confondus, ils sont au nombre de 73 (17,33 %). La longueur, de la grande majorité d'entre eux, mesure moins de 2 m (68 cas). La longueur de cinq autres exemplaires dépasse les 2 m.

• Les foyers longilignes.

Forme linéaire identifiée partiellement sur 2 m de long lors d'un diagnostic à *Les Esclauses*, à Millas ; la fosse, à parois rubéfiées, était large de 1,15 m et profonde de 0,30 m (Bénézet, Illes 2016, 27). Les extrémités étant hors tranchée de sondage, on ignore la forme complète et la longueur totale du foyer.

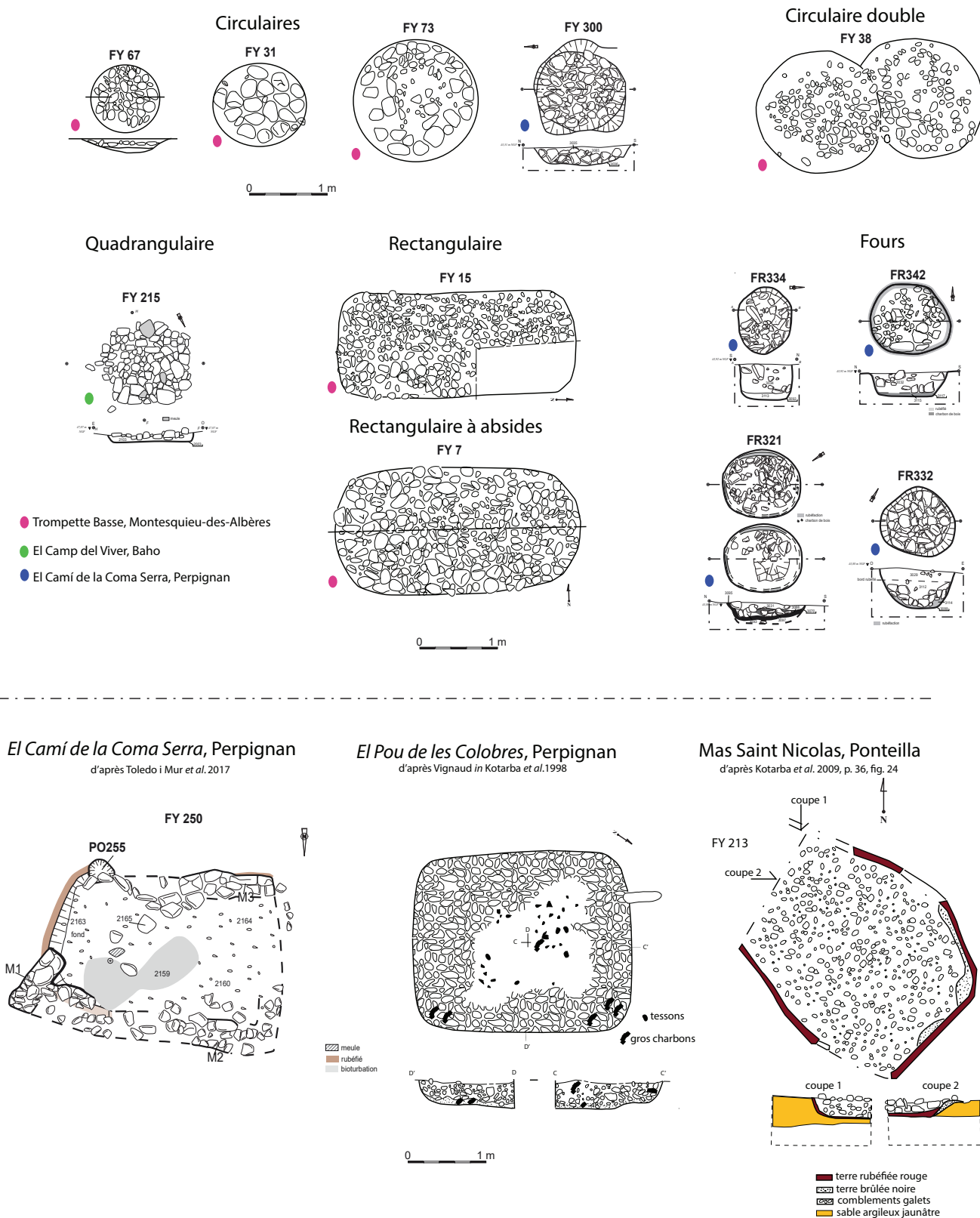


Figure 2 : Différents types de structures de combustion à pierres chauffées dont les grandes structures d'El Camí de la Coma Serra et El Pou de les Colobres, à Perpignan et de Mas de Saint Nicolas, à Ponteilla.

• **Les petits foyers quadrangulaires ou rectangulaires.**

Un total de 16 foyers à plan quadrangulaire ou rectangulaire, dont le côté mesure environ 1 m, ont été recensés (3,80 %).

• **Les grands foyers rectangulaires, sub-circulaires, sub-rectangulaires et oblongs.**

Les foyers rectangulaires, longs de plus de 2,30 m, avec ou sans abside sont au nombre de 9 (2,13 %). Les foyers sub-circulaires ou sub-rectangulaire, avec un diamètre (ou une longueur) de plus de 2,50 m, sont au nombre de 15 exemplaires (3,56 %). Seuls 2 foyers oblongs de grande taille ont été référencés (0,47 %).

• **Le grand foyer rectangulaire avec superstructure.**

À ce jour, la structure de combustion à galets chauffés monumentale d'*El Camí de la Coma Serra* n'a pas de comparaison dans la bibliographie régionale (voir dans ce même bulletin : A. Toledo i Mur, 2022b). Toutefois, la structure de combustion identifiée sur le site d'*El Pou de les Colobres* (Perpignan) a révélé la présence de blocs de terre cuite rubéfiés au-dessus du niveau de pierres chauffées. Les blocs de terre cuite pourraient appartenir à la superstructure de la fosse.

• **Les fours à galets chauffés**

Les fours se distinguent des foyers à galets chauffés par les parois rubéfiées de la cuvette, par la profondeur plus importante de ladite cuvette (entre 0,30 et 0,52 m) et par la disposition singulière des différentes couches de galets avec un pendage vers le centre de la structure (fig. 2). Ce type d'aménagement a été identifié sur le site d'*El Camí de la Coma Serra* (A. Toledo i Mur, 2017b).

3.3. Dénombrement par périodes des sites à structures de combustion à pierres chauffées

Parmi les 58 sites caractérisés par la présence de foyers à pierres chauffées, 27 n'ont pas pu être datés (46,55 %), par manque de mobilier associé et de charbons à analyser par radiocarbone. Chronologiquement, nous les avons groupés sous la dénomination « Préhistoire récente », dénomination qui peut éventuellement s'élargir jusqu'à la Protohistoire (tab. 2 et diagramme).

Les trois phases du Néolithique réunissent 21 sites (36,20 %). Deux sites correspondent au Néolithique ancien (3,44 %), 1 site est rattaché au Néolithique ancien-moyen (1,72 %), 11 sites correspondent à la phase moyenne (18,96 %) et 6 autres au Néolithique final (10,34 %). Par la suite, les sites connus pour les périodes ou phases suivantes, jusqu'à l'âge du Fer, décroît fortement. Deux sites sont attribués au Néolithique final-Chalcolithique, 2 autres sont datés du Chalcolithique et encore 2 sites sont rattachés au Bronze ancien (3,44 %). Les phases Bronze moyen, Bronze final et la phase âge du Fer comportent un site chacune, ainsi que la période du haut Moyen-Age (1,72 %).

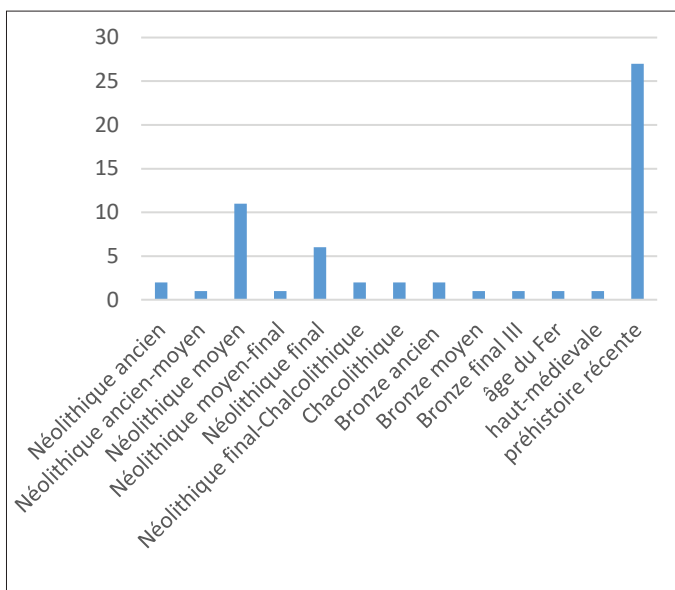


Diagramme
Structures de combustion à pierres chauffées par périodes

4. Contexte des structures de combustion à pierres chauffées

Ci-dessous nous présentons les sites selon le nombre de structures de combustion à pierres chauffées qu'ils ont livré en mettant en avant les cas particuliers et en indiquant s'ils sont associés ou non à d'autres structures et/ou à un paléosol.

4.1. Découvertes avec un seul foyer

Parmi les 58 sites ou découvertes recensés, dans 25 cas une seule structure de combustion à pierres chauffées a été mise au jour (43,10 %). Ces exemples ont été observés lors d'opérations de diagnostic archéologique, où les ouvertures pratiquées sont de l'ordre de 10%.

- Foyers circulaires non associés à d'autres vestiges ou paléosol.

On dénombre 10 cas, où le diamètre du foyer mesure entre 1 m et 1,50 m : *Puig del Rei*, à Perpignan [site n° 15] ; *Trompette Haute*, à Montesquieu-des-Albères [site n° 19] ; *Lotissement communal Taxo*, à Argelès [site n° 31] ; *El Camí de la Pedrera*, à Baho [site n° 36] ; *Orfila*, à Cabestany [site n° 38] ; *Aspres de la Sureda*, à Argelès [site n° 39] ; *Lotissement Santa Colomba*, à Salses-le-Château [site n° 43] ; *ZAC La Caseta*, à Ille-sur-Têt [site n° 44], *Le Pila*, au Boulou [site n° 50] et *Sant Jordi 152/1852*, à Céret [site 56] (Porra-Kuteni 2014 ; Wuscher 2006 ; Pezin 2009 ; Vignaud *et al.* 2004 ; Kotarba *et al.* 2021 ; Toledo i Mur *et al.* 2022b ; Jandot *et al.* 2006 ; Kotarba *et al.* 2019 ; Wuscher 2006 ; Bénézet, communication orale).

sont presque exclusivement des galets de quartz de taille modeste. Des charbons sont particulièrement présents à la base du remplissage et en périphérie, mais également à différents niveaux du comblement, médian ou supérieur, parfois sous la forme de grosses bûches. Rattaché à la Préhistoire récente, elle apparaît isolée et non associée à un habitat (Kotarba *et al.* 1998).

- La grande structure de combustion de *Plan des Vignes*, à Caramany [site 51]. Il s'agit d'une grande structure quadrangulaire remplie de pierres brûlées et de grosses bûches carbonisées, datée par radiocarbone du Néolithique final (Martzluff *et al.* 1990, inédit). Elle mesure 3,60 m par 1,30 m (voir illustration dans ce même bulletin : A. Toledo i Mur, 2022b).

- La grande structure de combustion de *Mas d'en Ramis* 1867C, Banyuls-dels-Aspres [site n° 58]. Cette grande structure quadrangulaire d'environ 3 m sur 4 m (12 m² de surface). Elle se caractérise par un remplissage de pierres, surtout de quartz, de taille moyenne et altérées par la chaleur et le feu. N'ayant pas livré de mobilier, elle est à rattacher à une fourchette Néolithique-Préhistoire récente (Jandot, Kotarba 2012b, 23, fig. 12). Découverte isolée lors du diagnostic sur le trajet LGV Perpignan-Le Perthus, elle est située à l'est de la ligne ferroviaire. Deux ans plus tard, un diagnostic sur une aire multi-contrôles met au jour trois structures de combustion à pierres chauffées, dans un assez mauvais état de conservation (Bénézet, Lambert 2014). Ces deux interventions se situent à environ 300 m d'écart. Nous les considérons comme un seul et même site, mais nous présentons séparées les découvertes (voir dans ce même bulletin : A. Toledo i Mur, 2022b).

4.2. Découvertes avec deux foyers

Dans 8 cas, sur 58 sites (13,79 %), deux structures de combustion à pierres chauffées ont été mises au jour. Ces exemples ont été observés lors d'opérations de diagnostics archéologiques.

- Foyers circulaires non associés à d'autres vestiges ou à un paléosol.

On recense trois cas : Agrosud, à Perpignan [site n° 5] ; RD22c-dev. Cabestany [site n° 48] et le lotissement Cantasol [site n° 49], les deux à Perpignan. Ces foyers ont été mis au jour, isolés et séparés, dans des tranchées différentes (Kotarba 2000 ; Martzluff *in* Passarrius *et al.* 2020 ; Kotarba 2010). En revanche, aux Berges du Tech, à Argelès [site n° 32], ils sont apparus dans un même sondage (Martzluff *et al.* 1994-1995). En outre, les trois foyers de l'Oliu Tort, au Boulou [site n° 18], ne sont ni décrits ni illustrés dans le rapport de diagnostic ; seulement cités (Wuscher 2006, 19).

- Foyers circulaires associés à d'autres vestiges.

Un des deux foyers de *La Roureda*, au Boulou [site n° 20], est associé à un silo (Vignaud 2006).

- Foyers quadrangulaires non associés à d'autres vestiges ou paléosol.

Les deux foyers quadrangulaires du Chemin de Torremila-La Bergerie, à Perpignan [site n° 16], ont été découverts isolés et très éloignés l'un de l'autre (Pezin 2008, 11).

- Cas particulier.

Les deux foyers circulaires mis au jour au *Puig Dallat*, à Bages [site n° 22], se situent l'un, au centre d'un fond de cabane de plan rectangulaire à deux absides, et l'autre, à l'extérieur à proximité de l'unité domestique (fig. 5) (Vignaud *et al.* 2007).

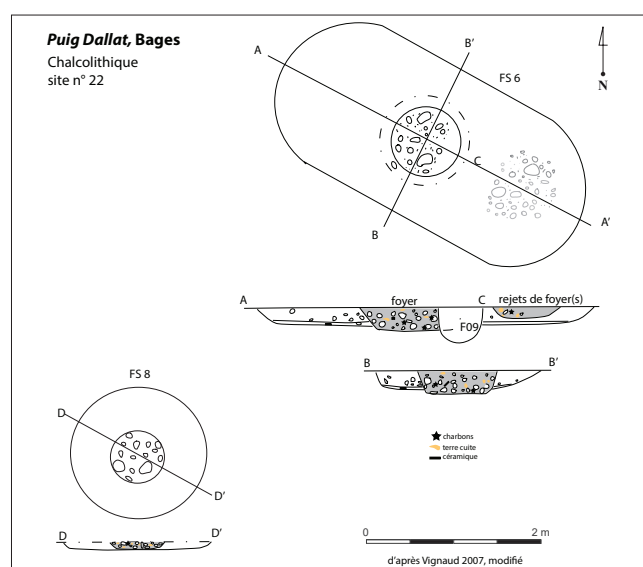


Figure 5 : Puig Dallat, Bages.

4.3. Découvertes avec trois foyers

Dans 3 cas, sur 58 découvertes (5,17 %), trois structures de combustion à pierres chauffées ont été mises au jour. Ces exemples ont été repérés lors d'opérations de diagnostics archéologiques.

- Foyers non associés à d'autres vestiges ou paléosol.

Les trois foyers circulaires des Vinyes d'en Cavaillé, au Boulou [site n° 17], sont alignés sur 12 m, avec un écart entre eux d'environ 0,75 m (Polloni 2011). Les trois foyers de la ZAC Regals, à Canet [site n° 40], se concentrent sur un même secteur. Ils ont été datés par radiocarbone entre 2 817-2 636 cal BC, donc du Néolithique final (Poirier 2021).

- Cas particulier.

Le site du Domaine de *La Teulerie* [site n° 45], à Saint-Genis-des-Fontaines, a fait l'objet d'un diagnostic et d'une fouille par la suite. Lors du diagnostic, on a pu observer une concentration de 3 foyers associés à 2 fosses et un ensemble de 8 trous de poteaux (Kotarba, Polloni 2018, Kotarba 2018). À ce jour et à notre connaissance, les résultats de la fouille n'ont pas été publiés.

4.4. Découvertes à quatre foyers

Dans 6 cas, sur 58 découvertes (10,34 %), quatre structures de combustion à pierres chauffées ont été mises au jour. Dans trois cas, la découverte a été effectuée lors d'une opération de diagnostic archéologique ; la quatrième correspond à une fouille.

- Foyers non associés à d'autres vestiges ou paléosol.

Sur le site des *Xinxetes*, à Saint-Cyprien [site n° 10], deux foyers circulaires, d'environ 1,20 m de diamètre, ont été découverts à moins d'1,50 m l'un de l'autre. Ils sont probablement contemporains. À ceux-là, il faut rajouter un foyer circulaire et un foyer ovale (Kotarba, Vignaud 2001). Les quatre foyers du site du *Pla de Nidoleres* 502, à Tresserre [site n° 24], se concentrent sur une aire de 25 m de côté (Jandot 2011). Les quatre foyers du site de *Negabous sud*, à Argelès [site n° 30], se concentrent sur une aire de 25 m de côté (fig. 6) (Toledo i Mur *et al.* 2022b).

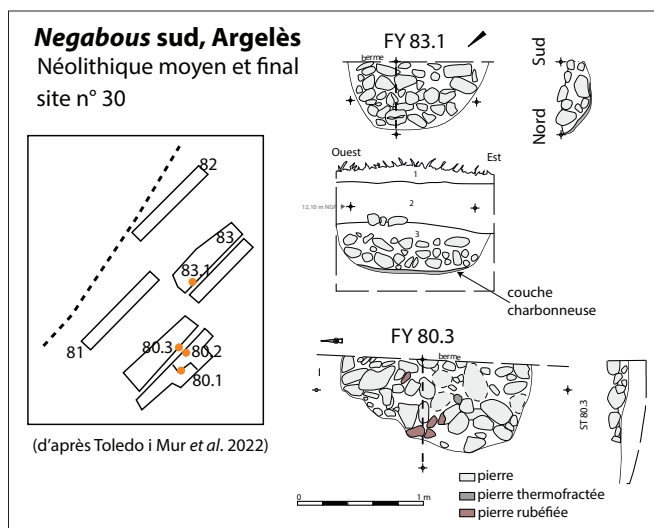


Figure 6 : *Negabous sud*, Argelès-sur-Mer.

Trois des quatre foyers du site de *Sant Salvador* 434/ 895, à Trouillas [site n° 42], se présentent alignés dans une même tranchee, espacés entre 4 et 5 m (Kotarba *et al.* 2009a). Les foyers néolithiques des Aybrines, à Thuir [site n° 55], se trouvent dispersés parmi les vestiges de la fin du premier âge du Fer et de l'Antiquité (Da Costa 2020, Da Costa, Dunyach rapport en cours). Le site du *Mas d'en Ramis*, à Banyuls-des-Aspres [site n° 57], a livré 4 foyers en deux opérations distinctes, séparés de 300 m. L'un est une grande structure de 12 m² de surface, située du côté oriental de la ligne LGV et les 3 autres, circulaires de taille modeste, se trouvent du côté occidentale, éparpillés sur 2 500 m² (Jandot, Kotarba 2012 b ; Bénézet, Lambert 2014).

4.5. Découvertes à cinq foyers

Dans 3 cas, sur 58 découvertes (5,17 %), cinq structures de combustion à pierres chauffées ont été mises au jour. Dans ces trois cas, la découverte a été effectuée lors d'opérations de diagnostics archéologiques.

- Foyers non associés à d'autres vestiges ou paléosol

Le site des *Esclauses I*, à Millas [site n° 28], montre cinq foyers, dont quatre circulaires et un longiligne. Ils ont été vus dans une même tranchee sur une longueur d'environ 40 m, formant deux concentrations séparées par près de 30 m. La première concentration concerne 2 foyers circulaires et le longiligne ; la deuxième, réunit les deux autres foyers circulaires. À noter que le foyer longiligne présente des traces de rubéfaction sur ces parois. Ils sont datés de la Préhistoire récente ou Bronze final III, si l'on tient compte de sa proximité au site de *Les Esclauses I* (Bénézet, Illes 2016).

- Foyers associés à d'autres vestiges ou à des paléosols.

Le site du Plateau des Pradels, au Boulou [site n° 4], correspond à un habitat – atelier de silex du Néolithique moyen. Trois foyers circulaires se présentent alignés sur 25 m, dans 2 tranchées différentes (fig. 7). Ils sont associés à deux fosses et un trou de poteau. Le troisième foyer est associé à quatre trous de poteau et à une fosse tandis que le cinquième, se trouve à proximité d'un trou de poteau (Vignaud 2007).

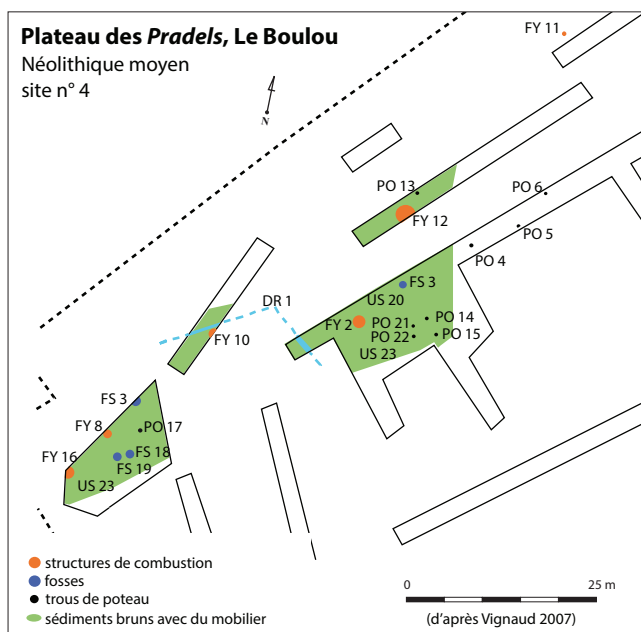


Figure 7 : Plateau de Pradels, Le Boulou.

Le site du *Pla de l'Homme Mort*, à Baho [site n° 35], découvert lors d'un diagnostic, a mis au jour 32 structures, dont 5 foyers à pierres chauffées (FY36, 33, 28, 56, 53) associés à des sols, des silos, des fosses, des trous de poteau. La tranchee 32 a fait l'objet d'un deuxième décapage (fig. 8) ; on y observe deux foyers (FY53, FY56), avoisinant ce qui ressemble à une tranchee sablière (ST54). Les cinq foyers à pierres chauffées sont sub-circulaires ou nettement ovalaires (FY56 et FY53), d'un diamètre moyen d'1,30 m. Leur profondeur, pour ceux qu'ont été explorés (FY28, FY36, FY56, FY53) est en moyenne de 0,14 m. Les charbons sont bien présents à la base, par contre il n'a pas été observé de rubéfaction sur le fond ou sur les parois. À noter que FY56 comporte dans son périmètre (et plus particulièrement à la base) des cailloux légèrement plus gros en guise de parements ou de dallage (Vignaud *et al.* 2004 a, 19-20, fig. 13).

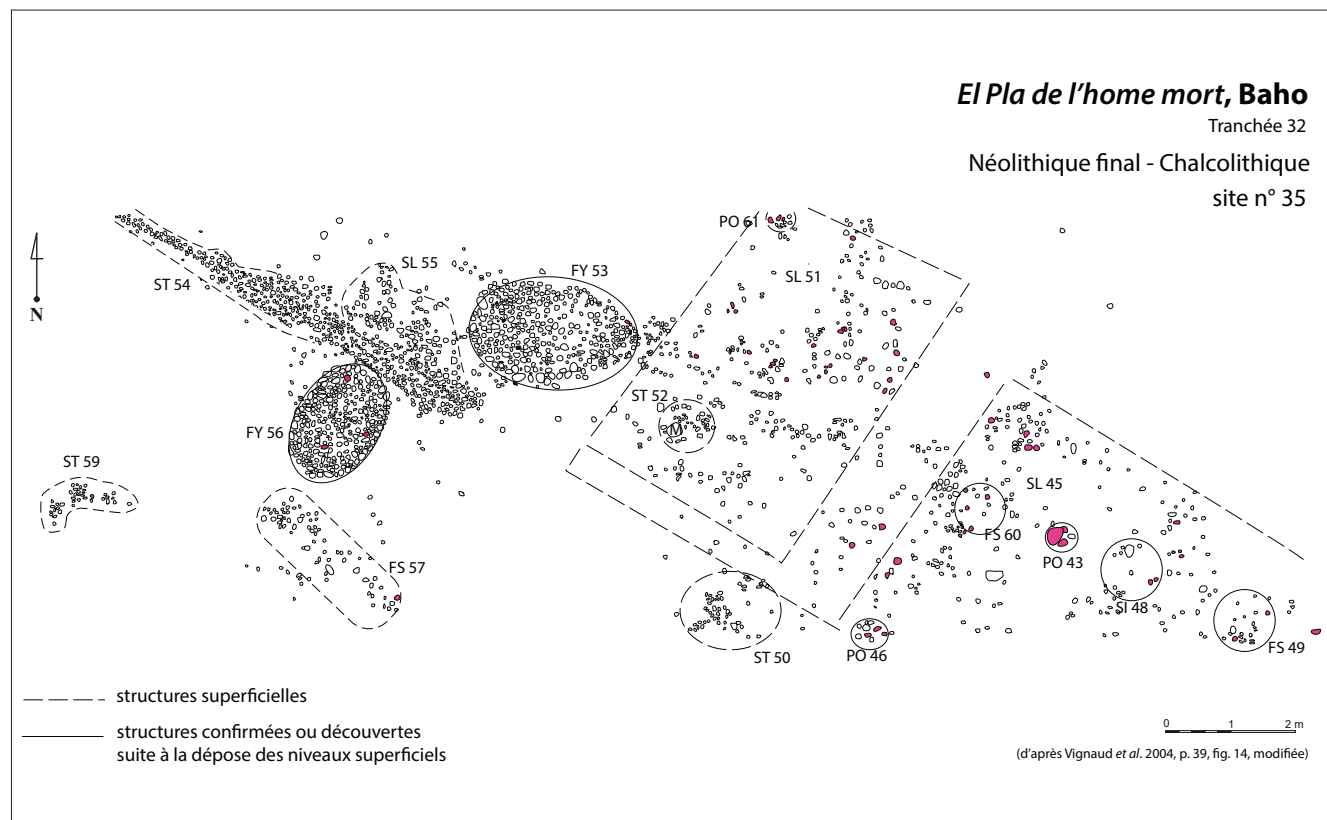


Figure 8 : El Pla de l'Home mort, Baho.

4.6. Sites avec dix foyers

Sur 58 découvertes, deux sites réunissent 10 structures de combustion à pierres chauffées (3,44 %).

Cas particuliers.

- Le Mas Domenech 464, à Trouilllas [site n° 2], est un habitat du Néolithique ancien et moyen. Le diagnostic a dévoilé un foyer associé à 2 groupes de 3 et 4 silos ainsi que de 5 fosses, 2 silos supplémentaires et 1 trou de poteau (**fig. 9**). La fouille a mis au jour 9 foyers circulaires ou ovales. On signale un recoupement : le foyer FY13A (circulaire, 0,70 m de diamètre) recoupe le foyer 13B (circulaire ; 1,80 m de diamètre). Trois autres foyers circulaires (diam. : entre 0,98 et 1,40 m) se présentent alignés, avec un écart de 2 m. À proximité, se trouve un foyer ovale de dimensions assez conséquentes (2,35 x 2,60 m) (Vignaud, Raux 2011 ; Kotarba et al. 2014).

- La Carrerrassa, à Perpignan [site n° 8], est un habitat groupé du Bronze ancien. Il associe six grands foyers (de dimensions comprises entre 1,75 et 2,15 m de côté, creusés en batterie) à quatre autres foyers de petite taille (diamètre entre 0,65 et 1 m) Les structures de combustion s'accompagnent de fosses et de trous de poteau (**fig. 10**) (Vignaud et al. 2004b).

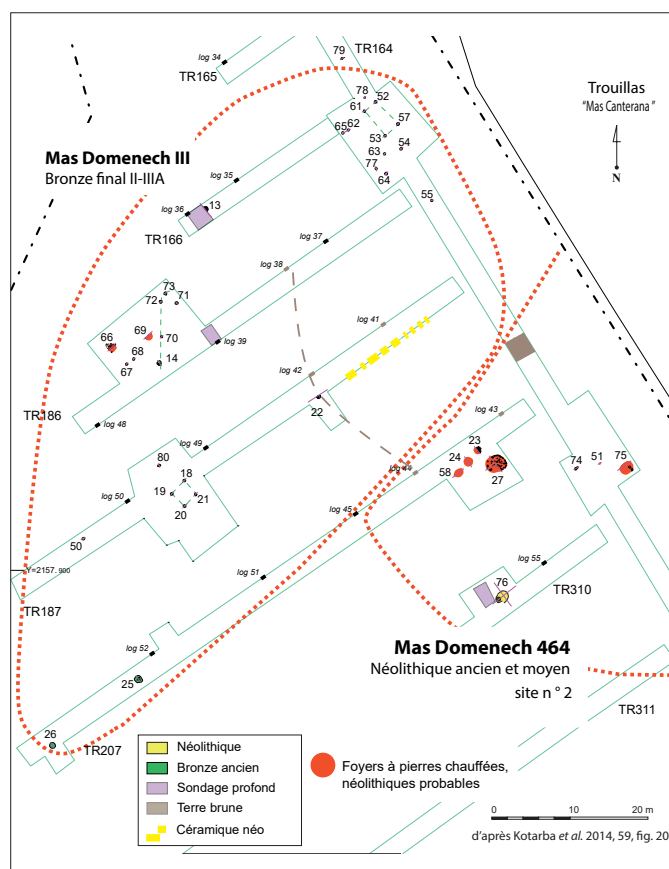


Figure 9 : Mas Domenech, Trouilllas.

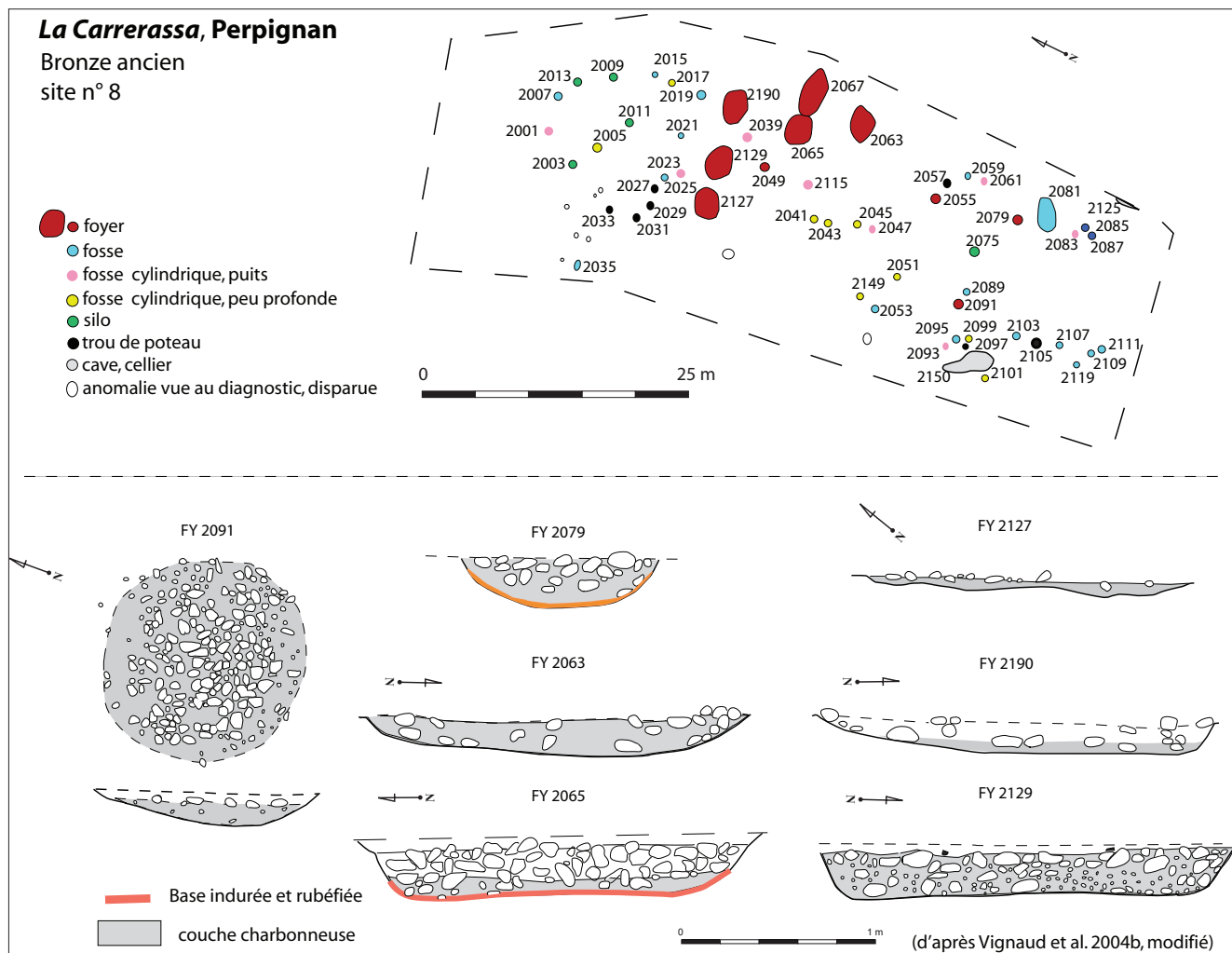


Figure 10 : La Carrerassa, Perpignan.

4.7. Les sites réunissant entre onze et seize foyers

L'étude documentaire recense un site ayant livré 11 structures de combustion : la Zac Orlina-PAE Saint-Charles, à Perpignan [site n° 33] (Dominguez *et al.* 2021). *El Camp del Viver*, à Baho [site n° 1] qui en a fourni 12, ainsi que le site du *Bosc de Villeclare*, à Laroque-des-Albères [site n° 58] (Toledo i Mur *et al.* 2015 ; Vignaud *in* Kotarba 1998 b).

Deux sites réunissent treize foyers chacun : Mas Couret, à Saleilles [site n° 13] et Le Pla II, à Villelongue-dels-Monts [site n° 7] (Alessandri 1997 et Vignaud 1997 ; Vignaud 2002). Enfin, 16 foyers ont été découverts sur le site d'*Els Aspres del Paradis*, à Corneilla-del-Vercol [site n° 27] (Toledo i Mur *et al.* 2017a ; Roguet 2018).

En dehors de la découverte de la ZAC Orlina-PAE Saint-Charles, à Perpignan, faite lors d'un diagnostic, les quatre autres sites ont fait l'objet d'une fouille. Dans tous les cas, sauf celui d'*El Camp del Viver* à Baho, les foyers sont associés à d'autres structures.

- *Foyers non associés à d'autres vestiges ou paléosol* :

- *El Camp del Viver*, à Baho. Lors de la fouille extensive 11 foyers ont été fouillés ; à ceux-là, il faut rajouter un foyer du même type découvert et fouillé lors du diagnostic (fig. 2 et fig. 11). Ces foyers, datés par radio carbone du Néolithique final, se trouvent repartis dans une bande de 60 par 20 m, notamment en groupes de 2 et de 3.

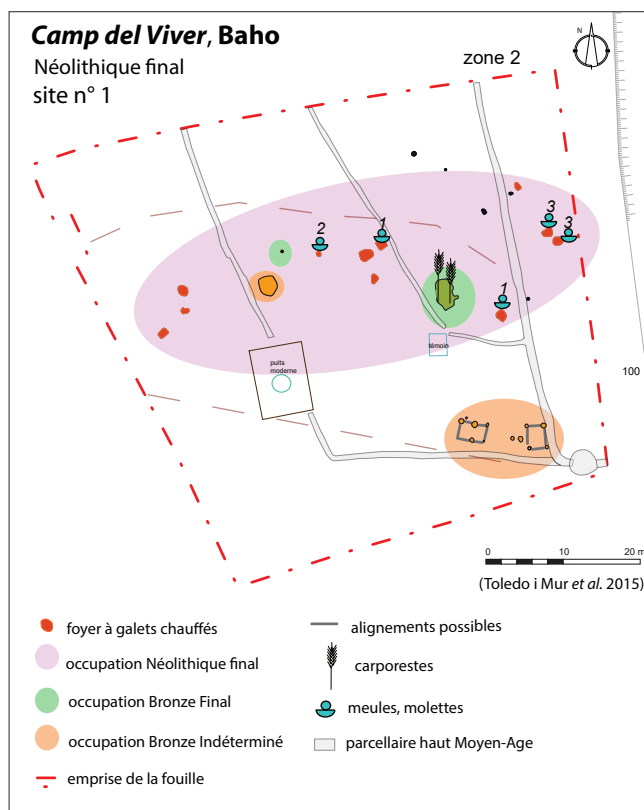


Figure 11 : El Camp del Viver, Baho.

La fouille n'a pas reconnu d'autres vestiges de cette période. La zone où se situent ces foyers, a été occupée à posteriori à plusieurs reprises : au Bronze ancien, au Bronze final et à la période médiévale. Ces installations auraient arasé les vestiges néolithiques.

Les foyers à galets chauffés se caractérisent par l'installation d'une couche de galets à même le sol, dans une légère dépression, sinon de plusieurs couches de galets dans une fosse, où l'on aurait mis le feu. Les foyers bien conservés d'*El Camp del Viver* se structurent entre 1 et 3 niveaux de galets, sans couche de charbon intermédiaire. De plan circulaire ou ovalaire, leurs diamètres ou leur longueur mesurent environ 1,40 m et 1,90 m. Les galets présentent des traces de rubéfaction et ont éclaté à cause du feu. Parmi les galets chauffés, il y a des meules et des molettes (Toledo i Mur *et al.* 2015).

- Foyers associés à d'autres vestiges ou à un paléosol

- *Zac Orlina-PAE Saint-Charles*, à Perpignan [site n° 33]. Le diagnostic a observé une période d'occupation allant du Néolithique moyen-final au Bronze ancien-moyen. Sont attestés sept foyers à pierres chauffées et quatre incertains à cause de leur état de conservation sommaire. Leur datation reste floue. Les plans des foyers sont circulaires (4 cas), ovale (1 cas) et rectangulaires aux angles arrondis (3 occurrences) de taille conséquente, entre 2,30 et 3,30 m de côté (Dominguez *et al.* 2021, 36-44).

- *Mas Couret*, à Saleilles [site n° 13]. Le site est daté du Néolithique final-Chalcolithique (Campaniforme). Les foyers à pierres chauffées occupent majoritairement la partie centrale, la plus épaisse, du sol d'occupation ; un seul se trouve en périphérie (FY8131). De plus, six d'entre eux (FY8123, 8127, 8143, 8139, 8137 et 8145) se trouvent alignés selon un axe où ils se rangent même de manière rythmée, semblant respecter un écartement canonique (Alessandri 1997, 10). L'alignement de 6 de ces structures de combustion se développe sur une trentaine de mètres, avec un écart d'environ 5 m (**fig. 12**). Au total on recense 13 foyers globalement identiques. Leurs diamètres varient entre 1,10 et 1,55 m, sauf les 2,10 m du FY8131. Leur profondeur oscille entre 0,10 et 0,31 m (moyenne de 0,18 m). Leur profil concave est doux avec un fond très légèrement incurvé, sinon le plus souvent plat. Leur comblement, très similaire, est constitué de 2 unités stratigraphiques principales. La partie supérieure se caractérise par des cailloux de taille comprise entre 0,05 et 0,13 m dont un certain nombre d'éléments de meunerie (meules, molettes). Ces structures de combustion sont à rattacher au Néolithique final-Chalcolithique (céramique à grosse anse, téton, cordons, tesson à décor campaniforme). Parmi le mobilier hors stratigraphie on compte un cordon et un tesson campaniforme pyrénéen (Vignaud 1997, 11).

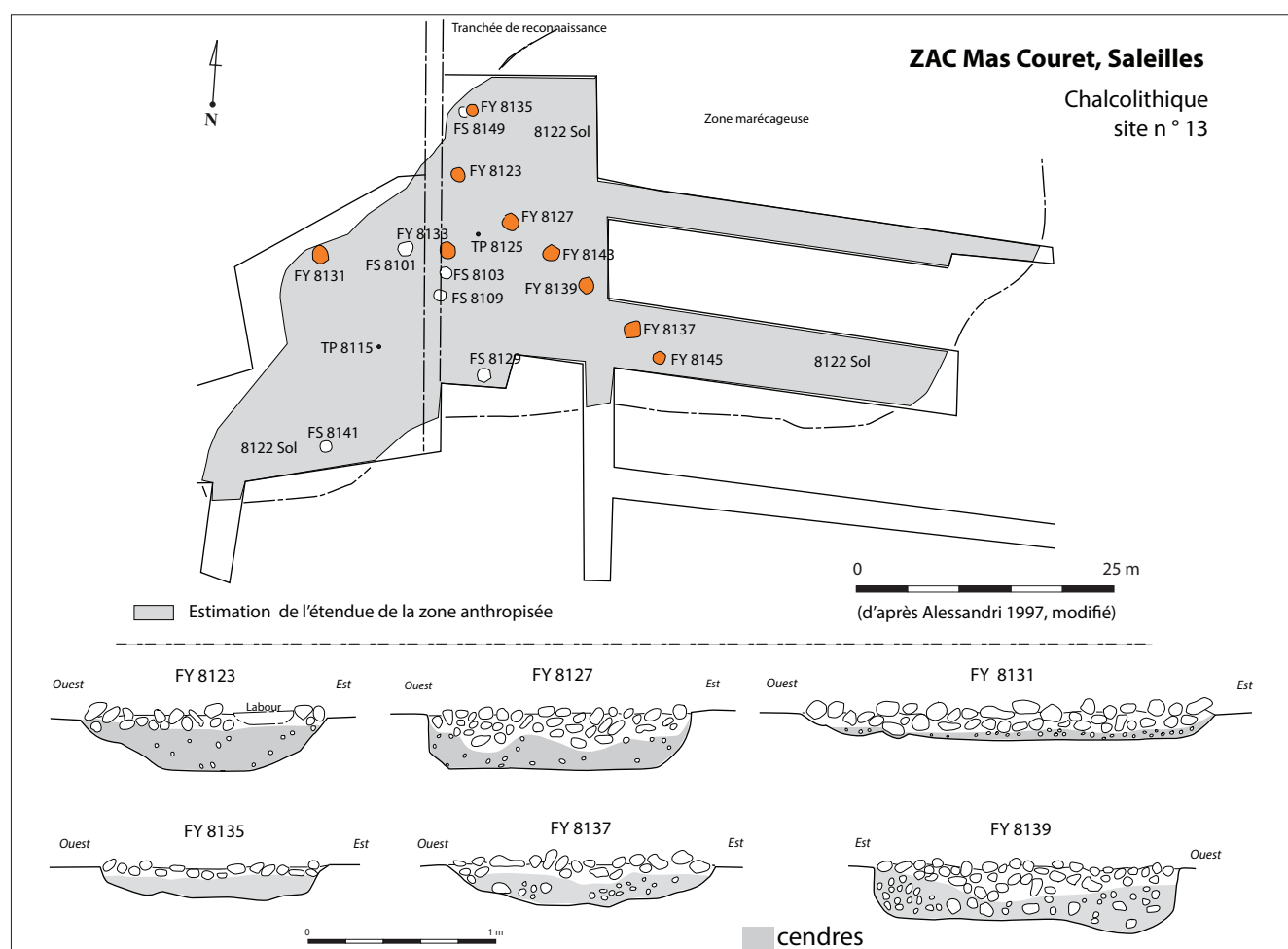


Figure 12 : ZAC Mas Couret, Saleilles.

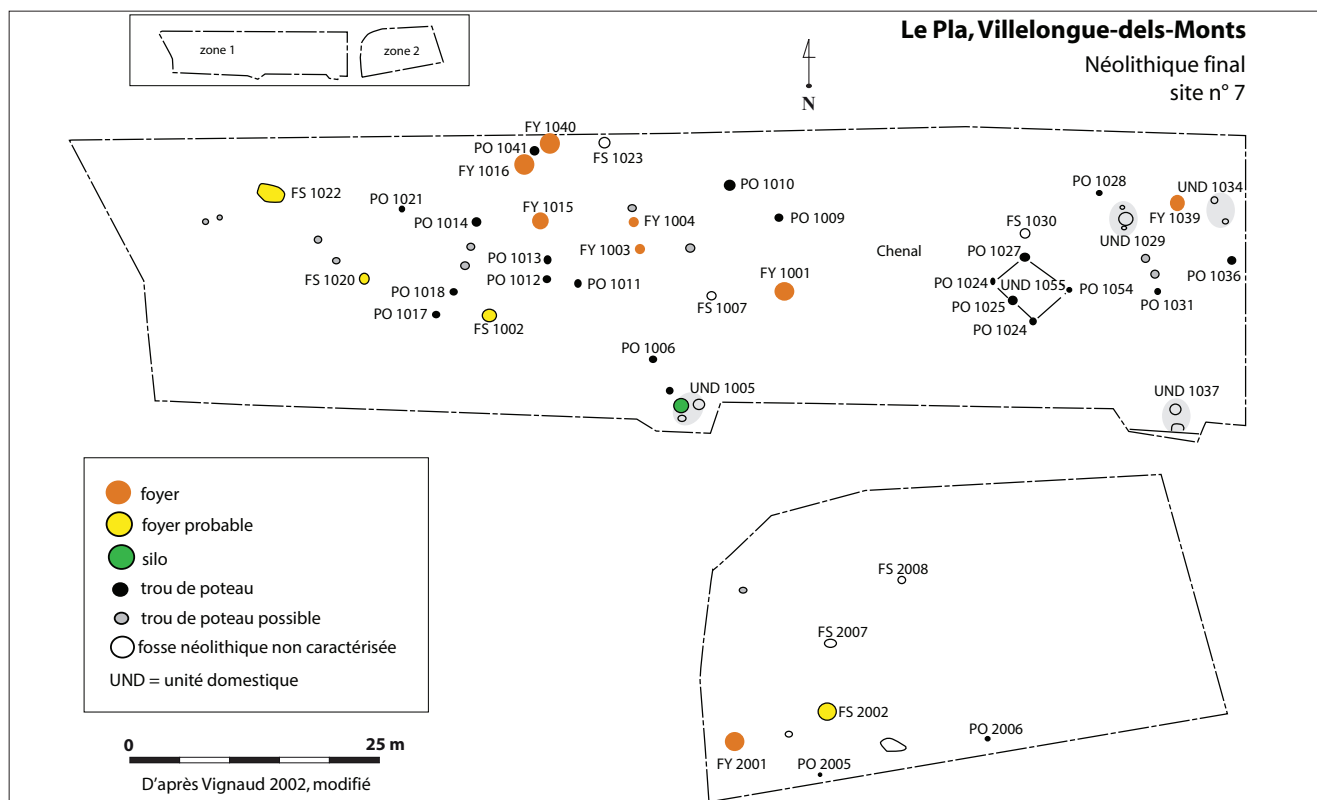


Figure 13 : Le *Pla*, Villelongue-dels-Monts.

- Le Pla II, à Villelongue-dels-Monts [site n° 7]. Cet habitat groupé du Néolithique final comporte 8 structures de combustion à pierres chauffées attestées et 5 de probables (**fig. 13**). Elles côtoient des fosses et des trous de poteau. De plan circulaire, leur diamètre varie entre 0,80 et 2 m (Vignaud 2002, p.10-13).

- *Els Aspres del Paradís / El Camí del Paradís*, à Corneilla-del-Vercol [site n° 27]. L'occupation du Néolithique final réunit 10 structures de combustion à galets chauffés citées par le fouilleur (Roguet 2018), en plus des 5 foyers et 1 four à pierres chauffées trouvés lors du diagnostic précédant la fouille (Toledo *et al.* 2017). Les structures de combustion fouillées lors du diagnostic sont de plan circulaire et leur diamètre oscille entre 0,80 et 1,20 m. À partir des résultats de la fouille, ayant livré plusieurs structures en creux (3 fosses indéterminées, 10 foyers à pierres chauffées et une structure de combustion fossoyée), celles-ci sont à rattacher à une fonction domestique des lieux durant le Néolithique. Cette hypothèse de fonction domestique se trouve renforcée par la découverte d'un matériel de mouture conséquent, par l'identification d'indices d'aménagements en terre crue et par la présence d'un vase de stockage situé immédiatement sous les indices mentionnés (Roguet 2018, 23).

Nota Bene : Pendant la Journée archéologique départementale d'octobre 2022, lors de la présentation de la fouille qu'il a menée, Guillaume Roguet (Acter) recense 13 foyers à galets chauffés néolithiques, à rattacher à une fourchette comprise entre 3950-3790 cal BC.

- *Bosc de Villeclaire*, à Laroque-des-Albères [site n° 58]. Le diagnostic sur la parcelle 1338, concernée par la déviation de Saint-Génis-des-Fontaines, a mis au jour 12 foyers de plan circulaire. Pour dix d'entre eux, les pierres ont été installées dans des creusements circulaires d'environ 1,10 m et d'une profondeur moyenne de 14 cm. Le diamètre des fosses des deux autres est moindre (0,75 m) mais elles sont plus profondes (0,24 m). Le niveau de galets, thermofractés, est composé généralement d'un seul lit, bien compacté. Les foyers, répartis sur une surface d'environ 1 200 m², se concentrent parfois par groupes de 2 ou 3 (**fig. 14**). La fosse 32 a livré quelques fragments de panses atypiques. Le site est attribué au Néolithique final-Chalcolithique (Vignaud *in* Kotarba 1998b, 24-26).

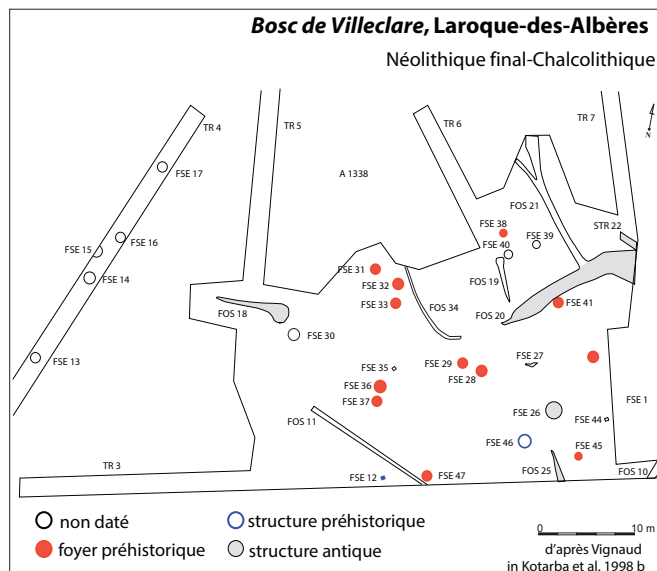


Figure 14 : *Bosc de Villeclare*, Laroque-des-Albères.

4.8. Sites regroupant 23 et 25 foyers

Deux sites concentrent entre 23 et 25 foyers à pierres chauffées. Le premier est celui de *Lo Trouil*, à La Cluse Basse [site n° 21], il a été mis au jour lors d'un diagnostic (Vignaud 2004a, p. 8-9,10 et tableau récapitulatif, Vignaud 2005a). Le deuxième *El Camí de la Coma Serra*, à Perpignan [site n° 26] a fait l'objet d'une fouille (Toledo i Mur *et al.* 2017b). Dans les deux cas les foyers à pierres chauffées sont associés à d'autres structures.

- Foyers associés à d'autres vestiges ou à un paléosol.

- *Lo Trouil*, à La Cluse Basse [site n° 21]. Les structures de combustion à pierres chauffées sont au nombre de 23 (fig. 15). Elles ont toutes des aspects et des compositions identiques, les variantes enregistrées étant subordonnées à l'état de conservation (diamètre et profondeur). La structure type est un creusement circulaire de 1,05 m de diamètre, aux parois semi-abruptes et au fond plat ou très légèrement en cuvette. Les cailloux ne sont pas, ou peu, calibrés. Quelques traces de rubéfaction sont présentes sur les parois et le fond de la structure. L'on retrouve constamment, presque à la base de la structure, un important niveau charbonneux. Le comblement est stérile ; seuls quelques tessons ont été retrouvés dans le niveau supérieur ou d'abandon. Aucun élément de macro outillage n'est à signaler. Cet ensemble (de 23 structures de combustion à pierres chauffées) est disséminé sur un espace limité, sans organisation évidente. La présence d'une anse à pucier semble rattacher ces vestiges au Bronze moyen (Vignaud 2004a, p. 8-9,10 et tableau récapitulatif, Vignaud 2005a).

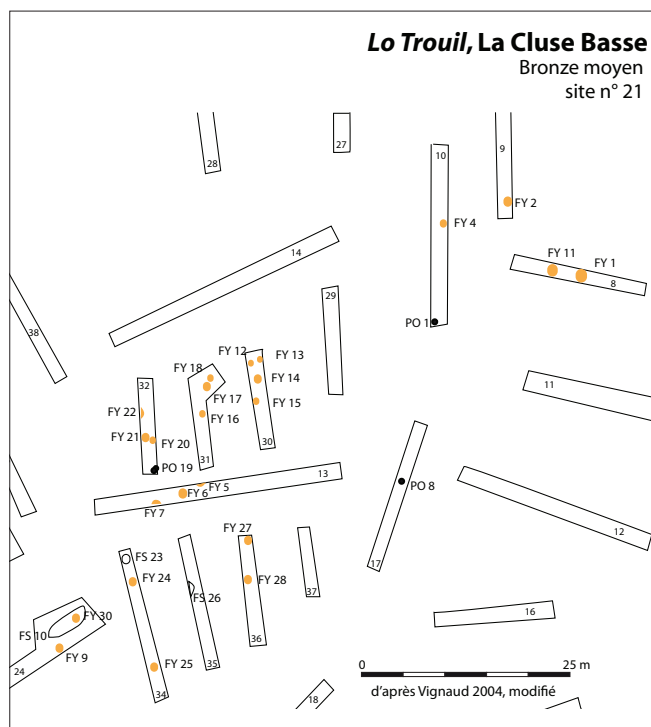


Figure 15 : *Lo Trouil*, La Cluse Basse.

- *El Camí de la Coma Serra*, à Perpignan [site n° 26]. La fouille extensive a mis au jour une structure de combustion monumentale (fig. 2), ainsi que vingt foyers à pierres chauffées classiques et quatre fours à pierres chauffées (Toledo i Mur *et al.* 2017b et dans ce même bulletin A. Toledo i Mur, 2022b).

Parmi les 20 foyers à galets chauffés recensés sur le site, onze d'entre eux se situent dans la zone 2 ; 8 dans la zone 1 et seulement 1 dans la zone 3. Les galets étaient installés dans des cuvettes dont la profondeur varie entre 0,12 et 0,42 cm. Mis à part le foyer FY11, rectangulaire, les foyers à galets chauffés ont un plan circulaire (9) ou ovale (10). Les diamètres des foyers à galets à plan circulaire mesurent environ 0,35 m (1), 0,60 à 0,80 m (2), 0,90 à 1 m (5) et 1,25 à 1,30 m (2). En ce qui concerne les foyers à galets à plan ovale, la longueur maximale oscille entre 0,60 et 0,80 m dans 2 cas, 1 m et à 1,20 m dans 3 cas, 1,45 et 1,50 m dans 2 cas, et elle est de 2,50 m dans 2 cas. Le foyer rectangulaire FY11 mesure 2 m sur 0,42 m et la cuvette où il a été aménagé à une profondeur de 0,15 m.

Quatre de ces foyers ont livré du mobilier céramique qui permet de les rattacher au Néolithique moyen. Huit ont livré des tessons de céramique modelée attribués à une fourchette chronologique large, comprise entre le Néolithique et l'âge du Bronze. Aucun ne peut être rattaché avec certitude à l'occupation du Bronze ancien. Les datations radiocarbone effectuées sur des charbons de bois (issus de 4 de ces foyers) datent les foyers FY205 et 231 de deux phases distinctes du Néolithique moyen. Les résultats pour les échantillons fournis par les foyers FY7 et FY210 les situent respectivement dans le Néolithique final et dans le Bronze moyen. Or aucun mobilier de ces deux phases n'a été découvert. Il est certain que la zone a été fréquentée à ces deux périodes : les charbons des bois concernés en témoignent.

Sur le site il existe quatre fours à galets chauffés (FR321, 332, 334 et 342). Ils sont presque alignés sur une distance de 8 m dans la zone médiane du site. Seul le four FR334 a livré du mobilier céramique daté du Néolithique moyen. Les résultats des datations radiocarbone effectuées sur des charbons de bois issus de leur comblement les datent également du Néolithique moyen, ce qui témoigne de leur contemporanéité (respectivement 3950-3765/3720-3715 ; 3955-3770 ; 3955-3780 ; 3955-3770 cal BC).

4.9. Un ensemble de 38 foyers.

Le site du Néolithique moyen d'*El Cortal d'en Quirc*, au Boulou [site n° 11] a fait l'objet de plusieurs interventions entre les années 1989 et 2018 (Vignaud 1989 et 1990a ; Toledo i Mur *et al.* 2018a). En 2019, le site a fait l'objet d'une fouille ; les prémices de cette dernière intervention ont été publiées (Gaillard 2019). *Nota bene* : Lors de la Journée archéologique

départementale d'octobre 2022, Arnaud Gaillard (Acter) a présenté les résultats de cette fouille. Il mentionne 43 foyers néolithiques de forme circulaire, d'1 m de diamètre, situés à l'écart du bâtiment à abside sur poteaux de 25 m de long.

Les interventions d'Alain Vignaud des années 1989 et 1990 ont mis au jour 8 structures de combustion à pierres chauffées, circulaires, d'un diamètre de 1,20 m et d'une profondeur de 0,50 m en moyenne. À une exception près, des meules et/ou de molettes, entières ou fragmentées, faisaient partie de la couche de pierres chauffées. Dans la plupart des cas, une couche charbonneuse, plus ou moins épaisse, tapissait le fond de la fosse, en-dessous de la couche de pierres. Toutes ces structures de combustion ont fourni des fragments de céramiques (barrettes multiformes, mamelons, anses). Certaines ont livré également des éléments en silex, dont une armature trapézoïdale.

Nous ne tiendrons pas compte des structures de combustion observées lors du diagnostic de 2018, puisque ces mêmes parcelles ont fait l'objet d'une fouille extensive en 2019 (Gaillard 2019). Celle-ci a dévoilé 90 aménagements assurément néolithiques. Cet ensemble est composé pour un tiers par des foyers à pierres chauffées, pour un autre tiers, par des fosses de plan et de dimensions variés et enfin, par de probables trous de poteau.

Les foyers à pierres chauffées sont généralement de plan circulaire. Leurs diamètres moyens sont compris entre 1 et 1,5 m (fig. 2). Ils impliquent le plus souvent l'usage de galets de gros modules, dont les plus imposants forment globalement une couronne périphérique. Dans certains cas, ces aménagements sont recouverts par des rejets domestiques (présence de nombreux tessons de céramiques) matérialisant leur abandon. Certains foyers paraissent avoir été abandonnés tel quel, après une dernière chauffe, tandis que d'autres semblent avoir été partiellement démantelés avant leur abandon. Ces prélèvements volontaires concerneraient préférentiellement les grands blocs composant la couronne périphérique dans le but probable de reconstituer un nouveau foyer.

4.10. Deux ensembles de 73 et 76 foyers

- *La Colomina*, Villeneuve-de-la-Raho (Néolithique moyen) [site n° 6]

Le site a été découvert lors d'un diagnostic archéologique réalisé en 2013 (Toledo i Mur, Kotarba 2013). Postérieurement, il a fait l'objet d'une fouille. Les informations ci-dessous proviennent de cette dernière intervention (Polloni *et al.* 2019, 188-190).

Les structures de combustion à galets chauffés constituent plus de la moitié des aménagements du

Néolithique mis au jour à *La Colomina*. Les foyers de plan circulaire ou ovale sont les plus nombreux (38 % et 36 %), mais il en existe à plan quadrangulaire, oblong ou à contour irrégulier. Dans l'ensemble, la longueur des foyers oscille entre 0,70 m de long pour le plus petit et 3,30 m de long pour le plus grand (longueur moyenne : 1,50 m). Ils sont conservés à des profondeurs comprises entre 0,06 et 0,44 m (profondeur moyenne : 0,23 m). Les fosses, dans lesquelles ces foyers ont été installés, ont un profil en cuvette avec des parois évasées, voire quasi verticales dans certains cas. Leur fond est plat ou légèrement concave, parfois même irrégulier. Notons que les parois, comme le fond des fosses, sont rarement rubéfiées.

Globalement, les structures de combustion à galets chauffés ont un comblement assez similaire, constitué de deux niveaux distincts. Le fond de la fosse est tapissé d'un niveau charbonneux ou cendreuse mêlé à du sédiment, et épais de 2 à 28 cm. Dans quelques cas, nous avons mis au jour des restes de bûches brûlées.

Ce niveau charbonneux est surmonté d'un niveau de galets, voire de deux niveaux de galets superposés dans quelques rares cas (ex. FY2019). Quand ils sont bien conservés, ces foyers présentent une densité importante de galets. Ceux-ci sont repartis sur toute la surface du creusement. L'épaisseur de ce niveau de galets varie entre 8 et 36 cm. Ces galets montrent des degrés de chauffe variables. Certains sont rougis par le feu, d'autres ont éclaté sur place sous l'effet de la chaleur.

Notons que 14 foyers à galets chauffés ne comprennent qu'un seul niveau de comblement associant galets et charbons. *A contrario*, quelques structures de combustion montrent un comblement un peu plus stratifié : soit elles comportent un niveau de comblement épais de 30 à 34 cm sous le niveau charbonneux (2 cas), soit elles présentent un niveau de comblement, épais de 8 à 15 cm, au-dessus du niveau de galets (5 cas). Dans le premier cas (présence d'un niveau exempt de charbons sous le niveau charbonneux), nous pouvons suggérer que la fosse n'a pas été creusée spécifiquement pour l'installation du foyer, mais qu'une fosse existante, déjà comblée en partie, a été réutilisée pour y installer une structure de combustion » (Polloni *et al.* 2019, 188-190).

Parmi les 73 foyers à galets chauffés mis au jour sur le site, 53 % ont livré des tessons céramiques, 30 % contenaient de l'industrie lithique, 22 % du macro-outillage et 1 % des restes de faune. Il convient de noter que dans le foyer FY1039, les tessons étaient disposés à plat au centre de la structure, sur le lit de galets. Enfin, des fragments de meules, de molettes et/ou des broyeurs, étaient mêlés aux couches de galets.

- Trompette Basse, Montesquieu-des-Albères [site n° 3].

L'ensemble des vestiges mis au jour est constitué uniquement par des structures en creux datées du Néolithique ancien et moyen (Vignaud *et al.* 2014). Les vestiges découverts se concentrent à deux endroits, séparées par une zone d'une vingtaine de mètres vierge de toute structure (fig. 16). La zone 1, située à l'est, concentre exclusivement des structures de combustion à galets chauffés de différentes morphologies (Vignaud *et al.* 2014, 33). En ce qui concerne les vestiges de la zone 2, les 5 foyers, les 3 trous de poteaux et les 19 silos sont rassemblés sous forme de 5 unités domestiques (UND) (Vignaud *et al.* 2014, 67-77).

Les foyers de la zone 1.

À partir de leurs plans et leurs dimensions, A. Vignaud distingue des probables foyers, des foyers circulaires de petite taille (diamètre jusqu'à 1 m), des foyers circulaires de taille moyenne (diamètre compris entre 1,01 et 1,80 m), des foyers circulaires doubles, des foyers rectangulaires avec ou sans abside et des foyers sub-circulaires ou sub-rectangulaires de grande taille. Les foyers rectangulaires avec ou sans abside se caractérisent par un plan rectangulaire à grande longueur. Les foyers de ce type sont : FY3, FY7, FY15 et FY22 (zone 1) et FY100 (zone 2).

Dans la zone 1, on recense 11 structures du type foyers sub-circulaires ou sub-rectangulaires de grande taille (FY2, 8, 10, 12, 13, 21, 26, 33, 35, 61 et 64) (fig. 15). Trois possèdent un petit appendice, constitué par une modeste fosse, de 0,50/0,60 m de diamètre, pour une dizaine de centimètres de profondeur, tangente et unie à la structure. Ces appendices, moins profonds que la structure principale, sont également pourvus en pierres, présumées de chauffe, identiques à celles comblant l'aménagement principal, suggérant que l'ensemble fonctionnait de pair (FY33, 35 et 64). Ces appendices ne se trouvent qu'associés à des foyers de grandes dimensions, distinguant peut-être un fonctionnement particulier (Vignaud *et al.* 2014, 36-67).

Fonction des foyers à pierres chauffées.

Les fosses à pierres chauffées occupent la totalité de la zone 1, à l'exclusion de tout autre aménagement. Les foyers peuvent se regrouper en quatre concentrations principales, se déployant du nord-est au sud-ouest. Chaque ensemble intègre globalement tous les types précédemment décrits (FY de petite taille, de taille moyenne, rectangulaire ou de grande taille sub-circulaire ou sub-rectangulaire). Au vu des disparités des tailles, on peut envisager que ces fonctionnements soient divers, à chaque activité correspondant éventuellement un type de structure.

Les seuls documents particuliers permettant de mieux cerner ces activités ne sont attestés que dans deux foyers différents, distants de près de 50 m. L'un

circulaire de petite taille (FY25), et le second sub-rectangulaire de grande taille (FY13). Il s'agit de galets encochés, généralement interprétés comme poids, lestages de filets de pêche. Ce rapprochement est d'autant plus recevable que le site se trouve en bordure du Tech, et que ce type d'ustensile a été constamment découvert sur des sites implantés à proximité de cours d'eau. On peut donc estimer qu'au moins une partie de ces aménagements soit dévolue au traitement de la pêche, probablement par le séchage/fumage du poisson en vue de sa conservation.

La présence d'éléments de meunerie sur ces secteurs de foyers, au niveau supérieur, pourrait également suggérer une autre piste : soit ces outils, provenant éventuellement de la zone d'habitat toute proche, ont été réutilisés pour alimenter les foyers au même titre que les roches banales comblant ces structures, soit ces éléments sont ici en situation « primaire » signalant sur le site, à proximité des foyers, des activités en relation avec le traitement des grains et leur mouture (séchage, grillage, transformation...). Que cette activité soit unique ou diversifiée, synchrone ou plus étalée dans le temps, il ne fait aucun doute que ces concentrations distinguent un secteur particulier, voué à l'économie, qu'elle soit de subsistance, artisanale ou commerciale (Vignaud *et al.* 2014, 267-268).

Zone économique (zone 1) et zone d'habitat (zone 2) : Les grands foyers réutilisés en cabane.

D'après la répartition des vestiges, le partage entre zone « économique » (foyers en zone 1) et secteur d'habitat (unités domestiques en zone 2), est bien réel. Des partitions globalement identiques sur le fond, ont déjà été mises en évidence sur plusieurs sites : Le *Cortal d'en Quirc* et Pradels au Boulou (Néolithique moyen), Le Pla II à Villelongue dels Monts (Néolithique final et Chalcolithique), Le Mas Couret à Saleilles (Chalcolithique) et *La Carrerrassa* à Perpignan (Néolithique final/Chalcolithique/Bronze ancien). Bien que ces sites ne soient pas tous contemporains et témoignent également d'activités différentes : traitement des céréales à *Cortal d'en Quirc*, ateliers de taille sur silex chauffé (Pradels), mais aussi activités liées à la pêche (Trompette Basse), on peut présumer que ce partage serait intemporel. Il est certain que ces travaux devaient procurer différentes nuisances (odeurs, fumée, bruits, circulation, ...), peu souhaitables à proximité des habitations et de leurs occupants (Vignaud *et al.* 2014, 269).

En zone 1, quelques grandes structures correspondant originellement à des foyers à pierres chauffées se démarquent. Ces dernières, dont FY64 est le meilleur représentant, montrent un niveau supérieur, puissant d'une dizaine de centimètres, très anthropisé, contenant tous les types de matériaux et de mobiliers que l'on trouve généralement dispersés dans le comblement d'une habitation, dont de gros panneaux de céramiques (484 tessons pour 62 formes), douze meules et une fusaïole.

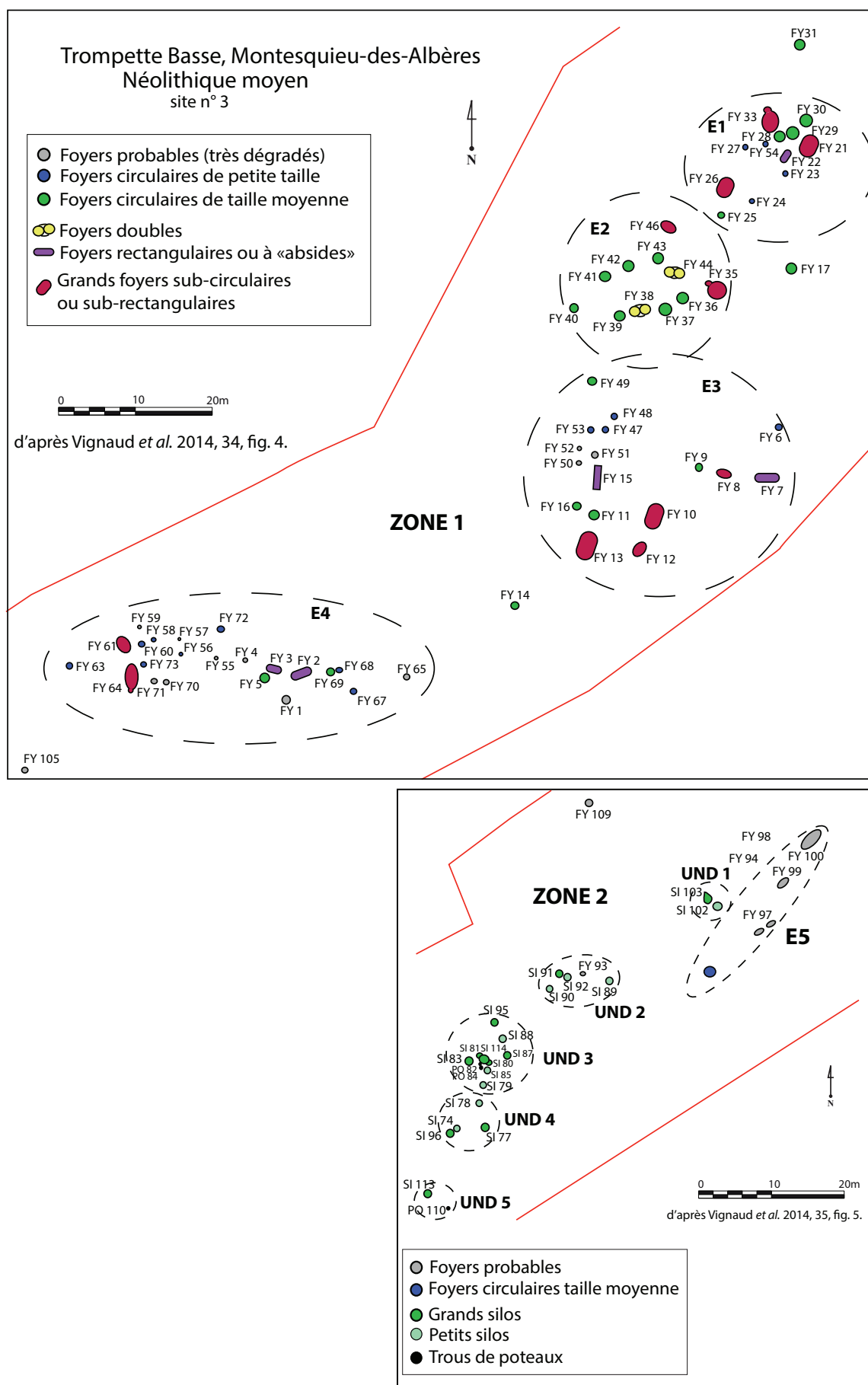


Figure 16 : Trompette Basse, Montesquieu-des-Albères.

Ces aménagements, dans un second temps, ont été réutilisés en habitat, sous forme de probables cabanes, au demeurant plus rustiques, plus légères (saisonniers ?) que celles de la zone 2, de par l'absence de silos ou autres aménagements de ce type, au sein des structures ou à proximité. Cette situation pose et ébauche le délicat problème de la durée de fonctionnement du site, éventuellement de son évolution. Sur la totalité du site deux structures seraient peut-être plus anciennes, il est certain que l'ensemble est contemporain au sens large. Il est incontestable que la structure FY64, si elle a été réutilisée en habitat, l'a été *a posteriori*, lorsque le ou les foyers concernés avaient cessé toute activité (Vignaud *et al.* 2014, 269-270).

Les résultats de trois datations ^{14}C datent le site entre 4700 et 3900 BC, soit du début du Néolithique moyen (Vignaud *et al.* 2014, 271).

5. Les sites à structures de combustion à pierres chauffées. Datations radiocarbone.

Comme nous avons vu *supra* (§ 3.2.3.), 27 sites (46,55 %) comportant des structures de combustion à pierres chauffées ne sont pas datés faute de mobilier ou de charbons de bois à analyser par radiocarbone. Cela dit, les sites caractérisés par ce type de structures apparaissent à partir du Néolithique ancien (2 occurrences) et du Néolithique ancien-moyen (1 cas). On observe un pic de fréquence au Néolithique moyen (11 cas), auxquels il faut rajouter un site Néolithique moyen-final. Au Néolithique final, les sites connus sont au nombre de 6 exemples.

Pour les périodes suivantes, le nombre de sites à foyers à pierres chauffées décroît lentement : 2 sites pour le Néolithique final-Chalcolithique, 2 sites pour le Chalcolithique et pour le Bronze ancien et 1 site pour chacune des périodes suivantes, le Bronze moyen, le Bronze final IIIb, l'âge du Fer ainsi qu'au Haut moyen âge.

Les analyses radiocarbone (fig. 17) datent du Néolithique ancien le foyer d'*El Puig del Rei*, à Perpignan et, au moins, un foyer de *La Colomina*, à Villeneuve-de-la Raho. Parmi les foyers de ce dernier site, les datations absolues montrent la continuité de ces aménagements au Néolithique moyen et final. Les foyers du site de *Negabous* sud, à Argelès-sur-Mer, indiquent une fréquentation au Néolithique moyen et final. Le site de Trompette Basse, à Montesquieu-des-Albères, avec 76 structures à combustion à pierres chauffées, est à rattacher au Néolithique moyen. Il en est de même pour le site d'*El Camí de la Coma Serra*, à Perpignan, où les données radiocarbone fournissent trois phases d'occupation au Néolithique moyen, dont 2 phases signalées par des échantillons issus de foyers. Les résultats des analyses radiocarbone datent du Néolithique final les sites du *Plan des Vignes*, à Caramany, celui de la rue *Sant Vicens*, à Ria-Sirach, *El Camp del Viver*, à Baho, et celui de la *ZAC Régals*, à Canet. Pour l'âge du Bronze, la seule datation est celle de *La Carrerrassa*, à Perpignan, la rattachant à la phase ancienne de la période. En ce qui concerne la ZAE Orlina, à Perpignan, les échantillons de charbon de bois ne sont pas issus des foyers à pierres chauffées mais indiquent une occupation des lieux au Néolithique final et pendant une phase à cheval entre le Bronze ancien et moyen.

6. Conclusions

Le volume de sites (58 cas) concernés par les structures de combustion à pierres chauffées dans le département des Pyrénées-Orientales et le nombre inespéré et très important de celles-ci (421 occurrences)² en font un vrai sujet, méritant une étude plus approfondie (thèse, PCR...). Les données recueillies dans cet article, pourraient être la base de ce futur travail qui demande un investissement et du temps que nous ne pouvons pas fournir.

Il semble nécessaire d'engager une réflexion sur les bons gestes à tenir lors de la phase de terrain (diagnostic et fouille) pour prendre en charge ce type de structure. On pourrait envisager, entre autres, les analyses des éventuels résidus sur les pierres chauffées. À savoir qu'il existe des protocoles de fouille complexes visant l'acquisition de l'intégralité des informations nécessaires à l'analyse des structures de combustion : données morphométriques, pétrographiques, sédimentaires, topographiques, taphonomiques et dynamiques (Gascó, Muller-Pelletier 2007, cité par Muller-Pelletier 2010). Un autre protocole concerne le prélèvement des charbons de bois ; leur étude permet d'aborder des problématiques paléo-environnementales et paléo-économiques (Brossier *et al.* 2020).

Pour une synthèse, les données connues jusqu'à aujourd'hui et la publication des sites fouillés récemment (caractérisés par un grand nombre de ce type de structures) devraient permettre d'établir une typologie énonçant les critères pour nommer de façon systématique les différents types de foyers et ne pas se perdre entre, par exemple : ovale, oblong ou sub-circulaire ; ou encore faire la différence entre les foyers à pierres chauffées, les fosses vidanges de foyer et les cendriers.

6.1. Morphologie des foyers.

Pour mémoire, les structures de combustion à pierres chauffées se caractérisent par la présence d'un ou plusieurs lits de pierres jointives, disposés en surface ou dans une fosse. Parfois des meules ou des molettes, ou des fragments, sont inclus dans l'empierrement. La présence de tessons ou d'industrie lithique y est rare. Il en est de même en ce qui concerne les charbons de bois et cela malgré le sédiment charbonneux englobant les blocs. L'existence d'une couche de charbon de bois tapissant le fond de la fosse augmente les chances de récupérer des échantillons pour des datations radiocarbone. Dans certains cas, les parois et/ou le fond de la fosse présente des traces de rubéfaction.

Les foyers à pierres ou à galets chauffés des Pyrénées-Orientales montrent des morphologies et des tailles différentes. Les foyers circulaires, d'un diamètre compris entre 1 et 1,80 m, sont les plus courants, suivent les foyers ovales. Les grandes structures de combustion à pierres chauffées mesurant plus de 2 m, toutes formes confondues, sont au nombre de 33. Parmi ces dernières, la structure de combustion monumentale d'*El Cami de la Coma Serra*, à Perpignan, apparaît comme exceptionnelle.

6.2. Fonction des foyers à pierres chauffées.

La principale fonction des foyers à pierres chauffées de dimensions « modestes » serait culinaire. Cette vocation culinaire peut être avérée par la présence de résidus sur les blocs chauffés. En Provence, les restes reconnus sont des graisses animales, de ruminant, des végétaux cuits (herbes, feuilles), des matériaux lipidiques et protéiques (viande) (Dubesset 2021). La présence de graisse sur des blocs a été également constatée dans l'alignement de 31 foyers d'Eyrein, en Corrèze (Beausoleil, Poirier 2007). Enfin, à Saint-Michel-du-Touch (opération 149 avenue des Arènes romaines), l'analyse des résidus témoigne que les galets des foyers analysés présentent des dépôts organiques invisibles, provenant du chauffage long de matière grasse d'animaux ruminants (Chopin *et al.* 2018). Pour les Pyrénées-Orientales, il n'y a jamais eu à notre connaissance de prélèvement et d'étude de résidus.

Le comblement supérieur avec pierres chauffées et charbons du foyer en fosse du site de la rue Pascal Lafitte, à Dax (Landes) a livré des grains de blé et d'orge carbonisés. Les chercheurs considèrent que la torréfaction des céréales pour améliorer leur conservation y était pratiquée (Chopin *et al.* 2018).

Pour les ensembles de foyers de grande taille et les alignements multiples, il a été proposé que ceux-ci seraient destinés à la préparation de repas extra-domestiques pris dans un contexte collectif et communautaire (Dubesset 2021). Enfin, pour les grandes structures rectangulaires de Villeneuve-Tolosane, la découverte d'un énorme amas de restes de faune témoigne assurément d'un abattage massif et d'intenses activités de boucherie. Outre la cuisson d'aliments végétaux ou carnés, directement sur les pierres chauffées, on peut envisager d'autres fonctions comme le grillage de produits végétaux, la cuisson à l'étouffée, voire la cuisson d'aliments contenus dans des poteries (Vaquer *et al.* 2003, 21-35).

2 - Ce nombre augmenterait si on reconsidère les données apportées par des fouilles récentes (*El Cortal d'en Quirc*, *Els Aspres del Paradís*, *La Teuleria* et les éventuelles découvertes sur la fouille en cours menée à la ZAC Orlina-PAE Saint-Charles).

6.3. Les sites à structures de combustion à pierres chauffées des Pyrénées-Orientales

6.3.1. Informations.

Les foyers de dimensions « modestes », isolés ou inclus dans un environnement d'habitat, auraient, principalement, une fonction culinaire domestique. La cuisson à l'étouffée de la viande, peut-être accompagnée de végétaux, a été certifiée ailleurs dans le sud de la France. Il est donc vraisemblable que ce mode de cuisson eut été employé ici, bien qu'à ce jour aucune analyse de ce type n'ait été effectuée sur les sites des Pyrénées-Orientales.

D'autres activités vivrières sont aussi possibles. Plusieurs galets à encoches ont été trouvés dans deux foyers du site de Trompette Basse. Ces ustensiles sont interprétés comme des poids de pêche. Cela permettait à Alain Vignaud, l'inventeur de ce site qui se trouve en bordure du Tech, de faire le rapprochement avec le séchage/fumage du poisson en vue de sa conservation (Vignaud *et al.* 2014, 267-268). Lors du diagnostic mené en 2018, deux galets à encoches ont été trouvés sur le site d'*El Cortal d'en Quirc* (Boulou), caractérisé notamment par la présence de foyers à pierres chauffées (Toledo i Mur 2018). La présence de ces autres poids à pêche, identifiés dans un deuxième site, étaye ainsi la pratique de la pêche et, éventuellement, d'une méthode de conservation du poisson.

En ce qui concerne les 6 grandes structures connues, leur vocation reste incertaine, que ce soit, aussi bien pour celles correspondant à des découvertes isolées (à *El Pou de les Colobres* (à Perpignan), au Mas Saint-Nicolas (à Ponteilla), et celle du Plan des Vignes (à Caramany)), comme pour celles faisant partie d'un habitat *El Camí de la Coma Serra* (à Perpignan), et celle d'*El Carrer Sant Vicens* (à Ria-Sirach). Ce dernier site, faisant l'objet d'une prescription de fouille dans un futur proche, apportera nous l'espérons des informations complémentaires. Enfin, pour ces grandes structures, nous avons évoqué l'hypothèse d'une fonction festive ou cérémoniale, notamment pour celle d'*El Camí de la Coma Serra* (dans ce même bulletin : A. Toledo i Mur, 2022b).

6.3.2. Organisation.

• Fonds de cabane avec foyer à l'intérieur

Au *Puig Dallat*, à Bages, le foyer à pierres chauffées se trouve au centre d'un « fond de cabane ». Un deuxième foyer du même type se situe à l'extérieur, à un écart de 2,50 m. Le site est daté du Chalcolithique (Vignaud *et al.* 2007).

La fouille de Mas Delfau, à Perpignan, a mis au jour une grande fosse avec un foyer à pierres chauffées installé en surface du comblement de celle-ci (Duny *et al.* 2013 ; Rivalan 2016). La fouille n'a pas pu établir avec certitude la relation entre les deux. La prudence impose une fourchette chronologique large, attribuée à la Préhistoire récente. Cependant, lors du diagnostic, le comblement de la fosse a livré le fragment d'une écuelle carénée munie d'une anse surélevée (Dominguez *et al.* 2007). Aussi, une datation radiocarbone réalisée sur un charbon issu du comblement de la fosse et celle faite sur une dent d'un individu inhumé à proximité de la grande fosse, a permis de dater ces éléments du Bronze moyen (1 800-1 500 av. J.-C). À noter que le site à structures de combustion à pierres chauffées de *Lo Trouil*, à La Cluse Basse, est également daté du Bronze moyen, en raison de la présence d'une anse à poucier.

• Les habitats.

Dans la plaine alluviale du Roussillon, la plupart du temps les sols d'occupation qui devraient accompagner les structures de combustion à pierres chauffées ont disparu à cause du lessivage et de l'érosion. En outre, les engins agricoles et de conséquents sous-solages, ont malmené les sols et les vestiges archéologiques. Tout cela complique la compréhension du fonctionnement et le phasage des concentrations de foyers à pierres chauffées associées, à l'occasion, à d'autres vestiges, comme c'est le cas sur le site d'*El Camí de la Coma Serra*, à Perpignan. Ici les datations radiocarbone, associées aux datations relatives, montrent la séparation spatiale des trois phases du Néolithique moyen sur la zone décapée (dans ce même bulletin : A. Toledo i Mur, 2022b). Toutefois, l'absence des sols ne permet pas d'élucider les relations entre la structure de combustion monumentale à pierres chauffées (FY250) et la vingtaine d'autres structures qui l'entoure, parmi lesquelles on retrouve des fosses, des trous de poteaux et des foyers de dimensions modestes.

Dans certains cas, des lambeaux de sols sont conservés et associés à des fondations de murs (probablement en terre) ou des cloisons (fig. 8). Certains sites montrent également des alignements avec un nombre restreint de foyers, par exemple une rangée de 6 foyers dans une zone anthropisée (fig. 12), ou bien une rangée de 3 foyers de taille moyenne-grande (1,50/1,80 m de diamètre) proches de 2 autres de la même taille, également en enfilade et associés à 5 foyers de petit format (moins de 1 m de diamètre) (fig. 10).

Comme nous l'avons vu, la grande majorité des sites à structures de combustion ont été identifiés à partir d'opérations de diagnostics sans que, par la suite, il n'y ait eu une fouille extensive. Dans ces cas, l'aperçu de l'organisation de l'habitat ne peut être que partiel (fig. 13, 14, 16 et 21).

La fouille réalisée en 2019 par Arnaud Gaillard au *Cortal d'en Quirc*, au Boulou, a mis au jour un bâtiment sur poteaux à abside (long de 25 m) et, à l'écart du bâtiment, 43 foyers néolithiques, circulaires d'1 m de diamètre en moyenne (Gaillard, présentation orale à la Journée archéologique départementale du 5 octobre 2022). Ces observations confirmeraient l'énoncé proposé par Alain Vignaud sur l'éloignement des foyers (zone économique) face aux lieux d'habitats (Vignaud *et al.* 2014, 269), observé à partir des découvertes de Trompette Basse.

Il avait remarqué, également, cette séparation sur les sites du Plateau de Pradels (au Boulou, habitat et atelier de taille de silex chauffé du Néolithique moyen) ; sur celui du Pla II (à Villelongue-dels-Monts, du Néolithique final) ; d'*El Pla de l'homme mort* (à Baho, du Néolithique final-Chalcolithique) ; sur celui du Mas Couret (à Saleilles, daté du Chalcolithique) ou encore sur le site de *La Carrerrassa* (à Perpignan, à rattacher au Bronze ancien).

6.4. Datations absolues. Quel type d'occupation des sites à structures de combustion (fig. 17).

Les datations absolues ont permis, parfois, d'identifier des occupations sur le temps long, avec un décalage dans l'espace. Ainsi, l'occupation de *La Colomina*, à Villeneuve-de-la-Raho, s'inscrit dans la durée, puisqu'elle s'étend sur les trois phases du Néolithique (ancien, moyen et final). Aussi, les résultats des analyses radiocarbone d'*El Camí de la Coma Serra*, à Perpignan, témoignent d'une occupation persistante pendant le Néolithique moyen avec un décalage dans l'espace puisque les aménagements de chacune des trois phases du Néolithique moyen, occupent une zone distincte. Enfin, les échantillons de charbon issus de deux foyers à pierres chauffées de *Negabous sud*, à Argelès-sur-Mer, signalent, au moins, la fréquentation des lieux au Néolithique moyen et final.

																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																												</
--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	----

Figure 17 : Datations radiocarbone

Information de dernière minute : l'opération de *Les Gavarettes* à Taxo d'Avall, à Argelès-sur-Mer, a mis au jour une structure de combustion circulaire et deux structures rectangulaires à pierres chauffées. Ces deux dernières mesurent 3,80 x 1,40 m (FY 108) et 3 x 1 m (FY 118). In : Puig (C.), Castella (R.), Durand (S.), Cazes (J.-P.), Carozza (J.-M.), Cloarec (A.), Ros (J.), Durand (A.), Sneed-Verfaillies (C.), Vaschalde (C.), Serré (F.), *L'aire d'ensilage de Taxo-d'Avall, Les Gavarettes, Argelès-sur-Mer* (66), RFO, ACTER, SRA Languedoc-Roussillon, à paraître.

Remerciements :

Nous adressons nos plus vifs remerciements à Alain Vignaud qui nous a facilité l'accès à toutes les informations sur les sites qu'il a fouillés ; mais aussi à Jérôme Bénézet, Cédric da Costa, Cécile Dominguez, Arnaud Gaillard, Céline Jandot, Jérôme Kotarba, Michel Marztluff, Philippe Poirier, Angélique Polloni et Guillaume Roguet, pour les données, parfois inédites, mises à notre disposition.

Tableau 1 : Sites à structures de combustion à pierres chauffées

Pyrénées-Orientales
Sites à foyers à pierres chauffées
(au 22.12.2022)

site n°	Commune	Nom du site	Datation	n° faits	bibliographie
1	Baho	El Camp del Viver	Néolithique Final	12	Toledo i Mur 2014, 14-17; Toledo i Mur <i>et al.</i> 2015; Toledo i Mur <i>et al.</i> 2018 b
2	Trouillas	Mas Domenech 464	Néolithique Ancien et Moyen	10	Vignaud, Raux 2011, p. 32 ; Kotarba <i>et al.</i> 2014, 69-79
3	Montesquieu-des-Albères	Trompette Basse 1083A	Néolithique moyen	76	Jandot, Kotarba 2012 a, 22 et 32-33; Vignaud <i>et al.</i> c 2014, 34-57
4	Le Boulou	Plateau de Pradels	Néolithique Moyen	5	Vignaud 2007, 9 et 13-14
5	Perpignan	Agrosud	Néolithique Moyen	2	Kotarba 2000, 32
6	Villeneuve-de-la-Raho	La Colomina	Néolithique Ancien, Néolithique Moyen, Néolithique final	73	Polloni <i>et al.</i> 2019
7	Villelongue-dels-Monts	Le Pla II	Néolithique Final	13	Vignaud 2002
8	Perpignan (RD 9)	La Carrerassa	Bronze Ancien	10	Vignaud <i>et al.</i> 2000-2004 B, 16-23, pl. 1 à 5
9	Ortaffa	Les Colomines 9&92/93	Préhistoire récente	1	Kotarba, Dominguez 2012, vol. 2, 46-50
10	Saint-Cyprien	Les Xinxetes	Épicanpaniforme Bronze Ancien	4	Kotarba, Vignaud 2001, 70-71
11	Le Boulou	El Cortal d'en Quire	Néolithique Moyen	38	Vignaud 1989, 1990 a et b, 1991, 1992, 2000, 2001, 2005c ; Toledo <i>et al.</i> 2018 a ; Gaillard 2019,
12	A-9 : Le Perthus	Bassin de rejet n°9	Néolithique Moyen	1	Bénézet <i>et al.</i> 2014 a, 35-36
13	Salcilles	Mas Couret	Chalcolithique	13	Alessandri 1997, Vignaud 1997
14	Ponteilla	Mas Saint-Nicolas 12	Préhistoire récente	1	Kotarba <i>et al.</i> 2009 b, 34-37
15	Perpignan	Puig del rei, Palais des Rois de Majorque	Néolithique ancien	1	Porra-Kuténi 2014 : 407-419
16	Perpignan	Chemin de Torremila-la-Bergerie	Préhistoire récente ou protohistoire	2	Pezin 2008, 11
17	Le Boulou	Vinyes d'en Cavaillé	Néolithique Moyen ?	3	Polloni 2011, 33-34
18	Le Boulou	Oliu Tort	Préhistoire récente	2	Wuscher 2006, 19
19	Montesquieu-des-Albères	Trompette Haute	Néolithique	1	Wuscher 2006, 19
20	Le Boulou	La Roureda	Néolithique Moyen	2	Vignaud 2006
21	La Cluse Basse	Lo Trouil	Bronze moyen	23	Vignaud 2004 a et b et 2005, 22
22	Bages	Le Puig Dallat	Chalcolithique	2	Vignaud <i>et al.</i> 2007, p. 3
23	Tresserre	Centrale agro-voltaïque	Préhistoire récente	1	Da Costa 2016
24	Tresserre	Pla de Nidoleres 502	Préhistoire récente	4	Jandot 2011, 23-26
25	Pevrestortes	Les Feixetes	Préhistoire récente	1	Bénézet b 2014
26	Perpignan	El Camí de la Coma Serra	Néolithique moyen	25	Toledo i Mur <i>et al.</i> 2017 b
27	Cornella-del-Vercol	Els Aspres del Paradís, El Camí del Paradís	Néolithique final	16	Toledo i Mur <i>et al.</i> 2017 a, 39-46; 60-61, Roguet 2018
28	Millas	Les Esclauses I	Bronze final III	5	Bénézet, Illes 2016
29	Pollestres	La Colomina d'en Rabollet, ZAC Olympeo	Préhistoire récente	1	Toledo i Mur <i>et al.</i> 2022 a
30	Argelès	Negabous sud	Néolithique moyen (1), Néolithique final (1)	4	Toledo i Mur <i>et al.</i> 2022 b
31	Argelès	Lotissement communal de Taxo	Préhistoire récente	1	Pezin <i>et al.</i> 2009
32	Argelès	Berges du Tech	Néo-épicaldial	2	Martzluff 1994; Martzluff <i>et al.</i> 1994
33	Perpignan	Zac Orlina-PAE Saint-Charles	Préhistoire récente	11	Dominguez <i>et al.</i> 2021
34	Perpignan	ZAC Bel-Air	Préhistoire récente	1	Polloni <i>et al.</i> 2011, Polloni 2010,25
35	Baho	Pla de l'Homme mort	Néolithique Final-Chalcolithique	5	Vignaud <i>et al.</i> 2004 a, 19-20
36	Baho	Camí de la Pedrera	Préhistoire récente	1	Vignaud <i>et al.</i> 2004 a, 16
37	Ria-Sirach	Rue Sant Vicens, Lotissement Le Petit Clos	Néolithique final	1	Dominguez 2020 a et b
38	Cabestany	Orfila	Néolithique final	1	Kotarba <i>et al.</i> 2021
39	Argelès	Aspres de la Sureda	Haut-médiéval (Ve-Xe s)	1	Toledo i Mur <i>et al.</i> 2022
40	Canet	Zacs Regals	Néolithique final	3	Poirier 202 a et b
41	Perpignan	El Pou de les Colobres	Préhistoire récente	1	Kotarba 1998, Kotarba <i>et al.</i> 1998
42	Trouillas	Sant Salvador 434/895 (LGV 66 Perpignan-Pertus)	Préhistoire récente	4	Kotarba <i>et al.</i> 2009, 57-59
43	Salses-le-Château	Lotissement Santa Colomba	Préhistoire récente	1	Jandot <i>et al.</i> 2006
44	Ille-sur-Tet	ZAC La Caseta	Préhistoire récente	1	Kotarba 2019 a et b
45	Sant-Génis-de-Fontaines	Domaine de La Teuleria	Préhistoire récente	3	Kotarba 2018, 38; Kotarba, Polloni 2018
46	Villeneuve-la-Rivière	Liaison électrique souterraine point 2	Préhistoire récente	1	Pezin <i>et al.</i> 2013, 28
47	Ortaffa	Pica Mosca 24 B	Age du Fer	1	Kotarba, Dominguez 2012, vol. 1, 88-89
48	Perpignan	Rd 22c (déviatation Cabestany)	Préhistoire récente	2	Martzluff in Passarius <i>et al.</i> 2020, 68-72
49	Perpignan	Lotissement Cantasol	Préhistoire récente	2	Kotarba 2010, Kotarba, Aurand 2010
50	Le Boulou	La Pila	Préhistoire récente	1	Wuscher 2006, 19
51	Caramany	Plan des Vignes	Néolithique moyen	1	Martzluff 1990, inédit
52	Trouillas	Darre lou Mas 171	Préhistoire récente	1	Kotarba <i>et al.</i> 2014, 102-104
53	Trouillas	Mas Domenech 1244	Préhistoire récente	1	Kotarba <i>et al.</i> 2014, 97-102
54	Perpignan	Mas Delfau	Préhistoire récente	1	Duny <i>et al.</i> 2013 ; Rivalan 2016
55	Thuir	Les Aybrines	Néolithique	4	Da Costa, Dunyach, RFS en cours
56	Céret	Sant Jordi-152/1853	Préhistoire récente	1	Bénézet, RFS en cours
57	Banyuls-dels-Aspres	Mas d'en Ramis 1867C	Préhistoire récente	4	Jandot, Kotarba 2012 b, 23 ; Bénézet, Lambert 2014
58	Laroque-des-Albères	Bosc de Villeclaire	Néolithique final-Chalcolithique	12	Vignaud in Kotarba <i>et al.</i> 1998 b
TOTAL				421	

Tableau 2 : Sites par périodes

commune	nom site	n° site	nombre faits
Néolithique ancien			
Perpignan	Puig del Rei, Palais Rois de Majorque	15	1
Néolithique ancien-Epicardial			
Argelès	Berges du Tech	32	2
Néolithique ancien et moyen			
Trouillas	Mas Domenech 464	02	10
Néolithique moyen			
Caramany	Plan des Vignes	51	1
Le Perthus	Bassin de rejet n° 9, A-9	12	1
Le Boulou	La Roureda	20	2
Perpignan	Agrosud	05	2
Le Boulou	Vinyes d'en Cavaillé	17	3
Le Boulou	Plateau de Pradels	04	5
Perpignan	El Camí de la Coma Serra	26	25
Le Boulou	El Cortal d'en Quirc	11	38
Villeneuve-de-la-Raho	La Colomina	06	73
Montesquieu-des-Albères	Trompette-Basse 1083 A	03	76
Thuir	Les Aybrines	55	4
Néolithique moyen et Néolithique final			
Argelès	Negabous sud	30	4
Néolithique final			
Cabestany	Orfila RD 22, Germanor	38	1
Ria-Sirach	Rue Sant Vicens, Lot. Le Petit Clos	37	1
Canet	ZAC regals	40	3
Baho	El Camp del Viver	01	12
Villelongue-dels-Monts	Le Pla II	07	13
Corneilla-del-Vercol	Els Aspres del Paradís	27	16
Néolithique final-Chalcolithique			
Baho	Pla de l'Homme mort	35	5
Laroque-des-Albères	Bosc de Villeclare	58	12
Chalcolithique			
Bages	Le Puig Dallat	22	2
Saleilles	Mas Courret	13	13
Epicampaniforme-Bronze ancien			
Saint-Cyprien	Les Xinxetes	10	4
Bronze ancien			
Perpignan	La Carrerassa	08	10
Bronze moyen			
La Cluse Basse	Lo Trouil	21	23
Bronze final III			
Millas	Les Esclausès I	28	5

commune	nom site	n° site	nombre faits
Préhistoire récente			
Argelès	Lotissement communal de Taxo	31	1
Baho	Camí de la Pedrera	36	1
Ille-sur-Têt	ZAC La Caseta	44	1
Le Boulou	La Pila	50	1
Montesquieu-des-Albères	Trompette Haute	19	1
Perpignan	El Pou de les Colobres	41	1
Perpignan	ZAC Bel-Air	34	1
Perpignan	Mas Delfau	54	1
Pollestres	La Colomina d'en Rabollet, ZAC Olympeo	29	1
Ponteilla	Mas Saint-Nicolas 12	14	1
Salses-le-Château	Lot. Santa Colomba	43	1
Tresserre	Centrale agro-voltaïque	23	1
Villeneuve-la-Rivière	liaison électrique souterraine point 2	46	1
Ortaffa	Les Colomines 91/ 92 /93	09	1
Peyrestortes	Les Feixetes	25	1
Trouillas	Darré Lou Mas 171	52	1
Trouillas	Mas Domenech 1244	53	1
Céret	Sant Jordi-152/1853	56	1
Perpignan	Lotissement Cantasol	49	2
Perpignan	RD 22c déviation Cabestany	48	2
Perpignan	Chemin de Torremila-la-Bergerie	16	2
Le Boulou	Oliu Tort	18	2
Saint-Genis-des-Fontaines	Domaine de la Teulerie	45	3
Banyuls-dels-Aspres	Mas d'en Ramis	57	4
Tresserre	Pla de Nidoleres 502	24	4
Trouillas	Sant Salvador 434/895	42	4
Perpignan	ZAC Orlina, PAE Saint-Charles	33	11
Âge du Fer			
Ortaffa	Pica mosca 24 B	47	1
Haut -médiévale			
Argelès	Aspres de la Sureda	39	1

fouille

Tableau 3 : Types des structures par site

			foyers probables, lambeaux	Ø < 1 m, circulaire petit	Ø = 1 m - 1,80 m, circulaire moyen	Ø = 1,81-2 m, circulaire grand	Ø > 2 m, circulaire très grand	Ø double	ovale	ovale grande + 2 m	longiligne	quadrangulaire	rectangulaire	rectangulaire avec ou sans abside (2,30 à 3,30 m long)	sub circulaire ou sub rectangulaire grande taille (L > 2,50 m)	oblongue grande taille	rectangulaire grande taille + super structure complexe	four : circulaires, profonds (prof. entre 0,20 et 0,50 m)	
1	Baho	El Camp del Viver	2		2							1							12
2	Trouillas	Mas Domenech 464		5	3	1			1										10
3	Montesquieu-des-Albères	Trompette Basse	19	15	24			2						5	11				76
4	Le Boulou	Plateau de Pradels	1		3		1												5
5	Perpignan	Agrosud			2														2
6	Villeneuve-de-la-Raho	La Colomina	2	5	19		2		36	2			6		1				73
7	Villelongue-dels-Monts	Le Pla II	5	2	4	2													13
8	Perpignan	La Carrerassa		2	2	1			3	2									10
9	Ortaffa	Les Colomines 91/92/93										1							1
10	Saint-Cyprien	Les Xinxetes		3					1										4
11	Le Boulou	Cortal d'en Quirc			38														38
12	Le Perthus	A-9, bassin de rejet n° 9		1															1
13	Saleilles	Mas Coeuret		2	10		1												13
14	Ponteilla	Mas Saint-Nicolas 12													1				1
15	Perpignan	Puig del rei			1														1
16	Perpignan	Chemin Torremila-la-Bergerie										2							2
17	Le Boulou	Vinyes d'en Cavallé		3															3
18	Le Boulou	Oliu Tort		2															2
19	Montesquieu-des-Albères	Trompette Haute		1															1
20	Le Boulou	La Roureda			2														2
21	La Cluse Basse	Lo Trouil		16	7														23
22	Bages	Le Puig Dallat		2															2
23	Tresserre	Centrale agro-voltaïque			1														1
24	Tresserre	Pla de Nidolères 502							4										4
25	Peyrestortes	Les Feixetes			1														1
26	Perpignan	El Camí de la Coma Serra	9	3	1				5				1		1		1	4	25
27	Cornella-del-Vercol	Els Aspres del Paradis	1	2	10				2									1	16
28	Millas	les Esclausas I		1	1				2		1								5
29	Pollestres	La Colomina d'en Rabollet/ ZAC Olympeo 3			1														1
30	Argelès	Negabous sud		2	2														4
31	Argelès	Lotis. Comm. Taxo			1														1
32	Argelès-Elne	Berges du Tech	2																2
33	Perpignan	ZAC Orlina/PAE St. Charles	3	1	3				1					3					11
34	Perpignan	ZAC Bel-Air							1										1
35	Baho	Pla de l'homme mort			5														5
36	Baho	El Camí de la Pedrera			1														1
37	Ria-Sirach	Rue Sant Vicens, Petit Clos														1			1
38	Cabestany	Orfila RD22			1														1
39	Argelès	Aspres de la Sureda			1														1
40	Canet-en-Roussillon	Zac Regals							2	1									3
41	Perpignan	El Pou de les Colobres													1				1
42	Trouillas	Sant-Salvador		2	1				1										4
43	Salses-le-Château	Lot. Santa Colomba			1														1
44	Ille-sur-Têt	ZAC la Caseta			1														1
45	Saint-Génis-des-Fontaines	La Teulerie 186							1			2							3
46	Villeneuve-de-la-Rivière	Liaison électrique souterraine, point 2											1						1
47	Ortaffa	Pica Mosca 24 B											1						1
48	Perpignan	RD 22c (déviation Cabestany)			2														2
49	Perpignan	Lotissement Cantasol			2														2
50	Le Boulou	La Pila			1														1
51	Caramany	Plan des Vignes														1			1
52	Trouillas	Darré Lou Mas 171							1										1
53	Trouillas	Mas Domenech 1244										1							1
54	Perpignan	Mas Delfau	1																1
55	Thuir	Les Aybrines			4														4
56	Céret	Sant Jordi 152/1853			1														1
57	Banyuls-dels-Aspres	Mas d'en Ramis 1867 c			3									1					4
58	Laroque-des-Albères	Bosc de Villeclaire		2	10														12
			45	72	172	4	4	2	68	5	1	7	9	9	15	2	1	5	421

Tableau 4 : Sites à structures de combustion à pierres chauffées par nombre de faits.

Fouille

n° site	commune	nom site	Datation	nombre faits
39	Argelès	Aspres de la Sureda	Haut médiéval	1
31	Argelès	Lotissement communal de Taxo	Préhistoire récente	1
36	Baho	Camí de la Pedrera	Préhistoire récente	1
38	Cabestany	Orfila RD 22, Germanor	Néolithique final	1
51	Caramany	Plan des Vignes	Néolithique moyen	1
56	Céret	Sant Jordi 152/1853	Préhistoire récente	1
44	Ille-sur-Têt	ZAC La Caseta	Préhistoire récente	1
50	Le Boulou	La Pila	Préhistoire récente	1
12	Le Perthus	Bassin de rejet n° 9, A-9	Néolithique moyen	1
19	Montesquieu-des-Albères	Trompette Haute	Préhistoire récente	1
09	Ortaffa	Les Colomines 91/ 92 /93	Préhistoire récente	1
47	Ortaffa	Pica Mosca 24 B	Age du Fer	1
41	Perpignan	El Pou de les Colobres	Préhistoire récente	1
15	Perpignan	Puig del Rei, Palais Rois de Majorque	Néolithique ancien	1
34	Perpignan	ZAC Bel-Air	Préhistoire récente	1
54	Perpignan	Mas Delfau	Préhistoire récente	1
25	Peyrestortes	Les Feixetes	Préhistoire récente	1
29	Pollestres	La Colomina d'en Rabollet, ZAC Olympeo	Préhistoire récente	1
14	Ponteilla	Mas Saint-Nicolas 12	Préhistoire récente	1
37	Ria-Sirach	Rue Sant Vicens, Lotissement Le Petit Clos	Néolithique final	1
43	Salses-le-Château	Lot. Santa Colomba	Préhistoire récente	1
23	Tresserre	Centrale agro-voltaïque	Préhistoire récente	1
46	Villeneuve-la-Rivière	liaison électrique souterraine point 2	Préhistoire récente	1
52	Trouillas	Darré Lou Mas 171	Préhistoire récente	1
53	Trouillas	Mas Domenech 1244	Préhistoire récente	1
32	Argelès	Berges du Tech	Néolithique ancien épicaldial	2
22	Bages	Le Puig Dallat	Chalcolithique	2
18	Le Boulou	Oliu Tort	Préhistoire récente	2
20	Le Boulou	La Roueda	Néolithique moyen	2
05	Perpignan	Agrosud	Néolithique moyen	2
16	Perpignan	Chemin de Torremila-la-Bergerie	Préhistoire récente	2
49	Perpignan	Lotissement Cantasol	Préhistoire récente	2
48	Perpignan	RD 22c déviation Cabestany	Préhistoire récente	2
40	Canet	ZAC regals	Néolithique final	3
17	Le Boulou	Vinyes d'en Cavaillé	Néolithique moyen	3
45	Sant-Genis-des-Fontaines	Domaine de la Teulerie	Préhistoire récente	3
30	Argelès	Negabous sud, Aspres de la Sureda	Néolithique moyen, Néolithique final	4
57	Banyuls-dels-Aspres	Mas d'en Ramis	Préhistoire récente	4
10	Saint-Cyprien	Les Xinxetes	Epicampaniforme, Bronze Ancien	4
55	Thuir	Les Aybrines	Néolithique moyen	4
24	Tresserre	Pla de Nidoleres 502	Préhistoire récente	4
42	Trouillas	Sant Salvador 434/895	Préhistoire récente	4
35	Baho	Pla de l'Homme mort	Néolithique final-Chalcolithique	5
04	Le Boulou	Plateau de Pradels	Néolithique moyen	5
28	Millas	Les Esclauses I	Bronze final III	5
08	Perpignan	La Carrerassa (RD 9)	Bronze ancien	10
02	Trouillas	Mas Domenech 464	Néolithique ancien, Néolithique moyen	10
33	Perpignan	ZAC Orlina, PAE Saint-Charles	Préhistoire récente	11
01	Baho	El Camp del Viver	Néo Final	12
58	Laroque-des-Albères	Bosc de Villeclare	Néolithique final-Chalcolithique	12
13	Saleilles	Mas Couret	Campaniforme	13
07	Villelongue-dels-Monts	Le Pla II	Néo Final	13
27	Corneilla-del-Vercol	Els Aspres del Paradís, El Camí del Paradís	Néolithique final	16
21	La Cluse Basse	Lo Trouil	Bronze moyen	23
26	Perpignan	El Camí de la Coma Serra	Néolithique moyen	25
11	Le Boulou	El Cortal d'en Quirc	Néolithique moyen	38
06	Villeneuve-de-la-Raho	La Colomina	Néolithique moyen	73
03	Montesquieu-des-Albères	Trompette-Basse 1083 A	Néolithique moyen	76

Bibliographie

Bibliographie générale

Beausoleil, Poirier 2007 : BEAUSOLEIL (J.-M.), POIRIER (P.). — Un alignement de foyers à pierres chauffées du premier âge du Fer : la ligne de feux d'Eyrein (Corrèze). *Documents d'Archéologie Méridionale*, 29-30, 2007, p. 75-111.

Beeching, Gasco 1989 : BEECHING (A.), GASCO (J.). — Les foyers de la Préhistoire récente du Sud de la France. In : *Olive (M.), Taborin (Y.) dir. Nature et fonction des foyers préhistoriques* : Actes du Colloque International de Nemours 1987. Nemours, 1989, p. 275-292. (Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île de France, n° 2, 1989).

Brossier et al. 2020 : BROSSIER (B.), POIRIER (P.), VASCHALDE (C.), FIGUEIRAL (I.), CHABAL (L.), MARMARA (M.). — Nouveau protocole de prélèvement et de préparation des macro-charbons pour une généralisation des études anthracologiques. In : Carpentier (C.), Arbogast (R.-M.), Kuchler (Ph.). *Bioarchéologie : minimums méthodologiques, référentiels communs et nouvelles approches* : Actes du 4^e séminaire scientifique et technique de l'Inrap, 28-29 nov. 2019, Sélestat., Inrap, 2020, 14 p. 10.34692/dwr6-hg62ff. hal-03085993f

Chopin et al. 2018 : CHOPIN (J.-F.), GANDELIN (M.), MARTICORENA (P.), SASSI (M.), COUSTEAUX (J.). — Les structures à pierres chauffées du piémont nord-pyrénéen. Etat des lieux. In : *Marticorena P., Ard V., Hasler A., Cauliez J., Gilabert Ch. et Sénégart I (dir.) - Entre deux mers. Actualité de la recherche*. : 12e Rencontres méridionales de Préhistoire Récente, Bayonne (Pyrénées-Atlantiques) du 27 septembre au 1er octobre 2016. Toulouse, 2018, p. 53-65. (Archives d'Écologie Préhistorique).

Dubesset 2014 : DUBESSET (D.). — Les foyers à pierres chauffantes du Hameau des Laurons (Les Arcs-sur-Argens, Var). *Documents d'Archéologie Méridionale*, 37, 2014, p. 25-50.

Dubesset 2021 : DUBESSET (D.). — À propos des foyers protohistoriques à pierres chauffantes en Provence-Alpes-Côte d'Azur. *Gallia*, 78, 2021, p. 153-174.

Frère-Sautot 2003 : FRÈRE-SAUTOT (M.-Ch.) dir. — *Le Feu domestique et ses structures au Néolithique et aux Âges des Métaux. Actes du colloque de Bourg-en-Bresse et Beaune, 7-8 octobre 2000*. 2003. 568 p. : Monique Mergoïl. (Préhistoires ; 9).

Gascó 2003 : GASCÓ (J.). — Structures de combustion et préparation des végétaux de la Préhistoire récente et de la Protohistoire en France méditerranéenne. In : *Frère-Sautot 2003*, dir. *Le feu domestique et ses structures au Néolithique et aux Âges des métaux*. Actes du Colloque de Bourg-en-Bresse et Beaune, octobre 2000, 2003, 277-290.

Gascó, Muller-Pelletier 2007 : GASCÓ (J.), MULLER-PELLETIER (C.). — L'étude des foyers de la Préhistoire : historique, modalités, variantes et perspectives nouvelles. In : *Evin (J.) dir. -Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire* : Congrès du Centenaire. XXVI Congrès Préhistorique de France, Avignon 21-25 septembre 2004. 2007, p. 323-339.

Muller-Pelletier 2006 : MULLER-PELLETIER (C.). — Les structures de combustion chasséennes de l'ensemble C2c de la doline de Roucadour : micro histoires, fonctionnements et analyse spatiale. In : *Hommes et passé des Causses. Hommage à Georges Constantini*. : Colloque de Millau, 16-18 juin 2005. 2006, p. 223-252. (Archives d'Écologie Préhistorique).

Muller-Pelletier 2010 : MULLER-PELLETIER (C.). — Les structures de combustion à pierres chauffées du Néolithique moyen du site 1 des Acilloux (Cournon-d'Auvergne, Puy-de-Dôme). In : *Beeching (A.), Thirault (E.), Vital (J.) dir. - Economie et société à la fin de la Préhistoire. Actualité de la recherche* : Septièmes rencontres méridionales ed Préhistoire récente, Bron, novembre 2006. ALPARA-Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2010., p. 305-315. (DARA (Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne)).

Olive, Taborin 1989 : OLIVE (M.), TABORIN (Y.). — *Nature et fonctions des foyers préhistoriques. Actes du Colloque International de Nemours : 12-14 mai 1987*. 1989. 334 p. (Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île de France ; 2).

Orliac, Wattez 1989 : ORLIAC (C.), WATTEZ (J.). — Un four polynésien et son interprétation archéologique. In : *Olive (M.), Taborin (Y.) dir. Nature et fonction des foyers préhistoriques* : Actes du Colloque International de Nemours 1987. Nemours, 1989, p. 69-75. (Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île de France, n° 2, 1989).

Pranyies 2012 : PRANYIES (A.). — Les batteries de foyers à pierres chauffantes de la fin de l'âge du Bronze et du début du premier âge du Fer. Des vestiges de repas collectifs sur le site de Grièges (Ain)? *Gallia*, 69-2, 2012, p. 1-49.

Treffort, Alix 2010 : TREFFORT (J.-M.), ALIX (P.). — Montélimar-Portes de Provence, zone 5 : des alignements de foyers à pierres chauffées néolithiques dans le secteur du Gournier. In : *Beeching, Thirault, Vital dir. Economie et Société à la fin de la Préhistoire* : Actes des septièmes Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente (Bron, Rhône) nov. 2006). 2010, p. 207-222. (DARA (Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne, 34)).

Vaquer et al. 2003 : VAQUER (J.), GIRAUD (J.-P.), BAZALGUES (S.), GANDELIN (M.). — Les structures à pierres chauffées du Néolithique dans le sud-ouest de la France. In : *Frère-Sautot dir. Le Feu domestique et ses structures au Néolithique et aux Âges des Métaux* : Actes du colloque de Bourg-en-Bresse et Beaune, 7-8 octobre 2000. Éditions Monique Mergoïl, 2003, (Préhistoires 9).

Villes 2003 : VILLES (A.). — En manière d'épilogue in *Frère-Sautot 2003* dir. *Le Feu domestique et ses structures au Néolithique et aux Âges des Métaux. Actes du colloque de Bourg-en-Bresse et Beaune, 7-8 octobre 2000*. 2003, 555-559.

Bibliographie locale

Alessandri 1997 : ALESSANDRI (P.). — *Intervention archéologique sur l'emplacement de la ZAC-Mas Couret. Premiers apports archéologiques*. Commune de Saleilles : 1997. 21 p.

Bénézet 2014a : BÉNÉZET (J.). — Le Boulou, Maureillas-las-Illas, Les Cluses, Le Perthus (P.-O.). Elargissement de l'autoroute A-9, section Le Boulou- frontière espagnole. *Archéo 66, Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 29, 2014, p. 51-52.

Bénézet 2014b : BÉNÉZET (J.). — Peyrestortes. ZAC Les Feixetes, Le Devez, phase I. *Archéo 66, Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 29, 2014, p. 37-39.

Bénézet, Illes 2016 : BÉNÉZET (J.), ILLES (P.). — *En marge des sites néolithiques et du Bronze Final des Esclauses. Elargissement de la RD 612, première section (communes de Millas et de Saint-Feliu d'Amont) Rapport final de diagnostic archéologique, 2016*, : RFO diagnostic. Pôle Archéologique Départementale, 2016. 62 p.

- Bénézet, Lambert 2014** : BÉNÉZET (J.), LAMBERT (S.). — *Aire multi-contrôles du Village Catalan Est (lieu-dit « El Mas d'en Ramis »). Commune de Banyuls-dels-Aspres (P.-O.)* : RFO diagnostic. Pôle Archéologique Départemental/Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2014. 27 p.
- Bénézet et al. 2014** : BÉNÉZET (J.), ILLES (P.), LAMBERT (S.), PASSARRIUS (O.). — *Elargissement de l'A9 (section 3 : Le Boulou-Le Perthus). Communes de : Le Perthus, Les Cluses, Maureillas-las-Illas, Le Boulou (Pyrénées-Orientales)* : RFO diagnostic. Pôle Archéologique Départemental, 2014. 56 p., 33 fig.
- Da Costa 2016** : DA COSTA (C.). — *Tresserre, Pyrénées-Orientales. Centrale agrovoltaïque* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2016.
- Da Costa 2020** : DA COSTA (C.). — *Thuir, Les Aybrines*, RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2020. 174 p.
- Da Costa, Dunyach, en cours** : DA COSTA (C.), DUNYACH (I.). — *Thuir, Les Aybrines*, RFO fouille. Inrap Midi-Méditerranée, en cours.
- Dominguez 2020a** : DOMINGUEZ (C.). — *Ria-Sirach, Rue Sant Vicens, Lotissement « le Petit Clos »* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2020. 93 p.
- Dominguez 2020b** : DOMINGUEZ (C.). — *Ria-Sirach, Lotissement Le Petit Clos. Archeo 66. Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 35, 2020, p. 35-37.
- Dominguez 2021** : DOMINGUEZ (C.). — *Perpignan. Orle. ZAC Online. Archéo 66, Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 36, 2021, p. 50.
- Dominguez et al. 2007** : DOMINGUEZ (C.), KOTARBA (J.), WUSCHER (P.), CARROZA (J.-M.). — *Evaluation archéologique de la dépression du Mas Delfau, Perpignan (P.-O.). Rapport de diagnostic. Inrap Méditerranée 2007*, 1 vol
- Dominguez et al. 2021** : DOMINGUEZ (C.), CAILHOL (D.), DUNYACH (I.), MARTZLUFF (M.), MELMOUX (P.-Y.), TOLEDO I MUR (A.), YEBDRI (E.). — *Pyrénées-Orientales, Perpignan, Orlina. Zone d'activité économique Orline / Parc d'activités économiques Saint-Charles* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2021. 89 p.
- Duny 2013** : DUNY (A.). — *Perpignan, Mas Delfau, Fontcoberta Nord-est, BSR DRAC Languedoc -Roussillon 2012*, p. 224-225.
- Duny et al. 2013** : DUNY (A.), RIVALAN (A.), SAVE (S.), BANERJEA (R.), BOREHAM (J.). — *Un habitat du Bronze moyen en Roussillon : le site du Mas Delfau à Perpignan* : RFO fouille. Mosaïques/Acter, 2013. 105 p.
- Gaillard 2019** : GAILLARD (A.). — *Le Boulou, Cortal d'en Kirck. Archeo 66*, 34, 2019, p. 15-16.
- Gaillard 2022** : GAILLARD (A.). — *Le Boulou, Cortal d'en Kirck. VI^e Rencontre d'archéologie départementale des Pyrénées-Orientales*, 5 octobre 2022 (Présentation orale).
- Jandot 2011** : JANDOT (C.). — *LGV 66. Liaison ferroviaire Perpignan-Le Perthus. Volume 8-Tresserre (Pyrénées-Orientales). Diagnostic de la commune de Tresserre* : RFO diagnostic. Nîmes : Inrap Méditerranée, 2011. 79 p.
- Jandot, Kotarba 2012 a** : JANDOT (C.), KOTARBA (J.). — *LGV 66, Volume 09, Montesquieu-des-Albères (Pyrénées-Orientales) : diagnostic de la commune de Montesquieu-des-Albères* : RFO diagnostic. Nîmes : INRAP Méditerranée, 2012. 130 p.
- Jandot, Kotarba 2012 b** : JANDOT (C.), KOTARBA (J.). — *LGV 66, Liaison ferroviaire Perpignan-Le Perthus. Volume 7 : Banyuls-dels-Aspres (P.-O.). Diagnostic de la commune de Banyuls-dels-Aspres* : RFO diagnostic. INRAP Méditerranée, 2012. 115 p.
- Jandot et al. 2006** : JANDOT (C.), VIGNAUD (A.), CATAFAU (A.). — *Diagnostic sur le futur lotissement de Santa Colomba, rue de Sainte Colombe, Salses-le-Château - 190. Pyrénées-Orientales (66)* : INRAP Méditerranée, 2006. 26 p. 16 fig.
- Kotarba 1998a** : KOTARBA (J.). — *RD22c, rocade sud-est de Perpignan, Cabestany-Perpignan-Mas Lafitte, Pou de les Colobres. Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 13, 1998, p. 14-16.
- Kotarba 1998b** : KOTARBA (J.). — *RD 618 Liaison Argelès-sur-Mer – Le Boulou. Déviation de Saint Génis-des-Fontaines (seconde tranche janvier 1998). Communes de Laroque-des-Albères et Saint-Génis-des-Fontaines* : fouilles archéologiques d'évaluation. AFAN, 1998. 55 p.
- Kotarba 2000** : KOTARBA (J.). — *Perpignan : projet Agrosud* : RFO diagnostic. AFAN Méditerranée, 2000. 70 p.
- Kotarba 2005** : KOTARBA (J.). — *Travaux archéologiques sur la ligne ferroviaire à Grande Vitesse Perpignan-Espagne. Bulletin de l'AAPO*, 20, 2005, p. 52.
- Kotarba 2010.** : KOTARBA (J.). — *Perpignan, Lotissement Cantasol. Archéo 66, Bulletin de l'AAPO*, 2010, 25, s. d., p. 23.
- Kotarba 2018** : KOTARBA (J.). — *Saint-Génis-des-Fontaines. Lotissement Domaine de la Teulère (La Teulera). Archeo 66. Bulletin de l'AAPO*, 33, 2018, p. 44.
- Kotarba 2019** : KOTARBA (J.). — *Ille-sur-Tet, Zac la Caseta tranche 1. Archéo 66, Bulletin de l'AAPO*, 34, 2019, p. 38.
- Kotarba, Aurand 2010** : KOTARBA (J.), AURAND (J.-L.). — *Pyrénées-Orientales, Lotissement Cantasol. De nouveaux fossés antiques aux abords d'Orle* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2010. 58 p.
- Kotarba, Dominguez 2012** : KOTARBA (J.), DOMINGUEZ (C.). — *Approche diachronique d'un terroir en bordure de la dépression de Bages. Ortaffa, projets photovoltaïques. Colomina del Prat 1,2 et 3* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2012. 3 vol.
- Kotarba et al. 1998** : KOTARBA (J.), PUIG (C.), VIGNAUD (A.). — *Route départementale 22c. Rcade sud-est de Perpignan. Liaison Perpignan-Cabestany* : RFO d'évaluation archéologique. AFAN Méditerranée, 1998. 34 p.
- Kotarba et al. 2009a** : KOTARBA (J.), CAROZZA (J.-M.), CATAFAU (A.), MAZIÈRE (F.), PASSARRIUS (O.), VIGNAUD (A.), WUSCHER (P.). — *LGV 66. Liaison ferroviaire Perpignan - Le Perthus. Volume 5. Trouillas (Pyrénées-Orientales). Diagnostic de la commune de Trouillas* : RFO diagnostic. INRAP Méditerranée, 2009.

- Kotarba et al. 2009b** : KOTARBA (J.), DONAT (R.), FABRE (L.), JANDOT (C.), FOREST (V.), MACHADO YANES (M. del C.), MARTZLUFF (M.), MAZIÈRE (F.), NADAL (S.), RAUX (St.), RAYNAUD (K.), RUAS (M.-P.), VIGNAUD (A.), WUSCHER (P.). — *LGV 66, liaison ferroviaire Perpignan Le Perthus. Volume 4 : Ponteilla* : RFO diagnostic. Nîmes-Montpellier : Inrap Méditerranée, 2009. 162 p., 93 fig., 14 pl.
- Kotarba et al. 2014** : KOTARBA (J.), SNEED-VERFAILLIE (C.), TOLEDO I MUR (A.). — *Trouillas, Mas Cantarana – tranche 2. Occupation de la fin de l'âge du Bronze et atelier céramique du Bas Empire, près de la Cantarana*. : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2014. 195 p., 105 fig.
- Kotarba et al. 2021** : KOTARBA (J.), CAILHOL (D.), MARTZLUFF (M.), MELMOUX (P.-Y.), RESPAUT (C.). — *Pyrénées-Orientales, Cabestany, Orfila-Les Parcs de Germanor* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2021. 161 p., 141 fig.
- Kotarba, Polloni 2018** : KOTARBA (J.), POLLONI (A.). — *Pyrénées-Orientales. Saint-Génis-des-Fontaines, Domaine de Teulère. La Teuleria 185 et 186. Des structures du Néolithique moyen et des vestiges d'habitat* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2018. 93 p.
- Kotarba, Vignaud 2001** : KOTARBA (J.), VIGNAUD (A.). — *Saint-Cyprien, Las Chinchettes, Quelques données sur les occupations du Néolithique final et de l'Antiquité tardive* : RFO évaluation archéologique. AFAN Méditerranée, 2001. 130 p.
- Martzluff 1994** : MARTZLUFF (M.). — *Le gisement épicaldial des berges du Tech : rapport de sondages programmés* : CEPC, 1994. 11 p., 11 fig.
- Martzluff et al. 1990** : MARTZLUFF (M.), PONS (P.), KOTARBA (J.), PEZIN (A.), ALESSANDRI (P.), CASTELLVI (G.), BAYROU (L.). — *Etude d'impact sur le site du barrage de l'Agly*, *Bulletin de l'AAPO*, 5, 1990.
- Martzluff et al. 1994** : MARTZLUFF (M.), PASSARRIUS (O.), VIGNAUD (A.), DONES (C.). — *Nouvelles données sur le Néolithique ancien du Roussillon. Et. Rouss.*, t. XIII, 1994, p. 7-17.
- Passarrius et al. 2020** : PASSARRIUS (O.), MISTRETTA VERFAILLIE (C.), MARTZLUFF (M.). — *Diagnostic sur le tracé de la RD22c. Déviation de Cabestany. Section 1. Communes de Perpignan et de Cabestany (Pyrénées-Orientales)* : RFO diagnostic. 2020. 95 p.
- Pezin 2008** : PEZIN (A.). — *Archéologie sur le projet Perpignan (66) : chemin de Torremila-la Bergerie* : Nîmes : Inrap Méditerranée, 2008. 30 p.
- Pezin et al. 2009** : PEZIN (A.), KOTARBA (J.), BRULÉ (J.-P.). — *Diagnostic archéologique sur le projet de lotissement communal de Taxo, Argelès-sur-Mer (66)* : RFO diagnostic. Nîmes : Inrap Méditerranée, 2009. 39 p.
- Pezin et al. 2013** : PEZIN (A.), TOSNA (D.), POLLONI (A.). — *Diagnostic archéologique sur le tracé de la liaison électrique souterraine entre le poste électrique de Baixas et le PKO de la LGV. Communes de Baixas, Villeneuve-de-la-Rivière, Baho, La Soler, Toulouges (66)* : RFO diagnostic. Perpignan : Inrap Méditerranée, 2013. 47 p., 13 fig.
- Poirier, 2021a** : POIRIER (P.). — *Canet. ZAC Regals. Archéo 66, Bulletin de l'AAPO*, 36, 2021, p. 36-37.
- Poirier, 2021b** : POIRIER (P.). — *Pyrénées-Orientales, Canet-en-Roussillon. ZAC Regals* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2021. 149 p.
- Polloni 2010** : POLLONI (A.). — *Perpignan, ZAC Bel-Air. Archeo 66. Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 25, 2010, p. 16-17.
- Polloni 2011** : POLLONI (A.). — *Pyrénées-Orientales, Le Boulou, Parc d'activité économique Vinyes d'en Cavaillé. Vestiges diffus du Néolithique et fosses de plantation* : Inrap Méditerranée, 2011. 43 p., 25 fig.
- Polloni et al. 2011** : POLLONI (A.), BRUXELLES (L.), ROLIN (D.). — *Pyrénées-Orientales, Perpignan, ZAC Bel-Air. Aménagement d'une zone d'activité économique au nord-est de Perpignan* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2011.
- Polloni et al. 2019** : POLLONI (A.), DA COSTA (C.), JANDOT (C.). — *Villeneuve-de-la-Raho, La Colomina, Pyrénées-Orientales : Vestiges d'occupations du Néolithique ancien, moyen et final, de l'Antiquité et de la période wisigothique* : RFO de fouille. Inrap Midi-Méditerranée, 2019. 513 p., 376 fig.
- Porra-Kuteni 2014** : PORRA-KUTENI (V.). — *Les occupations préhistoriques du Puig del Rey (Palais des rois de Majorque). In : Passarrius, Catafau dir : Un palais dans la ville. Perpignan : Ed. Trabucaire Conseil Général des Pyrénées Orientales, 2014, p. 407-419. (Archéologie Départementale).*
- Rivalan 2016** : RIVALAN (A.). — *Trois exemples d'habitats de plaine protohistoriques en Languedoc-Roussillon : le site de Mas Delfau à Perpignan, du Mas de l'Oume à Nîmes et de Mitra II à Saint-Gilles-du-Gard. In : Vie quotidienne, tombes et symboles des sociétés protohistoriques de Méditerranée nord-occidentale. 2016, p. 255-269. (Monographies d'archéologie méditerranéenne, ; Hors serie n° 7).*
- Roguet 2018** : ROGUET (G.). — *El Camí del Paradís. Bulletin de l'AAPO*, 33, 2018, p. 24-26.
- Roguet 2022** : ROGUET (G.). — *Aspres del Paradís-El Camí del Paradís, Cornella-del-Vercol, VI^e Rencontre d'archéologie départementale des Pyrénées-Orientales, 5 octobre 2022 (présentation orale).*
- Toledo i Mur 2014** : TOLEDO I MUR (A.). — *Baho, El Camp del Viver. Bulletin de l'AAPO*, 29, 2014, p. 14-17.
- Toledo i Mur 2016** : TOLEDO I MUR (A.). — *Perpignan, El Camí de la Coma Serra. Bulletin de l'AAPO*, 31, 2016, p. 45-48.
- Toledo i Mur 2017** : TOLEDO I MUR (A.). — *Corneilla-del-Vercol, Els Aspres del Paradís. Bulletin de l'AAPO*, 32, 2017, p. 22-23.
- Toledo i Mur 2018** : TOLEDO I MUR (A.). — *Deux supposés poids à pêche néolithiques à El Cortal d'en Quirc (Le Boulou, Pyrénées-Orientales), Préhistoire du Grand Sud-Ouest*, n° 26, 2018-2, 141-152.
- Toledo i Mur et al. 2015** : TOLEDO I MUR (A.), POLLONI (A.), LAGARRIGUE (A.), KOTARBA (J.), BRUXELLES (L.), DECANter (F.), MARTIN (S.), POIRIER (P.), MARTZLUFF (M.), BOUBY (L.). — *El Camp del Viver : des fréquentations à vocation agricole pendant la Préhistoire récente et l'âge du Bronze, un parcellaire du Haut Moyen Âge : Baho : Languedoc-Roussillon, Pyrénées-Orientales (66) : RFO fouille. Nîmes : Inrap MED, 2015. 247 p.*
- Toledo i Mur et al. 2017a** : TOLEDO I MUR (A.), KOTARBA (J.), BÉNÉZET (J.). — *Pyrénées-Orientales. Corneilla-del-Vercol. Els Aspres del Paradís. Lotissement : El Camí del Paradís : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2017. 106 p.*

- Toledo i Mur et al. 2017b** : TOLEDO I MUR (A.), POLLONI (A.), KOTARBA (J.), DECANter (F.), JANDOT (C.), PALLIER (C.), POIRIER (P.), VIGIER (S.). — *Perpignan. RD 900, section centre. El Camí de la Coma Serra* : RFO fouille. Nîmes : Inrap Méditerranée, 2017. 392 p.
- Toledo i Mur et al. 2018 a** : TOLEDO I MUR (A.), DOMINGUEZ (C.), PALLIER (C.). — *Le Boulou. Rue Chapelle Saint-Luc- El Cortal d'en Quirc. Projet de lotissement : Les jardins d'Aurélia* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2018. 70 p.
- Toledo i Mur et al. 2018 b** : TOLEDO I MUR (A.), BOUBY (L.), BRUXELLES (L.), DECANter (F.), LAGARRIGUE (A.), MARTIN (S.), MARTZLUFF (M.), POLLONI (A.), POIRIER (P.). — Les fréquentations à vocation agricole du Néolithique Final et de l'âge du Bronze à *El Camp del Viver*, à Baho (Pyrénées-Orientales). In : *Habitations et habitat du Néolithique à l'âge du Bronze en France et ses marges* : Actes de la Ile Rencontres Nord-Sud de Préhistoire récente, Dijon, 19-21 novembre 2015. 2018, p. 691-696. (Archives d'Écologie Préhistorique).
- Toledo i Mur et al. 2022a** : TOLEDO I MUR (A.), PALLIER (C.), KOTARBA (J.). — *Pyrénées-Orientales, Pollestres, Colomina d'en Rabollet, La Travessa. Projet : Olympéo 3 ; Un foyer à pierres chauffées préhistorique. Des drains empierrés modernes* : RFO diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2022. 62 p.
- Toledo i Mur et al. 2022b** : TOLEDO I MUR (A.), PALLIER (C.), KOTARBA (J.), MARTZLUFF (M.), RESPAUT (C.), POIRIER (P.). — *Pyrénées-Orientales, Argelès-sur-Mer. Négabous sud et Aspres de la Sureda. Lotissement. Un outil taillé sur quartz paléolithique. Des foyers à pierres chauffées néolithiques* : RFO diagnostic. Nîmes : Inrap Midi-Méditerranée, 2022. 87 p.
- Toledo i Mur, Kotarba 2013** : TOLEDO I MUR (A.), KOTARBA (J.). — *La Colomina : Pyrénées-Orientales (66), Villeneuve-de-la-Raho (cat. Vilanova de Raho, Rossello) : rapport de diagnostic* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2013. 95 p.
- Vignaud 1989** : VIGNAUD (A.). — *Le Cortal d'en Kirck, dit « Coudine », Le Boulou (66) : rapport sondages archéologiques*. SRA Languedoc-Roussillon, 1989. 9 p., 14 fig.
- Vignaud 1990a** : VIGNAUD (A.). — *Le Cortal d'en Kirck, dit « Coudine », Le Boulou (66) : rapport sondages archéologiques*. SRA Languedoc-Roussillon, 1990. 9 p., 14 fig.
- Vignaud 1990b** : VIGNAUD (A.). — Nouvelles données sur l'implantation d'habitats néolithiques de plein air en Vallespir. *Travaux de Préhistoire Catalane. Bulletin du Centre d'Etudes Préhistoriques Catalanes*, 6, 1990, p. 103-110.
- Vignaud 1991** : VIGNAUD (A.). — Premiers tests stratigraphiques sur les gisements néolithiques de plein air en Vallespir : Les Cavaillès nord et sud et le Cortal d'en Kirck (Le Boulou, Pyrénées-Orientales). *Travaux de Préhistoire Catalane. Bulletin du Centre d'Etudes Préhistoriques Catalanes*, 7, 1991, p. 75-82.
- Vignaud 1992** : VIGNAUD (A.). — Nouvelles données sur les gisements de plein air néolithiques dans le Bassin du Tech et de l'Agly. In : *Estat de la investigació sobre el Neolític a Catalunya* : IX Col.loqui International de Puigcerdà, 24-26 abril 1991. Puigcerdà : Institut d'Estudis Ceretans, 1992, p. 170-171.
- Vignaud 1997** : VIGNAUD (A.). — *Intervention archéologique sur le site de Mas Couret à Saleilles (P.-O.)* : DFS fouille de sauvetage programmé. Montpellier : Afan Méditerranée, 1997.
- Vignaud 2000** : VIGNAUD (A.). — *Lotissement parcelle 698. Le Boulou (66) : DFS diagnostic*. AFAN Méditerranée, 2000. 7 p., 3 fig., annexes.
- Vignaud 2001** : VIGNAUD (A.). — *Le Boulou, Cortal d'en Kirck. Bulletin de l'AAPO*, 16, 2001, p. 10.
- Vignaud 2002** : VIGNAUD (A.). — *Villelongue-dels-Monts (Pyrénées-Orientales). Le Pla II. Un habitat groupe du Néolithique final* : DFS fouille. Nîmes : Inrap Méditerranée, 2002. 32 p., 21 fig., annexes.
- Vignaud 2004a** : VIGNAUD (A.). — *La Cluse Basse (Pyrénées-Orientales). Lo Trouil. Lotissement le Clos Domitia* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2004. 14 p.
- Vignaud 2004b** : VIGNAUD (A.). — *L'âge du Bronze aux Cluses Basses. Cahiers de la Rome*, 13, 2004, p. 18-33.
- Vignaud 2005a** : VIGNAUD (A.). — *Lo Trouil, Les Cluses Basses. (Lotissement Le Clot Domitia). Bulletin de l'AAPO*, 20, 2005, p. 22.
- Vignaud 2005b** : VIGNAUD (A.). — *RN-616. Contournement de Baho, Pézilla-la-Rivière, Villeneuve-la-Rivière. Bulletin de l'AAPO*, 20, 2005, p. 11-12.
- Vignaud 2005c** : VIGNAUD (A.). — *Le Chasséen en Roussillon : note sur des éléments céramiques originaux du Cortal d'en Kirck, site dit « Coudine » (Le Boulou). In : Roches ornées, roches dressées : Colloque en hommage à Jean Abelanet, Perpignan 24-25 mai 2001. Perpignan, 2005, p. 359-362.*
- Vignaud 2006** : VIGNAUD (A.). — *Le Boulou (Pyrénées-Orientales). La Roureda. Projet de lotissement P.A.E. : rapport de diagnostic*. Inrap Méditerranée, 2006. 10 p., 11 fig.
- Vignaud 2007** : VIGNAUD (A.). — *Le Boulou (Pyrénées-Orientales). Lotissement le Plateau de Pradels. Vestiges d'ateliers de taille de silex au Néolithique moyen* : rapport de diagnostic. Inrap Méditerranée, 2007. 15 p., 7 fig.
- Vignaud et al. 2004 a** : VIGNAUD (A.), HOUIX (B.), RAUX (A.), ECARD (P.), CAROZZA (J.-M.), DONAT (R.), MAZIÈRE (F.). — *RD 616, contournement de Baho, 66 : Pézilla-de-la-Rivière, Villeneuve-de-la-Rivière, Baho : rapport de diagnostic* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2004. 79 p.
- Vignaud et al. 2004 b** : VIGNAUD (A.), MAZIÈRE (F.), MARZTLUFF (M.), BOUBY (L.), VERDIN (P.), KOTARBA (J.), BERGERET (A.), IZARD (V.). — *RN 9 - Perpignan. Contournement du Grand Saint-Charles. La Carrerrassa, Orle-Ouest haut, Mas Orlina. Vestiges d'un habitat groupé du Bronze Ancien* : DFS fouille. Perpignan : Inrap Méditerranée, 2004. 31 p., 8 pl., annexes.
- Vignaud et al. 2007** : VIGNAUD (A.), JANDOT (C.), AUDOUIT (F.), KOTARBA (J.). — *Bages (Pyrénées-Orientales). Le Puig Dallat. Vestiges du Chalcolithique et du Bas-Empire romain* : 2007. 13 p., 10 fig.
- Vignaud et al. 2014** : VIGNAUD (A.), CAROZZA (J.-M.), MANEN (C.), PLUTNIAK (S.), RAUX (A.), ESCALLON (G.), BOUCHETTE (A.). — *Un ensemble des débuts du Néolithique moyen associant habitat et zone d'activité : volume 14, Montesquieu-des-Albères, Trompette Basse : Pyrénées-Orientales (66), LGV 66, liaison ferroviaire Perpignan - Le Perthus : rapport de fouilles* : RFO fouille. Inrap Méditerranée, 2014. 283 p.
- Vignaud, Raux 2011** : VIGNAUD (A.), RAUX (A.). — *Trouillas, Mas Domenech 464. Passage de la LGV. Un habitat du Néolithique ancien et du Néolithique moyen* : RFO fouille. Inrap Méditerranée, 2011. 111 p.
- Wuscher 2006** : WUSCHER (P.). — *RD 618, tronçon Montesquieu-des-Albères et le Boulou. Occupations antiques et romanisation des piémonts des Albères (Pyrénées-Orientales)* : RFO diagnostic. Inrap Méditerranée, 2006. 89 p.

La structure de combustion à pierres chauffées monumentale d'El Camí de la Coma Serra (Perpignan)

Assumpció Toledo i Mur⁽¹⁾

1 - Inrap

Fin 2015, la fouille au lieu-dit *El Camí de la Coma Serra* (RD 900, Rode nord de Perpignan), a mis au jour entre autres, une vingtaine de foyers à galets chauffés et quatre fours du même type à rattacher au Néolithique moyen (fig. 1).

À ces foyers de morphologie assez simple et bien connue s'est jointe une structure de combustion complexe, de dimensions imposantes, couronnée d'une construction rectangulaire bâtie en pierre sèche (fig. 2 et fig. 3). La destination de cette structure de combustion, dont la superstructure a également subi de fortes températures, reste incertaine. Du fait de sa morphologie et de ses dimensions, la vocation domestique ou artisanale peut être écartée. Reste l'hypothèse d'une fonction festive ou cérémoniale. Le résultat de l'analyse des charbons de bois issus de cette structure a permis de la dater du Néolithique moyen : 4230-4195/4175-3990 cal BC (Toledo i Mur *et al.* 2017).

Cette structure de combustion monumentale (FY 250), située sur la partie sud de la fouille, se trouve entourée d'une vingtaine de structures en creux, dont des foyers à pierres chauffées circulaires de taille petite et moyenne, des fosses et des trous de poteaux (fig. 1). Les sols archéologiques associés ayant disparu, leur répartition ne montre pas une organisation cohérente. La structure FY 250 associe une cuvette de combustion aux parois rubéfiées, un fond tapissé de charbon de bois et un remplissage de galets thermofractés. Elle est couronnée d'une véritable construction en pierre sèche.

La cuvette de combustion

La cuvette de combustion est rectangulaire avec angles arrondis. Elle est large de 1,90 m et profonde de 0,60 m. La longueur est estimée à 2,80 m, ce qui représente une surface totale de 5,30 m². Le bord de la fosse présentait des traces de rubéfaction sur une épaisseur d'environ 8 cm sur tout son pourtour, cela témoigne d'un feu intense.

Le sondage effectué dans la partie orientale de la structure FY 250, a permis de vérifier que cette paroi et le fond de la cuvette étaient fortement rubéfiés. Il a montré une couche de charbon de bois, d'une épaisseur de 5 à 8 cm tapissant le fond de la fosse ainsi que la paroi orientale (fig. 3 B et C).

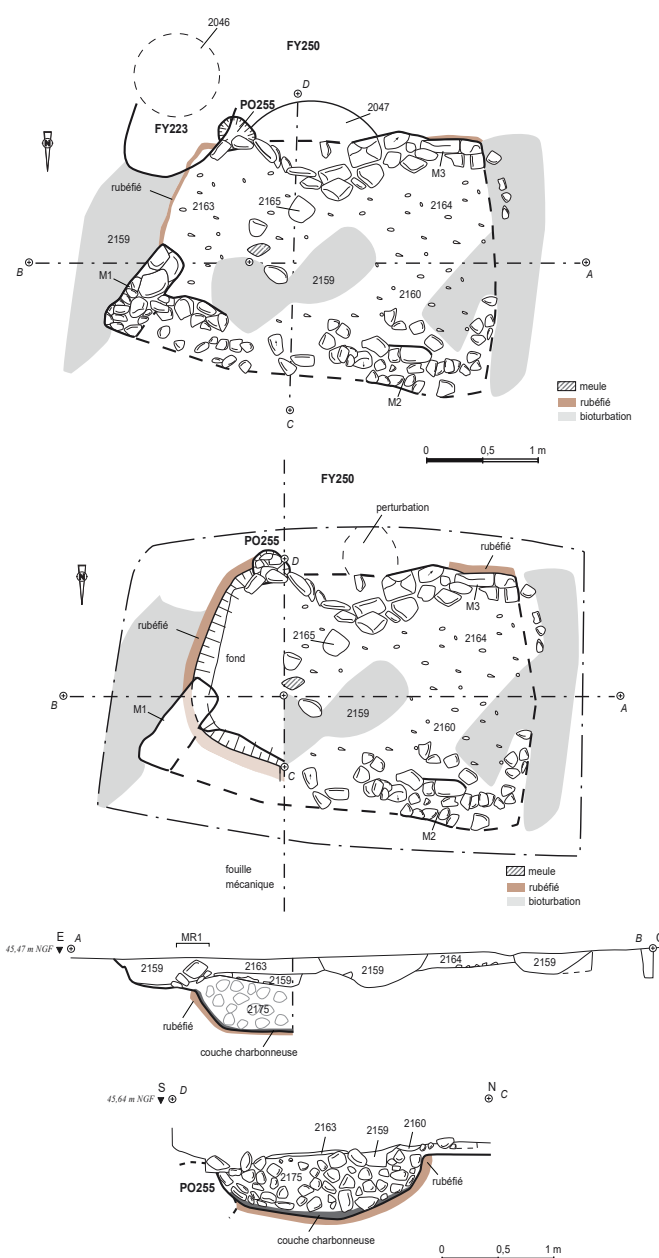


Figure 2 : *El Camí de la Coma Serra*, Perpignan.
Plan and coupes de la structure de combustion FY 250
(d'après Toledo i Mur *et al.* 2017b, 106-107, fig. 85 et 88).

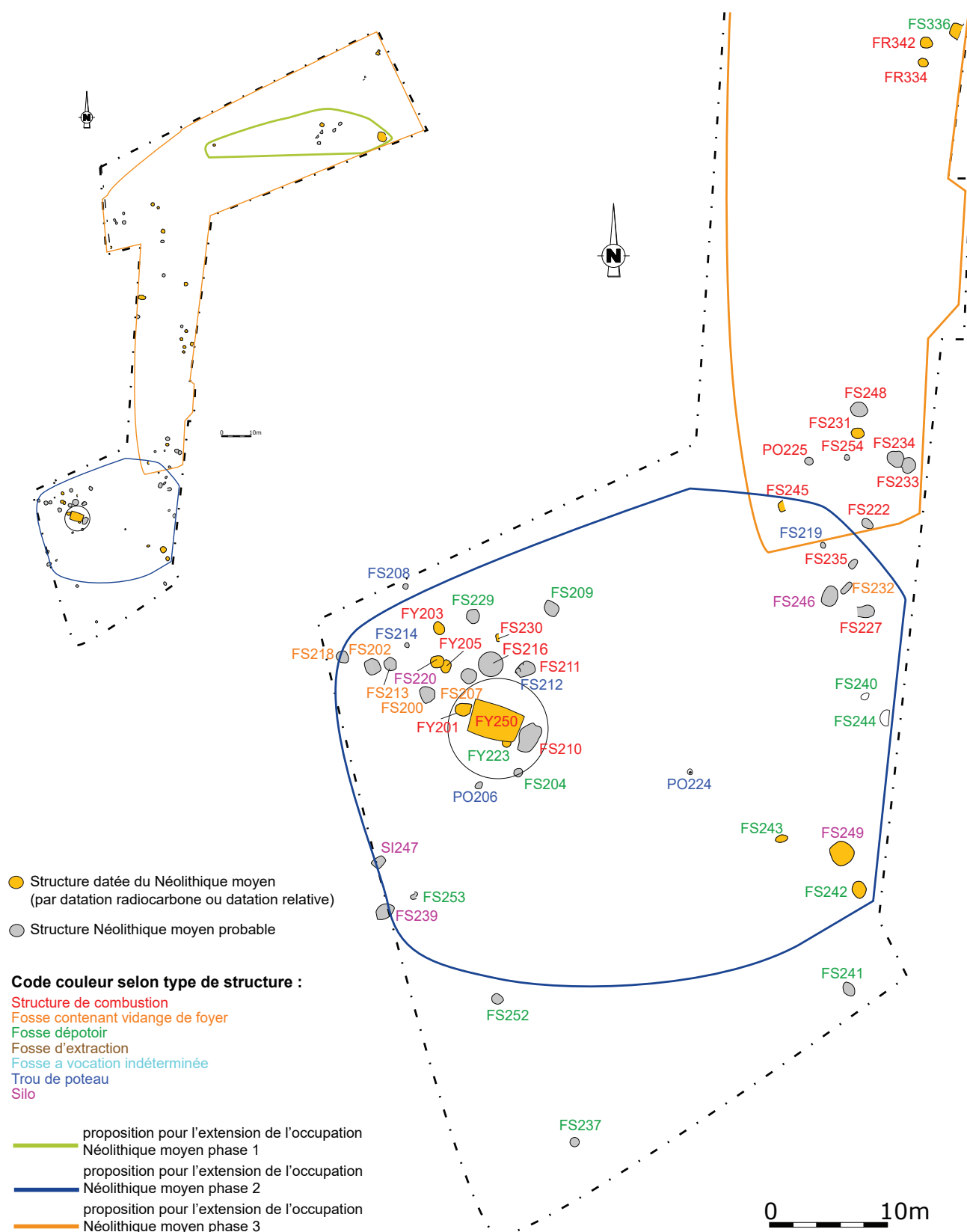


Figure 1 : El Camí de la Coma Serra, Perpignan. Plan de masse des structures néolithiques (d'après Toledo i Mur et al. 2017b, 148, fig. 151).

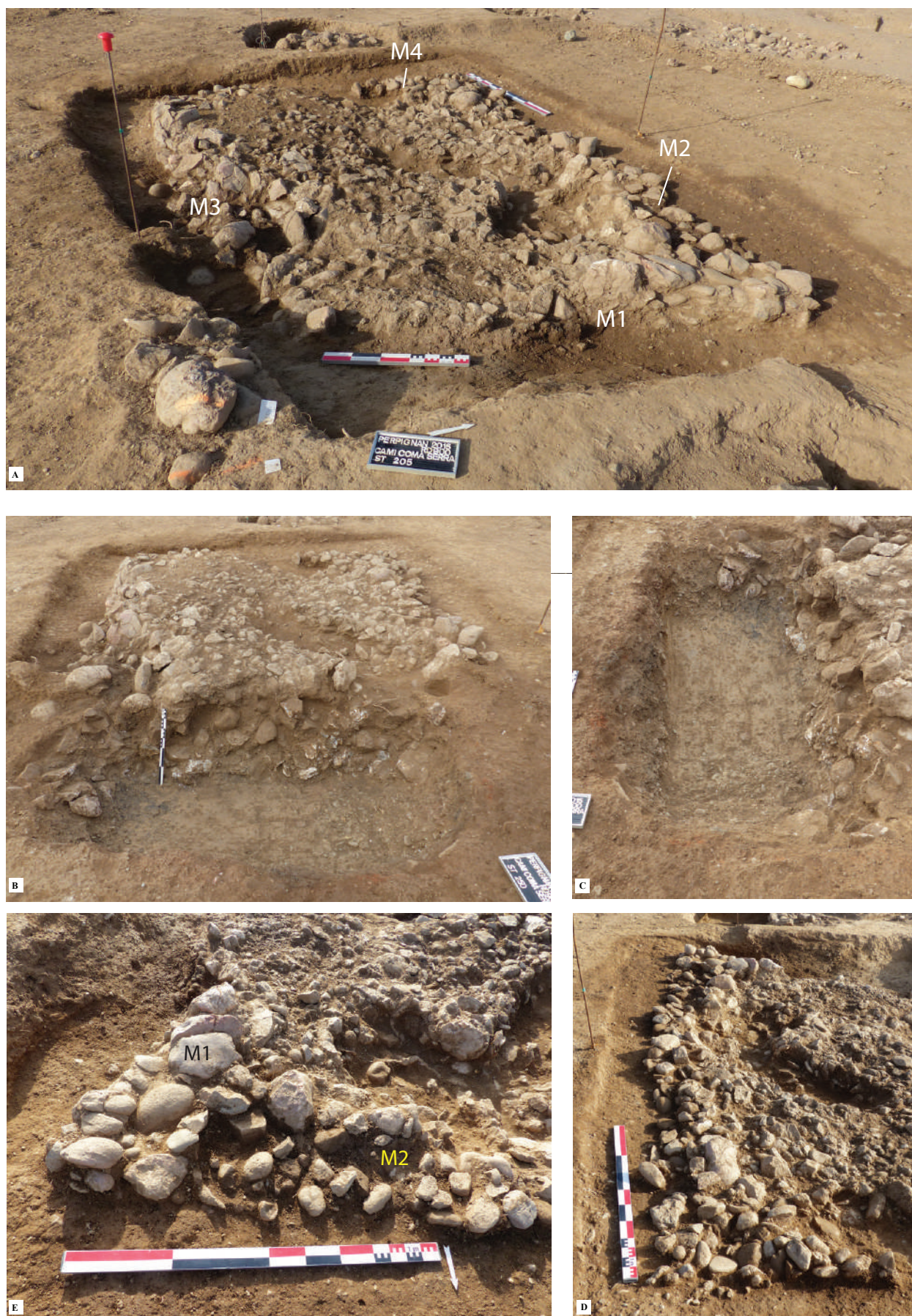


Figure 3 : El Camí de la Coma Serra, Perpignan.

A : vue d'ensemble de la structure de combustion FY 250. B : vue du sondage effectué dans la partie orientale; on y perçoit le comblement de galets et le liseré rubéfié sur le pourtour de la cuvette. C : vue du sondage effectué dans la partie orientale; on y voit le liseré rubéfié sur le pourtour de la cuvette. D : vue du mur M 2 de la superstructure, depuis l'ouest. E : vue de l'angle nord-est de la superstructure (d'après Toledo i Mur et al. 2017b, 106-110, fig. 87).

Les galets de taille moyenne et grande (entre 15 et 25 cm) comblant la cuvette présentent des traces de rubéfaction et la plupart ont éclaté à cause de la chaleur (thermofractés).

L'étude anthracologique réalisée par Philippe Poirier sur les échantillons de charbons de bois prélevés dans le foyer FY 250 a reconnu seulement une essence, celle de chênes caducifoliés.

La superstructure

La fosse de combustion de FY 250 est surmontée d'une construction en pierre sèche (**fig. 3 D et E**). Celle-ci a été installée directement sur la cuvette empierrée, les murs en léger retrait par rapport aux bords de celle-ci. Les murs en pierre sèche de la construction rectangulaire délimitent une surface de 3,20 x 2,30 m (7,3 m² de surface). Les blocs en périphérie de la construction en pierre sèche présentent des traces de rubéfaction et un grand nombre a éclaté.

En plan, l'extrémité nord du mur oriental (M 1) est la partie mieux conservée (**fig. 3 E**). Les trois assises, comportant des galets de taille moyenne et grande, forment un parement en talus d'une largeur de 0,30 m.

Le tracé du mur nord (M 2) est visible mais très endommagé (**fig. 3 D**). Dans les parties conservées, le mur est large de 0,40 m. Du mur qui ferme le côté ouest (M 4), il ne reste qu'un alignement de cailloux. Enfin, du mur sud (M 3), perturbé par un creusement postérieur, on perçoit de gros blocs disposés sur une largeur de 0,40 m.

Fonction de la structure de combustion monumentale

Aucun indice matériel ne nous indique la fonction de cette structure de combustion de dimensions très importantes superposant une construction rectangulaire en pierre sèche à une grande fosse à galets chauffés. Il ne s'agit pas d'une structure de combustion domestique banale. L'effort déployé pour l'aménagement de la cuvette, pour l'apport de galets à faire chauffer, et pour la construction de la superstructure est considérable.

La proximité physique entre les deux structures (cuvette et superstructure) semble indiquer qu'elles ont été aménagées avec une même finalité mais qu'elles ont été bâties et mises à feu en deux temps. Un premier état comporterait le creusement de la fosse, l'apport du combustible et des galets à chauffer et sa mise à feu. Après cette première combustion, un deuxième état comporterait la construction de la superstructure en pierre sèche utilisée dans le cadre d'une deuxième mise à feu. Cette deuxième est attestée par l'éclatement de certains blocs, notamment le gros bloc de l'extrémité ouest du mur sud. On peut imaginer que ces murs en talus clôturaient un âtre.

Il est difficile de calculer le temps qui s'est écoulé entre les deux aménagements. Le fait que la construction prenne appui directement sur la fosse à galets, sans aucune trace de couche, si mince soit-elle, entre les deux, plaide pour deux aménagements rapprochés dans le temps.

Comparaisons

Dans le département des Pyrénées-Orientales, outre celle d'El Camí de la Coma Serra, on connaît cinq autres grandes structures de combustion à galets chauffés, dont le plus grand côté mesure entre 2,50 et 4 m. Parmi elles, quatre présentent un plan quadrangulaire et leurs surfaces mesurent entre 6,67 m² et 8,75 m² et, exceptionnellement, 12 m². La cinquième est de plan rectangulaire et sa surface mesure 3,25 m². Enfin, le plan de la sixième est oblong.

Comme la première, celle de Sant Vicens, à Ria-Sirach, est associée à d'autres structures. En revanche, celles d'El Pou de les Colobres, Mas Saint-Nicolas, Plan de Vignes et Mas d'en Ramis, apparaissent isolées. Le foyer à galets chauffés d'El Camí de la Coma Serra comportait une superstructure en pierre sèche. Les blocs de terre cuite rubéfiée en surface du foyer d'El Pou de les Colobres, ont été interprétés comme étant les restes d'une superstructure.

- Perpignan, El Pou de les Colobres [site n° 41].

La structure de combustion d'El Pou de les Colobres est un aménagement à plan sub-rectangulaire de 2,90 m de long par 2,30 de large (6,67 m² de surface). Les angles sont légèrement arrondis. Le profil présente des parois droites et un fond plat. La profondeur conservée est de 0,35 m (**fig. 4, C**). Le colmatage de la structure est un lit rocailleux, ininterrompu, nappant en totalité la dépression. Au-dessous, une couche de sédiments bruns contenant quelques nodules de terre cuite et des charbons, concentrés sur 1 m², au milieu de la structure. Les pierres sont presque exclusivement des galets de quartz de taille modeste, dont la taille varie entre quelques centimètres et 0,20 m. La majorité sont thermofractés. Les charbons sont particulièrement présents à la base du remplissage et en périphérie, mais également à différents niveaux du comblement, médian ou supérieur, parfois sous la forme de grosses bûches. La présence de charbons à différents niveaux implique que le foyer a fait l'objet, dans une même phase de fonctionnement, de plusieurs recharges de combustible, mais aussi et probablement de pierres. L'absence totale de mobilier ne permet pas de la dater. Toutefois ce type de structure est bien attesté durant le Néolithique et la Préhistoire récente. C'est surtout dans cette dernière période, au Néolithique final/Chalcolithique et à l'âge du Bronze que se situent les grandes fosses de combustion rectangulaires. Cette structure de combustion paraît être isolée et non liée à un habitat. La particularité de cette structure provient sans doute de la présence de blocs de terre cuite au-dessus du niveau de pierres. Ces blocs rubéfiés appartiennent très certainement à la superstructure de la fosse (Vignaud *in* Kotarba *et al.* 1998 a, 18-21 ; Kotarba 1998).

- Mas Saint-Nicolas 12 à Ponteilla [site n° 14]. Le grand foyer à pierres chauffées FY 213 est de forme grossièrement rectangulaire avec des angles arrondis (**fig. 4, B**). Les dimensions restituables sont de 2,50 m de large pour environ 3,5 m de long (8,75 m² de surface).

Cette structure a été creusée dans du limon sableux brun clair. Elle est conservée sur 0,26 m au niveau de la coupe relevée. Son pourtour se lit bien grâce à l'épaisseur de terrain rubéfié orangé ou noir qui la ceinture et aux nombreuses pierres de son comblement. Ces pierres sont principalement des galets dont certains sont fragmentés et anguleux du fait de leur éclatement au feu. Une partie de ces pierres ont 15 et 20 cm de côté, et les plus nombreuses ont une taille de 10 cm. La rubéfaction sur plusieurs centimètres du terrain naturel montre que le feu a été fort. Si des poches de terre charbonneuse sont présentes sur les bords, les charbons ne sont pas particulièrement nombreux à la base des pierres. Il est à rattacher au Néolithique ou à la Protohistoire (Kotarba *et al.* 2009 b, 37).

- Plan des Vignes (barrage de l'Agly), Caramany [site n° 51]. Il s'agit d'une grande structure rectangulaire aux angles arrondis, globalement orientée est-ouest dans

son plus grand axe et qui se trouvait à 1,10 m du sol actuel, épargnée par les labours. Elle avait été creusée sur 25 à 30 cm de profondeur dans le sol (fig. 4, D). Elle mesure 3,60 m par 1,30 m (4,68 m² de surface). Sur un fond plat, le remplissage comporte des pierres brûlées et de grosses bûches carbonisées, toutes en bois de chêne (det. C. Heintz : *Quercus pubescens*). Le seul mobilier est un galet aménagé en marne albienne indurée (chopper) qui a probablement servi au creusement. Les bûches carbonisées se trouvaient alignées sous plusieurs lits de pierres siliceuses intensément brûlées (surtout des galets de granite). La datation donne un rattachement au Néolithique final (phase ancienne) soit 4575+30 BP = 3496-3108 cal BC avec un pic de probabilité majeur autour de 3 376 cal BC [Ly-17070 ; échantillon n°42027]. On pourrait ainsi l'attribuer au Néolithique moyen-Néolithique récent (Martzluff 1990, inédit).

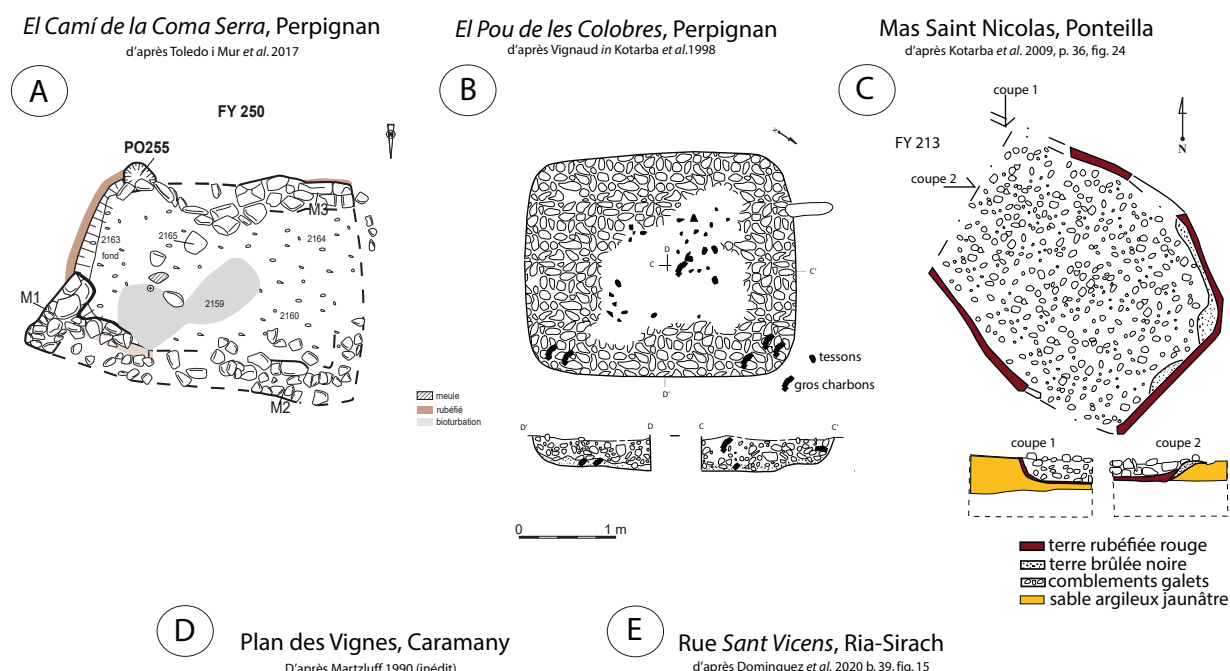


Figure 4 : Les grandes structures de combustion à pierres chauffées des Pyrénées-Orientales.

- Rue *Sant Vicens*, à Ria-Sirach [site n° 37]. Un vaste foyer à pierres chauffées de 5,5 m² de surface, est daté par radiocarbone du Néolithique final. Il est associé à 8 fosses à usage domestique ou artisanal, dont une large fosse pouvant être un fond de cabane, et un linéaire. Le foyer (FY 24) a un plan oblong à extrémités arrondies (fig. 4, E). Il mesure 5,26 m de long sur 1,27 à 1,16 de large et il est conservé sur 0,20 m de profondeur. En surface, il se distingue nettement de l'encaissant par la forte densité de blocs en calcaire (entre 5 et 20 cm), pris dans une matrice sablo limono-argileuse compacte, de couleur brun foncé à noir, associés à de nombreux charbons de bois dispersés et de toutes tailles. En coupe, le creusement observé présente un profil avec des parois légèrement évasées, le fond est sans doute plat. Le remplissage se compose sur le fond d'une couche de charbons de bois dont de très gros fragments sur une épaisseur de 4 à 6 cm associés à des blocs et un peu de sédiment seulement contre la paroi Est. Dessus, le sédiment charbonneux est mélangé à une forte densité de blocs en calcaire sans doute éclatés par l'action du feu. À la surface du décapage, deux endroits distincts montrent la rubéfaction de l'encaissant sur environ 50 cm de longueur et 2 à 3 cm d'épaisseur et 15 cm de profondeur. Cette structure n'a pas livré de mobilier archéologique. Le résultat de l'analyse radiocarbone est : 3379-3126 cal BC (95,5 %) ce qui indique une attribution au Néolithique final (Dominguez *et al.* 2020, 74).

- *Mas d'en Ramis* 1867C, Banyuls-dels-Aspres [site n° 58]. Lors du diagnostic sur le tracé de la ligne LGV, une grande structure quadrangulaire d'environ 3 m sur 4 m (12 m² de surface) a été mise au jour (non illustrée). Elle est caractérisée sur une grosse moitié par de nombreuses pierres de taille moyenne (10-15 cm), surtout en quartz, qui sont altérées par la chaleur et le feu. Sur la moitié plus arasée on trouve des charbons de bois assez nombreux et un peu de terre cuite. Cette structure de combustion à pierres chauffées n'a pas livré de mobilier. Elle est à rattacher à une fourchette Néolithique-Préhistoire récente. Située à l'est de la ligne LGV, elle apparaît isolée (Jandot, Kotarba 201, 23, fig. 12).

Conclusions

Les dimensions et la complexité de la structure de combustion à galets chauffés FY250 d'*El Camí de la Coma Serra*, datée du Néolithique moyen, font d'elle une œuvre monumentale. Cela dit et en tenant compte du temps et de l'effort investi pour l'aménager, sa fonction devait outrepasser le cadre domestique. À ce jour, dans la bibliographie régionale, il n'existe pas de comparaison pour ce grand foyer rectangulaire à pierres chauffées couronné par une superstructure en pierre sèche.

Remerciements : nous remercions les collègues qui nous ont facilité l'accès à des informations inédites de leurs travaux : Alain Vignaud, Cécile Dominguez, Céline Jandot, Jérôme Kotarba et Michel Marztluff.

Bibliographie

Dominguez 2020a : DOMINGUEZ (C.). — *Ria-Sirach, Rue Sant Vicens, Lotissement « le Petit Clos »* : rfo diagnostic. Inrap Midi-Méditerranée, 2020. 93 p.

Dominguez 2020b : DOMINGUEZ (C.). — *Ria-Sirach, Lotissement Le Petit Clos. Archo 66. Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 35, 2020, p. 35-37.

Jandot, Kotarba 2012 : JANDOT (C.), KOTARBA (J.). — *LGV 66, Liaison ferroviaire Perpignan-Le Perthus. Volume 7 : Banyuls-dels-Aspres (P.-O.). Diagnostic de la commune de Banyuls-dels-Aspres* : rfo diagnostic. INRAP Méditerranée, 2012. 115 p.

Kotarba 1998 : KOTARBA (J.). — RD22c, rocade sud-est de Perpignan, Cabestany-Perpignan-Mas Lafitte, Pou de les Colobres. *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 13, 1998, p. 1416.

Kotarba et al. 1998 : KOTARBA (J.), PUIG (C.), VIGNAUD (A.). — *Route départementale 22c. Rociade sud-est de Perpignan. Liaison Perpignan-Cabestany* : rfo evaluation archéologique. AFAN Méditerranée, 1998. 34 p.

Kotarba et al. 2009b : KOTARBA (J.), DONAT (R.), FABRE (L.), JANDOT (C.), FOREST (V.), MACHADO YANES (M. del C.), MARTZLUFF (M.), MAZIÈRE (F.), NADAL (S.), RAUX (St.), RAYNAUD (K.), RUAS (M.-P.), VIGNAUD (A.), WUSCHER (P.). — *LGV 66, liaison ferroviaire Perpignan Le Perthus. Volume 4 : Ponteilla* : rfo diagnostic. Nîmes-Montpellier : Inrap Méditerranée, 2009. 162 p., 93 fig., 14 pl.

Martzluff 1990 : MARTZLUFF (M.). — *Note sur l'intervention au Plan des Vignes (barrage de l'Agly), Caramany*, inédit.

Toledo i Mur 2016 : TOLEDO I MUR (A.). — *Perpignan, El Camí de la Coma Serra. Archo 66*, 31, 2016, p. 45-48.

Toledo i Mur et al. 2017b : TOLEDO I MUR (A.), POLLONI (A.), KOTARBA (J.), DECANter (F.), JANDOT (C.), PALLIER (C.), POIRIER (P.), VIGIER (S.). — *Perpignan. RD 900, section centre. El Camí de la Coma Serra* : rfo de fouille. Nîmes : Inrap Méditerranée, 2017. 392 p.

L’empreinte du *signaculum* de *Gaius Iulius Mercelon* découverte sur le site de *La Constantina* (Palau-del-Vidre, Pyrénées-Orientales)

Laurent SAVARESE⁽¹⁾

avec les contributions de Marc MAYER i OLIVÉ⁽²⁾ et de François PICARD⁽³⁾

1 - Centre archéologique R. Marichal, de Ruscino, (Ville de Perpignan). Chercheur associé UMR 5140 TESam

2 - Professeur émérite de philologie classique, Université de Barcelone.

3 - Association CIRCE (Centre d'Information sur Ruscino, Culture et Échange), professeur de Lettres Classiques.

Ce cachet en plomb fut découvert de manière fortuite sur le site antique de *La Constantina* situé sur la commune de Palau-del-Vidre. Son existence nous a été signalée par le milieu associatif archéologique du Roussillon, relayant une information de nos collègues numismates qui ont pu, au mieux en réaliser des clichés et une empreinte. Il est regrettable, comme toujours dans ces cas de figure, de ne pas avoir plus d'information sur les conditions de la découverte et sur le devenir de l'objet. L'intérêt épigraphique du document mérite d'être signalé car il s'agit du troisième *signaculum* découvert à ce jour sur ce secteur proche d'Elne.

Introduction

Le site archéologique de *La Constantina*, duquel provient le cachet, se situe sur la commune de Palau-del-Vidre (fig. 1). Le lieu est occupé dès le Haut Empire comme le montre l'inventaire de la CAG 66 et, pour Jean Abélanet et Roger Grau, il ne devait faire qu'un avec celui du *Camp de la Pedra* sur lequel furent découverts une borne milliaire et un élément de décor architectural, probablement funéraire (Kotarba, Castellvi, Mazière 2007, 429 ; Castellvi, Comps, Pezin 1997, 81-82 ; Kotarba 2001, 426). À ces témoignages anciens qui ne permettaient pas de caractériser plus précisément le statut de cet habitat, l'opération archéologique préventive réalisée par l'Inrap en 2012 confirma pour le *Camp de la Pedra* l'existence d'un site à longue durée d'occupation (du I^{er} au V^e siècle de n. è.) doté d'infrastructures (hypocauste) liées à un habitat majeur du secteur (Kotarba, Bénézet, Jandot 2013, 25).

Le croisement des informations, dans le cadre du rapport final d'opération de 2012, a permis de distinguer le site de *La Constantina* à une distance d'environ 800m à l'ouest de celui du *Camp de la Pedra* (Kotarba, Bénézet, Jandot 2013, 28, fig. 12).

L'occasion est ici donnée de rappeler la découverte de deux autres cachets-empreintes en plomb signalés par Jean-Pierre Lentillon sur cette même commune (site de *Villeclare Nord*), (Feugère, Mauné 2005, p. 443) et publiés sur l'encyclopédie en ligne *Artefact*.

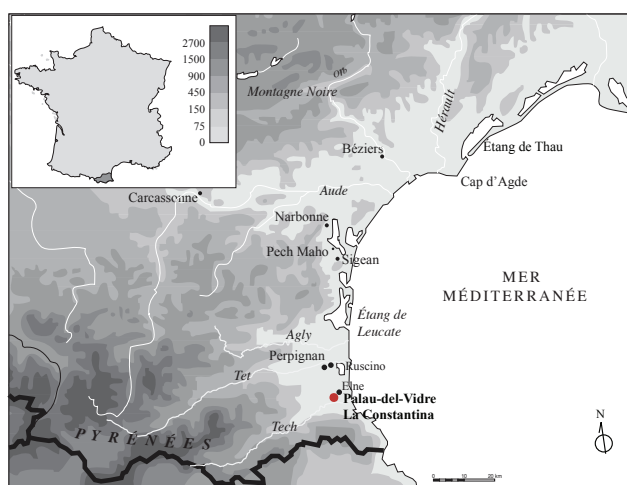


Figure 1 : Localisation du site de *La Constantina* et de Palau-del-Vidre.

Pour être complet, mentionnons un quatrième objet, toujours en plomb, signalé sur la commune d'Espirade-l'Agly (Kotarba, Castellvi, Mazière 2007, 376, fig. 343 ; *Artefact* EMS-4001). Un dernier cachet onomastique en bronze, monté sur bague, fut signalé par Jean Abélanet à Thuir (Kotarba, Castellvi, Mazière 2007, 601). Ce genre d'objet n'est pas rare dans l'Empire romain ; régionalement des exemples en plomb sont attestés dans le Biterrois (Feugère 2008)¹.

1. Description

Il s'agit d'une matrice à caractères épigraphiques latins, en relief, coulée en plomb dans la masse (fig. 2). L'état de conservation semble bon d'après les photos, toutefois des plages de corrosion (zones blanches) apparaissent et mériteraient d'être traitées. L'objet ne souffre pas de déformations physiques (torsion, coups, qui sont fréquentes sur ce métal malléable), ce qui en facilite l'étude. Selon les clichés et le moulage fournis, ce « poinçon » mesure 6,13 cm de longueur sur 2,7 cm de largeur. Son épaisseur est relativement faible, inférieure à 2 cm (entre 7,1 et 9,2 mm), et a une masse de 80,70 g. L'extrémité du côté droit comporte un percement de faible diamètre. Il semblerait, d'après la

1 - Voir l'exemplaire découvert à Puissalicon (Hérault).

photo, que celui-ci ait été réalisé après la coulée, à en juger le renflement de métal perceptible à la périphérie du trou, provoqué par la sortie de la mèche ou d'un clou. Le revers de cette matrice est fruste ; sa surface, très irrégulière, évoque une coulée directe telle que l'on pourrait la pratiquer dans un moule en argile monovalve.

L'inscription se développe sur deux lignes, dans un cartouche rectangulaire, et permet de lire assez nettement les *tria nomina* (prénom, patronyme ou rattachement à un nom de famille, et surnom) que l'on restitue sous la forme suivante au génitif : *G(AI) IULI(I) ME[R]CELLONIS* avec l'absence de point de séparation².

2. Considérations techniques

Le revers ne permet pas de distinguer d'aménagement de type bouton ou anneau qui faciliterait la manipulation, par exemple dans le cas de l'usage du *signaculum* pour estamper la marque dans de l'argile ou de la cire. La présence d'un trou latéral, en revanche, peut correspondre soit au passage d'un lacet permettant de suspendre l'objet, soit à son assemblage dans un autre support par un clou, soit à son affichage cloué³, ce que nous ne pouvons vérifier.

L'absence d'anneau, l'aspect fruste du revers que nous avons décrit précédemment, et l'emploi du plomb, nous met sur la piste de la copie d'un *signaculum* original (sans doute en bronze), une pratique répandue. Le principe serait d'avoir imprimé la marque d'origine dans de l'argile, reproduisant l'inscription dans le bon sens de lecture avec des lettres en négatif (fig. 4). Une coulée de métal dans cette empreinte restituerait une matrice avec une écriture sinistrophe en relief telle que nous pouvons l'observer sur l'objet découvert.



Figure 2 : Le sceau-empreinte au nom de *G(ai) I(ulii) Mercellonis* (d'après les photos transmises par le milieu associatif).

Ce procédé de facsimilé peut aussi expliquer des irrégularités dans la reproduction des caractères, liées à de minimes déformations lors du retrait de l'empreinte dans l'argile. Le I final de *Iuli(i)* par exemple est déformé par torsion et présente une lacune de métal sur le bas ; son *ductus* haut paraît lié au M. Enfin une erreur d'orientation semble se deviner dans le R de *Mercello* qui paraît rétroversé et présente la caractéristique d'être « ouvert » (fig. 3). D'un point de vue paléographique, on hésite à lui donner la forme d'un P ou d'un D utilisé pour le *Rho* latin. S'agit-il là de la conservation de l'archaïsme italique (empruntée au grec oriental) de former les R sans la barre descendante ?

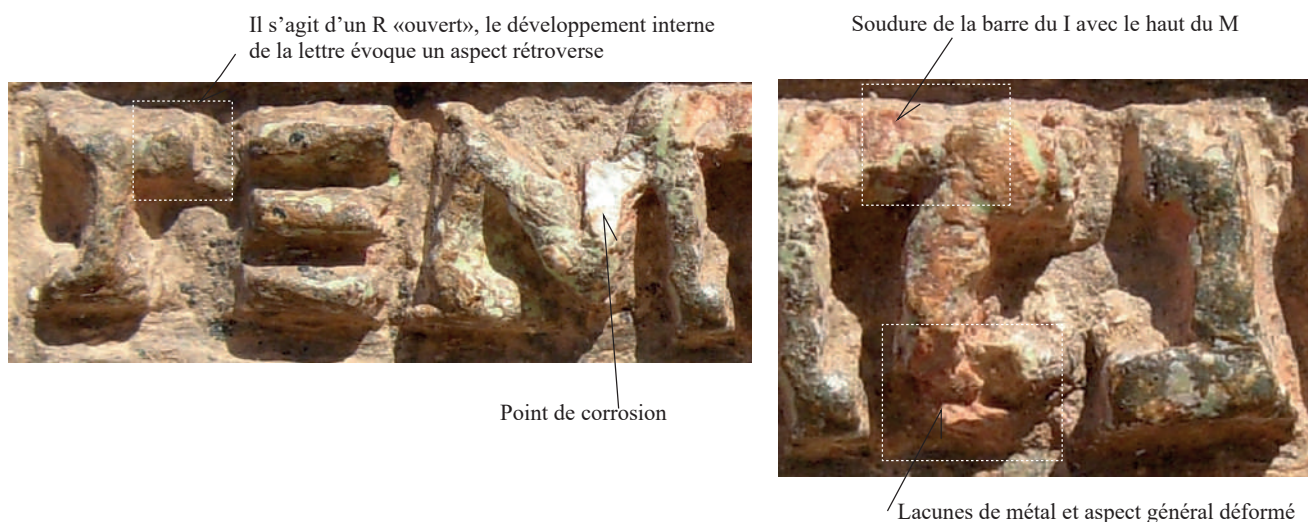


Figure 3 : Particularités dans la gravure.

2 - Nous remercions ici M. Marc Mayer et M. François Picard pour leurs analyses épigraphiques et leurs pistes bibliographiques.

3 - Mais dans ce cas l'information ne serait pas des plus lisible avec une écriture sinistrophe.

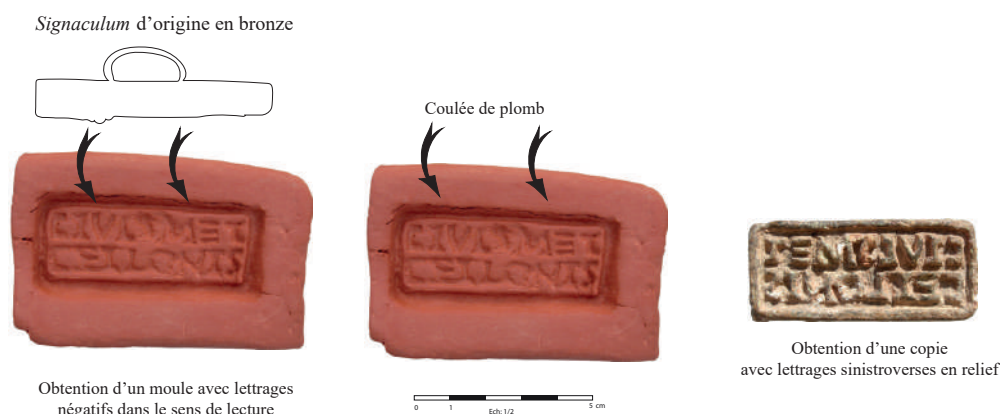


Figure 4 : Chaîne opératoire d'une copie en plomb (d'après les photos et moulage transmis par le milieu associatif).

3. Analyse et comparaisons

La forme *MERCELLONIS* étant ici employée au génitif renvoie au *cognomen* *MERCELLO* ou *MERCELLON*. Si le type de graphie est bien latine, une étude de Dominique Briquel, à propos d'un graffiti sur céramique portant le nom *Mercelono(s)* (il s'agit dans ce cas d'un gentilice), s'est attachée à démontrer, par l'analyse de la terminaison en *-nos*, une formation (ou une adaptation) du nom en langue falisque, bien que la racine *merc* (*merx*) soit d'origine italique (Briquel 2008, 429-431). L'auteur rappelle les occurrences de ce gentilice en Étrurie, dans la région de Brindes, à Rome et également en Espagne.

Le gentilice *Iulius*, comme le rappelait l'étude de Michel Feugère et Stéphane Mauné, était répandu en Gaule narbonnaise probablement en rapport aux forts liens qui unissaient cette province à l'Italie, par le biais de ses créations de colonies (Narbonne, Béziers, Nîmes...) et l'installation de colons italiotes (Feugère, Mauné 2005, 439). Les auteurs rappellent également l'attachement de ce nom à la famille de Jules César et de l'empereur Auguste. En *Hispania Citerior*, la promotion sociale se manifeste de la même manière depuis l'époque césarienne et de nombreuses inscriptions peintes sur amphores vinaires attestent de la citoyenneté des *C. Iulii* (Berni Millet, Miró Canals 2020).

Ce premier point permet donc de dire qu'il s'agit très certainement d'un sceau de propriété, d'un personnage répondant au surnom de *Mercello*, le génitif renforçant l'idée d'appartenance du sceau à son propriétaire.

En second point, retenons que notre *signaculum* empreinte, à moins qu'il n'ait voyagé, rattache un nom italique à notre secteur géographique. Ce nom et surnom ne sont pas à ce jour attestés à *Ruscino*, mais faisons remarquer que les documents onomastiques découverts sur la capitale romaine du Roussillon sont pour la plupart bien spécifiques car ils concernent l'épigraphie officielle. Ces titulatures municipales et impériales relaient le rôle joué par les hautes sphères de sa société « ruscinnonnaise », et leurs éventuels liens de parenté avec des personnages influents de l'Empire romain. Ils laissent dans l'ombre l'identité de nombreux citoyens, affranchis et esclaves. Quoi qu'il en soit, nos

sources documentaires illustrent parfaitement le rôle de patronage joué en Province par la famille julio-claudienne auprès des institutions locales et l'octroi du droit romain (Gayraud 1980 ; Mayer i Olivé *et al.* 2019). L'analyse du nom retient ici un substrat italiote et l'appartenance probable du personnage, qui possédait l'original en bronze, à la communauté des citoyens romains. L'origine exacte de notre *Mercello* peut être discutée. Michel Feugère rappelait, sur les exemplaires héraultais, la présence de noms souvent d'origine orientale (grecs) « qui trahissent une population d'affranchis ». Ici, le nom latin, et le concept même d'une copie empreinte, n'excluent pas l'utilisation du sceau par un esclave, ou un affranchi. L'emploi du génitif ne s'y oppose pas, même s'il ne le prouve pas, et une distinction est à faire entre le possédant et l'utilisateur, qui ne sont pas forcément les mêmes personnages.

Plusieurs cas de figures se présentent à nous pour expliquer la transition entre le gentilice *Mercellono*, d'origine italique (Étrurie/Latium) relégué ici en surnom. Ces hypothèses, bien fragiles, reconnaissons-le, s'appuient sur les occurrences de la *gens Mercello*, relevées en Italie et en Espagne (Ostie, *T. Mercellus Hilarus* CIL XIV 1315 ; Brindes, *T. Mercellonis Fusci* CIL IX 110 ; Rome, *Mercellia Trebici Mercellonis* ; *T. Mercello Persinus Marius* CIL II 2226) (Briquel 2008). En amont de nos interprétations, précisons qu'il serait exagéré d'établir une filiation entre ces personnages, dont certains jouissaient d'une importance politique⁴ et notre *Mercello*.

-La première idée pourrait concerner un affranchi qui latiniserait son nom, après octroi de la citoyenneté, en adoptant celui de son maître un *Gaius Iulius* et prendrait également son surnom, *Mercello* ou *Mercellon* ?

4 - À titre d'exemple citons *T. Mercello Persinus Marius* qui fut *procurator Augusti* en *Hispania* (la fonction d'*Augusti* pouvant s'appliquer aux règnes d'Auguste ou de Tibère) (Lefèvre 2006, 280) et a rempli une carrière municipale à Cordoue. Pour certains il serait le premier procurateur connu de Bétique (Ojeda Torres 1993, 43-44, n° 1 ; p. 261). D. Briquel rappelle dans son article qu'à Italica un *L. Mercello* complota contre le gouverneur en 48 av. n. è. et qu'un des membres de la *gens Mercello* avait donné des jeux à Caeré.

Deux autres pistes d'interprétations sont proposées par Marc Mayer i Olivé :

- Celle d'un citoyen libre qui aurait reçu à titre personnel le statut de citoyen, ou dans le cadre d'un changement de statut d'une cité. On ne saurait insister sur les incertitudes qui concernent le rang de *Ruscino*, entre une cité de droit latin (attribué sans doute dès le milieu du I^{er} s. av. n. è.), de colonie latine ou de colonie romaine. Le rattachement à la *gens Iulius* s'expliquerait bien dans ce cas et le nom d'origine du personnage se transformerait en surnom.

- Le dernier cas de figure concernerait celle de l'adoption d'un membre de la *gens Mercello* par un *Gaius Iulius*. Notre personnage aurait utilisé alors son premier *nomen* (*Mercello*) en *cognomen*. Le génitif rappelant la filiation avec *Gaius Iulius*.

3. Conclusion

Le *signaculum* empreinte en plomb de *Mercello*, en considérant l'existence d'une épreuve originale du poinçon en bronze, constitue le quatrième exemplaire roussillonnais de cachet onomastique. La facilité de mise en œuvre du plomb permet de dupliquer un certain nombre de fois le document pour un usage secondaire et différent de la fonction d'origine du *signaculum* de bronze. Les études passées ont proposé par exemple l'hypothèse d'une utilisation comptable de ces artefacts en plomb, pour la main d'œuvre servile (Feugère, Mauné 2005, 443). Si on retient l'usage exclusif des *tria nomina* réservés à la classe sociale des citoyens romains, comme le précise, du temps de l'empereur Claude, l'interdiction aux pérégrins d'user d'un gentilice romain (Suétone), nous avons ici affaire de façon certaine à un personnage appartenant à cette communauté romaine, qu'il soit vétéran, affranchi d'un citoyen, adopté par un citoyen, ou bénéficiant de l'octroi du statut de citoyen. Ce nom complète la liste des *tria nomina* sur *signacula* attestés en Narbonnaise par nos collègues (Feugère, Mauné 2005, 445). Nous n'avons pas établi malheureusement de rapprochement entre ce nom et l'épigraphie officielle de Narbonnaise (lapidaire funéraire, dédicace). Un rapprochement de ce personnage avec les gentilices comparables d'Italie et d'Espagne, serait, nous l'avons dit, prématuré, d'autant que dans la plupart des cas *Mercello* ressort comme celui de la *gens* et non comme *cognomen* ; cependant une filiation n'est pas exclue pour autant. Les études régionales établissent un rapport entre l'usage des *signacula* et leur présence quasi exclusive, pour la région de Béziers, sur les agglomérations de rang de colonie romaine (Feugère 2008, 143). Notre personnage avait-il des intérêts sur la cité d'Elne (et ses environs), ou celle de *Ruscino* (Château-Roussillon, Perpignan) ? Cette dernière est la seule, selon les sources antiques, à disposer du statut de cité de droit latin (Pline l'Ancien) ou, collant mieux à notre piste, de colonie romaine (Pomponius Mela). Nino Lamboglia, lors du colloque tenu en 1975, évoquait la possibilité du titre de *colonia Julia* dans « l'ambiance césarienne » du secteur, et

rappelait la présence proche de *Julia Lybica* (Llivia en Cerdagne) (Gayraud 1980, 97). Michel Gayraud rappelait à ce propos que la tribu *Voltinia*, représentée à *Ruscino*, était celle « des citoyens romains issus des cités latines » (Gayraud 1980)⁵. D'un autre côté, dans le secteur proche d'Elne, nous ne pouvons passer sous silence l'importance supposée de la première station douanière *ad Stabulum* mentionnée dans les itinéraires routiers, lorsqu'on arrivait du Perthus en Gaule Narbonnaise, via les Pyrénées ; la présence également dans ce même secteur des Albères d'un *portorium* du Quarantième des Gaules, connu par un ex-voto retrouvé à Théza (Castellvi 2005). A Fréjus (Var), on note une concentration de *signacula* sur des sites ruraux implantés à proximité des grands axes routiers (Lemoine, Agusta-Boularot 2014, 56-57). Retrouvons-nous ce cas de figure à Palau-del-Vidre et ses environs ? Nos collègues voyaient là un rapport étroit entre la vitalité économique des campagnes, le contrôle fiscal des denrées et le développement économique des cités romaines.

S'agit-il du propriétaire du domaine de *La Constantina* ? On peut se poser la question, mais en rappelant qu'il ne s'agit là que d'une copie en plomb du sceau de propriété, lequel a pu voyager dans le département pour son usage, voire de plus loin, si on retient l'hypothèse d'une étiquette renseignant l'origine du possesseur ou du produit commercialisé. Nous ne saurions pour l'heure répondre à ces questions tant les usages des *signacula* ont pu être variés dans l'Antiquité (Mayer i Olivé 2014)⁶. Faisons simplement remarquer qu'il ne correspond pas à l'heure actuelle à un nom connu dans l'onomastique officielle du département ou de la région, ni sur une marque amphorique ou tuilière. Quoiqu'il en soit, ce cachet nous met devant un cas bien particulier d'utilisation d'un nom d'un citoyen romain, même si pour l'heure sa fonction nous échappe. La graphie particulière du R sans barre descendante pourrait nous mettre sur la piste d'un personnage descendant d'une lignée italique, mais l'enquête onomastique reste à parfaire.

5 - L'épigraphie officielle de *Ruscino* hésite toujours, devant les lacunes du corpus de dédicaces découvertes sur le *forum*, entre l'identification d'une colonie romaine, selon l'acceptation de l'idée qu'elle était administrée par des *duumviri*, ou du rang de colonie latine, qui l'était par des *quattuorviri*. Pomponius Mela, dans *De Chorographia*, mentionne Narbonne et Fréjus comme *coloniae* et ajoute *Colonia Ruscino* dans notre cas. Pline apporte un bémol classant l'agglomération comme *oppidum* sous l'appellation *Ruscino Latinorum*. Les études ont montré une grande prudence à interpréter les textes de Pline qui se référaient à des sources antérieures et relativisent ceux de Pomponius Mela. Seule certitude, l'octroi précoce de colonie latine sous César ou Auguste.

6 - Rappelons à ce propos l'exemple bien connu des pains estampillés de Pompéi. A Vallmora (Catalogne, région de Barcelone) un *signaculum* en plomb, mentionne le nom d'un esclave *Epictetus* appartenant à *Lucius Pedanus Clemens*. Ce plomb aurait servi d'étiquette d'emballage (Rodà, Martín i Olivera *et al.*, 2005 ; Martín i Olivera 2008, 208).

Sources :

Pline, *Histoire Naturelle*, 3, 32.

Pomponius Mela, *Chorographie*, 2, 5, 54.

Suétone, (Claude, 25, 3)

Bibliographie :

Berni Millet, Miró Canals 2020 : Berni Millet (P.), Miró Canals (J.) - Le vin léétanien et de Tarraco à Carthage. Contribution de l'épigraphie amphorique à la connaissance du développement économique de la Léétanie à l'époque julio-claudienne, *Antiquité africaine*, 56, 2020.

Briquel 2008 : Briquel (D.) - Mercelono, *Rivisti di epigrafia italica* (tav. LIII-LV), *Studi Etruschi* 74, 2008, p. 429-431.

Castellvi 2005 : Castellvi (G.) - Les *portoria* dans le Midi de la Gaule (Ier-IVe siècle). État de la question en Roussillon, Larguier (G.) (dir.), *Douanes, états et frontières dans l'Est des Pyrénées de l'Antiquité à nos jours*, 2005, p. 11-22.

Castellvi, Comps, Pezin 1997 : Castellvi (G.), Comps (J.-P.), Pezin (A.) - Trois nouveaux milliaires découverts dans les Pyrénées-Orientales, dans Castellvi (G.) *et al.* (dir.), *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via Domitia et via Augusta*, Paris, M.S.H, D.A.F. 61, 1997, p. 78-87.

Gayraud 1980 : Gayraud (M.) - Les inscriptions de Ruscino, Barruol (G.) (dir.), *Ruscino I, Château-Roussillon, Perpignan (Pyrénées-Orientales). État des travaux et recherches en 1975*. Actes du colloque archéologique organisé par la Direction des Antiquités Historiques du Languedoc-Roussillon, Perpignan 1975, Paris, 1980, p. 67-98.

Feugère, Mauné 2005 : Feugère (M.), Mauné (s.) - Les *signacula* de bronze en Narbonnaise, *Rev. Arch. Narbonnaise* 38-39, 2005-2006, p.437-458.

Feugère 2008 : Feugère (M.) - Plaidoyer pour « la petite épigraphie » : l'exemple de Béziers, Häussler (R.) (dir.), Romanisation et épigraphie. Études interdisciplinaires sur l'acculturation et l'identité dans l'Empire romain, *Archéologie et Histoire Romaine*, 17, Montagnac, 2008, p. 139-154.

Kotarba 2001 (2005) : Kotarba (J.), Tombes et nécropoles d'époque romaine en Roussillon : un premier état de la question, dans *Roches ornées, roches dressées. Actes du colloque en hommage à J. Abélanet. Perpignan 24-25 mai 2001*, Perpignan, P.U.P (collection Etudes), 2005, p. 417-439.

Kotarba, Castellvi, Mazière 2007 : Kotarba (J.), Castellvi (G.), Mazière (F.) - Carte archéologique de la Gaule, *Les Pyrénées-Orientales* 66, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 2007.

Kotarba, Bénézet, Jandot 2013 : Kotarba (J.), Bénézet (J.), Jandot (C.), *Palau-del-Vidre, Pyrénées-Orientales, sondages sur l'exploitation rurale antique de Camp de la Pedra*, RFO de sondage, vol. 4, Nîmes, 2013, 97 p.

Lefèvre 2006 : Lefèvre (S.) - Procurateurs en Hispanie. Les fastes procuratoriens des *Hispaniae* : bilan des recherches depuis H.-G. Pflaum, H.-G. Pflaum. *Un historien du XX^e siècle*. Demougin (s.), Lorient (X.), Cosme (p.), Lefèvre (S.) (éd.). École pratique des hautes études, Sciences historiques et philologiques, hautes études du monde gréco-romain 37, Genève, 2006.

Lemoine, Agusta-Boularot 2013-2014 : Lemoine (Y.), Agusta-Boularot (S.) - Le *signaculum* de Caius Valerius Hermes découvert à la Trinité (Calls, Var), *Revue du centre archéologique du Var*, 18, 2013-2014, p. 51-58.

Martín i Olivera 2008 : Martín i Olivera (A.) - Projecte Cella vinaria, jaciment arqueològic de Vallmora, Prevosti (M.), Martín i Olivera (A.) (ed.), *El vi tarraconense i Laietà : ahir i avui*. Actes del simposium, Documenta 7, Tarragona 2009, p. 193-213.

Mayer i Olivé 2014 : Mayer i Olivé (M.) - Signata nomina, sobre el concepto y valor del término signaculum con algunas consideraciones sobre el uso de los instrumentos que designa, *Instrumenta Inscripta V*, Signacula ex aere. Aspetti epigrafici, archeologici, giuridici, prosopografici, collezionistici. Atti del convegno internazionale (Verona, 20-21 settembre 2012), Roma 2014, p. 11-33.

Mayer i Olivé et al. 2019 : Mayer i Olivé (M.), Braitto (S.), Gonzalez Galera (V.) - *Inscripcions romanes de Ruscino*, Sylloges Epigraphica Barcinonensis, Annexos IV, Studi su Ruscino II, Barcelona, 2019, 220 p.

Ojeda Torres 1993 : Ojeda Torres (J.-M.) - *El servicio administrativo imperial ecuestre en la Hispania romana durante el alto imperio*, I. Prosopografía, Sevilla 1993.

Rodà, Martín i Olivera et al. 2005 : Rodà de Llanza (I.), Martín i Olivera (A.), Velasco i Felipe (C.) ; Arcos López (R.) - Personatges de Barcino i el vi laietà. Localització d'un fundu dels Pedanii Clemens a Teià (el Maresme) a partir de la troballa d'un signaculum de plom amb inscripció (s.II d.C.), *Quaderns d'Arqueologia i Història de la Ciutat de Barcelona*, 1, 46-57.

Deux ensembles de mobilier de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. : *La Madraguera (Torreilles) et Le Boulevard Kennedy (Perpignan).*

Jérôme Bénézet ⁽¹⁾

1 - SAD.66 (service archéologique départemental).

À la mémoire de Julien Vial*

La seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. est une période encore assez mal représentée parmi les publications de contextes de mobilier de la plaine du Roussillon. A l'heure actuelle, on ne peut compter que l'ensemble FS 13 du Boulevard Kennedy (Kotarba, Jandot 2006). D'autres ensembles – en particulier une fosse du Petit Clos, toujours à Perpignan – ont été présentés lors du congrès de la SFECAG en 2017, mais la publication n'a malheureusement pas abouti¹. La fouille de deux ensembles de cette période à la fin des années 2000, s'ils restent modestes au regard de leur volume, n'en sont pas moins intéressants pour la connaissance de cette phase de transition entre la période tardo-républicaine et le Haut Empire romain.

1. La fosse FS 1024 de la Madraguera (Torreilles)

Une opération préventive dirigée par Julien Vial (Acter), faisant suite à un diagnostic de J. Kotarba (Inrap) a permis de documenter un habitat rural de la fin de l'époque tardo-républicaine. Les vestiges sont rares et abîmés, puisque l'on ne peut compter qu'un fond de bassin associé à une fosse (Kotarba *et al.* 2008), ainsi que le fond d'une large fosse située à une trentaine de mètres des précédents (Vial *et al.* 2010). C'est cette dernière, appelée FS 1024, qui fait l'objet de la présente étude.

Le comblement de cette fosse a livré 239 fragments de céramique, pour un minimum de 23 individus.

Catégorie	Nombre frgts	NMI	B	F	A	P	Remarques/Collages
Céramiques à parois fines	5	2	1			4	1b
Céramiques communes ibériques	2	1			1	1	
Céramiques grises de la côte catalane	3	1	1			2	COT-CAT Gb5
Céramiques grises roussillonnaises	38	3	3	1		35	2 GR-ROUS 1242, 1 GR-ROUS 1600
Céramiques roussillonnaises engobées	32	2		2	1	29	2 cruches
Céramiques communes italiques	3	1	1			2	COM-IT 6c
Céramiques communes tournées	11	2		2		9	
Céramiques non tournées	83	4	3	3		77	3 CNT-LOC U7, 1 CNT-LOC J1
Total vaisselle	177	16	4	7	1	117	
Amphores italiques	41	2	2	1	9	29	1 A-ITA Dr1A-bd1, 1A-ITA Dr1B-bd1
Amphores de Tarraconaise	1	1		1			
Amphores de Bétique	2	1				2	
Amphores autres	3	1				3	
Total amphores	47	5	2	2	9	34	
Dolium à dégraissant volcanique	4	1				4	
Dolium roussillonnais	11	1				11	
Total dolium	15	2	0	0	0	15	
Total mobilier céramique	239	23					
Terres cuites architecturales	7						7 fragments d'une brique
Mortier de chaux	1						1 fragment hydraulique
Lithique	3						2 meules (basalte/granit), 1 broyon
Coquillages	23						Crustacé, coques, palourdes, murex, etc
Total mobilier divers	34						

Figure 1 : Tableau de comptage du mobilier retrouvé dans la fosse FS 1024 de la Madraguera (Torreilles).

1 - Poster intitulé « Quelques ensembles céramiques roussillonnais du Haut Empire. Les céramiques locales du Roussillon utilisées entre -50 et +50 sur des sites consommateurs » présenté par J. Kotarba à Narbonne en mai 2017.

* Docteur en archéologie et spécialiste de l'âge du Fer, Julien avait travaillé à plusieurs reprises sur des fouilles archéologiques des Pyrénées-Orientales. Il est prématurément décédé en juin 2022 à l'âge de 43 ans.

1.1. La vaisselle

La vaisselle de table importée est très rare dans ce comblement. On compte tout d'abord deux récipients à parois fines. Le premier n'est représenté que par quelques fragments de panse de couleur orangé vif appartenant certainement à un gobelet fusiforme. Le second individu, à pâte grise nuancée d'orange, légèrement sableuse, est plus original (**fig. 2 n° 1**). Les caractéristiques techniques semblent permettre de l'attribuer aux productions ébusitaines (López Mullor 2008, 344). Il pourrait s'agir d'un gobelet comparable à l'exemplaire apparu à Empuries dans un ensemble du milieu du I^{er} siècle avant notre ère (Aquilué *et al.* 2008, 39 fig. 5 n° 8).

Le reste de la vaisselle de table est d'origine locale. Les céramiques grises roussillonnaises regroupent tout d'abord deux coupelles sur pied de dimensions différentes appartenant au même type (GR-ROUS 1242). La première (**fig. 2 n° 2**), pratiquement complète, est un récipient assez profond, aux parois tendues terminées par un rebord légèrement convergent. La seconde (**fig. 2 n° 3**) est de profondeur beaucoup plus faible et de diamètre réduit, ce qui induit très probablement un usage différent. Alors que la seconde coupelle présente une pâte gris clair homogène, la première est de coloration beaucoup plus brune comme on le rencontre très souvent sur les exemplaires les plus

récents de cette production, à partir du milieu du I^{er} siècle avant notre ère. Cette forme produite localement, GR-ROUS 1242, particulièrement courante et déjà connue au III^e siècle avant notre ère, est présente dans les contextes roussillonnais jusqu'au premier tiers du I^{er} siècle de notre ère.

Un dernier ensemble est formé par deux fonds plats et de nombreuses panses appartenant certainement à autant de cruches de production locale. Quelques fragments, ainsi que l'un des deux fonds au moins (**fig. 2 n° 4**) porte encore sur la paroi externe un engobe de couleur crème très friable. On les classera dans un groupe à créer que l'on pourra nommer les « céramiques roussillonnaises engobées » (ROUS-ENG), par similitude avec les céramiques catalanes engobées produites à la même époque et avec les mêmes formes, dont nos produits se distinguent toutefois nettement par la pâte très micacée clairement locale.

Dans le domaine de la préparation des aliments, le seul récipient importé est de provenance italique. Il s'agit d'une *patina* de forme COM-IT 6c (**fig. 2 n° 5**) très courante dans le Midi Méditerranéen entre le milieu/seconde moitié du II^e siècle avant notre ère et le début du I^{er} siècle de notre ère. L'absence d'évolution typologique dans cet intervalle n'en fait pas un bon fossile directeur.

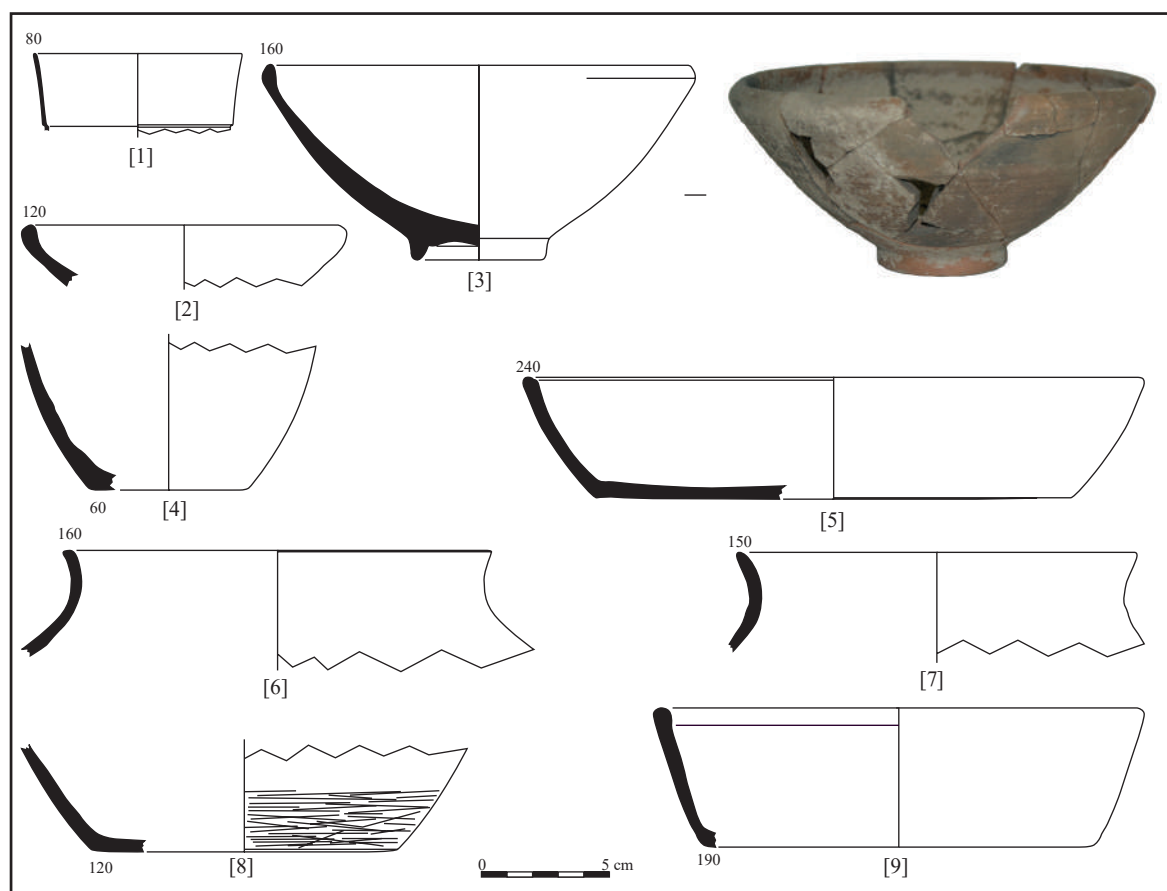


Figure 2 : Vaisselle provenant du comblement de la fosse FS 1024 de la Madraguera (Torreilles).

1 : céramique à parois fines ; 2-3 : céramique grise roussillonnaise ; 4 : céramique roussillonnaise engobée ; 5 : céramique commune italique ; 6-9 : céramique non tournée.

Les produits supposés locaux, à dégraissant sableux plus ou moins micacé, sont beaucoup plus nombreux mais malheureusement très fragmentés. Les récipients tournés sont modestement représentés puisque seuls deux fonds plats et quelques fragments informes viennent marquer leur présence, encore largement concurrencés, semble-t-il, par les productions non tournées. Les récipients modelés sont tout d'abord représentés par deux urnes à rebord simplement déjeté (de type CNT-LOC 7) (**fig. 2 n° 6 à 8 ; 7 et 8** appartenant sans doute au même vase). Elles présentent sur l'essentiel de leur panse un peignage vertical, sauf à l'approche du fond où il est horizontal. Un dernier individu est une jatte à lèvre en bourrelet (**fig. 2 n° 9**) très proche de l'exemplaire découvert sur le site antique du Boulevard Kennedy (Kotarba, Jandot 2006, 131 n° 9) daté du troisième quart du I^{er} siècle avant notre ère.

1.2. Les amphores

Les amphores représentent une petite part de l'ensemble, réunissant seulement 19,7 % des fragments pour 21,7 % des individus.

Sans surprise, les éléments italiques sont de loin les plus nombreux. Les pâtes montrent une assez grande homogénéité : la plupart des fragments ont une coloration rose orangé, parfois assez vif, mais toujours un peu plus beige vers la surface, ainsi qu'un dégraissant sableux assez fin. Les pâtes de type « Eumachi », à dégraissant sableux abondant, sont assez rares. Deux bords ont été retrouvés. Le premier (**fig. 3 n° 1**) appartient certainement à une amphore de type Dressel 1A dont les caractères semblent l'attribuer à une période antérieure à la formation de cet ensemble. L'autre rebord (**fig. 3 n° 2**) est assez caractéristique des amphores Dressel 1B ou C. On notera encore la présence de plusieurs épaulements carénés (par exemple **fig. 3 n° 3**) qui se rattachent au type Dressel 1B.

De rares fragments d'amphores n'appartiennent pas aux productions italiques. Ils ont pour origine la Péninsule ibérique. Il s'agit tout d'abord d'un pied massif et assez haut d'une amphore de Tarraconaise, probablement de type Léétanienne ou Pascual I, mais aussi de deux panses d'amphore de Bétique dont il n'est pas possible d'identifier la forme. Ces productions se développent dans le Midi de la Gaule à partir du milieu ou du début de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è.

1.3 Mobiliers divers

Cet ensemble contient en outre plusieurs fragments de *dolium* appartenant à au moins deux individus : l'un importé à pâte contenant des inclusions volcaniques et l'autre apparemment à inclusions sableuses d'origine locale. Les éléments de terre cuite architecturale restent très rares puisque l'on ne retrouve que quelques fragments d'une brique d'usage indéterminé, peut-être une *tegula*.

Les objets de la vie quotidienne sont représentés par deux fragments de meules, l'une en basalte et l'autre en granit grossier. Un broyon complète ce petit ensemble lithique. Enfin, un petit fragment de mortier hydraulique est aussi présent, peut-être provenant d'un bassin démantelé tel que celui qui a été observé lors du diagnostic quelques dizaines de mètres plus au nord et comblé avec du mobilier qui avait été daté de la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère (Kotarba *et al.* 2008, 24 et 27)

1.4. Datation du comblement

Les traceurs chronologiques habituels des I^{er} siècles avant et après J.-C. – céramiques vernis noir et céramiques sigillées – font ici totalement défaut. Il est donc très difficile de proposer une datation fine et fiable à cet ensemble. Toutefois, la présence combinée d'amphores de Tarraconaise, de Bétique et surtout italiques semble indiquer une datation aux alentours de la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère. Le récipient à parois fines et les céramiques locales s'adaptent aussi bien à cette chronologie, de même que le fragment de mortier hydraulique et la terre cuite architecturale, ces deux derniers ne semblant pas antérieurs à cette période en Roussillon. On retiendra donc la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. comme période de comblement de la fosse, période qui pourrait correspondre à la fin de l'occupation du site puisque les autres vestiges identifiés dans ce secteur lors du diagnostic étaient contemporains.

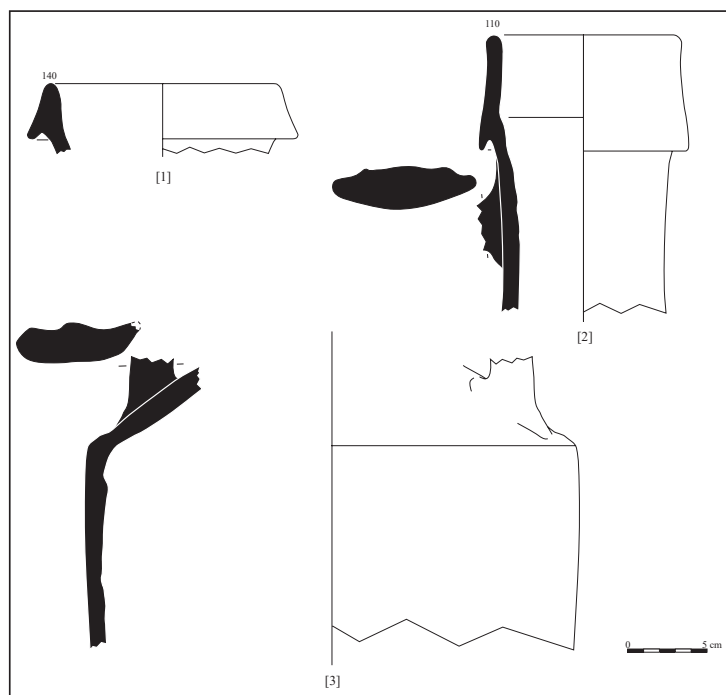


Figure 3 : Amphores provenant du comblement de la fosse FS 1024 de la Madraguera (Torreilles). 1-3 : amphores italiques.

2. La phase de remblais du Boulevard Kennedy (Perpignan)

Une opération préventive dirigée par Julien Courtois (Acter) en 2009 (Courtois *et al.* 2011), faisant suite au diagnostic de Denis Rolin (Inrap) la même année (Rolin *et al.* 2009), a permis de documenter le secteur sud de ce centre de production potière et tuilière connu de longue date (CAG66, site n° 590, p. 435-438).

Recouverts par les bâtiments du Haut Empire de l'un des espaces étudiés et directement déposés sur le terrain naturel, quelques remblais ont été partiellement fouillés. Le mobilier qu'ils contenaient est en tous points comparable, ce qui laisse penser qu'ils ont été déposés dans un laps de temps assez court, voire lors d'une même phase de remblaiement. Dans cet ensemble, les couches qui contenaient du mobilier sont les US 2019, 2038, 2039, 2042, 2052, 2053, 2054, 2066, 2073 et 2078. Ensemble, elles réunissent 371 fragments pour 40 individus (fig. 4).

2.1. La vaisselle

Les vases importés sont peu abondants (2,2 % des fragments et 12,5 % des individus), chaque production étant représentée par un seul individu. En céramique à vernis noir (3 fragments du « cercle de la B »), il s'agit d'un plat de forme Lamb. 7 / F 2280 (fig. 5 n° 1), généralement considéré comme tardif, notamment emblématique de la céramique arétine à vernis noir dont quelques récipients sont parvenus en Roussillon vers le troisième quart du I^{er} s. av. n. è. (Bénézet 2016). Plus anciennement, G. Claustres signale aussi la découverte « d'un fragment de campanienne B » (CAG66, 437), seul vernis noir semble-t-il recueilli lors de ses nombreuses fouilles et observations.

L'unique récipient à pâte claire récente importé est une cruche à bord épaissi, goulot étroit et anse avec sillons (CL-REC 2, fig. 5 n° 2), proche des exemplaires augustéens de Bram (Passelac 1996, 364, fig. 2 n° 4) ou de Gruissan (Sanchez 2009, 320 fig. 249 n° 3). Un seul fragment de panse d'un gobelet fusiforme en céramique à parois fines complète cet ensemble.

La vaisselle de table est largement dominée par les céramiques locales à pâte claire (107 fragments et 9 individus). Il semble s'agir pour la plupart de cruches, dont certaines présentent encore sur la surface externe un engobe blanc ou crème. On peut donc associer ce lot au groupe des céramiques roussillonnaises engobées. Les bords peuvent être simplement épaissis (CL-REC 2 ; fig. 5 n° 7), parfois simplement déversé et légèrement triangulaires (CL-REC 1a ; fig. 5 n° 4-5) ou moulurés (CL-REC 4 ; fig. 5 n° 3 et 6). Les rares fonds de cette production sont tous plats. Les anses semblent être pour la plupart en bandeau et rainurées, selon une tradition bien connue pour l'époque augustéenne et au-delà.

Les céramiques grises roussillonnaises, pendant réducteur des céramiques roussillonnaises engobées, arrivent en seconde position (37 fragments pour 5 individus). Là encore, le répertoire est largement dominé par les vases à liquides (trois individus ; GR-ROUS 1600 ; fig. 5 n° 9-11), mais l'on retrouve aussi une coupe à profil continu (GR-ROUS 1242 ; fig. 5 n° 8) ainsi qu'un autre récipient à anse(s) d'usage indéterminé et pour lequel aucun parallèle local n'a été identifié (fig. 5 n° 12). On notera en outre une panse estampée de rangs verticaux punctiformes, déjà publié (Rébé, Bénézet 2017, 313 et 314 fig. 20 n° 1) : ce type de décor est caractéristique d'une période s'étalant du milieu du I^{er} s. av. n. è. au début du I^{er} s. de notre ère (Rébé 2016).

Catégorie	Nombre frgts	NMI	B	F	A	P	Remarques
Campanienne B	3	1	1			2	CAMP-B 7
Céramiques grises roussillonnaises	37	5	5	3	2	27	GR-ROUS 1600, 1 panse estampée
Céramique à parois fines	1	1				1	
Céramiques roussillonnaises engobées	128	9	10	3	7	97	cruches surtout, avec traces d'engobe
Céramiques à vernis rouge pompéien	3	1		3			fond de plat à cuire
Céramiques communes italiques	1	1		1			fond de plat à cuire
Céramiques communes locales	138	16	16	14	6	102	dont 1 avec applique de chiroptère
Céramiques communes exogènes	1	1	1				
Total vaisselle	312	35	45	27	21	318	
Amphores italiques	12	1		1	2	9	A-ITA Dr1
Amphores de Tarraconaise	5	1		1	1	2	A-TAR Pa1
Amphores de Bétique	37	1		1	1	35	A-BET Ha70
Amphores autres	3	1				3	
Total amphores	57	4	4	3	4	49	
Dolium roussillonnais	2	1	1			1	1 bord incomplet
Total dolium	2		1	0	0	1	
Total mobilier céramique	371	40					
Tegulae	18						4 tegulae, 13 imbrices, 1 brique rubéfiée
Objet céramique	1						1 objet indéterminé, percé
Fer	16						1 lame (?), 1 clou, 4 tiges, 1 scorie
Total mobilier divers	35						

Figure 4 : Tableau de comptage du mobilier retrouvé dans les remblais primitifs du Boulevard Kennedy (Perpignan).

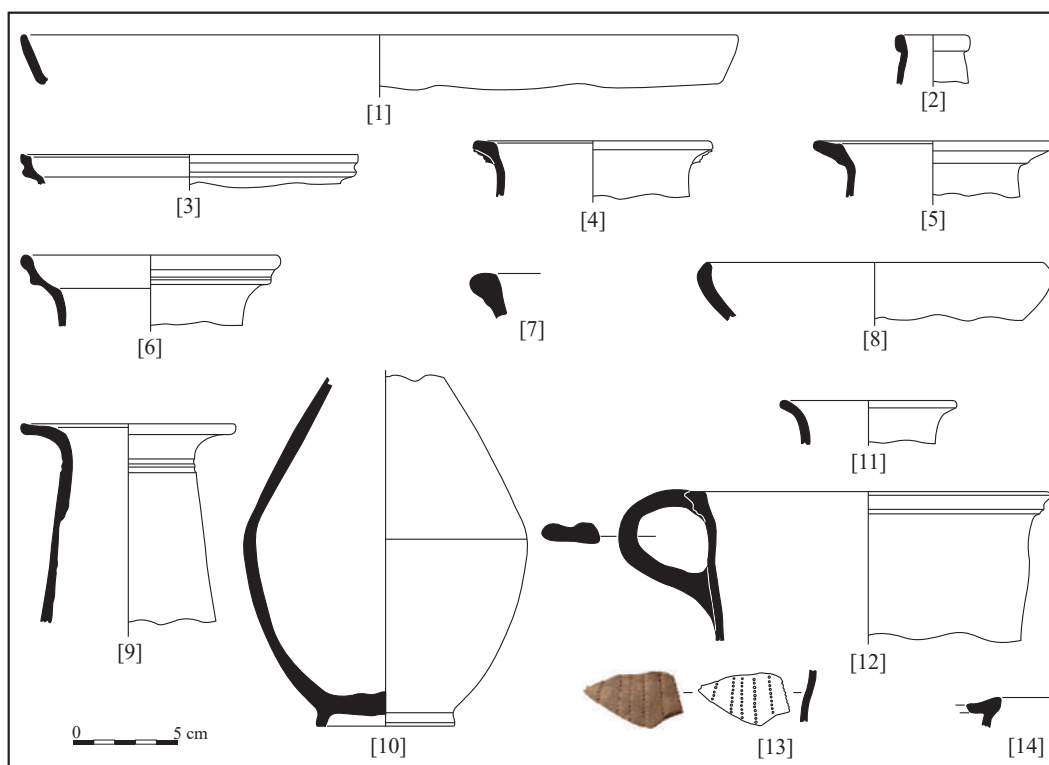


Figure 5 : Mobilier céramique (vaisselle) provenant des remblais primitifs du Boulevard Kennedy (Perpignan).

(US 2019, 2038, 2039, 2042, 2052, 2053 et 2066). **1** : céramique campanienne de type B ; **2** : céramique à pâte claire récente importée ; **3-7** : céramique roussillonnaise engobée ; **8-13** : céramique grise roussillonnaise ; **14** : céramique commune d'origine indéterminée (sans doute importée).

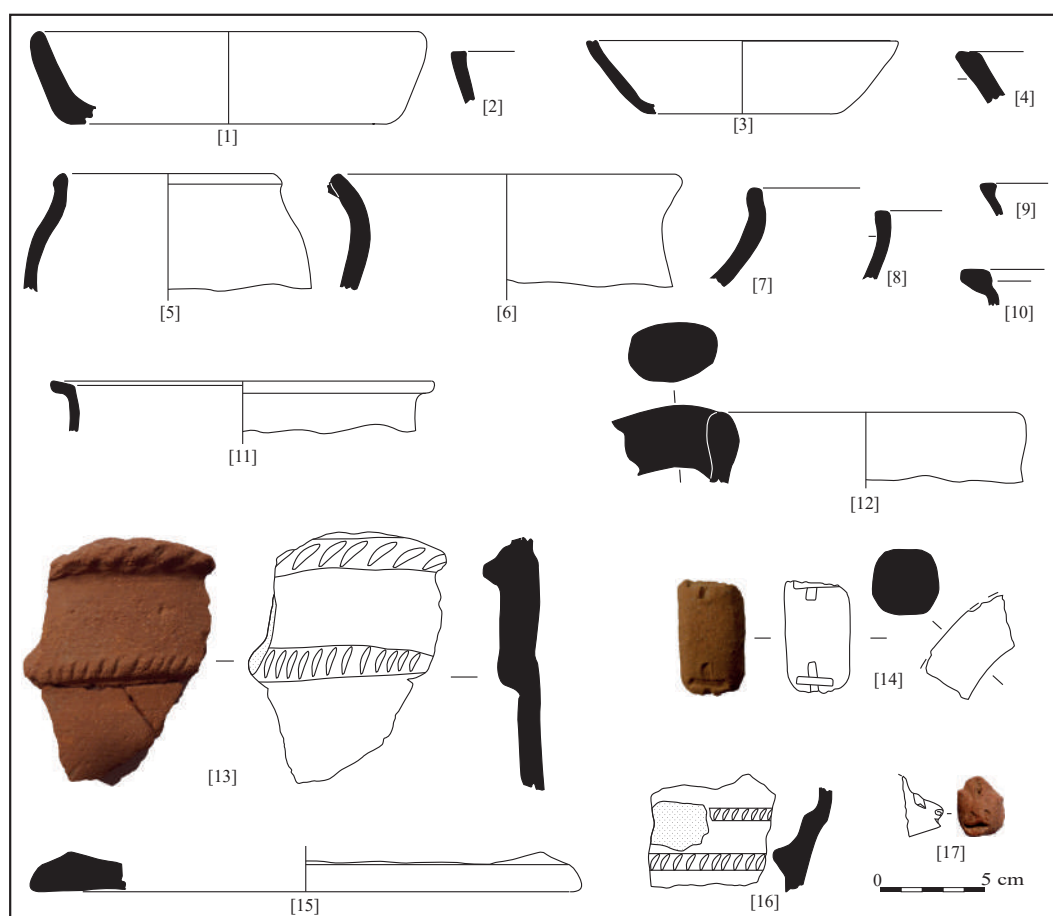


Figure 6 : Mobilier céramique (vaisselle) provenant des remblais primitifs du Boulevard Kennedy (Perpignan).

(US 2019, 2038, 2039, 2042, 2052, 2053 et 2066). **1-17** : céramique commune tournée (sans doute production de l'atelier).

La vaisselle culinaire regroupe essentiellement des récipients de production locale et sans doute en grande partie du site même, tant leurs caractéristiques typologiques et décoratives sont singulières. Leur pâte est sableuse, très micacée et de couleur grise ou, bien plus souvent, rouge-orangée. Les panses sont le plus souvent peignées, parfois grossièrement, et les fonds sont toujours plats. Les formes ouvertes sont composées exclusivement de jattes (fig. 6 n° 1-4) à bord le plus souvent aplani, imitant parfois les productions italiques contemporaines (COM-IT 6c et 6e) ; elles étaient nombreuses aussi dans la fosse 13 du même site fouillé en 2006 (Kotarba, Jandot 2006, 131, n° 6-9). Les urnes présentent encore pour partie des caractéristiques clairement dans la lignée des II^e et I^{er} s. av. n. è., avec leur bord déversé simple (fig. 6 n° 5-8). Toutefois, quelques exemplaires entrent davantage dans la tradition du Haut Empire, avec des lèvres plus triangulaires ou anguleuses, parfois à gorge interne (fig. 6 n° 9-11). On retrouve aussi quelques éléments appartenant à des récipients de grandes dimensions, probablement des vases de stockage : le seul bord recensé est épaissi et quasiment vertical, muni d'une anse massive ovale (fig. 6 n° 12). Sur la panse, on retrouve un ou plusieurs cordons digités, ainsi que des estampilles en forme de croix sur l'anse ou sur la panse. La jarre identifiée dans la fosse 13 est d'un type différent, puisqu'elle possède un large bord triangulaire et la décoration est faite de chevrons incisés (Kotarba, Jandot 2006, 131, n° 12). Un dernier individu indique la présence de couvercles plats, comme cela avait déjà été identifié sur le site même pour la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. (*ibid.*, 131, n° 10). On notera enfin la présence d'un décor d'applique isolé en forme de tête de chiroptère, matérialisant une fois de plus la grande diversité des décors sur cette production originale et qui reste à identifier sur d'autres sites contemporains du Roussillon côtier.

Une fois encore, on notera la rareté des importations : au moins deux récipients à cuire, sans doute des *patinae*, qui proviennent d'Italie (céramique commune COM-IT 6 et à vernis rouge pompéien R-POMP ind.) : il s'agit sans doute de plats. Un dernier individu (fig. 5 n° 14) ne semble pas local, mais sa provenance reste indéterminée.

2.2. Les amphores

Les amphores sont très peu attestées (15,4 % des fragments et 10 % des individus) et aucun bord n'est apparu. On peut toutefois signaler la présence de deux anses de type Dressel 1 d'origine italique, une anse et un fond de Pascual I de Tarraconaise ainsi que d'un fond de Haltern 70 de Bétique. Enfin, quelques panses sont de provenance inconnue.

2.3 Mobiliers divers

Un seul *dolium* est présent, mais le bord est incomplet : il est de production locale. Associé au mobilier céramique, on peut aussi noter la présence

de quelques fragments de terres cuites architecturales, en particulier des *tegulae* et *imbrices*, ainsi qu'un fragment de brique rubéfiée, provenant peut-être d'un four de production potière ou tuilière.

2.4. Datation du comblement

De nombreux éléments de cet ensemble trouvent des comparaisons intéressantes parmi le mobilier issu de la fosse FS 13 partiellement fouillée en 2006 (Kotarba, Jandot 2006). Cette dernière fosse pourrait toutefois être légèrement antérieure, car elle ne semble contenir que des amphores italiques (peu abondantes au demeurant) tandis que les productions hispaniques sont ici bien présentes. Toutefois, l'exclusivité des vernis noirs ici, même face à la présence de sigillées italiques – dont un bord Goudineau 1 – dans FS 13, pourrait indiquer des chronologies peu éloignées. Ces comblements seraient, quoi qu'il en soit, à situer dans la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. et pour cet ensemble de remblais plutôt dans le dernier tiers si l'on prend en considération la datation tardive de certains éléments.

3. Conclusion

Ces deux contextes, que l'on peut situer à un moment sans doute relativement avancé de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è., présentent quelques caractéristiques communes. On peut noter, avant tout, la part relativement faible des amphores (respectivement 19,7 % et 15,4 % des fragments), pour des ensembles peu conséquents il est vrai, mais ce constat se retrouve également dans la fosse 13, toujours du Boulevard Kennedy où les amphores y sont visiblement très rares (Kotarba, Jandot 2006, 129).

Dans l'arrière-pays du Fenouillèdes, sur le site de l'Horto à Caramany, une vaste fosse des années 40/20 av. n. è. a livré un ensemble conséquent de mobilier qui laisse aussi une faible part aux amphores, dans des proportions d'ailleurs comparables (20,3 % des fragments et 12,5 % des individus : Passarrius *et al.* 2021, 452).

Tous ces sites sont localisés en milieu rural. En effet, le seul élément accessible en contexte urbain roussillonnais – faute de publication des ensembles de *Ruscino* – est une série de remblais comblant l'arrière du mur de terrasse (MR 48) du plateau des Garaffes à Elne, daté de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. Globalement contemporain de ces ensembles, les amphores y sont bien mieux représentées (39,1 % des fragments pour 23,5 % des individus ; Bénézet, en cours), sans qu'il ne soit possible d'affirmer que cette différence notable soit fortuite ou caractérise la différence entre ces deux milieux. Notons toutefois que cette proportion d'Elne est globalement comparable à celle d'autres contextes urbains régionaux de la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. ou de l'époque augustéenne, tels qu'à Narbonne (notamment Sanchez 2009, 140-141 et 152-153 ; Sanchez 2010, 13) ou à Empuries (Aquilué *et al.* 2000 ; Tremoleda, Castanyer 2013, 248 ; Tremoleda *et al.* 2016, 80).

Tous cependant présentent le même faciès d'importation : les amphores italiques sont encore bien représentées, mais elles sont désormais nettement concurrencées, le marché s'ouvrant clairement en direction de la Péninsule ibérique avec, notamment du vin de Tarraconaise et des saumures de Bétique. Cette évolution peut d'ailleurs être élargie à toute la région, tant en Languedoc (Narbonne et sa région : Sanchez 2009 ; 2010) qu'en Catalogne (Aquilué *et al.* 2002) où le phénomène, par sa proximité avec les centres producteurs et son rôle de redistributeur (Tremoleda *et al.* 2015), est souvent plus ancien.

Autre caractéristique commune pour cette période en Roussillon : la vaisselle importée reste modeste. Si l'on prend pour exemple celle à vernis noir, on constate qu'elle est très faiblement attestée et quel que soit le site, mais l'on se situe ici à une période charnière qui voit l'arrêt de la production et l'abandon progressif de leur utilisation, alors que les premières sigillées italiques semblent utilisées sans pour autant être déjà rejetées (seulement attestées – et très ponctuellement – au Boulevard Kennedy/fosse FS 13, ainsi qu'à Elne). Ces vernis noirs ne sont que peu relayés par d'autres produits importés, mais cette faiblesse est probablement due à des contextes quantitativement limités : on constate en effet, sur le site de l'Horto à Caramany, que les présigillées – tant du Roussillon que de l'Aude – sont attestées, en proportions faibles il est vrai, et il devait en être de même dans la plaine du Roussillon.

Il faut en outre noter qu'en Roussillon la vaisselle importée n'a jamais été très abondante au cours de l'âge du Fer et ce sans doute, en partie au moins, du fait d'une production potière locale très dynamique, de qualité et ayant toujours repris rapidement les caractères principaux – techniques, formes, décors, etc. – des produits exogènes : cela en a toujours fait une vaisselle certes ancrée dans son milieu indigène mais piochant aussi dans les spécificités des cultures environnantes au gré des changements culturels que les populations autochtones ont intégrés.

La céramique grise roussillonnaise – dont la production s'étend sur un temps très long, de la seconde moitié du VI^e s. au courant du I^{er} s. de notre è. – en est l'exemple le plus pertinent, mais l'on peut encore citer les céramiques à pâte claire locales qui, dès la fin du II^e ou le début du I^{er} s. av. notre è., s'inspirent largement des céramiques catalanes engobées ou des céramiques à pâte claire récentes languedociennes.

Ce phénomène est plus fort encore au sein des céramiques communes tournées ou non tournées qui, à côté de formes traditionnelles, dont des pots à cuire essentiellement (les coupes et les jattes étant devenues désormais très rares et absentes des deux contextes étudiés ici), intègrent rapidement dans leur répertoire des formes plus spécifiquement méditerranéennes. L'exemple le plus pertinent est celui

des *patinae*, ustensiles de la cuisine méditerranéenne d'origine italique, qui matérialise ainsi une forme de romanisation au sein des habitudes culinaires des indigènes roussillonnais dans le courant du I^{er} s. av. n. è. Dans ce domaine, les deux lots de vaisselle culinaire du Boulevard Kennedy, probablement en grande partie issus de l'atelier-même, sont très intéressants puisqu'ils associent déjà les principales formes du répertoire roussillonnais romanisé : urnes à bord triangulaire, couvercles et plats à cuire.

Ainsi, si le répertoire de la vaisselle des habitats de la plaine roussillonnaise conserve quelques spécificités, en grande partie dues à son passé et à des productions locales abondantes et dynamiques, on constate que la seconde moitié du I^{er} s. av. n. è. marque une nouvelle étape vers une plus grande homogénéisation des faciès régionaux. Celle-ci est avant tout due à l'intensification de la culture romaine, particulièrement prégnante dans la région du fait de l'ancienneté de la présence italique au sud des Pyrénées puis, côté nord, la fondation de la colonie de Narbonne en 118 av. n. è. et la nouvelle déduction de 45 av. n. è.

Bien entendu, les contextes publiés restent de nos jours encore bien trop réduits et rares pour mieux appréhender ce phénomène de la romanisation du Roussillon à travers la culture matérielle. À terme, celle-ci ne pourra être abordée de manière satisfaisante que par une analyse menée sur le long terme (du courant du II^e s. av. n. è. au début du I^{er} s. de notre è.) et un panel de sites répartis sur toute la région, littoral et arrière-pays. En effet, les faciès semblent parfois disparates et clairement influencés par des interventions extérieures ponctuelles mais néanmoins essentielles, notamment l'exploitation minière qui a considérablement marqué de son empreinte les secteurs montagnards et leurs marges (Bénézet, Kotarba 2017 ; Roudier *et al.* 2022) ou encore la position de confluence des importations de certaines régions, notamment le Fenouillèdes à la croisée des faciès et productions de la haute et moyenne vallée de l'Aude et de la plaine roussillonnaise (Passarrius *et al.* 2021).

Bibliographie :

- Aquilué *et al.* 2000 : AQUILUÉ I ABADÍAS (X.), CASTANYER I MASOLIVER (P.), SANTOS I RETOLAZA (M.), TREMOLEDA i TRILLA (J.) - Les ceràmiques de vernís negre dels segles II i I aC a Empúries, l'Escala, Alt Empordà, *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC : centres productors mediterranis i comercialització a la Península Ibèrica*, Table Ronde, Ampurias, 4-5 juin 1998, Mataró, 2000, p. 31-58.

- Aquilué *et al.* 2002 : AQUILUÉ (X.), CASTANYER I MASOLIVER (P.), SANTOS I RETOLAZA (M.), TREMOLEDA I TRILLA (J.) - El campo de silos del área central de la ciudad romana de Empuries, *Romula* 1, p. 9-38.

- Aquilué *et al.* 2008 : AQUILUÉ I ABADÍAS (X.), CASTANYER I MASOLIVER (P.), SANTOS I RETOLAZA (M.), TREMOLEDA I TRILLA (J.) - L'evolució dels contextos ceràmics d'Empúries entre els segles II a.C. i VII d.C., *SFECAG, Actes du Congrès de l'Escala-Empuries*, décembre 2008, p. 33-62.
- Bénézet 2016 : BÉNÉZET (J.) - La diffusion de la céramique arétine à vernis noir en Gaule méridionale, *Histoires matérielles : terre cuite, bois, métal et autres objets. Des pots et des potes : Mélanges offerts à Lucien Rivet*, éditions Mergoïl, Autun, 2016, p. 51-62 (Archéologie et Histoire Romaine, 33).
- Bénézet, Kotarba 2017 : BÉNÉZET (J.), KOTARBA (J.) - Vaisselle et amphores durant l'époque romaine républicaine à proximité de la vallée du Tech (Pyrénées-Orientales), *Actes du Congrès de la Société Française d'Étude de la Céramique Antique en Gaule, Narbonne, 25-28 mai 2017*, Marseille, 2017, p. 215-233.
- CAG66 : KOTARBA (J.), CASTELLVI (G.), MAZIÈRE (F.) dir. - *Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales (66)*, Paris, 2007, 712 p.
- Courtois *et al.* 2011 : COURTOIS (J.) dir, BÉNÉZET (J.), HERIECH (D.) - *Opération archéologique préventive sur la villa antique dite du «Boulevard Kennedy», Rue Henry le Chatelier, Place Charles Hermite, Perpignan (Pyrénées-Orientales)*, Montpellier, D.R.A.C.-S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2011, 2 vol., 173 p.
- DICOCER³ : PY (M.), GAILLEDROT (E.), BARBERAN (S.), ASENSIO (D.) coord., DICOCER 3 en ligne, *Dictionnaire des céramiques anciennes*, 2022, <http://syslat.fr/SLC/DICOCER/d.index.html>
- Kotarba, Jandot 2006 : KOTARBA (J.), JANDOT (C.) - Quelques nouveaux éléments sur les activités potières du site antique du boulevard Kennedy (Perpignan), *Archéo 66. Bulletin de l'A.A.P.O.*, 21, décembre 2006, p. 125-135.
- Kotarba *et al.* 2008 : KOTARBA (J.), MELMOUX (P.-Y.) coll., SARAZIN (P.) coll. - *Torreilles (Pyrénées-Orientales). La Madraguera. Diagnostic sur un secteur alluvionnaire à occupations multiples*, Rapport Final d'Opération de diagnostic archéologique, Montpellier, DRAC/SRA Languedoc-Roussillon, 2008, 85 p.
- López Mullor 2008 : LÓPEZ MULLOR (A.) - Las cerámicas de paredes finas en la fechada mediterránea de la Península Ibérica y las Islas Baleares, *Cerámicas hispanoromanas. Un estado de la cuestión. XXVI Congreso Internacional de la Asociación Rei Cretariae Romanae Fautores*, Cádiz, 2008, p. 343-383.
- Passarrius *et al.* 2021 : PASSARRIUS (O.), MISTRETTA-VERFAILLIE (C.), BÉNÉZET (J.) dir. - *Région Occitanie. Pyrénées-Orientales (66) - Commune de Caramany. Les nécropoles de l'Horto - Base de loisirs du Fenouillèdes*, Rapport Final d'Opération de fouille archéologique préventive, DRAC Occitanie, Service Archéologique Départemental / Département des Pyrénées-Orientales, Perpignan, 8 vol., septembre 2021, 2211 p.
- Passelac 1996 : PASSELAC (M.) - Céramiques communes gallo-romaines en Languedoc occidental : exemples de production et de consommation (fin I^{er} s. av. notre ère-II^e s. de notre ère), *les Céramiques communes de Campanie et de Narbonnaise. La vaisselle de cuisine et de table. Actes des Journées d'Étude (Naples, 1994)*, Naples, 1996, p. 361-387 (Collection du Centre Jean Bérard, 14).
- Py *et al.* 1993 : PY (M.) dir. - *Dicocer. Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e s. av. n. è. - VII^e s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattes, 1993 (Lattara, 6).
- Rolin *et al.* 2001 : ROLIN (D.), KOTARBA (J.) coll., MELMOUX (P.-Y.) coll., AUDOUIT (F.) coll. - *Boulevard John Fitzgerald Kennedy, Perpignan (Pyrénées-Orientales) : rapport de diagnostic*, Montpellier, D.R.A.C.-S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2009, 34 p.
- Rébé 2016 : RÉBÉ (I.) - La céramique grise roussillonnaise décorée de Ruscino, dans BARRATA (G.) (ed.), *Studi su Ruscino*, dans *Sylloge Epigraphica Barcinonensis*, annexos 2, p. 67-85.
- Rébé, Bénézet 2017 : RÉBÉ (I.), BÉNÉZET (J.) - La céramique grise roussillonnaise à décor estampé : une production originale de la 2^e moitié du I^{er} s. avant n. è. / début du I^{er} s. de n. è., *Actes du Congrès de la Société Française d'Étude de la Céramique Antique en Gaule, Narbonne, 25-28 mai 2017*, Marseille, 2017, p. 301-317.
- Roudier *et al.* 2022 : ROUDIER (E.), DUNYACH (I.), BÉNÉZET (J.) - Initial Indications of a Roman Presence East of the Pyrenees : A Possible Transition Zone between Gaul and Iberia in the Late 3rd and Early 2nd Centuries BC, In : PRINCIPAL (J.), ÑACO DEL HOYO (T.), DOBSON (M.), *Rome and the North Western Mediterranean : integration and connectivity c. 150-70 BCE*, Oxbow Books, Oxford, 2022, p. 59-65.
- Sanchez 2009 : SANCHEZ (C.) dir. - *Narbonne à l'époque tardo-républicaine, chronologie, commerce et artisanat céramique*, Montpellier, 2009, 492 p. (Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl. 38).
- Sanchez 2010 : SANCHEZ (C.) - Narbonne augustéenne. In : REVILLA (V.), ROCA (M.), de., *Contextos ceramicos i cultura material de epoca augustea en el occidente romano. Actas de la reunión celebrada en la Universitat de Barcelona, los días 15 y 16 de abril de 2007*, Barcelone, 2010, p. 8-35.
- Tremoleda *et al.* 2015 : TREMOLEDA (J.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.) - Empúries, puerto de recepción y redistribución del vino de la Tarraconense, In : MARTÍNEZ (V.) éd., *La difusión comercial de las ánforas vinarias de Hispania Citerior-Tarraconensis (s. I a.C. - I. d.C.)*, 2015, 91-108 (Archaeopress Roman Archaeology 4).
- Tremoleda *et al.* 2016 : TREMOLEDA (J.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.) - Las ánforas de los niveles augusteos de las termas de la ciudad romana de Empúries, *Amphorae ex Hispania: paisajes de producción y consumo*, 2016, p. 66-82.
- Tremoleda, Castanyer 2013 : TREMOLEDA (J.), CASTANYER (P.) - Las ánforas republicanas itálicas de Catalunya (siglos III-I a.C.): estado de la cuestión», en OLMER (F.) coord., *Itinéraires des vins romains en Gaule, III^e-I^{er} siècles avant J.-C. Confrontation de faciès*, Lattes, 2013, p. 1-44 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, hors série 5)
- Vial *et al.* 2010 : VIAL (J.), BÉNÉZET (J.), CAROZZA (J.-M.) coll., PUIG (C.) coll. - *Fouille archéologique préventive « la Madraguère ». Occupations et mises en culture dans la basse plaine septentrionale du Roussillon (commune de Torreilles, Pyrénées-Orientales)*, Montpellier, D.R.A.C.-S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2010, 123 p.

Des chemins anciens... au SIG

Avant-propos à l'article de J.-P. Comps sur les chemins anciens dans la plaine du Roussillon

Pauline GAUBERT¹, Ingrid DUNYACH et Jérôme KOTARBA²

1 - AAPO-GPVA, Géomaticienne

2 - AAPO, Inrap

Objectifs et méthodes d'une cartographie SIG

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, depuis ses origines, a été un vecteur majeur de bien des travaux sur les voies anciennes du département. Les différents ouvrages et articles publiés sur ces sujets en témoignent. Toutefois, s'agissant d'un canevas complexe, évoluant au fil du temps, il convient sans cesse de remettre l'ouvrage sur le métier à tisser. Cela permet de mesurer les lacunes, mais aussi de réfléchir sur la vie de ce territoire avec de nombreux acquis.

La connaissance toujours plus fine de nouveaux territoires, notamment montagnard, mais aussi les recherches dispersées de l'archéologie préventive au gré des projets d'aménagement où les services de l'État prescrivent des recherches préalables, nécessitent de mutualiser les données. Notre association souhaite prendre sa part dans cette construction en s'appuyant sur les outils informatiques actuels.

L'idée de regrouper dans une même base de données, d'une part, le travail réalisé sur les chemins anciens du Roussillon par J.-P. Comps et bien d'autres et, d'autre part, les tracés mis au jour par les travaux d'archéologie préventive n'est pas nouvelle. Ces données sont en partie recensées dans les cartographies SIG¹ du Service régional de l'Archéologie, de l'Inrap et du Service archéologique départemental. Toutefois les corrélations

sont difficiles car ces cartographies n'ont pas été conçues comme un outil de recherche.

L'idée portée par l'AAPO est que cet outil puisse à la fois servir en amont de travaux, en prenant en compte les faits « voie et chemin ancien » à leur juste valeur, et aussi en aval des découvertes pour nourrir des réflexions multiples. Il s'agit donc de faire converger plusieurs niveaux de données et de les mettre en forme sur la base d'une même description. Mise à disposition et alimentée par les acteurs de l'archéologie départementale, elle doit notamment permettre d'affiner la méthodologie d'intervention sur le terrain.

Enfin, il faut aussi préciser ici que notre association est sensible au souhait manifesté par Jean-Pierre Comps de transmettre et de stabiliser les nombreuses données qu'il a recueillies sur ce sujet, plus difficile qu'il n'y paraît au premier abord.

Ce croisement de données sur un large territoire pourra progressivement faire évoluer les chemins documentés par la littérature, vers celui de tracés ou de tronçons observés et cartographiés (**fig. 1**). Si des gestes de fouille accompagnent ces prises de données, des informations chronologiques et techniques intégreront aussi la base de données.

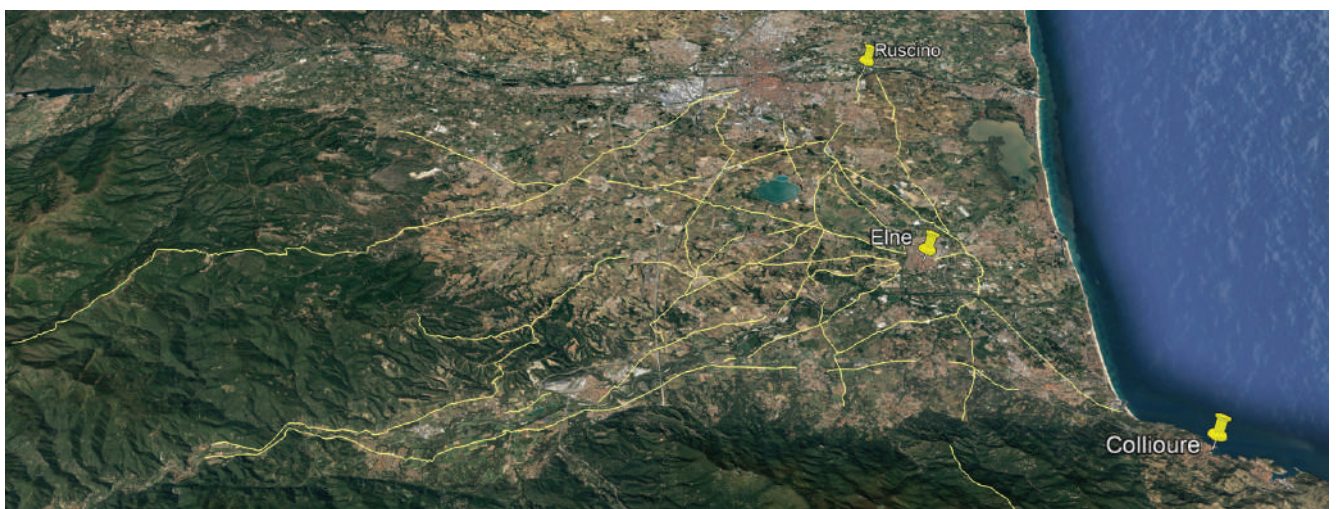


Figure 1 : Restitution sur google-earth des potentiels chemins du Roussillon d'après la cartographie de J.-P. Comps (P. Gaubert, AAPO).

1 - SIG : Système d'Information Géographique. Logiciel informatique capable d'organiser et de présenter des données spatialement référencées.

La mise en place du projet de cartographie s'est faite en deux étapes.

1. Compilation de données anciennes et récentes : la base de données

Tout d'abord, la création de la base de données permettant de recenser les informations essentielles au projet a été réalisée sous Qgis. Elle présente : numéro d'identification des chemins présents dans la carte archéologique (CAG et CAN), noms d'identification des voies (voie 1, 2...) ; itinéraire ; état (hypothèse, restitué, identifié) ; dimension (largeur, altitude) ; présence d'un niveau de circulation ; mobilier associé ; datation proposée. Une rubrique permet d'indiquer l'opération concernée lorsqu'il s'agit d'un diagnostic ou d'une fouille ainsi qu'un champ de commentaires libre. Enfin, une rubrique permet d'indiquer les données bibliographiques associées et l'auteur du tracé SIG.

L'ensemble de ces informations permet de travailler à deux niveaux : 1. l'échelle départementale pour mettre en valeur les tracés observés ou hypothétiques relevés par J.-P. Comps ; 2. l'échelle parcellaire ou communale pour les tracés découverts lors d'opérations menées par les acteurs de l'archéologie, notamment préventive.

Ce premier travail a permis la mise en place d'une base de données collaborative, qui permettra le croisement des données récentes avec des chemins décrits par J.-P. Comps. L'objectif étant d'anticiper la présence des chemins et des voies de circulation importantes, afin de les documenter sur l'ensemble du territoire départemental.

2. Cartographie des chemins de J.-P. Comps

Une fois la base de données définie, il s'agissait de récupérer les données existantes afin de les associer à cette base de données informatique. Les tracés des chemins ont été dessinés sur papier par J.-P. Comps, sur des cartes IGN au 1/25 000. Ces cartes ont ensuite été numérisées et géoréférencées pour être intégrées au format SIG sur le même fond de plan.

Ce travail compile des données identifiées depuis de nombreuses années ainsi que des mises à jour plus récentes. Afin de ne pas surinterpréter les chemins, ces derniers sont identifiés sur la carte présentée dans l'article qui suit par un numéro. Même si certaines voies principales ne semblent pas présenter de doute de localisation, comme la *via Domitia* sur certaines parties, chaque croisement important est un risque potentiel de perte d'informations précises et donc, autant de tronçons hypothétiques qui peuvent apparaître entre deux points à relier.

Les principales villes antiques ont également été positionnées, de manière à mieux visualiser les grands axes de communication et leur évolution/maintien logique au cours du temps (fig. 1 et annexes dans l'article qui suit de J.-P. Comps). L'emplacement des chemins peut, désormais, être mis en relation avec certains sites connus (activités économiques ou industrielles situées à proximité) qui peuvent être directement liés à ces axes de communication ou, à l'inverse, certaines voies de communication peuvent apparaître à partir de sites répertoriés.

Vers une cartographie collaborative autour des chemins protohistoriques, antiques et médiévaux

L'objectif est de croiser et de réunir, sur une même carte, la documentation ancienne et récente, les chemins hypothétiques et ceux avérés archéologiquement.

La première étape, concernant les tracés des chemins réalisés par J.-P. Comps dans le département (documentation papier), est terminée ou en voie d'achèvement. Actuellement, nous réfléchissons à la seconde étape du projet, celle qui réunira la documentation de terrain issue d'interventions archéologiques². Ce second travail, évolutif dans le temps, pourra regrouper, d'une part, des tracés issus de chemins mis au propre dans des bases de données SIG, d'autre part, ceux contenus sur des plans papier issus de rapports plus anciens.

Avec l'accord des intervenants, la cartographie pourrait aussi recenser des interventions, qualifiées de négatives, sur l'emprise de chemins supposés, afin d'identifier les raisons de non-observation (implantation de tranchées non adaptée à cette recherche, dérasement du terrain, grande profondeur, absence avérée de tracé viaire...).

L'intérêt est de recenser les données connues sur les chemins anciens de la plaine du Roussillon, de les faire évoluer, de les étendre et de pouvoir mettre en valeur certaines informations par rapport à d'autres. L'ensemble des données présentées dans l'article de Jean-Pierre Comps, ci-dessous, reste à compléter et à mettre à jour au fur et à mesure de l'avancée des découvertes.

2 - Nous remercions les différents collègues, responsables d'opération ou cartographes, qui ont déjà répondu favorablement aux premières sollicitations.

Chemins anciens dans la plaine du Roussillon Du sud de la Têt au massif des Albères

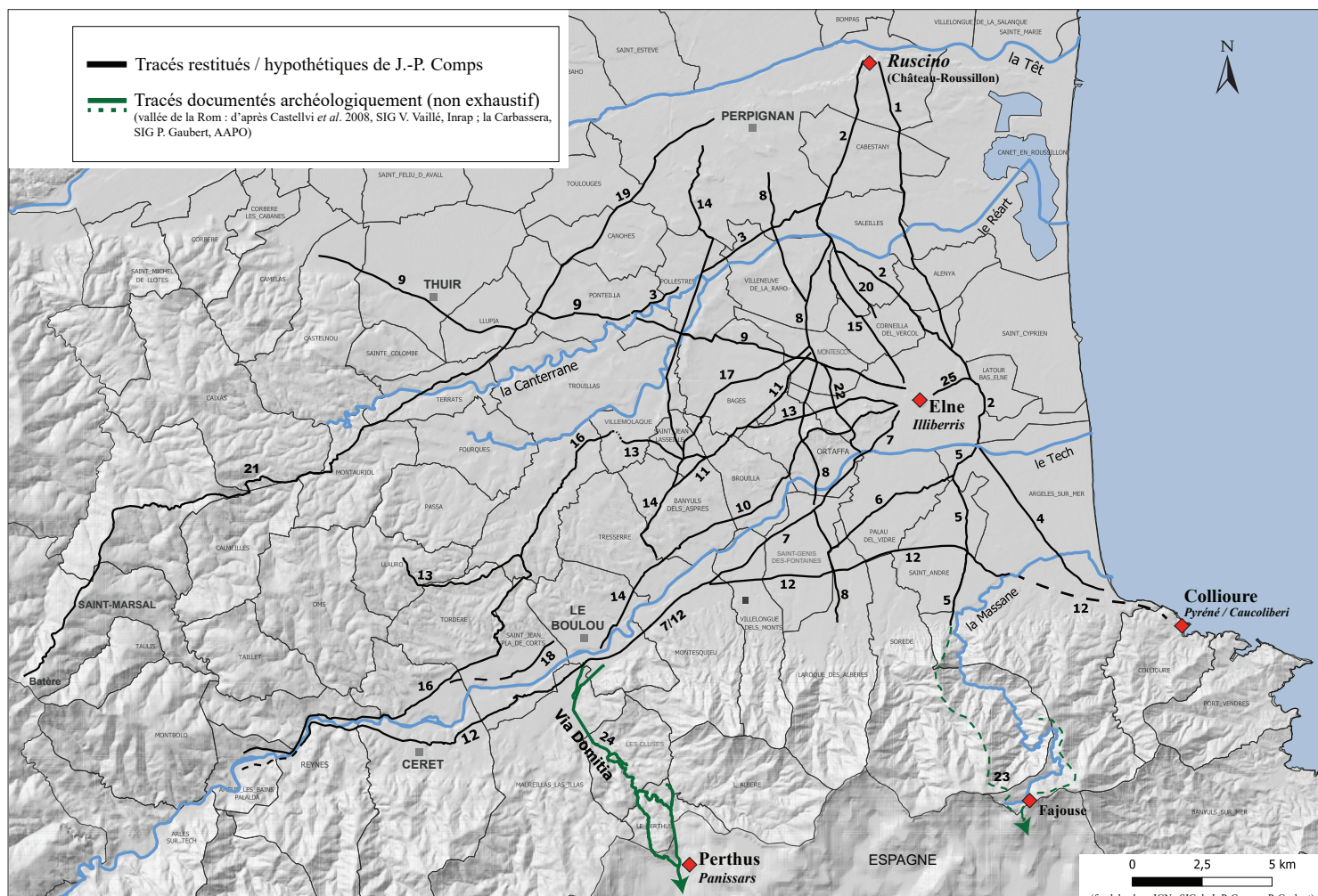
Jean-Pierre COMPS ⁽¹⁾

1 - AAPO

Recherches anciennes

Un rapide regard sur la carte fait apparaître une multitude de chemins (fig. 1). Si l'on met à part les routes modernes, aménagées depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, restent les chemins anciens que l'on trouve fidèlement reportés sur les plans du premier cadastre,

dessiné entre 1807 et 1830 environ. La plupart relèvent de la desserte locale mais d'autres se distinguent par leur longueur et leur importance. Ce sont ceux-là qui m'intéressent ici.



Liste des chemins

- | | |
|---|---|
| 1-2-3 : Chemins de Charlemagne (au nord du Tech) | 15 : Chemin de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan) à Illiberris (Elne) |
| 4-5 : Chemins de Charlemagne (au sud du Tech) | 16 : Chemin du Vallespir (rive gauche du Tech) : de Villemolaque à Ceret / les Bains d'Arles (Amélie-les-Bains) |
| 6 : Chemin de Charlemagne du Tech à St-Genis et au Boulou (la via Domitia ?) | 17 : Voie directe Ruscino (Château-Roussillon) à Panissars - le Perthus par Bages |
| 7 : Chemin d'Illiberris au Boulou | 18 : Chemin du Vallespir (le Boulou à Saint-Jean-Pla-de-Corts) |
| 8 : Chemin de Perpignan à Laroque-des-Albères | 19 : Cami mercader de Perpignan à Thuir |
| 9 : Voie du Conflent | 20 : Chemin du Réart à Corneilla-del-Vercol |
| 10 : Chemin du Vallespir / Cami Vallespira (depuis Elne par la rive gauche du Tech) | 21 : Chemin du fer / de la montagne, de Batère à Terrats |
| 11 : Voie directe de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan) à Panissars (Le Perthus) | 22 : Chemin de Montescot à St-Martin-de-la-Rive |
| 12 : Cami Frances de Collioure à Ceret vers les Bains d'Arles (Amélie-les-Bains) | 23 : Chemin de la Carbassera |
| 13 : Chemin d'Elne à Llauro | 24 : Chemin du Perthus/Panissars (via Domitia) |
| 14 : Caminum Franchescum de Perpignan aux Cluses | 25 : Chemin d'Elne vers Latour-Bas-Elne et Saint-Cyprien |

Figure 1 : Carte générale des chemins mentionnés dans cet article.

La via Domitia

La *via Domitia*, le plus ancien et le plus prestigieux de ces longs chemins, malgré l'abondante littérature qu'elle a suscitée, nous reste inconnue entre La Tet et le Boulou. On peut émettre des hypothèses mais en dernière analyse la parole est à l'archéologie (Comps 2007, 117-118). On trouvera un bon état de la question dans l'ouvrage de Georges Castellvi (2011).

Seule nous est connue, pour la zone étudiée et dans l'Antiquité, la traversée des Pyrénées à partir de Saint-Martin de Fenollar. Elle conserve des ruines imposantes qui témoignent fortement de l'empreinte de Rome. Elle a fait l'objet de plusieurs publications, les plus importantes datent de 1997 et de 2007 (Castellvi 1997, 2007) et de 2021 (Kotarba *et al.*). Selon ces études, deux cheminements principaux permettaient de gagner les cols ; empruntant la vallée de la Rom, ils avaient au début une partie commune puis l'un suivait la Rom et montait vers le Perthus, l'autre par le ravin de la Freixe se dirigeait vers le col de Panissars, cette dernière semble être la plus récente. Une troisième voie dite Dressera suivait la crête et passait par la Cluse Haute avant de rejoindre le Perthus par un pont. Dans tous les cas, la traversée n'était pas facile : fortes pentes, étroitesse qui, par endroits, ne pouvait permettre de croisement. De nombreux aménagements furent nécessaires : murs de soutènement, creusement de la roche etc. Dans la partie la plus étroite des gorges, des constructions permettaient de contrôler le passage : une porte, surmontée d'une tour, barrait la route (fig. 2, 3), ce qui a fait supposer qu'était établie là la perception du Quarantième des Gaules. De part et d'autre de la vallée, une fortification renforçait la défense : à l'ouest le *Castell dels Moros*, à l'est le fort de la Cluse Haute.

Au col de Panissars, dominant la plaine du Roussillon au nord et celle de l'Emporda au sud, se dressait le trophée de Pompée, une majestueuse Tour-Porche où le général victorieux, vers 71 av. J.-C., avait inscrit le nom de tous

les peuples soumis dans l'Hispanie voisine (Castellvi *et alii* 2008). Un fragment de milliaire dédié à Constantin et de profondes ornières confirment le passage de la voie qu'on peut supposer avoir été aménagée vers cette époque. Sur ces vestiges pompéiens a été construite au 11^e siècle l'église Sainte-Marie. Enfin, près de la crête, côté sud, Jules César avait consacré un autel dont la modestie soulignait la vanité de son rival. Là, était établie la station *ad summum Pyrenaeum* où la *via Augusta* prolongeait vers le sud la *via Domitia*.

Les autres chemins

Les autres chemins n'ont inspiré que peu de recherches : Pierre Ponsich s'est intéressé à la traversée des Albères (1992) et à la voie du Conflent (1993), tandis que Louis Bassède se focalisait sur les chemins autour d'Elne (Bassède s.d.), mais beaucoup restait à faire lorsque j'en ai moi-même entrepris l'étude (Comps 2003). J'ai sélectionné ceux qui, preuve de leur importance, possédaient un nom propre : chemins de Charlemagne, *via Conflentana*, voies francesques, *camí mercader*. J'y ai ajouté les voies du Vallespir et le chemin de Llauro qui m'ont paru aussi devoir être retenus. Tous les chemins sont documentés par des fragments de texte (des délimitations de parcelles), et reportés sur la carte au 1/25000^e (Comps 2003).

J'ai repris l'essentiel de ces recherches, avec l'aide de Jérôme Kotarba pour la cartographie, dans le volume de la Carte Archéologique de la Gaule consacré aux Pyrénées-Orientales, me bornant alors à décrire le tracé des principaux chemins sans apporter des éléments de preuve (Comps 2007, 116-123). Aujourd'hui, à la relecture, je ne trouve pas d'erreur grave dans ces deux études. J'ai cru un certain temps à l'existence, au sud de la Tet, d'une centuriation orientée 42°W et fondée sur le chemin qui joint, en droite ligne, Palau-del-Vidre et Saint-Génis-des-Fontaines par Villeclaire. Chemin supposé être la *via Domitia*.

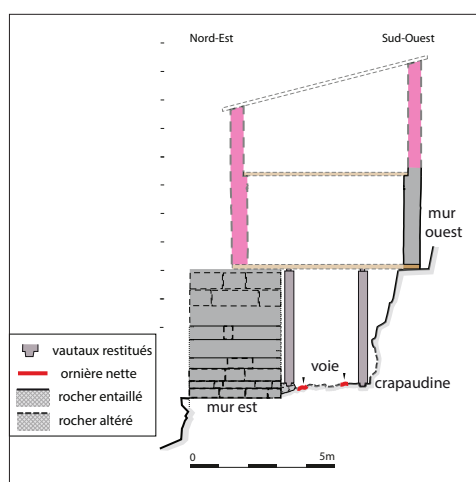


Figure 2 : Restitution du passage en corniche de la *via Domitia* au niveau de la porte des Cluses, suite aux opérations Enllaç-Poctefa de 2012 (d'après Jandot, Kotarba 2013)



Figure 3 : Mesure de l'entraxe des ornières de la voie de crête à la Cluse Haute, dans un passage en tranchée (cliché : J. Kotarba, Inrap).

Un examen plus rigoureux avec l'aide de Gérard Chouquer, a montré que les supposées *limites* (*cardines* et *decumani*) n'étaient pas suffisamment nombreuses pour justifier l'existence d'une cadastration. Il en était de même d'ailleurs pour toutes les autres hypothèses qui ont été avancées imprudemment par divers auteurs. Leur nombre, sur le papier déjà, suffit à les disqualifier, ne parlons pas de leur mise en œuvre dans la réalité ! Seule a existé peut-être une cadastration orientée 32° est au nord de la Tet. Jusqu'à présent les quelques interventions sur le terrain n'ont pu ou n'ont su la retrouver (Chouquer, Comps 2007, 124-128). Ma propre hypothèse pour le sud de la Tet n'ayant jamais été publiée, je peux assumer mes études antérieures. Dès lors pourquoi reprendre ce travail ?

Avertissement

Dans le premier de ces deux parutions, la zone étudiée se bornait aux alentours d'Elne mais il était préférable de donner aux chemins toute leur extension dans la plaine ; d'autre part, il fallait développer l'argumentaire qui manquait à la seconde. Par ailleurs il est paru depuis deux publications, deux ouvrages de grand intérêt qui permettent d'avancer dans la recherche. Dans la série des « *Atles dels comtats de la Catalunya Carolingia* », Jordi Bolòs et Victor Hurtado en 2009 ont fait paraître « *l'Atles dels comtats de Rosselo, Conflent, Vallespir i Fenollet* »¹. J'y retrouve les principaux chemins mentionnés dans mon étude de 1999 (parue en 2003), avec cette différence que les dates des extraits de textes ayant servi à restituer le réseau viaire sont, chez ces deux auteurs, le plus souvent, plus anciennes : du IX^e ou X^e siècle. On peut ainsi « vieillir » les chemins que j'avais autrefois étudiés.

Joan Becat en 2015 a signé le second de ces ouvrages : « *Atles toponímic de Catalunya Nord* ». L'auteur a relevé, travail énorme ! tous les toponymes des communes « catalanes » du département et les a positionnés sur carte. Les chemins ne sont pas oubliés. En passant de commune à commune, on peut ainsi suivre leur tracé dans la plaine du Roussillon.

La plupart des vieux chemins, comme je l'ai dit, ont déjà été étudiés, au moins en partie. Je me bornerai dans ce cas à les mentionner, à les inscrire sur la carte dans toute leur extension et à renvoyer pour l'argumentation à l'étude parue en 2003.

J'ai donné la plupart du temps le texte latin ou catalan originel, je me suis refusé à le traduire de peur d'alourdir le propos. Du reste ce n'était pas nécessaire car reviennent inlassablement les mêmes formules : un champ (*campus*) ou une vigne (*vinea*) affronte ou confronte (*affrontat* ou *confrontat*) à l'est (*ex oriente* ou *de oriente*) ou d'une part (*de una parte*) avec (*cum* ou

in) une voie (*via*) ou un chemin (*camino*) par lequel on va de...à... (*quo tenditur de...ad...*) ou qui va de... à... (*que pergit de ...ad....*)².

Tenter de retrouver la voirie médiévale ou antique est un exercice périlleux. Il s'appuie sur les mentions retrouvées lors de délimitation de propriétés ; sur le vieux cadastre dit napoléonien ; sur les cartes IGN actuelles et sur les chemins existants aujourd'hui.

Les propositions que j'avance ne sont que des suppositions dans la plupart des cas. Quand on trouve comme confront d'une propriété à Villeneuve de la Raho en 932 « *via qui pergit de Narbona ad ipsa Clusa* »³, on connaît le lieu, l'origine et la destination ainsi que la date mais de là à tracer ce chemin sur la carte il y a un grand pas et beaucoup de risques à prendre. S'il n'en reste pas trace sur une carte, un plan, une photographie aérienne ou sur le terrain, on est incapable de restituer son tracé.

Il faut donc considérer mes propositions comme un document de travail à réfuter, à rectifier, à compléter, à justifier en apportant de nouvelles mentions et bien sûr en retrouvant ou pas le dit chemin si possible en fouille. Mais là encore rien n'est simple. Lors des fouilles sur le tracé du LGV, Céline Jandot-Kotarba, sur mes conseils, a ouvert plusieurs tranchées en un lieu appelé Chemin d'Elne et aucun chemin n'est apparu en fond de tranchée. Si nous n'avions pas le toponyme nous concluons qu'il n'y a là aucun chemin et pourtant... Peut-être était-il à 50 m, ou 100 m ou 200 m. Si on le retrouve, encore faut-il le voir. Jérôme Kotarba s'est aperçu que ce qui apparaît comme un large fossé pouvait être en réalité un chemin creux. Il faudrait revoir tous les cas dans les rapports de fouille. On a souvent surestimé la voirie ancienne ; en fait la grande majorité des chemins sinon la totalité n'étaient pas construits : au mieux des pistes, au pire des sentiers.

Le nom générique permet parfois de juger de leur importance bien que ce ne soit pas une règle absolue. Ainsi les plus anciens sont appelés *strata* ou *strada* (Comps 2002) mais le même chemin répond parfois, dans des mentions différentes, au nom de *via publica* ou plus simplement *via*. On trouve aussi l'appellation *calciata* (chemin en principe empierré) ou *carraria* (chemin praticable par des chariots). Plus récemment, on accole aux chemins importants l'adjectif *réals*

2 - Beaucoup de ces fragments de textes ont été repris des transcriptions de chartes effectuées par J.-B. Alart au XIX^e siècle. Ils sont notés : Alart, C.M. (Cartulaire Manuscrit), tome. C, page 153, ou Alart, C.M., 2J1/12, 25 (tome 12, page 25). Ces différences ont leur explication : avant la numérisation du cartulaire, on pouvait consulter les transcriptions d'Alart soit à la médiathèque de Perpignan, soit aux archives départementales des Pyrénées-Orientales. La première de ces références renvoie à la Médiathèque et la deuxième aux Archives.

3 - Alart C.M. 12J25, 39.

1 - Première version 2009.

ou *rais*, on leur donne ainsi un statut. Tous ceux-ci sont les plus importants mais de leur importance en tant que voie de communication ne découle pas nécessairement qu'ils soient en bon état. À l'opposé les *semitarii*, les sentiers.

À côté des noms génériques, les chemins sont parfois désignés par un nom propre, qui n'appartient qu'à eux. Cette appellation les place tout en haut de la hiérarchie, ce sont ceux qui m'intéressent ici et que je me propose d'étudier. Malgré toutes ces difficultés, je continue de penser que la recherche des chemins est une nécessité vu leur importance dans la structuration de l'espace et dans la vie des hommes.

Les chemins de Charlemagne

Ce sont les plus connus car ils ont parfois conservé leur nom jusqu'à nos jours. Au XIV^e siècle, et donc très tardivement, apparaît l'expression énigmatique « *cami de carles* ». Pierre Vidal (1928, 272) suppose qu'elle renvoie à la racine Kar ou Ker, pierre, rocher. Les *camis de carles* seraient donc des chemins empierrés et par là même, importants⁴. Au XVI^e siècle, les scribes ont transformé *cami de carles*, qu'ils ne comprenaient pas, en chemin de Charlemagne, au mépris de toute vérité historique. On retrouve cette appellation à Civenç dans la Loire et encore à Vicdessos dans l'Ariège. Une enquête plus approfondie en livrerait certainement un plus grand nombre tant l'empereur à la barbe fleurie a laissé une forte empreinte dans la mémoire collective.

Chemins de Charlemagne au nord du Tech (chemins n°1, 2, 3)

De Château-Roussillon, partent deux chemins vers le sud. Celui de l'est porte toujours le nom de chemin de Charlemagne (1). À l'ouest le nom n'a pas subsisté mais on le retrouve dans des textes anciens (2) (Comps 2003, 47). Sur celui-ci, une fois franchie La Fosseille, un embranchement file en droite ligne vers Pollestres et de là jusqu'à Nyls (3) où il rejoint la voie du Conflent venue d'Elne (9). Il était ainsi possible de gagner rapidement le Conflent depuis *Ruscino*, sans faire de longs détours. Des deux chemins primitifs, le premier franchit le Réart à l'est de Saleilles, laisse à droite Alénia puis rejoint le second à l'ouest de Saint-Cyprien. Ce dernier longe le vieux village de Cabestany, passe le Réart à l'ouest de Saleilles et se subdivise en plusieurs branches : à l'ouest, un chemin traverse le territoire de Villeneuve, il s'agit vraisemblablement d'une voie directe Ruscino-Panissars par le territoire de Villeneuve-de-la-Raho⁵, Bages, Saint-Jean-Lasseille, Banyuls-dels-Aspres et le Boulou (17) (Comps 2003, 48).

4 - Pierre Vidal y voyait la *via Domitia*, il faudrait admettre dans ce cas qu'elle se divisait en plusieurs branches, tant au nord de la Tet qu'au sud.

5 - Dans un acte passé en 832, il est fait état d'une donation en faveur de la ville d'Elne sur le territoire de Villeneuve-de-la-Raho : « *Et alius campus affrontat de uno latius in terra de Vuimareo et de alio latius in via que pergit de Narbona ad ipsa clusa...* » Alart C.M. 12J25,39.

Peut-être est-ce le chemin nommé « *via publica que dicitur francisca* » mentionné en 876 dans le voisinage de Bages (Bolòs, Hurtado, 2009, 64) ? Le chemin presque rectiligne qui joint Avalri-Ruscino au Boulou peut aussi prétendre à ce rôle (11). Il passe entre Saint-Jean-Lasseille et Banyuls-dels-Aspres. À la Pedra Blanca, il dévie de sa trajectoire pour aller vers Bages ; c'est une capture, phénomène qui se produit lorsque le chemin primitif a perdu sa raison d'être. Ce dernier est cependant repérable sur le terrain et sur la carte : les limites de communes et de parcelles continuent à indiquer la direction première. Il faut noter aussi qu'il traverse la plaine sans desservir de villages, ce qui est la preuve d'un chemin important qui se soucie peu des agglomérations voisines, peut-être parce qu'il a été créé avant celles-ci.

Trois autres chemins forment une véritable patte d'oie : à l'ouest de la voie ferrée et de la route de Perpignan, formant limite entre les deux communes de Villeneuve-de-la-Raho et de Théza, le chemin en partie effacé par le chemin de fer, qui joint Château-Roussillon et Elne (15). Au centre, le chemin annoté chemin royal et route vieille (Becat 2015, 173) qui dessert Corneilla-del-Bercol (20) ; plus à l'est le chemin de Charlemagne traverse Théza et continue jusqu'à Sainte Eugénie de Tresmals (2). Ici se présente une difficulté : des trois fleuves qui irriguent la plaine roussillonnaise, le Tech est celui qui a présenté dans le passé le cours le plus capricieux. Les dépôts alluvionnaires qui surélevaient son lit lui donnaient un fonctionnement deltaïque qui favorisait les changements lors de crues importantes (Jacob 2003)⁶. C'est ainsi qu'à la faveur d'inondations, il pouvait se diviser en plusieurs bras (en 1155, «... *affrontant autem ipsa riera a parte orientis in riera Bernardi de Baniuls, de meridie in Tec majori, de occiduo in bosco Guillelmi filii Ugonis Elna qui fuit, de aquilone in campo Guillelmi de Salsis et in molinis et in orto de Petro Radulfo et in ipsa quem tenet Petrus Guardarnia, et frater suum Bernardus.* »⁷) ; il pouvait aussi changer de cours de façon importante (en 1337, à Corneilla au lieu-dit Viur, une terre...*affr. duabus partibus in flumine Tech...* »⁸). Le toponyme *vell Tech* rend compte de ces divagations (en 1307,...*in terminis de Sce Marie de Palaciolo...alia pecia terre affrontat ex una parte in ten. Petri Pastoris ex alia in ten. Petri Salinerii de Turri ex alia in Techo veteri et ex alia in ten. Raymundi Johana de Argeliriis.* »⁹).

Si l'on essaie de situer le fleuve aux différentes périodes de l'histoire, on débouche sur une impasse.

6 - En 1703 a lieu une « *visura* » (reconnaissance visuelle) pour délimiter les terroirs de Cabanes de ceux d'Ortaffa en raison des divagations du Tech. (1Bp 511 /233).

7 - Alart, C.M. 12J25/155

8 - Alart C.M. t.XIII, 539. Archives de l'hôpital de Perpignan, plech 32 n°76.

9 - Alart C.M. 12J1 /3, 433. Manuel de Gabriel Bolet, 1155.

En 1337, par exemple il coule sur le territoire de Corneilla-del-Bercol, ce que confirme un autre texte de 1350, mais en même temps, on apprend qu'un pont de bois est en construction « *subtus Turrim Domini Elnen. Episcopi* », sous Latour-Bas-Erne donc. (Comps 2003, 71). Cette mention est de 1327 mais en 1347 1348, 1350, les dons affluent à l'œuvre du pont d'Elne. Le Tech ne peut être au même moment à Corneilla et à Latour-Bas-Erne, à moins d'admettre qu'il présente, au moins à cette époque, plusieurs bras. C'est à cette conclusion que se rallient Raymond de Lacvivier (1900 et 1901) puis Nicolas Jacob (2003)¹⁰.

Chemins de Charlemagne au sud du Tech (chemins n° 4, 5, 6)

Comment franchissait-on le Tech ? Sans doute le pont de 1327 a-t-il connu un certain nombre d'ancêtres et de descendants, tous plus éphémères les uns que les autres. La plupart du temps il fallait se contenter d'un gué, comme celui que signalent Jordi Bolòs et Victor Hurtado (2009, 654), « *wado de flumine Techo* », relevé dans un texte de 914 au voisinage de la chapelle Sainte Eugénie de Tresmals. Cette chapelle bâtie sur un site d'époque romaine, marque vraisemblablement le cours du fleuve, au moins à une certaine période, autrefois comme aujourd'hui. En effet, il arrive fréquemment qu'un édifice religieux, seul vestige d'un habitat disparu, subsiste au lieu de franchissement d'un fleuve. St-Martin-de-la-Rive nous en fournit un exemple non loin de là. Donc, ponts, gués mais aussi barques : on peut encore lire sur la carte IGN, un « Pla de la Barque » au sud du Tech actuel, non loin de la chapelle. En 1572, il est question de la fabrication d'une barque pour le passage du Tech qui est sur le chemin royal « par lequel on va de la présente cité d'Elne à la dite ville de Cauquoliberi (4) »¹¹.

Le lieu-dit de *Tresmals* est parfois donné comme la station *Ad Stabulum* mentionnée sur l'Itinéraire d'Antonin, l'un des documents antiques énumérant les différentes stations de la *via Domitia* depuis *Gades* (Cadix) jusqu'à Rome Il semble qu'on puisse peut-être éliminer cette hypothèse ; en effet l'Itinéraire d'Antonin daterait vraisemblablement de la fin du 3^e siècle de notre ère (Castellvi *et alii* 1997, 284) alors que les artefacts romains relevés par Olivier Passarrius (Passarrius 2004, 16-20) lors de la fouille de la chapelle

et de ses environs sont attribués à la fin du 3^e/début du 4^e siècle de notre ère.

Franchi le Tech, le chemin se subdivise, formant une nouvelle patte d'oie : à l'est le chemin qui se dirige vers Argelès et Collioure porte également le nom de chemin de Charlemagne (4)¹². En 925 il est désigné sous le nom de « *via qui pergit ad domum Sancte Marie* ». C'est le même qui est appelé en 1498 sur le territoire de *Palol d'Avall* « *camino regali vetere quo itur de Coquolibero ad Perpinianum* »¹³. Au centre, celui qui passe à Taxo d'Amont pour aller à la Pave et Lavall (5).

À l'ouest, autre chemin de Charlemagne qui longe le *camp de la Pedre*, rejoint Palau-del-Vidre, Villeclaire, Saint-Génis (6). C'est peut-être la *via Domitia*. Une mention de 1557 rend compte de trois chemins : une terre confronte « *cum duabus viis publicis, una quarum itur de loco dicto Turri ad civitatem Elne, altera vero nuncupatur lo Cami de Carles Maynes per quam itur a Palau y Argiles* »¹⁴ (*Turri* désigne Latour-bas-Erne) (Comps 2003, 52). De direction plutôt N-S, les chemins de Charlemagne constituent un ensemble cohérent, il n'y aurait en fait qu'un seul chemin qui se subdivise pour couvrir la partie est de la plaine du Roussillon (Comps 2003, 48-52).

Le chemin de Charlemagne était de toute évidence un chemin ancien et un chemin important. On en a une preuve supplémentaire en observant sur la carte le tronçon n° 1. De Ruscino jusqu'au Tech et au-delà, il ne dessert aucun village, dédaignant toutes les agglomérations riveraines. Ce n'était pas là son projet, il visait plus loin. On ne peut que s'étonner aussi de le voir passer au large d'Elne-*Illiberris*, à laquelle il n'est relié que par le chemin de Saint-Cyprien et de Latour-Bas-Erne. Ce n'était visiblement pas sa destination première. On mesure là l'attraction de Collioure, l'antique *Pyrène*, un port qu'il fallait évidemment desservir (Castellvi, Dunyach 2018, 10-11), ainsi que la montagne d'Albère.

Pour rejoindre l'Espagne, de nombreux chemins traversaient les Albères dont deux axes majeurs. Le premier, par la *Pava* et la vallée de *Lavall* où Pierre Ponsich voit l'un des passages qui permettait de rejoindre l'Ampourdan (Ponsich 1992). Les fouilles du *castrum* d'Ultrera par André Constant et celles menées par Ingrid Dunyach et Étienne Roudier dans la réserve naturelle nationale de la Massane sont venues compléter ce tracé avec la découverte d'une voie ancienne au col de la Carbassera, à proximité du sanctuaire de la Fajouse (I. Dunyach, É. Roudier 2018). Dans le premier cas, il s'agissait de contrôler le passage et dans le deuxième d'honorer les dieux au franchissement de la crête et du col.

10 - La présence d'une chapelle, ici Ste-Marie-de-Tresmals, témoigne que dans un passé difficile à cerner, le Tech coulait tout près, comme c'est le cas aujourd'hui. Il faut noter que le Tech la plupart du temps, comme il est normal, fournit une limite naturelle aux communes riveraines sauf aux endroits où il a changé de cours, au sud d'Ortaffa par exemple. En aval d'Ortaffa, il reprend son rôle de limite sauf quand il arrive au droit de la chapelle Ste Marie. C'est cette dernière qui a servi de point d'ancrage pour le tracé et non le fleuve, preuve qu'on ne pouvait se fier à ce dernier pour fixer des limites stables. Ainsi la chapelle témoigne tout à la fois de la présence du Tech et de ses divagations.

11 - Alart, C.M., t. N2, 578. Manual de Jean Bolet, fol. 47, A 169.

12 - Plan cadastral d'Argelès dit napoléonien, feuille B3.

13 - Alart, C.M., t. C, 433 (document signalé par A. Catafau).

14 - Alart, C.M., t. A, 338-339.

Restait ensuite à faire la jonction avec les chemins qui gagnaient le Boulou et de là, le col de Panissars (Perthus). Le second axe, dans la vallée de la Rom, a été documenté par Georges Castellvi et son équipe (en dernier lieu : Castellvi *et al.* 2008). Les données ont été complétées en 2012 par des fouilles ciblées portées par le projet Enllaç-Poctefa (projet de l'Union européenne initié par le Conseil départemental des Pyrénées-Orientales) (Kotarba *et al.* 2021).

La voie du Conflent (chemin n° 9)

Elle partait d'Elne (mention en 916), passait au nord de Montescot, traversait le territoire de Villasèque (vraisemblablement l'ancien nom d'Avalri), passait au Château du Réart et à l'église Saint-Jean du Réart, à Nyls, Ponteilla, Lluïcia et Thuir et de là vers Bouleternère et le Conflent. On trouvera une proposition précise du tracé dans une étude antérieure (Comps 2003). Elle était rejointe à Nyls par un tronçon qui venait de Perpignan et sans doute de Ruscino. Cette voie vraisemblablement très ancienne porte divers noms sur son parcours et notamment, je vais y revenir, celui de *strata francisca* aux environs de Prades, (mention en 865 et 958) et de *strata Francisca superiore* (mention en 898) près de Saint-Pierre-del-Forcats (Comps 2003, 53-55).

Il faut noter que la voie est qualifiée tantôt de *via*, terme générique pour désigner un chemin quelconque et tantôt de *strata* ou *strada* qui désigne le plus souvent un chemin important (voir à ce sujet Comps 2003).

Les chemins francesques

Les textes nous en donnent quelques mentions.

Du nord au sud et du nord-est au sud-ouest

Dans un texte de 1150, au voisinage de Banyuls-dels-Aspres et Saint-Jean-Lasseille, l'appellation *cami franchescum* désigne un chemin « *qui venit de Clusa et transit per Baniuls et vadit ad Perpinianum* (14) »¹⁵. De Banyuls, il gagnait Saint-Jean-Lasseille puis le mas Sabole. Il avait ensuite un tracé semblable à la route actuelle. Vers le sud, à mi-chemin entre Banyuls et Tressere, il se confondait avec la possible voie directe Ruscino-Panissars (11) (Comps 2003, 61-63).

Sur ce chemin, un embranchement, nommé *via Francisca*, se dirigeait, au niveau de Saint-Jean-Lasseille, vers Villemolaque, Passa, traversait l'Aspre et, au bout d'une longue ligne droite, parvenait jusqu'à Céret (13). Vers l'est la *via Francisca* gagnait Elne en empruntant sur une courte distance le chemin de Llauro (mention en 801) (Comps 2010).

Nous avons déjà rencontré plus haut, sur la présumée voie directe Ruscino-Panissars, une « *via publica que dicitur francisca* » dans un texte de 876.

De l'est vers l'ouest

Deux mentions beaucoup plus récentes, posent quelques problèmes : dans un texte, daté de 1407, une vigne confronte « *in itinere Francisco* » au lieu-dit *Gavarra* sur le territoire de Laroque-des-Albères¹⁶. Le toponyme existe toujours, (*Gavarra Alta*) au nord de la commune. Selon Bernard Alart (1860, 158), ce chemin « partait également d'Elne, et se dirigeait vers les Pyrénées, en suivant la vallée de la Roca. » On pourrait approuver mais une deuxième mention beaucoup plus explicite semble contredire l'auteur : dans un acte du 29 novembre 1618 une vigne de Villeclare est délimitée « *cum via publica qua itur de Cocoliberi ad villam de Volono nuncupata lo cami frances* »¹⁷. Il est vraisemblable que les deux mentions désignent le même chemin, les territoires de Villeclare et Laroque sont contigus et sur le premier on peut lire aussi le toponyme de *Gavarra*. On peut exclure que le chemin ait pu passer par la localité même de Villeclare (pourquoi faire un tel détour ?), il faut le tracer plus au sud au niveau de Saint-André et de Saint-Génis-des-Fontaines.

Ainsi à la direction nord-sud s'ajoute la direction est-ouest. Il s'agit là d'un chemin important reliant le port de Collioure au débouché du col de Panissars au Boulou et prolongé vers l'ouest jusqu'à Céret et le Vallespir (12). Sur l'Atlas Topographique de Joan Becat, on peut suivre de bout en bout ce nouveau *cami frances* : à Argelès, il prend le nom de *cami vell de Cotllure* puis *cami vell de sant Andres* (2015, 7) ; à Saint-André, *cami vell* d'Argelès puis *cami vell de Saint-Génis* ; à Saint-Génis, *cami d'Argeles* puis *cami vell* de Céret (2015, 140 ?) etc. Comme le confirme cette dernière citation, le *cami frances* se poursuivait, nous l'avons vu, jusqu'à Céret et le Vallespir en remontant le Tech sur la rive droite (16).

L'appellation *via Francisca* se retrouve aussi à Prades (mention en 865) et à Saint-Pierre-dels Forcats (mention en 898) (Comps 2002, 138 et 145). Elle existe aussi dans l'Aude sur le territoire de Prat-de-Cest (le 6^e mille depuis Narbonne) où le toponyme désigne de toute évidence la *via Domitia* et en divers lieux de Catalogne où Jordi Bolòs relève 15 occurrences.

Ces voies franques méritent qu'on s'y arrête : quatre datent du VIII^e siècle, ce sont les plus anciennes traces écrites de nos chemins, si l'on met à part les mentions des auteurs et des itinéraires antiques. Les mentions plus récentes sont des survivances, ce qui nous permet de vérifier la résilience des noms de chemins. Il ne fait aucun doute que l'appellation renvoie à une réalité du IX^e siècle. Les Francs sont passés par là d'abord pour aller guerroyer contre les musulmans et plus tard pour organiser les pays conquis.

16 - ADPO, Alart, 2J1/38, 384, Petri Tholosa notaire.

17 - ADPO, G 182.

15 - Alart, C.M., tome z, p. 253. Procès du domaine n° 21.

Comme l'explique Michel Rouché (1981,17) : « Après avoir utilisé les deux extrémités de la chaîne à l'aller, l'unique retour par Roncevaux lui coûta, (à Charlemagne) comme l'on sait, toute son arrière-garde. Les dangers de ce col et les nouveaux échecs francs de 812 et 824 expliquent que Charlemagne et Louis le Pieux aient choisi définitivement de rendre les cols orientaux praticables et constamment ouverts. En effet le flot des émigrés hispano-chrétiens les utilise après 778... L'appel aux Francs des habitants de Gérone en 787, de Ripoll et d'Urgell à une date inconnue, permit une première maîtrise de ces passages... Désormais les principales relations transpyrénéennes se firent en majeure partie par la zone orientale jusqu'au XI^e siècle au moins. ». Au demeurant, on peut voir que les tracés dessinés par ces appellations correspondent aux grands axes que suivent depuis toujours, et encore aujourd'hui, les marchandises et les hommes : un axe nord-sud jusqu'au Perthus/*Panissars* ; la vallée de la Tet avec la voie du Conflent ; la vallée du Tech depuis la côte jusqu'au Perthus/*Panissars* encore et le Vallespir.

Le chemin de Llauro (chemin n° 13)

Signalé en 1556 et 1584, il partait d'Elne vers l'ouest, on peut le suivre jusqu'au lieu-dit *Pujals*. Il disparaît ensuite. On peut supposer qu'il se dirigeait vers Saint-Jean-Lasseille à partir du mas Planères puis par la D2 vers Villemolaque. On le retrouve ensuite à Passa (Becat 2015, 109). Puis il gagnait Llauro par la *collade* de Saint-Luc. On ne voit pas ce qui pouvait motiver l'existence et le nom de ce chemin sinon, comme le dit L. Bassède, la transhumance et le transport du minerai¹⁸.

Le cami mercader (chemin n° 19)

« Il part de Perpignan, traverse le territoire de Maillolles, d'Orle, passe entre Toulouges et Canohès, et laisse à l'est l'agglomération de Ponteilla... Arrivé à la chapelle de Vilar-Milar, il se divise en deux : une branche file vers l'ouest ; à la hauteur de Sant Roma (site romain implanté au droit de Llupia), il se subdivise à nouveau, allant vers Thuir d'une part, vers Llupia et Sainte-Colombe d'autre part. L'autre branche poursuit en droite ligne vers Terrats, où elle porte fort justement le nom de Chemin de Perpignan ... » (Comps 2003, 67). Selon l'endroit où la date, il porte le nom de *camí Mercader* (vers Perpignan), Chemin de Perpignan (19) ou encore *Carrerasse* à Orle. Victor Farias Zurita estime que les *camí mercaders* sont de création médiévale et avaient pour rôle, comme leur nom l'indique, de relier entre elles les agglomérations où existait un marché. La ville d'Elne est signalée comme ayant un marché. De même le village de Castelnou.

18 - Dans mon étude de 2003, je faisais passer ce chemin par le mas Vidalou et Banyuls-dels-Aspres mais c'était allonger le tracé inutilement, il est plus vraisemblable qu'il bifurquait vers Saint-Jean-Lasseille avant de gagner Villemolaque. En 902, vente de la villa de Trullas et « *alia villa quae vocant Palatiolo, qui est super vico Helena mercato publico vel prope ipsa silva quae vocant Berchale*. » (Marca Hispanica).

Les voies du Vallespir (chemins n°12-10)

Plusieurs chemins portaient ou auraient pu porter le nom de voie du Vallespir. Au nord du Tech, un chemin partait d'Elne, passait au sud de Banyuls-dels-Aspres, au Pla de Nidolères où l'on relève sur la carte IGN, l'appellation *vinyes del cami d'Elna*. Ce même chemin est désigné dans les textes comme *Camí Vallespira* (10)¹⁹.

Au sud du Tech, un autre partant de Céret passait au Boulou puis longeait les Albères par Villelongue-dels-Monts, Laroque et Sorède et rejoignait la vallée de Lavall et Ultrera. Un troisième, (12) le plus important, depuis Céret se dirigeait vers Collioure en passant notamment par Saint-Génis. Celui-ci selon la période était appelé *camí Frances* et, plus tardivement, chemin royal (Comps 2003, 64-65).

Chemin de la montagne, ou chemin du fer (chemin n° 21)

C'est la continuation en droite ligne depuis Terras jusqu'à Batère du *camí mercader*, d'où le nom qu'on rencontre parfois de « chemin de la montagne » ou encore de « *camí ramader* » car il était emprunté par les troupeaux montant à l'estive. Mais il mériterait aussi le nom de « chemin du fer ». Il longeait en effet plusieurs crassiers antiques et assurait par une route carrossable le transport des lingots jusqu'à la jonction avec la voie du Conflent aux alentours de Terrats (Comps 2007, 122-123).

Les camis reals

Comme leur nom l'indique, ils relèvent de l'autorité royale. Le roi assure la sécurité et les communautés traversées doivent les entretenir. « Les actes de Paix et Trêves de Perpignan et de Fondarella de 1173 proclamèrent au nom du monarque la paix des *vias publicas sive caminos vel stratas*... Elle finit par se fixer dans les *Utsages* de Barcelone, qui établissent que les *stratas et vie publice* relèvent de la *potestas* » (Farias Zurita 2003, 63). On a une preuve *a contrario* de l'importance du classement en chemin royal à propos d'un sentier (« en maints endroits » large d'une palme, 15 cm !!!) qui va de Cabanes à Laroque. « Ils labourent les dits propriétaires le dit sentier, ce qu'ils ne feraient pas si c'était le chemin royal. »²⁰.

On a un exemple de l'intervention royale lorsque le roi d'Aragon ordonne que « *...tots los mercaders e altres caminans qui soleu passar per lo camin de la Clusa sien tenguts passar daqui havant per Cochliure et per Banyuls et per no altre loch et totes les mercaderies sien aixi matex aquen portades e passades...* »²¹.

19 - ADPO, H 27

20 - 1Bp 777, 24 avril 1693, n°49.

21 - 1Bp 777, 24 avril 1693, n°49. Texte signalé par P. Ponsich.

Les *camis reals* ne sont pas rares : dans le seul secteur d'Ortaffa, on peut noter *lo cami real que va del Bolo a Elna*, *lo cami real que va d'Ortaffa a la vila Clara*, *lo cami real que va de Ppa a la Rocha*²². Ce sont les artères principales qui structurent la région. Ce ne sont pas des créations, simplement leur nom supplante celui des chemins anciens et leur donne un statut. On en a un exemple avec la liaison Collioure-le Boulou-Panissars et Céret qui a abandonné l'appellation *cami Frances* pour celle de *cami real*. On peut observer une hiérarchie, certains ont plus d'importance que d'autres. Comme celui qui relie Collioure et Banyuls-sur-Mer au Boulou et Céret, que nous venons de voir (12). C'est le même que relève Joan Becat avec extension à Céret (Becat 2015, 198), au sud du Boulou, à l'ouest de l'église Saint Martin ; plus à l'est, il se confond avec la route 618 avant de passer plus au nord pour rejoindre le hameau des *Agullons* (Becat 2015, 91). Là se situe l'embranchement vers Elne par Cabanes et l'église Sainte Colombe²³. De là il continue vers Saint-Génis, Saint-André. Sur ce tronçon, il se confond assez longtemps avec l'ancienne 618. Une mention datée du 24 avril 1693 rend compte de ces deux destinations importantes, Elne et Collioure : « *el cami real que va del Bolo a Elna s'en va tot dret a Copliure al dit lloch de Palau el cami real que va del Bolo a Elna s'en va tot dret a Copliure al dit lloch de Palau* ». Il faut comprendre, non pas Palau-de-Vidre, ce serait, pour aller à Collioure, un détour incompréhensible, Palau désigne ici, vraisemblablement, le château de Montesquieu et, en effet, sur le chemin qui va du Boulou à Elne, un embranchement situé au château de Montesquieu se dirige vers Argelès et Collioure.

Un autre chemin royal mérite d'être retenu : celui qui part de Perpignan vers La Roque- des-Albères et traverse ainsi, du nord au sud, toute la plaine du Roussillon (8). Il est possible que la destination première ait été *Ruscino* et que ce chemin ait fait l'objet d'une capture au profit de Perpignan. C'est une réalité que l'on constate lorsqu'un pôle économique et politique se trouve supplanté par un autre.

Quelques conclusions

Les nœuds de communication

Le franchissement des cours d'eau

En examinant la carte que je propose, on remarque des sortes de nœuds dans le chevelu des chemins. D'abord au franchissement des cours d'eau comme on l'a vu pour le Réart et le Tech. Comment passait-on sur l'autre rive ?

22 - 1Bp 777, 24 avril 1693, n°49

23 - L'hagionyme Ste Colombe se retrouve fréquemment à proximité d'une voie importante. On en a un autre exemple au sud du Tech et à l'est du chemin de Charlemagne où subsiste le nom « mas de *Santa Coloma* » Le hameau de Ste-Colombe au sud de Salses était longé par la voie domitienne, de même le mas Ste-Colombe au nord de Ruscino.

Sur des gués sans doute le plus souvent, tel le gué mentionné sur le Tech en 914 non loin de la chapelle Ste Eugénie-de-Tresmals²⁴. Les ponts sont rares, bien qu'au temps du royaume de Mallorque, les rois aient encouragé leur construction pour accompagner le développement économique (Illes 2005, 25), mais ils sont éphémères, vite emportés, ce sont souvent des passerelles. La construction d'un ouvrage plus important mais en bois tout de même est signalée en 1327 au lieu-dit *Grau Dos* au sud de Latour-Bas-Elne, donc sur le passage du Chemin de Charlemagne²⁵. De même sont mentionnés plusieurs dons au pont d'Elne dans les années 1345, 1348, 1350 (Comps 2003, 71). Parmi les ouvrages les plus ambitieux, il faut citer le pont « gothique » en amont de Céret, sur le chemin d'Amélie, construit en pierres puis restauré avec poutres et platelage en bois. On peut le dater avec quelque vraisemblance du XIII^e siècle mais il dut lui aussi avoir une existence éphémère puisque on a éprouvé le besoin d'édifier, au début du XIV^e siècle et en aval du premier, le magnifique « pont du diable » encore en usage aujourd'hui. On sécurisait ainsi le passage du Tech que les ponts du Boulou régulièrement détruits ou la barque ne permettaient pas d'assurer convenablement (Comps *et alii* 2018, 68-76). La barque en effet suppléait tant bien que mal à l'absence de pont. On en trouve mention dans les textes mais aussi encore aujourd'hui sur la carte IGN.

Le Boulou

Certaines agglomérations voient affluer les chemins venant de toute part. C'est le cas du Boulou. Sur les 22 chemins retenus, 9 de direction nord-sud ou nord-est sud-ouest arrivent ou passent par le Boulou. On a là un passage obligé pour le Vallespir et pour la Catalogne sud, dans l'Antiquité par le col de *Panissars* et encore de nos jours par le Perthus. Il n'est pas étonnant que Jacques Ier de Majorque y ait installé en 1297 un poste de perception de la leude²⁶. Il n'est pas étonnant non plus qu'on ait en tout temps essayé de maintenir un passage sur le Tech mais les ponts se succèdent, régulièrement emportés par les crues. Il faut se résigner à utiliser la barque tenue par un adjudicataire. Dans certains cas, on a recours à des porteurs qui font traverser les voyageurs sur leur dos, comme le relate Thomas Platter dans son journal en janvier 1599 à Villefalse (département de l'Aude) au passage de la Berre : « ... nous avons quitté Narbonne et, chemin faisant, nous sommes arrivés dans la soirée à une rivière, qu'on nous a fait traverser par porteurs » (Le Roy Ladurie, 2000, 407). Au Boulou ce mode de transport était appelé « la barque du cul ».

24 - En 1703, un « billet d'enchère pour le nettoyage de la Rigole dite la branche de la Rigole Capdal dite *dels homs* et réparations du pont moll » nous indique les normes à respecter pour ce dernier : il devra être pavé de bons cailloux, avoir une longueur de 6 cannes (12 m) et une largeur d'une canne et demie (3 m). Mais il ne s'agit là que d'un petit gué. (1Bp 511/233)

25 - Alart, C.M., t. XIII, 285.

26 - Leude du Boulou créée en 1297 au temps de Jacques Ier de Majorque (François Parès, la douane au temps des royaumes d'Aragon et de Majorque en Roussillon, *SASL LXXIII*, 143-156).

Elne

La ville d'Elne est desservie par plusieurs chemins importants, comme on pouvait s'y attendre, vu son rôle dans l'histoire du Roussillon.

Elle était reliée à *Ruscino* ; à Perpignan ; au Boulou et au Vallespir par la rive droite du Tech et par la rive gauche ; au Conflent et à la Cerdagne. On s'étonnera de ne pas trouver, dessiné sur la carte, un chemin vers Collioure. De toute évidence, un chemin direct devait exister entre la cité d'Elne et le port de Collioure sans qu'il soit besoin de faire un détour par le chemin de Charlemagne. D'ailleurs il est plusieurs fois mentionné dans les textes. En 1541, par exemple, il est question « d'un moulin au lieu-dit la Ganga autrefois du Sépulcre situé au territoire d'Elne et assez près des murailles de cette cité confrontant avec la voie publique qui va à la ville de Collioure »²⁷. Ou encore en 1572, il est question de « la fabrication d'une barque pour le passage du Tech qui est sur le chemin royal par lequel on va de la présente citée d'Elne à ladite ville de *Cauquilliberi* »²⁸.

Bref ce chemin existait, il était bordé au sortir d'Elne d'un moulin et autrefois d'un tombeau (*sepulchrum*). Mais comment le tracer sur la carte ? La longue ligne droite qui joint Elne à Argelès est une création du XVIII^e siècle. Mais qu'en est-il du chemin qui l'a précédée ? Il a peut-être été effacé par les migrations du Tech ou par la construction de la route. On ne possède donc pour l'instant aucun point d'appui qui permettrait de le dessiner. Peut-être la liaison se faisait-elle par le chemin de Saint-Cyprien ou de Latour-Bas-Elne et de là par le chemin de Charlemagne ?

Perpignan et Maillolles

Plusieurs chemins se dirigent vers Perpignan, comme il est normal. On remarquera toutefois que les mentions sont plus récentes que pour les autres localités. En fait il est vraisemblable que certains d'entre eux aient pu, dans le passé, aller vers *Ruscino*-Château-Roussillon. Le développement de Perpignan au Moyen Âge a pu mener à la création de nouveaux itinéraires mais aussi à des captures au détriment de *Ruscino*. C'est une réalité que l'on constate lorsqu'un pôle économique et politique se trouve supplanté par un autre. C'est peut-être le cas pour le chemin royal La Roque-des-Albères/Perpignan.

De Maillolles, territoire à l'ouest de Perpignan qui ne fut rattaché à cette dernière qu'en 1428 (Basseda 1990, 56), partaient plusieurs chemins importants. En 1248 est mentionnée la *via Confluentana*. Elle remontait la Tet et rejoignait la piste principale à Corbère-les-

Cabanes (le nom, comme celui de « les Cabanes de Fitou » ou encore « les Cabanes de Leucate » renvoie à une station routière).

En 1344 sont mentionnés le chemin du Boulou et la *via dels Banyes* : « une pièce de terre plantée en vigne située à Maillolles près de la maison des lépreux confronte avec le chemin du Boulou et d'autre part avec le *puig Sant Joan* où étaient les fourches patibulaires... un autre terrain confronte avec le chemin des Bains »²⁹. Si l'on repère bien le chemin du Boulou, on voit mal celui des Bains d'Arles, je me suis donc abstenu de le tracer. De même un mystérieux chemin de Cabestany à Maillolles plusieurs fois mentionné.

Ruscino

De *Ruscino* sont issus les deux chemins de Charlemagne ; sur celui de l'est qui a conservé son nom encore aujourd'hui, se greffent deux départs, l'un vers l'étang de Canet, l'autre vers une zone autrefois marécageuse. Mais c'est le deuxième, à l'ouest, qui assure les communications de *Ruscino* avec la plaine du Roussillon. Passée la Fosseille avec la voie du Conflent par Pollestres et Nyls ; passé le Réart avec *Illiberis*-Elne ; avec Le Boulou par Villeneuve-de-la-Raho, Bages, St-Jean-Lasseille et Banyuls-dels-Aspres (voie directe *Ruscino*/Panissars ?) ; avec Ste-Eugénie-de-Tresmals ; passé le Tech, avec Collioure par Argelès ; avec la montagne d'Albères par Taxo-d'Amont ; avec le Boulou par Palau-del-Vidre et St-Génis, St-Jean Lasseille, Banyuls dels Aspres.

On est là dans une zone sensible où les chemins venus du nord croisent ceux venus de l'est et d'Elne. Ce n'est pas un hasard si en 1794 le quartier général de l'armée française se trouvait établi à Banyuls, une position surélevée qui permettait de contrôler les différents passages (Fervel 1851).

Médiévaux, romains ou... pré-romains ?

Quand on voit cette grande abondance de chemins, on est bien obligé de se poser la question de leur datation. Tâche impossible en l'absence de texte explicite ou de fouilles.

Sur le territoire investigué, une seule mention a été retrouvée qui se rapporte à la construction d'un chemin : en 1306, une terre sise « *infra terminos dicti castris mei de Mossilionibus...et affr. ex una parte in quadam via publica nova qua itur de Corniliano de Berculo apud dictum castrum meum de Mossilionibus...* »³⁰. Cette voie publique qui va de Cornella-del-Bercol à Mossellons est dite nouvelle, ce qui ne nous donne pas de datation sur sa construction. Elle peut être nouvelle par rapport à une ancienne sans pour autant être récente. Tout ce que nous savons avec certitude, c'est que cette voie existait en 1306.

27 - Un moulin au lieu-dit la *Ganga olim vero del Sepulcre scitum in terminis Elne et satis prope muros ejusdem civitatis confr. cum via publica qua itur ad villam Cauquilliberi...*(Alart, C.M., t.N2, p. 570, Manual Martin Prats,1541,A 174).

28 - Manual de Jean Bolet, fol. 47, A 169, transcrit par B. Alart, C.M., t. N2, p. 578.

29 - Alart, C.M., t. XIV, p. 357, B 99.

30 - Alart, C.M. t. B, 133, B, 68.

C'est la seule information certaine sur tous les chemins que nous avons rencontrés, la date où ils sont mentionnés prouve leur existence à ce moment-là. C'est ici que la documentation réunie par Jordi Bolòs et Victor Hurtado se révèle précieuse car elle relève les mentions les plus anciennes qui concernent notre territoire : celles du IX^e et X^e siècle. On a ainsi la preuve que tous les chemins mentionnés dans cette étude existaient à l'époque carolingienne. Un bel exemple de résilience !

Mais avant ? On peut encore reculer dans le passé en positionnant, sur la carte des chemins, les sites romains de toutes périodes. S'il s'en trouve plusieurs en bordure des chemins, on aura la preuve que ces derniers étaient déjà fréquentés durant l'Antiquité. Les divers chemins de Charlemagne remplissent cette condition. Fréquentés oui mais créés ?

Une seule création romaine est vraiment évidente : le long trait rectiligne qui depuis Salses se dirige vers l'Agly et Ruscino. Cette rectitude est une signature³¹. On ne peut en dire autant du chemin de Charlemagne, pourtant bien pourvu en sites, qui contourne Elne par l'est. On pourra objecter que la crau de Rivesaltes au nord se prêtait bien à un tracé à la règle tandis que, au sud de la Tet, la divagation des cours d'eau (du Tech particulièrement) et la présence de nombreuses dépressions fermées étaient autant d'obstacles à la ligne droite. La question demeure ouverte mais, on ne peut s'empêcher de penser que les Romains ont largement profité du réseau routier préexistant à la conquête. Le dénombrement des sites de l'âge du Fer et leur localisation sur la carte permettra peut-être d'y répondre. D'ores et déjà on peut dire que *Ruscino* et *Illiberris*, qui ont un long passé préromain, n'ont sans doute pas attendu l'Antiquité romaine pour être reliés. De même Collioure et Elne.

Autre question : sont-ce les chemins qui ont créé les villages ou l'inverse ?

Au pied des Albères, un chemin important relie Collioure à la vallée de la Rom, certainement un chemin ancien (12). Les villages qui se trouvent sur son passage existaient-ils avant le chemin ou est-ce dernier qui les a précédés ? Pour le dire autrement, les chemins de longue distance sont-ils « peuplant » ? Dans le cas de Théza par exemple, on remarquera que les rues de l'ancien village sont alignées sur le chemin de Charlemagne, ce qui plaiderait pour cette dernière hypothèse.

Chemins et parcellaire

Les chemins structurent l'espace, ils rendent compte de la façon dont les hommes organisent leur territoire. Quel rôle jouent-ils dans le tracé des parcelles ? En l'absence de centuriation, on ne trouvera pas de vastes espaces divisés suivant la même orientation. Les chemins n'ont d'influence que locale : à l'ouest de Palau-del-Vidre et au sud de Ste-Colombe ; à l'est de Taxo-d'Avall ; au sud de Bages ; autour de Théza...

Cette relative indifférence du parcellaire par rapport aux chemins peut laisser penser qu'ils lui sont postérieurs. Et même dans ce cas, on s'attendrait à ce que la création des chemins entraîne une réorganisation de l'espace. Au sud de Taxo-d'Amont, la voie ferrée, lors de son installation, a provoqué un petit remaniement des parcelles qui sont venues s'aligner sur son tracé.

En fait, le plus souvent ce sont les cours d'eau, les dépressions et les zones humides qui ont façonné l'espace, ainsi s'expliquent les formes courbes que l'on peut lire sur la carte. La plus remarquable correspond au cône de déjection de Sorède/Saint-André qui se déploie en éventail et courbe le chemin ancien. Ces formes molles se retrouvent en maints endroits dans la plaine du Roussillon et signalent ainsi la présence d'obstacles à la ligne droite.

Et maintenant ?

En conclusion, beaucoup de questions et peu de réponses. Il ne faut pas s'attendre à la découverte de nombreux chemins lors de fouilles. En effet si l'on suppose, comme ici, que les chemins anciens se sont perpétués au même endroit jusqu'à nos jours, on aura très peu d'occasions d'intervenir car on ne coupe pas volontiers la circulation. Les chemins, peu nombreux, que l'on trouvera ailleurs en fouilles n'appartiendront pas au réseau tracé sur la carte et l'on peut être tenté de penser que ce dernier n'a pas de réalité. Ne restent pour progresser que la recherche des sites et leur localisation sur la carte proposée. Tâche collective et de longue haleine.

31 - L'étude parue en 2007 (Chouquer, Comps, 124-128) a fait justice de toutes les centuriations qu'on a cru repérer précisément dans cette zone.

ANNEXE : CARTES

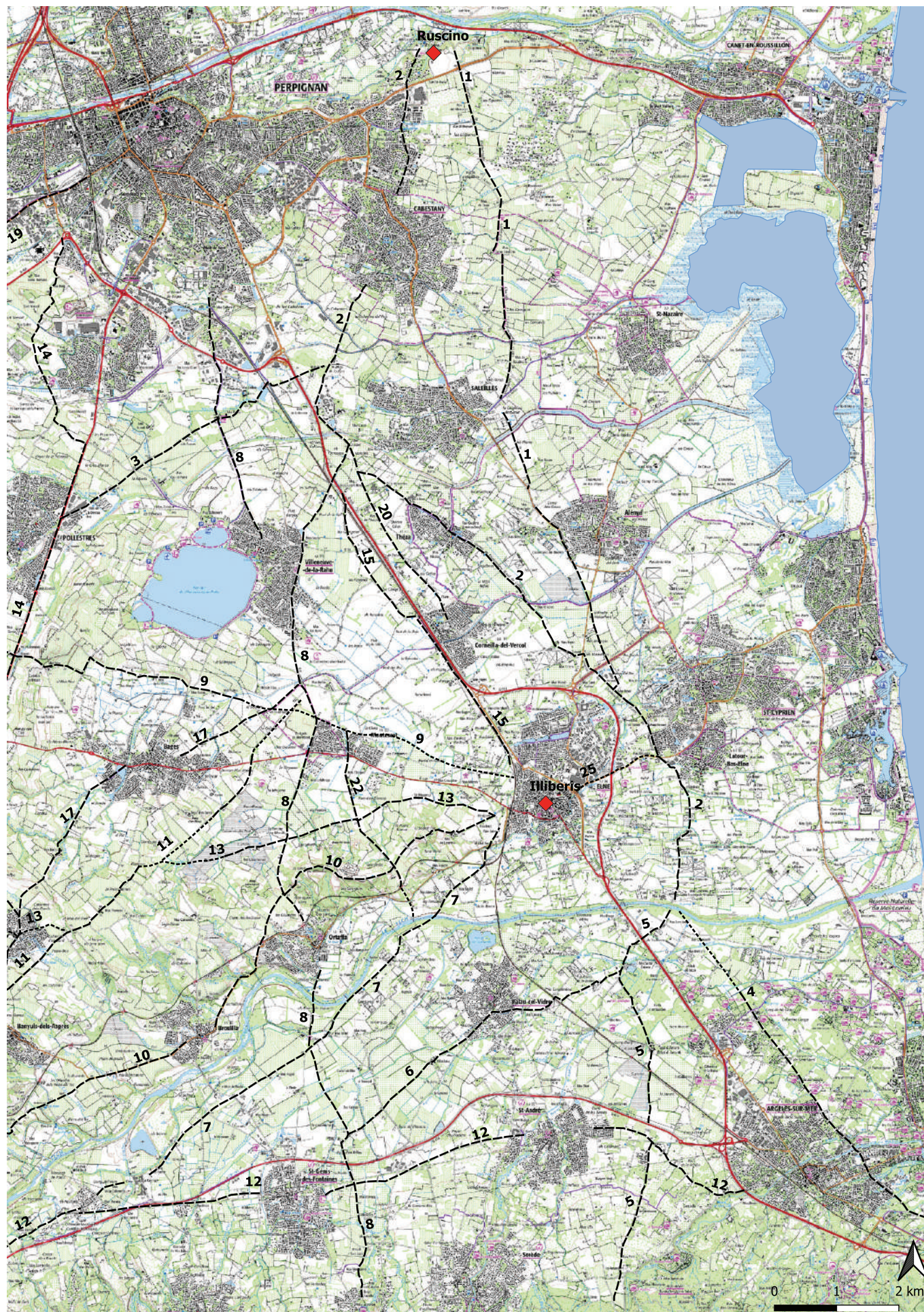
Fond IGN
échelle : 1/50000^{ème}

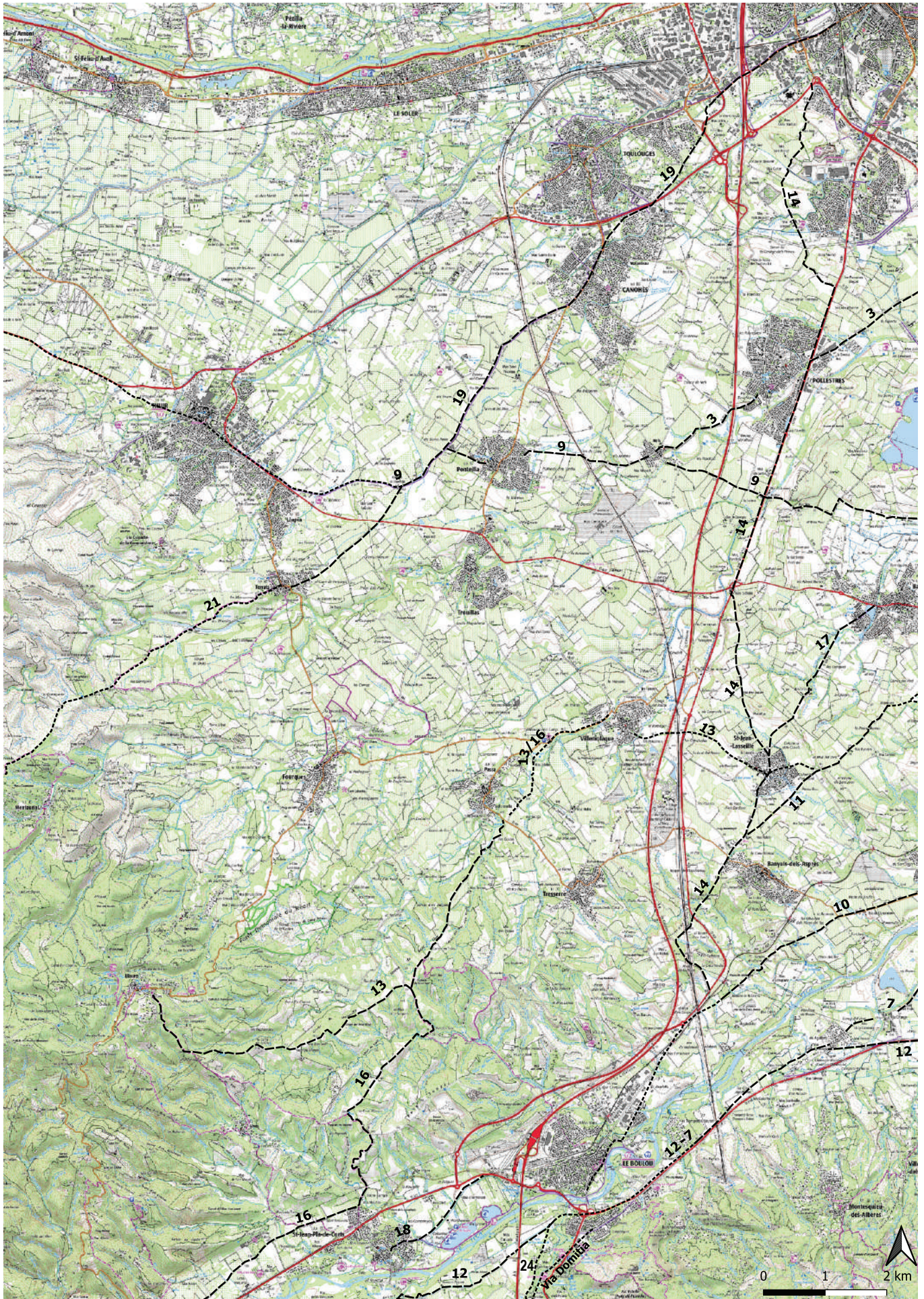
Tracés : Jean-Pierre Comps
Cartographie SIG : Pauline Gaubert

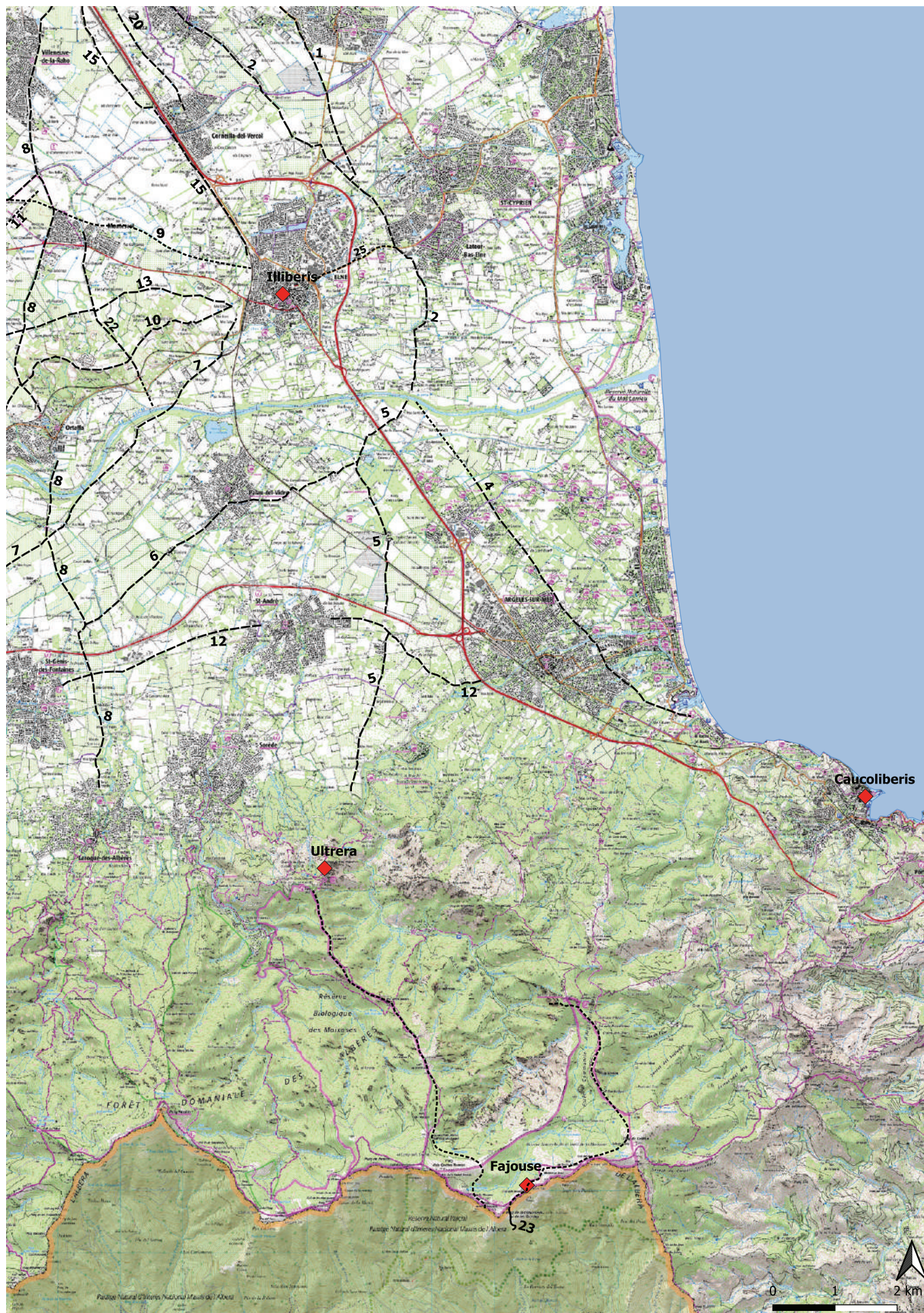
Légende	
-----	Tracé restitué
-----	Tracé hypothétique

Noms des chemins

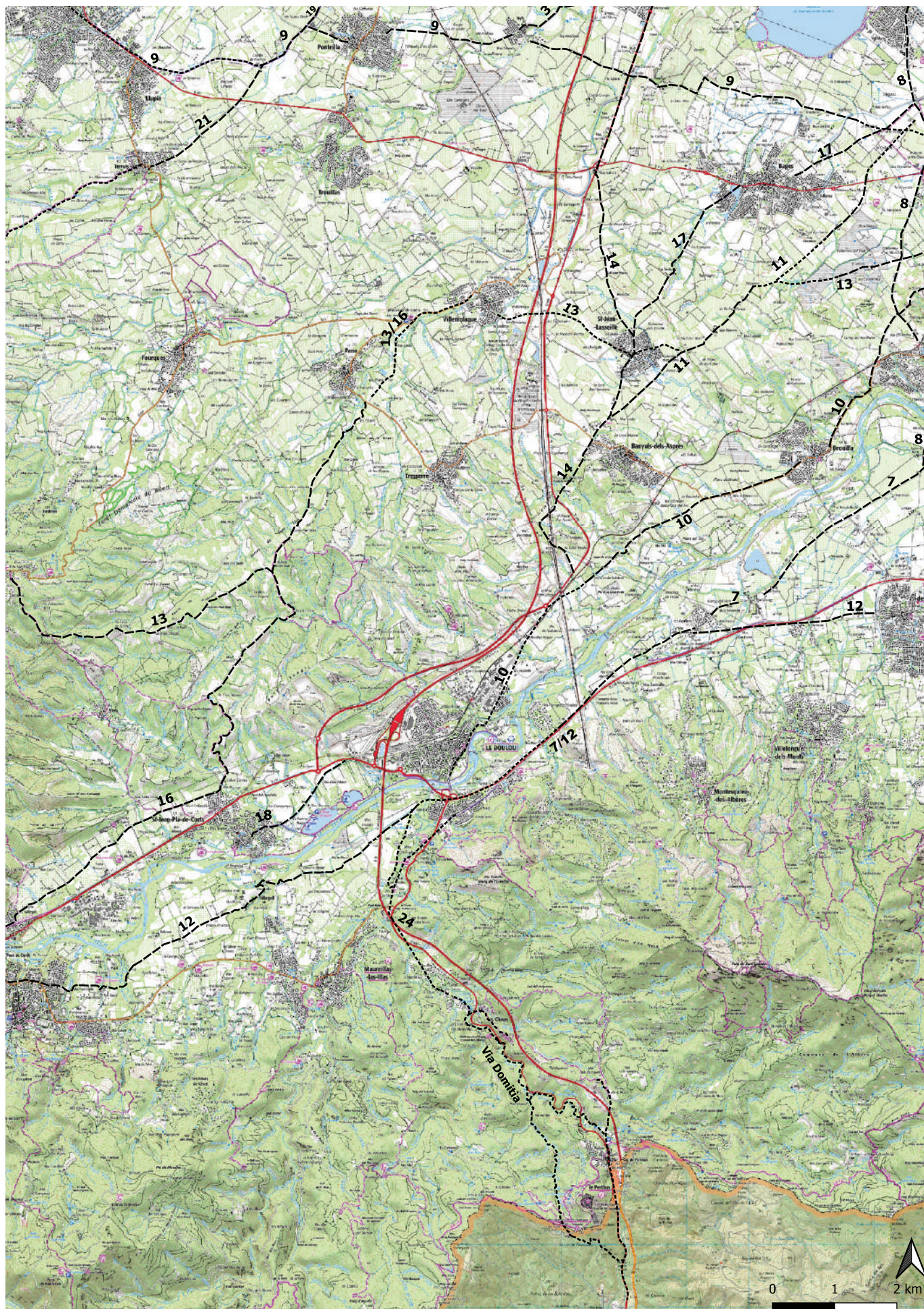
- 1-2-3 : Chemins de Charlemagne (au nord du Tech)
- 4-5 : Chemins de Charlemagne (au sud du Tech)
- 6 : Chemin de Charlemagne du Tech à St-Genis et au Boulou (la *via Domitia* ?)
- 7 : Chemin d'*Illiberris* au Boulou
- 8 : Chemin de Perpignan à Laroque-des-Albères
- 9 : Voie du Conflent
- 10 : Chemin du Vallespir / *Cami Vallespira* (depuis Elne par la rive gauche du Tech)
- 11: Voie directe de *Ruscino* (Château-Roussillon, Perpignan) à *Panissars* (Le Perthus)
- 12 : *Cami Frances* de Collioure à Céret vers les Bains d'Arles (Amélie-les-Bains)
- 13 : Chemin d'Elne à Llauro
- 14 : *Caminum Franchescum* de Perpignan aux Cluses
- 15 : Chemin de *Ruscino* (Château-Roussillon, Perpignan) à *Illiberris* (Elne)
- 16 : Chemin du Vallespir (rive gauche du Tech) : de Villemolaque à Céret / les Bains d'Arles (Amélie-les-Bains)
- 17: Voie directe *Ruscino* (Château-Roussillon) à *Panissars* - le Perthus par Bages
- 18 : Chemin du Vallespir (le Boulou à Saint-Jean-Pla-de-Corts)
- 19 : *Cami mercader* de Perpignan à Thuir
- 20 : Chemin du Réart à Corneilla-del-Vercol
- 21 : Chemin du fer /de la montagne, de Batère à Terrats
- 22 : Chemin de Montescot à St-Martin-de-la-Rive
- 23 : Chemin de *la Carbassera*
- 24 : Chemin du Perthus/*Panissars* (*via Domitia*)
- 25 : Chemin d'Elne vers Latour-Bas-Elne et Saint-Cyprien











Bibliographie

- Alart 1860** : ALART (B.) - La voie romaine de l'ancien Roussillon », *Bulletin de la S.A.S.L.*, XII, 1860, p. 121-184.
- Bassedà 1990** : BASSEDA (L.) - *Toponymie historique de Catalunya nord*, Revista Terra Nostra, n°73 à 80, Prada 1990.
- Bassède s.d.** : BASSEDE (L.) - *Promenades autour d'Elne*.
- Becat 2015** : BECAT (J.) *Atlas toponimic de Catalunya Nord*, t. 2, Biblioteca de Catalunya nord, XVII, Terra Nostra, 2015.
- Bolòs, Hurtado 2009** : BOLÒS (J.), HURTADO (V.) - *Atlas dels comtats de Rossellò, Conflent, Vallespir i Fenollet (759-991)*, Rafael Dalmau, Editor, 2009.
- Castellvi et alii 1997** : CASTELLVI (G.), COMPS (J.-P.), KOTARBA (J.), PEZIN (A.) dir. - *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via Domitia et via Augusta*, Documents d'Archéologie Française, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997.
- Castellvi et alii 2008** : CASTELLVI (G.), NOLLA (J.M.), RODA (I.) - *Le Trophée de Pompée dans les Pyrénées (71 avant J.-C.), Col de Panissars, Le Perthus, Pyrénées-Orientales (France), La Jonquera, Haut Empordan (Espagne)*. 58e supplément à Gallia, CNRS éditions, Paris, 2008, 261 p.
- Castellvi 2011** : CASTELLVI (G.), *La via Domitia et ses embranchements. Découverte guidée en pays catalan*, éd. Trabucaire, 2011, 103 p.
- Castellvi, Dunyach 2018** : CASTELLVI (G.), DUNYACH (I.), La cité de Pyrène, le temple d'Aphrodite et le port de Vénus ou « l'art médiatique de prendre l'archéologie en otage », *Archéo 66*, Bulletin de l'AAPO, 33, 2018, 8-11.
- Chouquer, Comps 2007** : CHOUQUER (G.), COMPS (J.-P.) - Centuriations et organisation antique de l'espace : le point des connaissances et des incertitudes. *Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales (66)*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris 2007, p. 124-128.
- Comps 2003** : COMPS (J.-P.) - Via de carles, via Conflentana, caminum Franceschum... et quelques autres. De la Tet à l'Albère, l'apport des textes médiévaux à la recherche de la voirie ancienne. *Actes de la deuxième rencontre d'histoire et d'archéologie d'Elne*, 1999. Société des Amis d'Illyberis, 2003, p. 45-73.
- Comps 2002** : COMPS (J.-P.) - *Stratae et Stradae*, les grands axes de circulation des Pyrénées-Orientales dans les textes médiévaux. *Domitia*, 3, Revue du Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes, Université de Perpignan, 2002, p. 127-155.
- Comps 2007** : COMPS (J.-P.) - Routes et chemins, *Carte Archéologique de la Gaule, les Pyrénées-Orientales*, 66, J. Kotarba, G. Castellvi, F. Mazière dir., Paris, 2007, p. 116-123.
- Comps 2010** : Comps (J.-P.) - La via Francisca de Passa. Du texte au terrain, l'invention d'un chemin ancien, *Archéo 66*, n° 25, 2010-2011.
- Comps et alii 2018** : COMPS (J.-P.), PEDRA (J.), LAMBERT (S.) - Le pont vell de Céret, *Archéo 66*, 33, 2018, 68-76.
- Dunyach, Roudier 2018** : DUNYACH (I.), ROUDIER (É.) - Activités rituelles autour d'une source aux confins des Pyrénées orientales (IIIe siècle avant J.-C. au VIe siècle après J.-C.) », in R. Bedon, H. Mavéraud-Tardiveau (éd.), *Divinités et cultes dans les campagnes de la Gaule romaine et des régions voisines du Ier siècle avant notre ère au IVe siècle de notre ère. Colloque international tenu à Nantes le 11 et le 12 octobre 2016*. Limoges, PUILM, 2018 (Caesarodunum, XLIX-L), p. 73-94.
- Lacvivier 1900 et 1901** : LACVIVIER (R. de) - Notes sur Elne, imprimerie Joseph Payret Perpignan, 14 et 26 pages. Extrait de la revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon.
- Farias Zurita 2003** : FARIAS ZURITA (V.) - La configuration d'un réseau routier médiéval. L'exemple de la Catalogne au XIe et XIIIe siècles, *Études Roussillonnaises*, tome XX, 2003, 63-72.
- Fervel 1851** : FERVEL (J.-N.) - *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales*, Paris 1851.
- Illes 2007** : ILLES (P.) - D'une rive à l'autre... *Franchir les fleuves roussillonnais à la fin du Moyen Age*, Master première année d'Histoire sous la direction d' A. Catafau, Université de Perpignan, octobre 2007.
- Jacob 2003** : JACOB (N.) - *Aigats et agouilles*, les chemins de l'eau dans la basse vallée du Tech, *Actes de la deuxième rencontre d'histoire et d'archéologie d'Elne*, 1999. Société des Amis d'Illyberis, 2003, p. 119-130.
- Jandot, Kotarba 2013** : JANDOT (C.), KOTARBA (J.) avec la collaboration de CASTELLVI (G.) et GIRESE (P.) - *Programme de coopération transfrontalière Enllaç 136/02. Travaux d'études liés à la via Domitia entre Elne et Le Perthus. Volume 6 : Les Cluses (P.-O.), étude et essai de restitution de la Porte des Cluses*, RFO de sondage, Nîmes, Inrap Méditerranée, 2013, 154 p.
- Kotarba et al. 2021** : KOTARBA (J.), JANDOT (C.), CASTELLVI (G.) - La voie Domitienne dans la traversée des Pyrénées et la Porte des Cluses (Le Perthus, Les Cluses ; Pyrénées-Orientales). Apports du projet européen Enllaç-Poctefa 2012, in : RAYNAUD (C.) (dir.), *Voies, réseaux, paysages en Gaule - Actes du colloque en hommage à Jean-Luc Fiches (Pont-du-Gard, juin 2016)*, Montpellier : Revue Archéologique de Narbonnaise, supplément 49, 2021, p. 139-150.
- Le Roy Ladurie 2000** : LE ROY LADURIE (E.) - « *Le voyage de Thomas Platter, 1595-1599 (Le siècle des Platter II)* », présenté par Emmanuel Le Roy Ladurie », Fayard, 2000, p. 418-419.
- Parès 1959** : PARÈS (F.) - La douane au temps des royaume d'Aragon et de Majorque en Roussillon, *Société Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, t. LXXIII, 1959, p. 43-156.
- Passarrius 2004** : PASSARRIUS (Ol.) - Sainte-Eugénie de Tresmals, Diagnostic archéologique, *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n° 19, Déc. 2004, 16-20.
- Ponsich 1992** : PONSICH (P.) - Les voies antiques du Roussillon en Empordan à travers la montagne d'Albera, *Société Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, t. C, 11-31.
- Ponsich 1993** : PONSICH (P.) - Les vies de comunicacio, *Catalunya Romanica*, XIV, *El Rossello*, Barcelona, 1993, p. 84-85.
- Rouché 1981** : ROUCHÉ (M.) - Les relations transpyrénéennes du Ve au VIIIe s., in *Les communications dans la péninsule ibérique au Moyen-Age*, actes du colloque tenu à Pau les 28 et 29 mars 1980 sous la direction de Tucoo-Chala, Editions du Centre National de la recherche scientifique, 1981, p. 13-20.
- Vidal 1928** : VIDAL (P.) - Un faux chemin de Charlemagne en Roussillon, *Annales du midi*, 39, 1928, p. 246-285.

Note d'histoire & d'archéologie : Sur les traces de la batterie d'en Sourre (Argelès-sur-Mer, Pyrénées-Orientales).

Guillaume EPPE ⁽¹⁾

1 - bibliothécaire, Service Archéologique Départemental, SAD66.

Située sur les hauteurs du Racou, dans la commune d'Argelès-sur-Mer, la batterie, aujourd'hui incluse dans une vaste propriété privée, a reçu plusieurs noms au cours de son histoire : *Batterie Siné*, *Batterie d'en Siné*, *Batterie d'en Sourre*, *Batterie de Porteille*. Mentionné en 1778, le site est déclassé dans les années 1930, puis repris par les Allemands en 1942-1944, avant de sombrer dans l'oubli¹. Ses ruines surplombent l'anse du Portell et Le Racou (fig. 1 et 2).

En 1758², le baron Abdon Senen de Ros fait mention de 11 hommes à la redoute d'Argelès et d'un épaulement pour l'infanterie avec batteries et redans pour 40 hommes. La localisation, certes imprécise, de cet épaulement fait penser à la *batterie d'en Sourre*.

D'après Raymond de Lacvivier, une ordonnance royale du 13 septembre 1778 créa un corps de Canonniers Garde-côtes, fort de 600 hommes répartis en 12 compagnies, sous le commandement du Baron d'Ortaffa. Une compagnie comptait donc 50 hommes. Pour Argelès, l'effectif était de deux compagnies soit 100 hommes en 1778. Les défenses d'Argelès étaient la *Tuilerie d'en Siné* (batterie d'en Sourre) et le *Mas Na Riu* (batterie de Pujol). Supprimés en 1791, les Canonniers Garde-côtes reparurent en 1799. La *Tuilerie d'en Siné*, est mentionnée, en 1778, comme batterie de côte³.

Dans son livre sur les guerres de la Révolution Française, Fervel⁴ aborde l'organisation des côtes en 1795. Il mentionne la *batterie du Moulin d'en Sourre* armée de canons de 24 et la *Batterie de Siné* armée de 2 canons de 24 vraisemblablement sur affûts marins.

En faisant la synthèse de tous les sites consacrés à l'artillerie de Gribeauval, on peut dire que le canon de 24 livres Gribeauval a un calibre de 153 mm avec une portée efficace de 500 m. La pièce nécessitait un équipage de 7 à 8 personnes et le boulet devait peser entre 11 et 15 kg.



Figure 1 : Emplacement de la Batterie d'en Sourre au Cadastre Napoléonien d'Argelès (ADPO, 1024W008, feuille C3).



Figure 2 : Localisation de la batterie sur carte EM 1850 (IGN).

Laboria, en 1841, précise le *Service des côtes sous l'organisation du 8 prairial an XI (28 mai 1803) en vigueur en 1841*. Il mentionne la présence de 2 compagnies de canonniers garde-côtes rattachées à la direction de l'Artillerie de Perpignan et détaille les effectifs et indemnités journalières. Chaque compagnie compte un capitaine, un lieutenant, un sergent-major, quatre sergents, huit caporaux, deux tambours et 96 hommes soit 113 hommes. L'indemnité journalière de 50 centimes pour les soldats et sous-officiers, de 2 francs pour un lieutenant et de 3 francs pour un capitaine. Chaque direction d'artillerie compte un adjudant de côte chargé de la surveillance du service et de la discipline. Il correspond directement avec les généraux, commandants d'armes et directeurs d'artillerie. Chaque batterie a un garde logé le plus près possible. En plus de l'artillerie de côte, situées, théoriquement, sur des plateformes éloignées d'une soixantaine de mètres des ouvrages, chaque batterie est armée d'une caronade de 24 livres.

1 - Eppe, 2011/2012

2 - Ponsich, 1956

3 - Lacvivier (de), 1925, note de bas de page n°3, p. 137-138.

4 - Fervel, 1853, p. 363



Figure 3 : Photo non datée montrant la batterie et son corps de garde (Becat, 2015).

En 1846, la batterie fait partie des places relevant de la direction du génie de Collioure/Port-Vendres.

Une photo des années 1900 (fig. 3), publiée par Jean Becat (Becat, 2015, p. 108) montre le corps de garde et la batterie.

La batterie est déclassée par avis du Conseil Supérieur de la Guerre en date du 3 décembre 1888⁵. En novembre 1893⁶, le corps de garde et la batterie sont réaffectés au ministère de la Guerre. Dans son édition du 31 mai 1908, *L'Alliance* publie : *Délimitation de terrain*. Un avis du maire fait connaître que "les opérations de délimitation de terrain, commencées l'année dernière en avril, sur le rivage de la mer, au droit de la batterie d'en Sourre, seront reprises à dater du 3 juin prochain, à 9h1/2 du matin, sous la direction d'une commission nommée par M. le Préfet." Les propriétaires riverains sont autorisés à suivre ces opérations.

En 1928, à la demande de Jules Pams, Viggo Dorph Petersen dresse les plans d'un projet de solarium au Racou. Le plan dressé par Petersen correspond à la batterie d'en Sourre (fig. 4-5). Le corps de garde aurait dû être transformé par Petersen, la terrasse de la batterie devenant le solarium de la villa Oasis construite en 1898 par le même architecte à la demande de Jules Pams.

On note que le corps de garde, sur deux niveaux en plus du rez-de-chaussée, est estimé à 24 m² de superficie. La terrasse de la batterie occupe une surface de 180 à 190 m². Le site n'était pas entouré d'un fossé. Petersen avait prévu trois échauguettes. Jules Pams meurt en 1930 sans être parvenu à acquérir la batterie d'en Sourre.

5 - Anonyme, 1902

6 - Anonyme, 1893

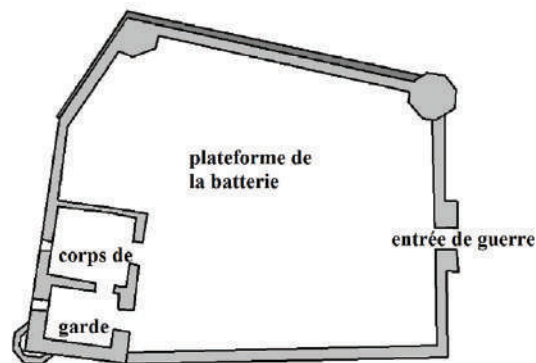


Figure 4 : Restitution du plan de la batterie d'après le plan dressé par Viggo Dorph Petersen (ADPO 58Fi21).

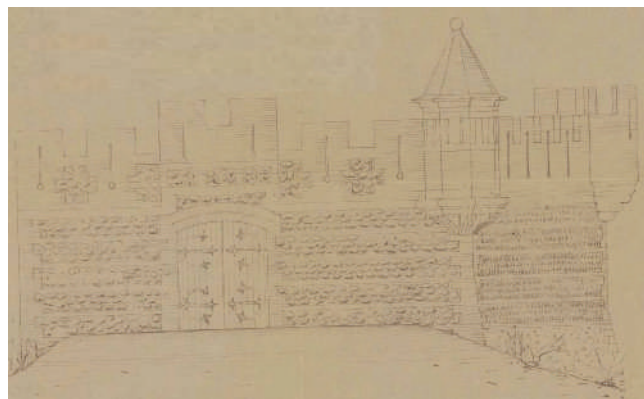


Figure 5 : Entrée de la batterie dessinée par Viggo Dorph Petersen (ADPO 58Fi21)

Dans son édition du 12 mars 1932, *Le Petit Méridional*, publie un projet de loi ainsi rédigé : Paris, 11 mars. M. Rognon a déposé, aujourd'hui, son rapport, au nom de la Commission de l'Armée chargée d'examiner le projet de loi relatif aux ouvrages des côtes. Voici la liste des anciens ouvrages situés dans l'Hérault, l'Aude et les Pyrénées-Orientales, dont l'aliénation a été autorisée comme inutiles à la défense.

Hérault : batterie de la Roche Longue, batterie du Cap d'Agde, Tour Castellans, retranchement des Salins, fort de la Butte Ronde, batterie Saint-Pierre, constructions

édifiées pendant la guerre sur la plage de Sète, batterie de la Verrerie, retranchement de la Peyrade, tour de Palavas.

Aude : Redoute de la Basse-Franqui ; tour et batterie de La Nouvelle ; bâtiments de la Vieille Nouvelle ; tour de la Vieille Nouvelle ; Tour Saint-Pierre ; batterie du Roc Saint-Pierre.

Pyrénées-Orientales : Terrains de la batterie à tir rapide de Port-Vendres, parcelle de terrain voisine de la redoute Mailly, à l'exclusion de tout terrain appartenant à la redoute elle-même ; redoute Béar ; redoute de la Presqu'île (partie N. O.) ; redoute du Fanal à Port-Vendres ; parc aux projectiles de Port-Vendres ; batterie de Sine ; redoute de Sainte-Marie ; parcelle de terrains de l'ancienne batterie de Mirande.

Sur une photo aérienne de 1948 (fig. 6), on voit encore la batterie avec une maison. Dans les années 1950, la carte EM mentionne l'ouvrage en ruine. La carte EM au 125.000^e de 1964 mentionne les ruines de la batterie. Le toponyme disparaît totalement dans les années 1990-2000.

Une autre photo, des années 1900, montre *La Tour d'en Sourre* c'est à dire l'ancien moulin, mentionné ruiné sur le cadastre napoléonien, et dont on sait par le site internet de la revue *Massana*, qu'il a été détruit en 1944. La carte EM au 125.000^e de 1964 mentionne les ruines de la tour. À son emplacement, se trouve un château d'eau.



Figure 6 : La batterie d'en So.

Bibliographie

Anonyme, 1893 : ANONYME - *Recueil général des lois, décrets et arrêtés depuis le 4 septembre 1870 avec des notes et deux tables annuelles l'une chronologique et l'autre analytique et alphabétique par les notaires et jurisconsultes rédacteurs du Journal des Notaires et des Avocats. XIIe Série. — République Française tome vingt-troisième - année 1893.* A l'administration du Journal des Notaires et des Avocats et du Recueil Général des Lois, 52 rue des Saints-Pères, Paris, 1893, 551 p.

Anonyme, 1902 : ANONYME - *Bulletin officiel du Ministère de la guerre. Recueil en textes authentiques des lois intéressant l'armée, en vigueur au 1er janvier 1902. 1791 à 1901.* Henri Charles-Lavauzelle, éditeur militaire, Paris, 1902, 1116 p.

Bécat, 2015 : BÉCAT (J.) - *Atlas toponímic de Catalunya nord / Atlas toponymique de Catalogne nord. Volume I : Aiguatèbia – Montner.* Institut Català de Recerca en Ciències Socials Universitat de Perpinyà Via Domicia, Biblioteca de Catalunya Nord XVIII, Terra Nostra, Prada, 2015, 495 p., ill.

Eppe, 2011/2012 : EPPE (G.) - Le fort du Grau Saint-Ange et les fortifications côtières du Roussillon : un premier état de la recherche. *Archéo-66, bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, n°26, 2011/2012, p. 75-79.

Fervel, 1853 : FERVEL (J. N.) - *Campagnes de la Révolution Française dans les Pyrénées-Orientales 1793-1794-1795. Tome second.* Librairie militaire J. Dumaine, Libraire Éditeur de l'Empereur, Paris, 1853, 395 p.

Laboria, 1841 : LABORIA (J.-E.) - *Notice sur la défense des côtes maritime de France.* J. Corréard éditeur militaire, Paris, 1841, 63 p.

Lacvivier (de), 1925 : LACVIVIER (de) (R.) - Le Chanoine Vidalier et la famille Calmètes. *Ruscino, organe de la Société d'Archéologie et d'Histoire du Roussillon*, 15^e année, n°24, janvier-juin 1925, p. 111-140.

Ponsich, 1956 : PONSICH (P.) - Baron Abdon Senen de Ros. État Militaire, Ecclésiastique et Politique du Roussillon (1770-1780). *Études Roussillonnaises. Revue d'Histoire et d'Archéologie Méditerranéennes*, Tome V, vol. 2-3-4, 1956, p. 253-294.

L'Alliance, 31 mai 1908

Le Petit Méridional, 12 mars 1932

ADPO 58Fi21. Viggo Dorph Petersen. Propriété de Monsieur Jules Pams au Racou, projet de solarium. Échelle : 0,02 par mètre. 1928.

ADPO 1024W008 : Cadastre napoléonien d'Argelès-sur-Mer (1813)

Les compagnies d'invalides en garnison à Salses (1723 – an II)

Lucien BAYROU ⁽¹⁾

1 - Architecte honoraire, Docteur en Histoire de l'Art

Les documents conservés aux Archives Départementales des Pyrénées-Orientales nous permettent d'avoir un aperçu des effectifs des compagnies détachées du régiment de l'Hôtel Royal des Invalides en garnison à Salses. Les Comptes de l'Extraordinaire des Guerres rassemblent des centaines de documents, allant de registres, dont les plus épais font plus de 600 pages, à des dossiers composés d'une vingtaine de feuillets... L'ensemble de ce travail pouvant servir de base de données pour appréhender la « vie militaire » dans la forteresse. Cet article s'efforce d'esquisser les différents aspects des conditions de vie, qui seront évoqués à travers différents chapitres : mobilier, équipement du corps de garde, etc.

La création de l'Hôtel Royal des Invalides est décidée par Louis XIV en 1670 et, dès 1674, les premiers pensionnaires sont accueillis. Quand le soldat a servi 10 puis 20 ans, ou que les blessures ou l'âge l'ont rendu inapte au service, en 1770 il peut entrer par faveur dans les compagnies de l'Hôtel Royal des Invalides. Le nombre de compagnies s'élève à 177 en 1740 et à près de 200 en 1760. Les soldats ne pouvant servir pour raison d'infirmité ou de maladie demeurent dans l'enceinte de l'Hôpital Royal des Invalides. Ceux encore aptes sont répartis dans les *Compagnies Détachées* disséminées dans l'ensemble du royaume, essentiellement sur les frontières de l'Est de la France, ainsi que sur le littoral méditerranéen. En Roussillon, douze compagnies sont en garnison dans les châteaux et places fortes. Cependant « la défense de la place en cas de guerre n'entraîne pas dans leur mission, même si, dans d'autres garnisons de France, les invalides eurent à participer ponctuellement aux combats¹ ».

Les garnisons de Salses

Les *Compagnies Détachées* du Régiment des Invalides apparaissent dans les *Comptes de l'Extraordinaire des Guerres* à partir de l'année 1723 jusqu'en février 1752. De mars 1752 à avril 1756 inclus, aucune garnison d'invalides n'est mentionnée², pas plus

que de mai 1761 à juin 1763. Les compagnies détachées du Régiment des Invalides reviennent à Salses de juillet 1763 à 1766, et il n'y a pas d'indication de garnison en 1767 et 1768. De janvier à juin 1769 et pendant la même période l'année suivante, « un détachement d'invalides composé de 24 hommes dont un sergent » est présent à Salses³. Du 29 août à décembre 1775 « un détachement d'invalides composé d'un sergent et de 24 fusiliers » est en garnison dans la forteresse. De 1776 à l'an II (1793-1794), plusieurs compagnies d'invalides sont à Salses⁴.

Transferts et mutations dans les compagnies détachées

« Au changement d'affectation, il faut ajouter les mouvements des invalides à l'intérieur même de la compagnie. Ainsi, d'une année sur l'autre, l'effectif pouvait varier par l'arrivée et le départ, la désertion, la mutation, le congé et l'abandon du statut d'invalides. La mutation s'opérait soit par transfert vers une autre compagnie détachée, soit par un retour à l'Hôtel Royal de Paris. Le congé est toujours mentionné avec sa durée, souvent une année. Enfin, l'abandon du statut d'invalides venait du fait que celui-ci n'était désormais plus pensionné ou avait commis une faute entraînant une radiation⁵ » (fig. 1).

est en garnison lequel rentrera ledit jour dans cette ville ».

3 - Seul le lieutenant « réformé à la suite », Cambaud, est en résidence dans la forteresse, à partir de 1770 jusqu'en 1777.

4 - En 1788 et 1789, une compagnie de fusiliers invalides occupe Salses, mais elle n'est connue – sans indication d'effectif – que par la paille fournie aux prisonniers (voir plus loin) ! La liste des garnisons s'arrête en décembre 1787, d'après les documents conservés. La 50^e compagnie, capitaines Foucauld, La Porte (1786), Pallagay ou Lallugay (1789), est en garnison depuis 1780. Corvisier (A.), *Les contrôles des troupes sous l'ancien régime*, tome 3, p. 465-554.

5 - Couillault-Paulidis (L.), Paulidis (L.), *op. cit.*, p. 58. La compagnie de Solomiac est en garnison dans la citadelle de Saint-Tropez en 1736-1739. La compagnie de Solomiac est présente à Salses de nov. 1748 à janv. 1751.

1 - Couillault-Paulidis (L.), Paulidis (L.), « À la rencontre d'une garnison au siècle des Lumières, les invalides de la citadelle de Saint-Tropez », *Freinet. Pays des Maures*, n° 3, 2002, p. 60. « Lorsque le pays entraîne en guerre et qu'une forteresse risquait de se retrouver dans une zone d'opération, l'Armée installait des troupes régulières dans la place », *ibidem*, p. 62.

2 - De mai 1756 à 1761, on note la présence de la Milice Bourgeoise du Roussillon. En janvier 1758, « un détachement de Perpignan composé de 30 hommes, dont un sergent, un caporal et un tambour, commandé par un lieutenant, partant de Perpignan, le 21 janvier 1758, se rendra le même jour au château de Salses où il relèvera le détachement qui

Années	Noms des cie	Entrées	Sorties	Hôpital	Décès	Transferts
1723	Fouquet Mouchy	1 mars 3 mars du Fort Barreaux ¹			Laderoute 12/10	
1724	Lacombe Lesage				Laverdure 22/07. Labrilier ² 12/10 Lamotte 15/11. Laviolette 28 /11	
1725	Lacombe Lesage				Dauphiné 23/10	Bernard Pontier dit Martre, à l'Hôtel des Invalides
1727	Lesage Boyer Maisonneuve Lacombe	de Sommières 8 mai du fort Brescou ³ 18 mai	25 avril 10 mai			8 fus. de la cie Lesage détachés ⁴ 8 fus. de la cie Lesage détachés à la cie Lacombe
1728	Boyer Maisonneuve Desormeaux		3 juillet 3 juillet			2 fusi. détachés ⁵ 1 fusilier détaché ⁶ 01 1 fusilier détaché ⁷ (02 & 03)
1730	Desormeaux Leblanc	9 juin	10 octobre			
1731	Aubard		25 juillet			
1732	Leblanc Morin Bontemps	10 juillet 4 août	10 juillet			
1734	Audiffret	28 août				
1739	Delauze Duval Le Brun Bonneville	12 mai 15 mai	13 mai 16 mai		1 fusillier 21/11. ⁸	
1743	Le Brun Le Blanc	1 juin	1 juin			
1744	Deyssantis		16 juillet			
1748	Le Blanc Alzon	18 sept.	19 sept.			
1750	Alzon Becaria	11 août	11 juillet			
1780	Dagobert			1 fusilier 10	2 fusiliers les 2 & 8/11	1 lieutenant. Barèges 06/06 retour le 25/07
1781	Dagobert			2 fusilier 10 3 fusilier 12	1 fusilier 12 /06 1 fusilier 11/10 1 sergent 08 /11	1 fusilier parti à l'Hôtel des Invalides 14/04
1782	Dagobert Assagne Vitray Milley Liegaux	janv.-fév. avril mai-août août-octobre novembre-déc.			Dagobert 28/02 Vitray 11 /08) Milley 28/08 1 tambour 22 /09 1 fusiliers 24/11	
1783	Sourbières			1 fusilier 01 - 02		1 appointé tiré des fusiliers 1 tambour et 4 fus. arrivés le 30/08 1 tambour de Paris 23/11
1784	Foucauld			1 fusilier 03-04 1 tambour 09-10 1 fusilier 10-11		
1785	Foucauld			1 appointé 01.-02 4 fusiliers 04-05 1 fusilier 07-08 1 fusilier 09-10 3 fusiliers + 1 rentré le 03/09 1 fusilier 11-12	1 fusilier (28 fév.) 1 fusilier (18 mai/juin)	1 fus./appointé 07/08 1 fus./appointé (remplace celui mort le 23 sept.)
1786	Foucauld Laporte				2 fus. Dont 1 le 11/04	Foucauld passé à Bellegarde 07-08 1 fusilier retiré 1 appointé 13 /07 & 1 appointé 14 /09 1 fusilier parti à l'Hôtel des Invalides 01/10
1787	Laporte			1 caporal 07-08	Dumarai 30 /07 1 fusilier 20 /08 3 fusiliers 9, 17 & 21 /10	1 lieutenant. parti à l'Hôtel des Invalides 02 /07 Lieut. Dumarai arrivé le 11/07 8 fusiliers à l'Hôtel des Invalides, partis le 26/10

Seulement deux fusiliers désertent pendant la période considérée : le 10 août 1782 et le 1^{er} juillet 1786.

¹En Dauphiné, construit en 1597, en partie modifié par Vauban. Dallemagne (Fr.), *Les défenses de Lyon, enceintes et fortifications*, Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, Lyon seconde édition, 2010, p. 14.

²Sergent.

³Fort du Brescou, construit en 1586 sur un îlot au large d'Agde. Il fut plusieurs fois remanié.

⁴Ces fusiliers sont « détachés pour aller servir de sergents dans les bataillons de la Milice de la généralité d'Auch, huit autres détachés à la compagnie Lacombe ».

⁵Deux fusiliers détachés « pour aller servir de sergents dans les bataillons de la Milice de la généralité de Bordeaux ».

⁶Un fusilier détaché « pour aller servir de sergents dans les bataillons de la Milice de la généralité de Bordeaux ».

⁷Un fusilier détaché « pour aller servir de sergents dans les bataillons de la Milice de la généralité de Bordeaux ».

⁸Il s'agit du dénommé Jean Pagès dit la Liberté.

Figure 1 : Tableau des mouvements des compagnies détachées. Les documents s'arrêtent à l'année 1786, cependant il semblerait que des compagnies soient encore en garnison jusqu'à l'an II, si l'on en juge par d'autres sources : compagnie d'Argence en particulier.

Roussillon, Salces
14 février 1744

« Extrait de la revue faite a Salces le quatorze fevrier mil sept cens quarante quatre, par nous Con. Du Roy, Commissaire ordinaire des Guerres en Roussillon a deux Compagnies detachées de l'hôtel des Invalides en garnison a Salces pour servir au paiement de leur subsistance pendant le present mois. »

Invalides deux compagnies
Compagnie Leblanc

Noms	Grades	Présences	Absences
Le sieur Leblanc	Capitaine	present	
Le sieur Guerin	Lieutenant	present	
Le sieur Champagne	Lieutenant	present	
Le sieur Borrelly	Lieutenant	present	
Le sieur Delfau	Lieutenant	present	
	Sergents	3	
	Tambour	1	
	Fusiliers	42	Dont 7 a l'hôpital de Perpignan
	Total	46	

Compagnie Deyssantis

Noms	Grades	Présences	Absences
Le sieur Deyssantis	Capitaine	present	
Le sieur Lavertu	Lieutenant	present	
Le sieur Monde	Lieutenant	present	
Le sieur Lacroisille	Lieutenant	present	
Le sieur Verniolle	Lieutenant	present	
	Sergents	3	
	Tambour	1	
	Fusiliers	36	Dont 3 a l'hôpital de Perpignan
	Total	40	

Recapitulation

Capitaines presents	2
Lieutenants presents	8
Total	10
Sergents, Tambours et fusiliers trente six dont dix a l'hôpital	36

Fait et arrêté par Nous Commissaires Ordinaire des Guerres, les jours et an que dessus.
 Daubigné
 D'aubermesnil
 Rouger (?)

Roussillon, Salces
12 avril 1744

Extrait de la revue faite a Salces le douzieme avril mil sept cens quarante quatre, par nous Conseiller du Roy, Commissaire ordinaire des Guerres en Roussillon a deux compagnies detachées de l'hôtel Royal des Invalides en garnison a Salces pour servir au paiement de leur subsistance pendant le present mois.

Invalides deux compagnies
Compagnie Leblanc

Noms	Grades	Présences	Absences
Le sieur Leblanc	Capitaine	present	
Le sieur Guerin	Lieutenant	present	
Le sieur Champagne	Lieutenant	present	
Le sieur Borrelly	Lieutenant	present	
Le sieur Delfau	Lieutenant	present	
	Sergents	3	
	Tambour	1	
	Fusiliers	56	Voir note 1
	Total	60	

Comp. Deyssantis

Noms	Grades	Présences	Absences
Le sieur Deyssantis	Capitaine	present	
Le sieur Lavertu	Lieutenant	present	
Le sieur Monde	Lieutenant	present	
Le sieur Lacroisille	Lieutenant	present	
Le sieur Verniolle	Lieutenant	present	
	Sergents	3	
	Tambour	1	
	Fusiliers	52	Voir note 2
	Total	57	

Recapitulation

Capitaines presents	2
Lieutenants presents	8
Total	10
Sergents, Tambours et fusiliers cent dix sept dont seize a l'hôpital	117

Fait et arrêté par Nous Commissaires Ordinaire des Guerres, les jours et an que dessus.
 Daubigné
 D'aubermesnil
 Rouger (?)

¹« Dont un a payer pour les 10 derniers jours de mars dix autres a payer 3 derniers jours du mois de mars et pour tout le present mois etant arrivés de l'hôtel les 21 et 30 mars et 7 a l'hôpital de Perpignan ».

²« Dont 17 a payer pour le dernier jour de mars - estant arrivés de l'hôtel le 30 dudit mois de mars et pour tout le present mois et 9 aux hôpitaux, 5 a celui de Perpignan, 1 a Flavigny, 1 a Troyes, 1 a Dijon et 1 a Lyon. »

Figure 2 : Exemples de revue pour l'année 1744

Les séjours des compagnies détachées dans la forteresse varient d'un mois, à plusieurs années. Ainsi la compagnie du capitaine Dagobert, arrivée en juillet 1776 jusqu'au 28 février 1782 – date de son décès – où le capitaine L'Assagne, chef de la compagnie détachée du fort de Bellegarde, le remplace jusqu'en avril de cette même année (voir tableau des garnisons).

Parfois les dates d'arrivées et de sorties sont indiquées et, plus rarement, les lieux de départs. Ainsi en 1723 et 1727, Fort Barreaux en Dauphiné et le château de Sommières ou le Fort de Brescou en Languedoc.

Dans un document de 1725, *État des sommes payées par le sieur Bosc, Tant a plusieurs soldats hors d'état de continuer leur service pour leur donner moyen de se rendre a l'hôtel Royal des Invalides a Paris ou pour rejoindre différentes Compagnies dettachées dudit hotel a Salces, Sommieres et Aiguesmortes que pour autres menues depenses consernant le service du Roy pendant l'année dix sept cent vingt cinq Sçavoir* » [extrait] : « Au nommé Bertrand Pontieu dit Martre, soldat de la compagnie de La Combe de l'Hotel Royal des Invalides en garnison au chateau de Salces hors d'Etat de continuer a servir dans ladite compagnie la somme de quatre livres dix sols pour sa subsistance pendant dix huit jours qu'il a deu ? dû marcher sans etape pour se rendre de Salces audit hotel a Paris a raison de cinq sols par jour Cy 4 £. 10 s.⁶ ».

« Aux Nommés Jacques Girard dit Francoeur sergent, Bruce Benjamin dit la Feuillade & françois Robelin dit

Bellefleur, Soldats tous trois du Regiment de Vivarais Infanterie ne pouvant plus continuer a servir dans ledit Regiment la somme de deux livres pour leur donner moyen de se rendre de Collioure a Salces ou ils ont deu entrer dans la compagnie de Lesage de l'Hotel Royal des Invalides en garnison a ladite place et ce pour leur subsistance pendant deux jours de marche a raison par jour de dix sols au sergent et deux sols a chaque soldat. Cy 2 £.⁷».

Si l'on note peu de désertions, en revanche sont indiqués les départs des fusiliers, nommés sergents pour l'encadrement des Milices⁸ des généralités de Bordeaux et d'Auch. Quand ils sont inaptes au service, ils reçoivent un pécule pour leur permettre de retourner à l'Hôtel Royal des Invalides⁹.

7 - Dans la marge : « Veu la copie collationnée de l'ordre sur la route et de la Cour adressée au commissaire Laboissiere son ordre en consequence. Alloué ».

8 - L'ordonnance de 1726 au sujet des milices provinciales intègre des sergents ou caporaux invalides pour l'encadrement des compagnies. Ceux-ci « ne répondirent pas à ce qu'on attendait d'eux. En effet, tous les Inspecteurs dans leurs rapports se plaignaient du mauvais recrutement. Ils notent les invalides comme "mutins et sans aucun talens, mauvais sujets, arrogants et paresseux. Ils ont "oublié le service" disaient les moins sévères. Tous s'accordent néanmoins à les qualifier d'ivrognes ». Hennet (L.), *Les Milices et troupes provinciales*, Baudoin, Paris 1884, p. 57.

9 - « Etat des sommes payées par le sieur Bosc, tant a plusieurs soldats hors d'état de continuer leur service pour leur donner moyen de se rendre a l'Hôtel Royal des Invalides a Paris ou pour rejoindre différentes compagnies dettachées dudit Hôtel, à Salces, Sommières et Aigues Mortes que pour autres menues dépenses concernant le service du Roy pendant l'année 1725. Distance

6 - Dans la marge : « Veu Coppie Collationnée & l'ordre de la Cour adressée au commissaire Dathoze et son ordre en consequence. Alloué ».

Le 6 juin 1780, un lieutenant de la compagnie Dagobert part « *prendre les eaux à Barèges¹⁰* » et en revient le 25 juillet. Les fusiliers malades sont dirigés grâce à « *la voiture* » vers l'hôpital militaire de Perpignan. On relève, par exemple pour l'année 1776, le 1^{er} mai ; en juillet-août, on remarque le transfert d'un officier et de huit fusiliers malades à Perpignan, ainsi que le transport des équipages de la compagnie Dezerre jusqu'à Rivesaltes.

Des revues (fig. 2) sont effectuées afin de vérifier les effectifs dans chaque compagnie, en voici deux exemples, datés des 14 février et 12 avril pour l'année 1744.

Voiture

« *Il s'agit du transport des bagages de la troupe, ou des malades. C'est une corvée imposée par les consuls aux habitants de la commune, à la demande du Commissaire aux Armées. Ils doivent assurer le transport par des animaux de trait et des charrettes jusqu'au lieu de la prochaine étape¹¹* ».

Une autorisation imprimée est à remplir (fig. 3) et sera visée par le Commissaire des Guerres et l'Intendant, pour paiement par le Trésorier.

La vie de garnison

L'examen des registres de l'*Extraordinaire des Guerres* souligne la rareté des renseignements quant à l'équipement du fusilier, l'aménagement des « *chambres* » (chambrées) et du corps de garde, ou plus généralement de la vie matérielle pendant la période où les compagnies détachées du Régiment des Invalides sont en garnison dans la forteresse. Pourtant « (...) *par rapport au monde des anciens soldats, si l'invalidé est presque par définition handicapé, il est aussi privilégié dans la mesure où le Roi se penche sur son sort, où il n'a à se préoccuper ni de son logement, ni de sa nourriture (...)* En contrepartie, comme tous les assistés, il perd une fraction de sa liberté ce qui est illustré de manière flagrante par l'existence des compagnies détachées, où l'on impose à l'invalidé une prolongation de son activité militaire indépendante de tout engagement ou de tout contrat, et dont la durée ne dépend que de ses aptitudes physiques¹² ».

Couchage

D'après les documents conservés, pour l'année 1724 par exemple, l'Intendance passe un marché pour la fourniture du couchage de la troupe. Ces lits sont fournis par « *le sieur Balalud de St Jean, sous-entrepreneur du Roussillon, par le traité fait avec Jean Giraud, Entrepreneur des lits du Royaume* (ADPO, C 522) ». Les états de la literie sont rédigés tous les trimestres (fig. 4). Le sieur Balalud de St Jean, fournit pour la troupe des « *lits complets de garnison* », donc on peut supposer qu'outre les châlits proprement dits, il fournit aussi paillasses draps et couvertures. En tant que permanents, l'aumônier et le chirurgien bénéficient d'un lit chacun. L'examen de ce tableau nous indique deux soldats pour un lit, ce qui correspond à « *une décision du 6 mai 1716 pour que les invalides ne couchent que deux ensemble¹³* ».

Mobilier

On note une demande de fourniture de tables et de bancs¹⁴ pour les officiers et la troupe. Ce qui sera réalisé le 10 février 1742 : cinq tables en bois de noyer avec tiroir, et dix bancs également de noyer pour les chambres des officiers ; dix tables de bois de chêne, avec un coffre intérieur « *avec un batan pour la fermeture a chacune pour servir a renfermer le pain* » et vingt bancs de bois de chêne pour les chambrées des soldats.

GÉNÉRALITÉ
DE
ROUSSILLON
de

Réconnaissance à donner par les officiers
Municipaux, pour le transport des Officiers,
bas-officiers ou Soldats, allant joindre leur corps
ou en revenants.

Nota, Marquer ci-contre, si
c'est en vertu d'une Route de
la Cour ou de M. l'Intendant

Bon pour une journée employée par le nommé
Paul Ferval
du Lieu de Salces
qui a porté le nommé Bressole Cavalier
Soldat du Régiment de Bourgogne
Avec une monture, depuis ladite communauté
jusqu'à celle de Perpignan
en vertu d'une Route de Mgr l'Intendant de Navarre
à raison de douze sols par journée, qui sera payée
en rapportant le présent certificat certifié véritable par des
Officiers municipaux de la Communauté où le soldat aura
été transporté, qui ne le délivrera qu'après avoir vu
ledit Soldat & la monture commandée.

Bon pour douze sols à payer
par M. Canclaux a Perpignan
le 8^e 7^{bre} 1776
Poeydavant

Certifié véritable par nous commissaire des guerres
à Perpignan le 8^e 7^{bre} 1776
P. de la Chapelle

Figure 3 : Exemple de *voiture*, en caractères gras, le texte imprimé.

Salses – Paris 850 km environ, soit 48 km/jour, soit 12 h environ de marche à pied ! ...

10 - Barèges, Hautes-Pyrénées, se situe au pied du col de Tourmalet. Louvois vient s'y soigner en 1680, il obtient de Colbert des subsides pour créer une installation militaire qui ne sera réalisée qu'en 1732.

11 - Biloghi (D.), Pélaquier (E.), « Le village et l'armée en Languedoc à l'époque moderne », *Les villageois face à la guerre (XIV^e-XVIII^e siècles)*, P. U. F. Le Mirail, Toulouse 2002, p. 175.

12 - Bois (J.-P.), « Les soldats invalides au XVIII^e siècle : perspectives nouvelles », *Histoire, économie et société*, 1982, 1^{re} année, n° 2, p. 245-246.

13 - *Recueil des Édits, Déclarations, Ordonnances, Arrêts et Règlements concernant l'Hôtel Royal des Invalides*, Tome second, Paris, Imprimerie Royale, MDCCLXXI., art. 20, p. 365.

14 - Ainsi que « *d'une armoire nécessaire pour enfermer les ornements de la chapelle* », remise l'année suivante (C 92), voir note 13.

Mois	Compagnies	Effectif	Lits	Total
Jan.	Lesage	45	23	
	Lacombe	49	25	48
	Aumônier & Chirurgien		2	50
Fév.	Lesage	50	25	
	Lacombe	49	25	50
	Aumônier & Chirurgien		2	52
Mars	Lesage	50	25	
	Lacombe	48	24	49
	Aumônier & Chirurgien		2	51
Avril	Lesage	49	25	
	Lacombe	46	23	48
	Aumônier & Chirurgien		2	50
Mai	Lesage	48	24	
	Lacombe	47	24	48
	Aumônier & Chirurgien		2	50
Juin	Lesage	47	24	
	Lacombe	47	24	48
	Aumônier & Chirurgien		2	50
Juil.	Lesage	58	29	
	Lacombe	59	30	59
	Aumônier & Chirurgien		2	61
Août	Lesage	66	33	
	Lacombe	65	33	66
	Aumônier & Chirurgien		2	68
Sept.	Lesage	71	36	
	Lacombe	69	35	71
	Aumônier & Chirurgien		2	73
Oct.	Lesage	59	30	
	Lacombe	67	34	64
	Aumônier & Chirurgien		2	66
Nov.	Lesage	64	32	
	Lacombe	67	34	64
	Aumônier & Chirurgien		2	66
Déc.	Lesage	64	32	
	Lacombe	66	32	65
	Aumônier & Chirurgien		2	67

Figure 4 : « Etat des lits complets de garnison pour l'année 1725 »

Corps de garde

Voici quelques renseignements recueillis à propos de l'équipement du corps de garde : de 1747 date un inventaire de l'équipement nécessaire au corps de garde, à prévoir pour 1749. « A neuf : un fanal, un bayard¹⁵, deux pelles, un panier, une lampe. A raccommode : une brouette, un fanal, deux pelles, deux pioches ». Il s'agit, semble-t-il de l'outillage pour du petit entretien. Commandés par un officier, les factionnaires doivent monter la garde de nuit comme de jour, par tous les temps. En ce sens, dans le « Mémoire pour le corps de garde de Salces », rédigé en juin 1723, il est écrit : « Il faut quatre sentinelles pour la garde (...) et quelquefois cinq¹⁶, comme nous n'avons que deux capottes en état

de servir, je prie Monsieur l'Intendant de vouloir bien ordonner que l'on nous en fournisse les trois qui nous manquent aussi bien que deux fallots qui nous sont absolument nécessaires soit pour servir à éclairer le corps de garde ou pour servir aux rondes (ADPO, C 1855) ». A plusieurs reprises¹⁷, tout au long de la période, sont réitérées les demandes de fourniture de capotes ou le raccommodage de vieilles capotes, ainsi que pour les falots neufs ou à raccommode.

Chauffage et éclairage

Sont aussi fournis, pour le chauffage et l'éclairage, 217 quintaux de bois et 20 ²/₃ livres de chandelles et 62 mesures d'huile (ADPO, C189), fourniture en 1732, de « trois dourgs d'huile¹⁸ » (ADPO, C 562). Ces fournitures de bois et chandelles sont renouvelées périodiquement. Les 24 cheminées existantes dans la forteresse sont ramonées trimestriellement, par exemple : « Etat des dépenses faites par Thérèse Bertrand, veuve Castagnier à l'occasion du ramonage qu'elle a fait faire aux cheminées des Bastiments du Roy dans les places du Roussillon [extrait] : Pour vingt quatre cheminées ramonées au château de Salces suivant le certificat de M. Daubermesnil, ayde major dudit château du 25 du mois dernier cy rapporté la somme de 2 £. 16 d. Cy 2 : 16 : 0., 1742 (ADPO, C 207) ».

L'eau

En 1777, on remplace la corde du puits : « Etat de la depense faite pour une corde au puits du château de Salces suite a l'ordonnance de Mgr de la Porte, Intendant du Roussillon, par le sieur Reyné, pendant le mois de janvier 1777.

Au nommé Adouy, M^e cordier pour une corde de cinq toises et demie de long sur un pouce de diametre pour ledit puits, pesan 28 livres à raison de 13 s. la livre, dix huit livres quatre sols. Cy 18 £. 4 s.

Je soussigné certifie le present etat veritable montan a la somme de dix huit livres quatre sols.

A Perpignan le 20 may (ADPO, C 786) ».

Nourriture

Enfin, si la nourriture ne semble pas évoquée, en revanche, on relève, en 1748 : « Au nommé Delouris (?) boulanger a Salces qui avoit entrepris la fourniture du pain aux deux compagnies d'invalides En garnison au château de Salces pendant les Mois de juin et juillet 1748 sur le pied de 3 s. 6 d. La Ration, la somme de deux cent quarante neuf Livres quinze sols pour celle de IIIc XXXIII £. XV s. dont il a été remboursé sur la solde des soldats desdites deux compagnies a raison de II sols la Ration, faire celle de Vc IIIIx II £. a laquelle monte la quantité de 3330 Rations de pain qu'il leur a fournis pendant les deux mois sur le pied de IIIs. VI d. la Ration. Et a la déduction des journées d'hopitaux. Cy IIC XLIX £. XV sols (août) (ADPO, C 98) ».

15 - Ou bayart ou bard, sorte de civière pour porter des matériaux.

16 - Cette année-là, l'arsenal de la forteresse recèle encore de nombreuses pièces de canon et des munitions de guerre. L'année suivante, les magasins à poudre abritent plus de 200 000 £. de poudre

(C 563), voir du même auteur : « Salces. Faire parler la poudre XVII^e et XVIII^e siècles », *ARCHEO* 66, n° 36, figure 1, p. 43.

17 - En 1723, 1727, 1731, 1737, 1740 et 1753.

18 - Un dourg = 64,5 mesures.

L'uniforme

L'uniforme (fig. 5) des douze compagnies détachées du Régiment des Invalides se compose, en 1782, d'un « habit bleu, d'une camisole ou gilet blanc et d'une culote de même couleur, deux paires de bas de laine et d'un chapeau pour une durée de quatre années (ADPO, C 463) ». Des textes des années 1753 et 1754 (ADPO, C 662) apportent quelques précisions sur les étoffes et les différents matériaux composant l'uniforme. C'est l'Hôpital de la Miséricorde de Perpignan qui passe des marchés avec l'Intendant pour la confection de l'ensemble des uniformes, y compris les chapeaux, sur la base des échantillons envoyés par Paris.

Les chapeaux

Le texte définit l'aspect et les différentiations entre les officiers et les soldats, ainsi que leurs dimensions :

« **Chapeaux pour l'année, du 1^{er} Janvier 1753 au 31 X^{bre} 1755** [Extrait] :

- Article 2 : Les dits chapeaux seront de trois grandeurs, ceux des officiers auront des coeffes de treillis et ceux des soldats des bandes de cuir de mouton au lieu des coeffes de la qualité des échantillons cachetés au cachet de M. l'Intendant déposés au bureau de l'Intendance, sçavoir pour les officiers suivant le nouveau modèle présenté lors de l'adjudication et pour les bas officiers et soldats suivant les modèles qui ont été pareillement présentés (ADPO, C 662) ». Les officiers chargés du détail, dans chaque compagnie, les distribueront après vérification faite par le Commissaire des Guerres.

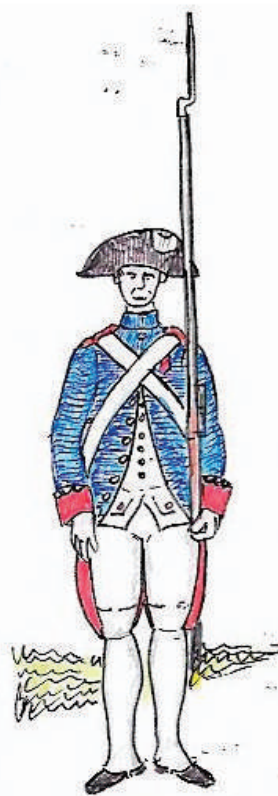


Figure 5 : Uniformes d'invalides, 1786.

Compagnies détachées, croquis d'après Noirmont (D.) et Marbot (A. de), *Costumes militaires français depuis l'organisation des premières troupes régulières en 1439 jusqu'en 1789* (dessins et texte, Clément, Paris 1830-1860, Planche 295).

- Art. 4 : L'habit d'officier sera composé de deux aunes de drap bleu de Roy aiant une aune en huit entre les deux lizieres. Un quart de drap ecarlate de la même largeur pour le parement. Trois aunes et demi de serge teinte en rouge garence, aiant cinq huitiemes de large pour doublure ou cinq aunes de Cadix refoulé de cinq douziemes de large. Deux tiers de drap bleu pour culote et pour la doublure et droit fil une aune de toile de trois quart et demi de large. Deux douzaines et demi de gros boutons argentés sur bois pour l'habit et un petit bouton de la même façon pour le colet. Cinq gros et demi cordonnet d'argent cinq s. a trois bouts pour faire trente six boutonnières. Les poches pour l'habit, une paire de poches et un boursion pour culote, la toile forte pour le droit fil et generalement tout ce qui est necessaire pour le rendre parfait.

- Art. 5 : L'habit de soldat sera composé de une aune trois quart de drap bleu de Roy d'une aune de large entre deux lizieres. Trois aunes serge teinte en rouge garence pour doublure d'habit ou quatre cannes de Cadix des mêmes qualités que celles mentionnées cy devant pour doublure d'habit d'officier. Un huitieme de drap rouge garence d'une aune de large entre les deux lizieres pour parements. Onze douziemes de tricot gris blanc croisé de cinq huitiemes de large et une aune de tricot d'une demi aune de un douze de large pour la culote, et pour doublure et drot fil sept huitiemes d'aune de toile de trois quarts et demi de large. Deux douzaines et demi de gros bouton d'étain et un petit pour le colet. Les poches, boursions et autres fournitures pareilles a celles marquées pour les habits d'officiers.

- Art. 6 : Il sera déposé entre les mains de celluy qui sera commis par M. de Bon un habit et une culote de la moienne taille pour officier, et un habit et une culote aussi de la moienne taille pour le soldat pour servir de modèles, auxquels on se conformera par proportion pour la grande et petite taille, et en outre la moitié d'un habit et d'une culote de la grande, de la moienne et la petite taille coupés et apieçés pour servir de patrons et d'échantillons. Le tout cacheté du cachet de M. de Bon et de celluy de l'hospital, et il sera remis de pareils modèles aux sieurs administrateurs (ADPO, C 662) ».

Confection des uniformes

« **Habillement des 12 compagnies d'Invalides qui sont en garnison en Roussillon, pendant trois années a commencer le 1^{er} janvier 1754** [Extrait] :

- Art. 3 : Les administrateurs feront couper et façonner les habits des officiers et des soldats sur Trois Tailles dont il y aura un quart de la grande taille ; la moitié de la moienne et un quart de la petite, l'habit de l'officier aiant quatre plis de chaque cote et un cran par derriere, et l'habit de soldat un croisé par derriere, un petit colet et une epaulette sur l'épaule gauche. L'habit de la grande Taille sera de Trois pieds Sept pouces de haut, l'habit de la moienne de Trois pieds cinq pouces et celluy de la petite taille de Trois pieds Trois pouces.

Noms et surnoms de quelques fusiliers invalides

Les noms et prénoms des fusiliers sont indiqués ainsi que leurs surnoms : c'est une spécificité de l'armée française de cette époque. Dans « l'État des sommes payées... » de 1725, cité plus haut, on relève : « Bertrand Pontieu dit Martre (...), Jacques Girard dit Francoeur, sergent, Bruce Benjamin dit la Feuillade & François Robelin dit Bellefleur, tous trois soldats (...) » (ADPO, C 60).

Années	Noms	Janv.	Fev.	Mar.	Avr.	Mai	Juin	Juil.	Août	Sept.	Oct.	Nov.
1775	St Pierre	■					■	■			■	■
	St Georges	■		■					■		■	■
1776	St Pierre	■					■	■	■		■	■
	St Georges	■					■	■	■		■	■
1778	St Pierre	■			■	■	■	■	■			■
	St Georges	■	■	■		■	■	■	■			
1779	St Pierre			■		■	■		■	■	■	■
	St Georges	■							■	■	■	
1780	St Pierre		■			■			■			

Figure 6 : Tableau des jours d'arrêt des fusiliers Saint Pierre et Saint George (Saint Jorge).

En 1765, à l'occasion d'une remise d'uniformes neufs de la compagnie de Gargas, en garnison dans la forteresse de septembre 1765 à février 1766, figurent sur la liste d'un certain nombre de fusiliers avec leurs noms et surnoms : « *Philibert Boulzon dit Philibert, Jean Labril, idem, Jean Dours dit la Jeunesse, Pierre Albert dit Lapierre, Guillaume Billiere dit Jasmin, Gervais Forestier, idem, Jean Forsel dit Bergerac, Jean Baptiste Courtois dit la Violette, Claude Baudard, idem, Jean Guillaume Bassigny dit Dufresnoy* (ADPO, C 663).

Leurs surnoms peuvent indiquer l'origine des fusiliers. Ils portent le nom d'une province : *Dauphiné, Languedoc, Lionnois, Lorrain, Tourangeau* ; d'une ville : *Bapaume, Bethune, Valenciennes* ; ou définissent un trait de caractère : *Brindamour, Jolicoeur, Ladouleur, Pretaboire, Sanschagrin, Sanspeur, Sansregret, Toudememe*. Ils peuvent être empruntés à la nature : *Branchedor, Lafleur, Lagiroflée, Larose, Laverdure*, et plus rarement, un aspect physique : *Lagrandeur, Legrand*. Certains noms semblent d'origine plus incertaine : *Lacloche, Laliberté, Latuille*.

Par l'observation de leurs noms, il est loisible de penser que les compagnies détachées changent de nom en fonction des mutations, départs ou décès de leurs capitaines, car les noms de certains fusiliers perdurent pendant plusieurs années.

La discipline

Les invalides restent cependant des militaires et sont astreints au service. La discipline est précisée par ordonnance royale du 7 octobre 1724 dont voici quelques extraits¹⁹ :

« - XXI. *Il est défendu aux Capitaines, Lieutenans & Sergens desdites Compagnies, de maltraiter les Soldats à coups de canne ou de bâton ; & quand ils auront manqué, ils les puniront par la prison, avec la permission du Commandant de la Place* ».

« - XXIII » Séjour en garnison limité à deux ou trois ans.

19 - Granet (J.-J. avocat au Parlement), *Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, à Paris, chez Guillaume Desprez, Imprimeur & Libraire du Roi, rue Saint-Jacques, à Saint-Prospère & aux Trois Vertus, 1836. Avec Approbation & Privilège du Roy, p. 93 et suiv.

« - XXVIII. *Le Capitaine Commandant desdites Compagnies dans chaque Garnison, enverra tous les six mois dans les tems accoutumés, au commissaire dudit Hôtel, un état exact des habits, chapeaux & bas nécessaires pour toutes les Compagnies de la Garnison ; un état du linge et des souliers qui devront être payés en argent aux Officiers & Soldats ; avec celui de l'argent appartenant audit Hôtel, qu'il aura entre les mains, provenant du revenant-bon du décompte précédant de l'entretien du linge & des souliers, ou de la vente des hardes desdits Officiers & Soldats morts ; observant de ne rien demander pour aucun Soldat mort, deserté ou chassé, ni pour aucuns de ceux qui auront pris des congez plus long que de trois mois, à peine d'être cassé & congédié nonobstant tout ce qu'il pourroit alleguer, sous prétexte d'erreur ou autrement, pour sa justification : ce qui sera pareillement exécuté pour les Compagnies qui se trouveront seules, par les Officiers qui les commanderont* ».

Les punitions corporelles seront remplacées par des jours de prison, dont on peut voir ci-dessous quelques indications.

Les prisonniers

Vers la fin de la période étudiée (1775 à 1789), les listes de la fourniture de la paille, rédigées par le casernier, permet une meilleure connaissance des noms et surnoms des fusiliers punis, ainsi que la désignation des « fortes têtes ». Par exemple, pour l'année 1775 (fig. 6), les nommés *Saint Pierre* et *Saint George* (ou *Jorge*) sont respectivement enfermés pendant 84 et 69 jours ; en 1776, 105 et 123 jours ; 1778, 83 et 101 jours ; en 1779, 81 et 97 jours ; puis *Saint Pierre*, seul, 76 jours en 1780. On ne connaît pas les motifs de ces punitions. Il est possible toutefois de formuler une hypothèse si l'on constate la similitude des dates et durées des jours d'arrêts : janvier, août et octobre-novembre en 1775 ; janvier, juin-juillet et octobre-novembre en 1776 ; mai-juin, octobre-novembre 1778 ; mai-juin, juillet-août 1779. Ces observations laissent à penser, en particulier, que les nommés *Saint Pierre* et *Saint George* ont fait ensemble les mêmes actions les conduisant en prison.

Mort des Invalides

Les registres de l'Extraordinaire des Guerres indiquent dans l'effectif des compagnies les jours à payer jusqu'au départ des officiers et soldats, mutations, retours à l'Hôtel Royal des Invalides et décès.

Quelques exemples : en 1732, le capitaine Morin, arrivé le 21 juillet pour prendre son commandement, disparaît le 29 août. « Le nommé Saint Pierre, Sergent des Invalides au Château de Salces, âgé de 50 ans, d'une constitution forte & vigoureuse, chagrin d'avoir été envoyé de la Provence²⁰ où il étoit en garnison (& où il se plaisait fort) au Château de Salces en Roussillon, entra à l'Hôpital Militaire de Perpignan, le premier Septembre 1751 (...) il mourut le 3 novembre 1751²¹ ». En 1780, dans la compagnie du capitaine Dagobert, un fusilier meurt le 26 août, ainsi que deux fusiliers les 2 et 8 novembre. En 1781, dans cette même compagnie, un fusilier décède le 12 juin, un autre le 11 octobre et un sergent le 8 novembre. L'année suivante, le capitaine Dagobert meurt le 28 février²², ainsi qu'un fusilier le 10 avril. Le capitaine de Vitray²³ décède le 11 août. Le capitaine de Milley lui succède le 28 août mais meurt le 15 septembre, il est remplacé par le capitaine Liegaux²⁴ le 1^{er} novembre. En 1785, dans la compagnie de Foucauld, un *appointé* meurt le 18 août ainsi qu'un fusilier le 23 décembre. En 1786, dans la même compagnie de Foucauld²⁵, un fusilier meurt le 11 avril. Dans celle de Laporte un fusilier décède le 8 octobre. Enfin, en 1785, toujours dans la compagnie de Foucauld, le lieutenant Demarai arrivé le 11 juillet, décède le 30 du même mois.

Pour Salses, un aumônier et un chirurgien faisant partie de la garnison permanente, il est prévu la fourniture de draps mortuaires pour l'ensevelissement des morts par le garde d'artillerie Lafontaine « chargé des fournitures du Roy », comme on peut le voir sur les extraits mortuaires rédigés par « Bartelémy Dalciat ²⁶ » (fig. 7). Dont voici, à titre d'exemple, trois « extraits mortuaires ».

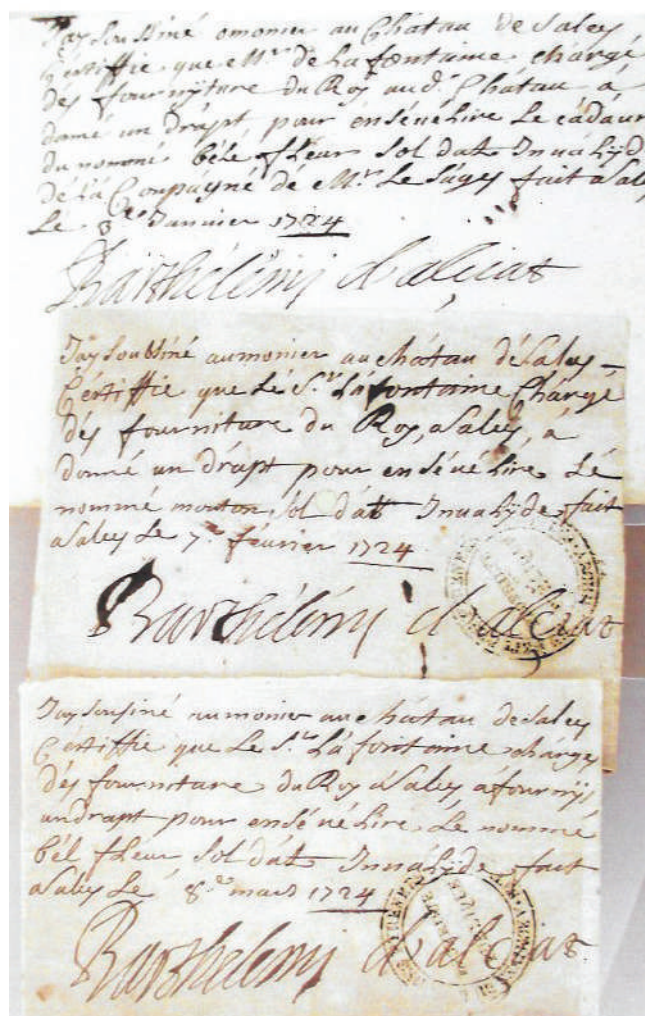


Figure 7 : Attestations signés par l'aumônier pour les décès de trois fusiliers pour l'année 1725.

Epilogue :

Pendant la Révolution, un rapport au Comité Militaire évoque : " Les compagnies d'Invalides sont employées en grande partie à la garde de quelques forts ou châteaux, peu importants à la vérité, mais vous ne détruirez pas les fortifications existantes. " La loi du 16 mai 1792 réorganisa complètement l'institution des Invalides, les compagnies détachées furent supprimées et remplacées par un corps des Vétérans Nationaux²⁷.

20 - Il s'agit, vraisemblablement, de la compagnie Solomiac, auparavant en garnison à la citadelle de Saint-Tropez, de 1736 à 1739, Couillaud-Paulidis (L.), Paulidis (L.), *op. cit.*, p. 57.

21 - Barrere, *Observations anatomiques*, Section II, des observations faites à la poitrine, Paris MDCCCLIII, p. 73-78.

22 - De l'Assagne lui succède : « cy devant capitaine d'une compagnie détachée de Bellegarde à payer au 1^{er} avril ».

23 - Il remplace de L'Assagne, « parti à l'Hôtel des Invalides le 15 juin ».

24 - Sorti de Bellegarde.

25 - Repasse à Bellegarde, remplacé par le capitaine Laporte.

26 - Cet aumônier, augustin déchaussé, est présent dans la forteresse de septembre 1717 au 23 décembre 1736, date à laquelle son poste est déclaré vacant. Sa mission s'arrête « à la barrière » (limite du terrain militaire) : la cérémonie des funérailles proprement dites se déroulant dans l'église paroissiale. Cette situation entraîne des relations parfois tendues entre les deux officiants. Voir du même auteur, « La chapelle et les aumôniers de la forteresse de Salses (XVIIe-XVIIIe siècles) », Yvette Carbonell-Lamothe, la passion du Patrimoine, Livre Hommage, Mallet (G. Dir.), s. l., Octobre 2021, p. 157-166.

27 - Dubois (de Crancé), Dernier Rapport au Comité Militaire, imprimé sur l'ordre de l'Assemblée Nationale, Paris 1791, p. 18 et 21.

Annexe 1

Voiture pour l'année 1776

« *Voiture* (transport) *par les habitants de Salses des invalides malades à Rivesaltes ou à l'hôpital militaire de Perpignan* :

1 mai : Jean Mascle, habitant de Salses, qui a porté les équipages du Régiment des Invalides, avec quatre Montures, jusqu'à Rivesaltes, en vertu d'une Route de la Cour.

4 juillet : Gaudérique Pams, habitant de Salses, transporte Oven Sullivant dit Sullivant, Soldat du Régiment des Invalides, à l'Hôpital Militaire de Perpignan, à raison de 30 sols par cheval.

27 juillet : Jacques Laubies (?), habitant de Salses, transporte Oven Sullivant dit idem, du Régiment des Invalides, avec 2 Montures à Perpignan.

7 août : François Valette, habitant de Salses, transporte Antoine Meurice dit idem, Soldat du Régiment des Invalides, avec charrette 2 à l'Hôpital Militaire de Perpignan.

8 août : Louis Jordy, habitant de Salses, transporte un soldat malade, du Régiment des Invalides, à l'Hôpital Militaire de Perpignan.

12 août : Joseph Ayrole, habitant de Salses, transporte Joseph Pierson dit Lorrain et Jean Dominique dit Savoyard, du Régiment des Invalides, avec une charrette à Perpignan.

18 août : Emanuel Mascuroie (?), habitant de Salses, transporte Jean Guipon dit St Eustache, Soldat du Régiment des Invalides, avec charrette 3, à l'Hôpital Militaire de Perpignan.

20 août : Joseph Pams dit Saron, habitant de Salses, transporte Leger Gyraud dit Leger, Soldat du Régiment des Invalides, avec une monture à Perpignan.

23 août : François Castain, habitant de Salses, transporte Monsieur Mainville, officier du Régiment des Invalides, avec charrette 3. Monture à l'Hôpital Militaire de Perpignan.

1 septembre : François Certain, habitant de Salses, transporte Henry Hugues dit Comtois, Soldat du Régiment des Invalides avec une charrette 3 Monture, jusqu'à Perpignan » (ADPO, C 441).

Annexe 2

Uniformes (ADPO, C 663)

Année 1764 : « *Etat des habits d'officiers et de soldats, culotte, chapeaux et paire de bas qu'il y a à faire fournir dans les compagnies détachées dans la province de Roussillon* ».

(Extrait) *Salces*

17 octobre 1764 : « A M. de Gargas. *Habillement des Invalides*, à Salces » (Extrait)

Habits	Habits	Culottes	Chapeaux	Paire de bas
Officier	Soldats			
1	20	20	21	21

« Remis a M. de Gargas capitaine reformé apert le receu datte du 8 aoust 1764 un habit et culotte d'officier montant a laditte raison a la somme de quarante une livres trois sols et six deniers . Cy 41 £. 3 s. 6 d.

Item douze habits et culottes de soldats montant a laditte raison a la somme de deux cents cinquante cinq livres quatre sols. Cy 255 £. 4 s.

Item douze chapeaux montant a laditte raison a la somme de vingt deux livres dix sols. Cy 22 £. 10 s.

Item douze paires de bas montant a laditte raison a la somme de vingt une livres. Cy 21 £.

Remis a M. de Gargas capitaine reformé apert le receu datte du 15 X^{bre} dernier deux habits et culottes d'officier, montant a ladite raizon a la somme de quatre vingt deux livres sept sols. Cy 82 £. 7 s.

Item onze habits et culottes de soldats montant a ladite raizon a la somme de deux cents cinquante cinq livres quatre sols. Cy 255 £. 4 s.

Item treize chapeaux montant a ladite raizon a la somme de vingt quatre livres sept sols et six deniers. Cy 24 £. 7 s. 6 d. ».

Habillement

Extrait du Règlement arrêté par le Roi pour l'habillement & l'équipement de ses troupes.

Du 21 Février 1779

DE PAR LE ROI

Article 16

De l'uniforme des compagnies d'Invalides

« *HABIT* de drap bleu sans revers, le collet de même drap, de douze à quinze lignes de hauteur, sans être renversé ; le parement de rouge-garence, doublure de même couleur ; gilet-camisole, en forme de veste, de laine bleue pour les Invalides de l'intérieur de l'Hôtel, des Compagnies attachées à la garde des Maisons Royales de Paris, Versailles & Vincennes ; & d'étoffe de laine blanche, pour les Invalides des autres compagnies détachées & Pensionnaires ; le devant de l'habit garni de douze boutons blancs, sans autres boutonnière que celles de la couleur de l'étoffe sur laquelle elles seront appliquées ; pattes de poches ordinaires, avec trois boutons uniformes & autant au parement ».

Recueil des Édits, Déclarations, Ordonnances, Arrêts et Règlements concernant l'Hôtel Royal des Invalides, Volume deux, chez Panckouke, libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, Imprimerie Royale, 1781, p. 354.



COMPTES-RENDUS

L'occupation de l'espace durant la Protohistoire en moyenne montagne pyrénéenne: cas d'étude en haute Cerdagne (Pyrénées-Orientales). *Entre informations archéologiques du sous-sol et de surface*

Résumé de thèse*

Delphine BOUSQUET ⁽¹⁾

1 - Docteur, laboratoire TRACES UMR 5608

Ce travail de thèse a pour cadre d'étude la Cerdagne, une vaste plaine d'altitude nichée au cœur de la chaîne des Pyrénées dans sa partie est, à cheval entre la France et l'Espagne. Il s'agit d'un espace de moyenne et haute montagne possédant ses caractères propres (climatiques, géologiques et topographiques) très propices à l'installation de sociétés agro-pastorales, et une histoire particulière dont nous avons voulu retracer les principales évolutions durant la Protohistoire.

Cette région a l'avantage d'avoir fait l'objet d'un certain nombre d'études archéologiques et paléo-environnementales qui mettent en évidence l'importance de l'occupation dans la très longue durée, la Protohistoire étant l'une des périodes les mieux identifiées. Les données la concernant sont cependant très hétérogènes et inégales avec, en outre, une certaine disparité observée de la répartition des sites autant d'un point de vue spatial, qu'altitudinal. Une partie des sites datant des âges du Bronze et du Fer – des habitats en très grande majorité – sont en effet seulement documentés par des ramassages de surface et/ou de fouilles clandestines effectués depuis le début du XX^e siècle jusque dans les années 1970. À partir de là, arrivent les premières fouilles méthodiques qui apportent une documentation plus fournie, en particulier du point de vue chronologique (stratigraphie et datations 14C).

Les recherches sont surtout focalisées sur les habitats agglomérés de moyenne montagne et les habitats saisonniers en haute montagne qui peuvent être associés à des terrasses dont la fonction interroge. La Cerdagne s'ouvre également depuis une quinzaine d'années aux travaux d'archéologie préventive qui est source d'informations nouvelles pour la compréhension de l'occupation humaine aux périodes considérées (fig. 1).

Problématique :

Notre étude cible plus particulièrement la question de l'occupation dans la zone de moyenne montagne qui, de manière générale, reste très peu documentée (par comparaison avec les données, aujourd'hui fournies, acquises sur la haute montagne). Pour mieux cerner les questions générales de peuplement en zone de montagne, certaines notions fondamentales ont été abordées, en particulier celles de l'étagement, de la complémentarité des espaces et de la saisonnalité des pratiques. En a découlé, en s'appuyant sur les travaux de géographes, une discussion approfondie sur la question de la délimitation des différents étages altitudinaux, la difficulté majeure étant de reconnaître des limites objectives¹. Appliqués à l'espace cerdan, et dans le cadre des problématiques liées à l'occupation agro-pastorale, nous avons finalement fixé une limite-seuil principale - qui semble pouvoir monter jusqu'à au moins 2000 m d'altitude sur les versants de soulane - permettant de distinguer dans l'espace; ce qui relève du cultivable et de l'inculte, à partir d'un seul critère relatif à la possibilité des plantes cultivées d'arriver à maturation complète. Les espaces étudiés dans le cadre de notre recherche se situent en dessous de cette limite-seuil, prenant donc en compte la « zone intermédiaire » qui est caractérisée par une forte fluctuation dans le temps des systèmes d'exploitation agro-pastoraux et de l'habitat permanent et saisonnier (fig. 2).

Notre travail se fonde par ailleurs sur plusieurs constats initiaux résultant de nos travaux antérieurs. Le premier est relatif aux résultats des prospections pédestres menées sur la commune d'Eyne qui ont montré le caractère probant de la recherche systématique de mobilier archéologique en surface dans des espaces pourtant non labourés, ce qui n'avait encore jamais été réalisé². Le second relève de la problématique

* Thèse de l'EHESS soutenue le 2 décembre 2022, sous la direction de Philippe Boissinot (directeur d'études, EHESS, UT2J). Membres du Jury : Thibault Lachenal (chargé de recherche, CNRS, Université Montpellier III), Miquel Molist Montaña (professeur, Universitat Autònoma de Barcelona), Nicolas Poirier (chargé de recherche, CNRS, UT2J), Christine Rendu (directrice de recherche, CNRS, UT2J), Réjane Roure (professeure, Université Montpellier III).

1 - Notamment : Debarbieux B. 1989, Introduction : «Au point où j'ai compris que les montagnes ne sont pas des montagnes...», *Revue de Géographie Alpine*, 77 (1), Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, p. 9-11 ; Debarbieux B. 1989, Les statuts implicites de la montagne en géographie, *Revue de Géographie Alpine*, 77 (1), Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, p. 279-291.

2 - Travaux réalisés dans le cadre d'un Master I : Bousquet D. 2007,

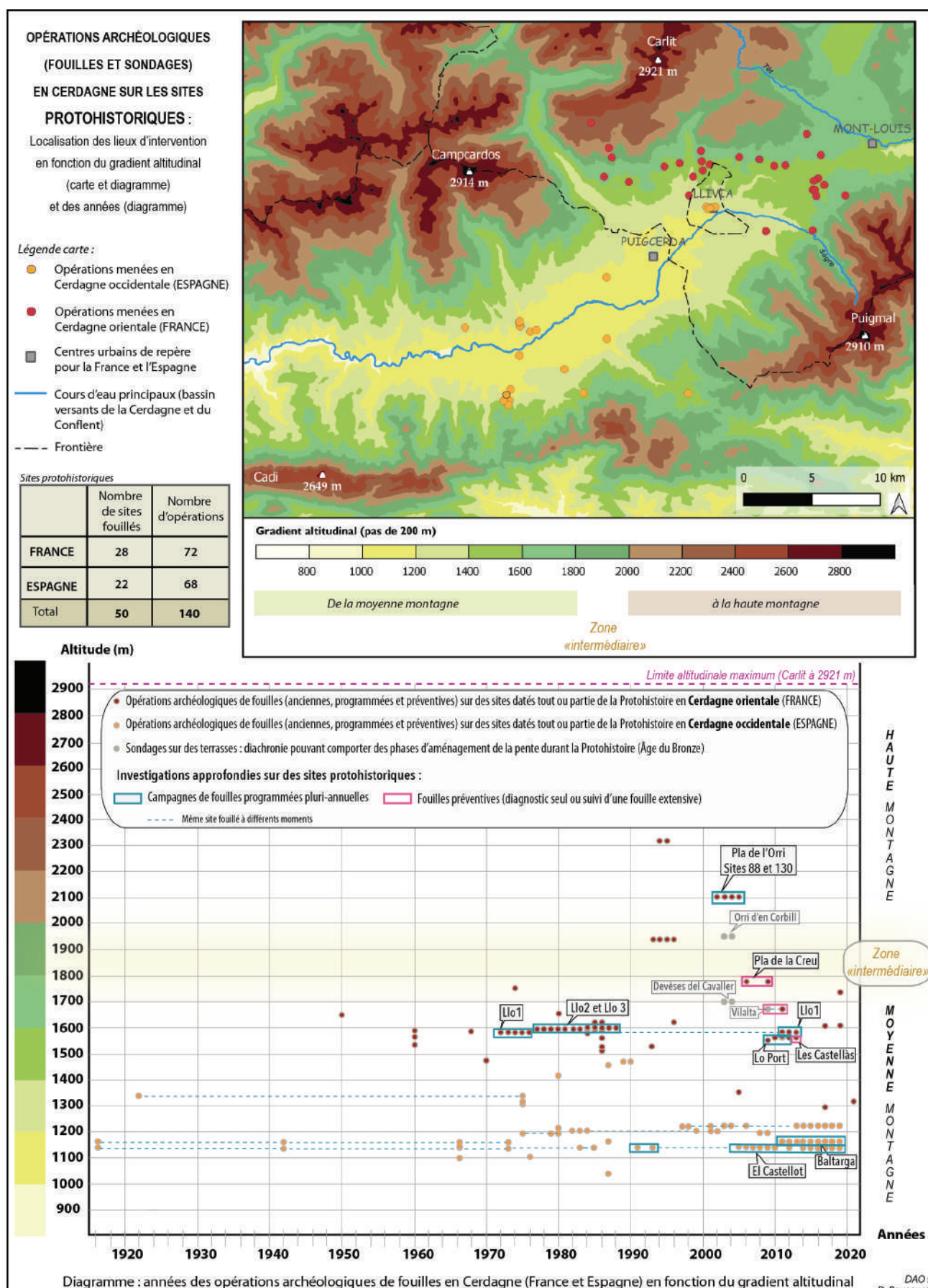


Figure 1 : Localisation des opérations archéologiques (fouilles et sondages) en Cerdagne sur des sites occupés durant la Protohistoire (âges du Bronze et du Fer), en fonction du gradient altitudinal et des années d'intervention.

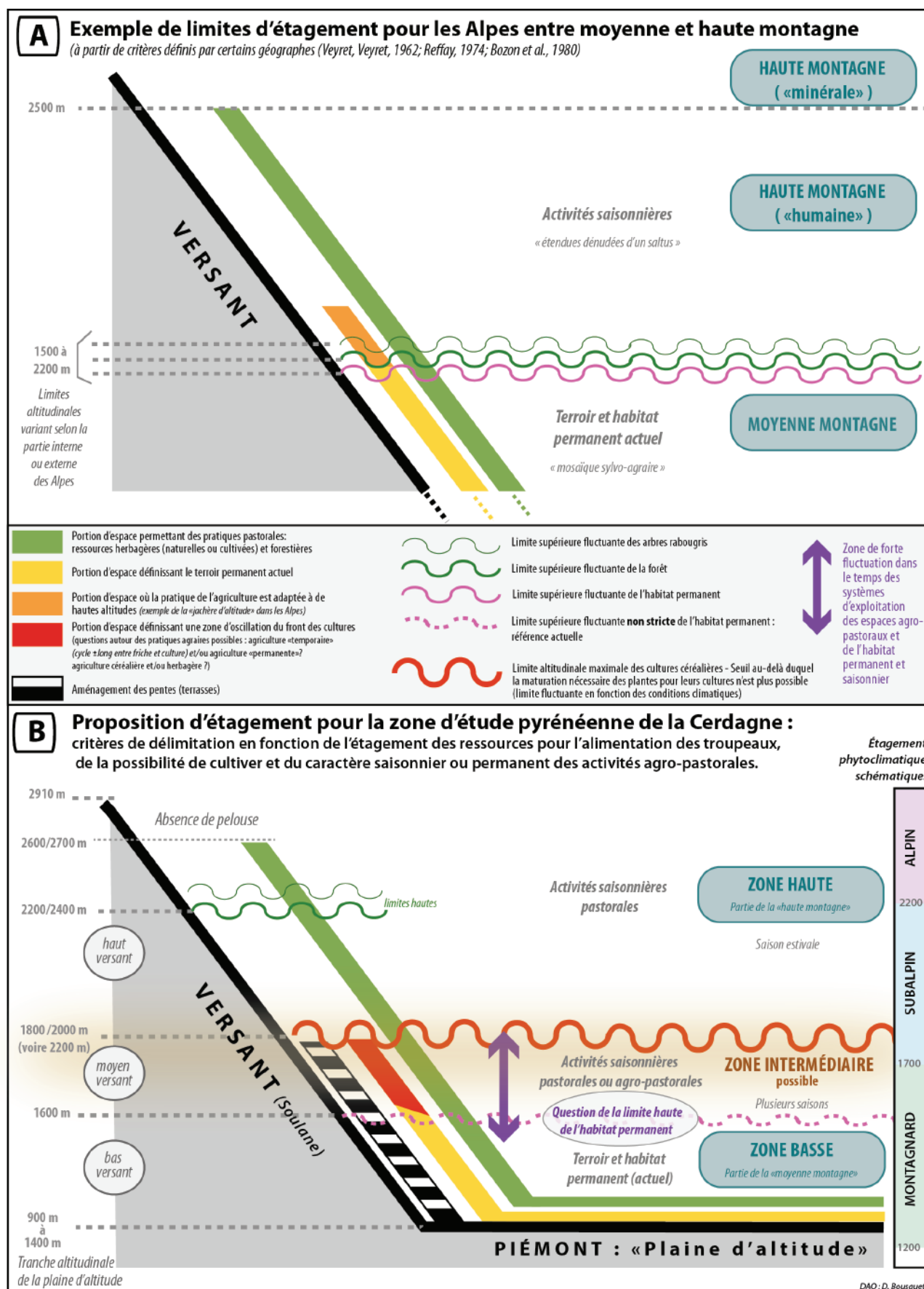


Figure 2 : Exemples d'étagement : (A) – délimitation données par certains géographes pour distinguer moyenne et haute montagne dans le cas des Alpes ; (B) – proposition d'un étagement tripartite de la montagne pour la zone d'étude pyrénéenne de la Cerdagne.

chronoculturelle soulevée par la présence d'un décor céramique particulier retrouvé sur certaines poteries protohistoriques en différents lieux de Cerdagne - d'abord nommée « *Bronze cerdan* » par J. Guilaine³ puis « *céramique à décor cerdan* » par P. Campmajo⁴. Notre étude sur ce sujet⁵ nous avait permis de révéler la fragilité des interprétations chronologiques avancées jusqu'ici, pouvant être en partie liées à des problèmes de lecture des contextes stratigraphiques.

La problématique de notre travail (fig. 3) s'est ainsi construite autour de deux axes principaux relatifs aux informations de surface et du sous-sol, lesquels sont questionnés sous l'angle des biais de lecture liés à divers problèmes taphonomiques. Ces liens ont été traités à travers un corpus de données archéologiques en partie inédites, d'une part, à partir d'enquêtes de terrains que nous avons dirigées ou co-dirigées (prospections pédestres et opérations de fouilles sur trois principaux sites d'habitats), et d'autre part, par une mise en perspective avec les données paléoenvironnementales et bioarchéologiques disponibles. Cette problématique est également sous-tendue par des interrogations fondamentales d'ordre méthodologique.

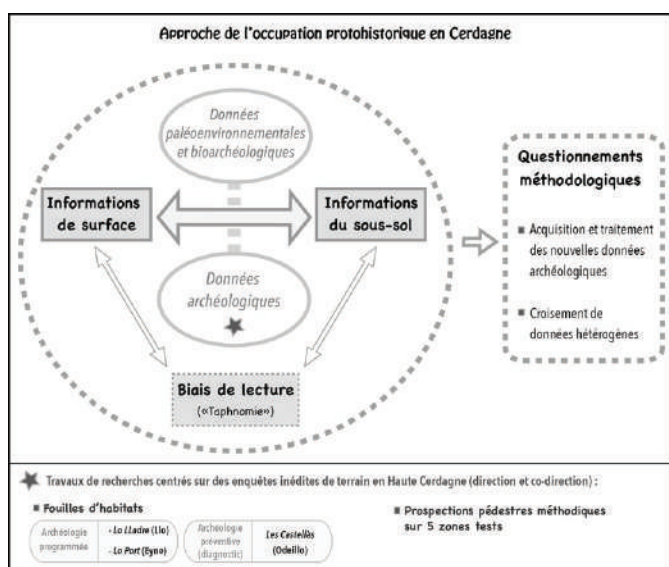


Figure 3 : Schéma de la problématique.

Prospection pédestre et étude du parcellaire ancien sur la commune d'Eyne (Pyrénées Orientales). Vers la recherche d'indices d'une structuration du paysage protohistorique, Mémoire de Master I, Toulouse, EHESS, inédit, 174 p.

3 - Guilaine J. 1972, *L'Âge du bronze en Languedoc occidental, Roussillon, Ariège*, Paris, Ed. Klincksieck, 460 p.

4 - Campmajo P. 1983, *Le Site protohistorique de Llo (Pyrénées-Orientales)*, Centre d'études préhistoriques catalanes n° 2, Perpignan, Mém. de l'EHESS, université de Perpignan, 169 p.

5 - Travaux effectués dans le cadre d'un Master II : Bousquet D. 2008, *Étude technologique et typologique de la céramique à « décor cerdan »*. Interrogations sur son interprétation chrono-culturelle, Master II, Toulouse, EHESS, inédit, 113 p.

Démarche méthodologique :

Notre démarche méthodologique s'est basée sur les différents biais documentaires pouvant être rencontrés et qui sont essentiels à prendre en compte pour l'analyse critique de la distribution des vestiges, en surface comme en stratigraphie. Dans le cadre des prospections pédestres menées en milieu non labouré, les processus de bioturbation tiennent une place majeure pour la compréhension de l'image archéologique de surface, celle-ci étant en effet fortement conditionnée, ici, par le degré variable de taupinières. Cette caractéristique nous a amené, en premier lieu, à mieux saisir le fonctionnement des terriers de taupes - via les données d'éthologie de cet animal - pour comprendre les mouvements possibles du mobilier archéologique du sous-sol jusqu'à la surface. En second lieu, nous avons mis en place, à partir d'une démarche exploratoire et expérimentale, un protocole de prospection adapté, à la fois pour l'acquisition des données de surface (avec différentes méthodes testées), et pour le traitement du mobilier (types, mesures et degré de conservation) et des données spatiales sous SIG. L'objectif était *in fine* de pondérer les résultats de la prospection, afin de pouvoir raisonner en termes de présence/absence des vestiges et ainsi rechercher, comme pour la prospection en milieu labouré, la délimitation des concentrations ou d'épandage de mobilier. Afin de traiter du problème du degré variable de visibilité des terrains prospectés - et donc de l'interprétation de la distribution spatiale des indices de surface - les traitements des données sous SIG ont été conduits à partir de 3 niveaux d'analyse complémentaires : d'abord pour traiter de la validité des concentrations et/ou de la distribution éparse des vestiges (établissement de cartes de fiabilités) ; puis de la délimitation et la caractérisation des nappes de vestiges ; enfin de leurs interprétations, notamment par rapport à leurs surfaces et la distance entre chacune d'entre elles ainsi qu'aux caractéristiques des mobiliers qu'elles contiennent.

Vis-à-vis des données de fouilles, l'approche fine des stratigraphies que nous avons menée a consisté à cerner au mieux l'ensemble des processus taphonomiques en jeu dans les contextes de moyenne montagne étudiés. Sur le site de *Lo Lladre*, caractérisé par une succession de différentes occupations (Néolithique, Protohistoire et Moyen-Âge) au sommet d'un éperon rocheux, l'épaisseur de la stratigraphie est importante. Son étude, basée sur une analyse complémentaire des données anciennes (fouilles annuelles entre 1971 et 1988) et nouvelles (fouilles entre 2011 et 2013⁶), nous a permis de renouveler la perception que l'on avait jusqu'ici de la succession des niveaux archéologiques tout en mettant en évidence le caractère à la fois dense et complexe de la stratification (remaniements divers dus aux aménagements successifs et, qui plus est, en contexte de pente).

6 - Travaux engagés dans le cadre d'un Programme Collectif de Recherche dirigé par P. Campmajo entre 2010 et 2013, ayant comme thématique la transition entre l'âge du Bronze et l'âge du Fer en Cerdagne.

Sur les sites de *Lo Port*, à Eyne, les stratigraphies sont très différentes, caractérisées dans l'ensemble par de faibles épaisseurs⁷. Leurs approches ont permis d'observer d'autres contraintes encore, relatives en partie au type de sédiment (arène granitique difficile à lire) et à certains phénomènes de perturbations post-dépositionnelles (labours et carrières opportunistes de pierre).

Focus sur le site de Llo Lladre

L'étude de la stratigraphie à l'emplacement de Llo 1 nous a permis de distinguer 6 phases principales d'occupation, les 5 premières s'étalant entre la fin du Bronze moyen et le Bronze final, suivis d'un hiatus durant le 1er âge du Fer puis d'une réoccupation à la fin de cette période (fig. 4). Plusieurs couches de rejets ainsi qu'un foyer caractérisent les niveaux les plus anciens. La période d'occupation du Bronze final III est, elle, marquée par la présence de restes d'une architecture de terre, ce qui constitue ici un résultat tout à fait inédit, en lien avec un possible apport culturel. L'hypothèse d'un sol construit en terre est notamment proposée (autrefois interprété comme un niveau d'abandon temporaire du site), avec une surface minimale estimée pour l'instant à une quinzaine de m².⁸

La question de la structuration plus générale du site d'habitat a aussi été discutée, à partir de l'hypothèse initialement émise de la présence d'un mur venant ceinturer l'habitat au sommet de l'éperon rocheux. Ce postulat, sans être totalement exclu faute de données encore suffisantes, peut néanmoins être reconsidéré, plusieurs indices allant dans le sens d'un habitat possiblement aménagé en gradin et ainsi étendu aux espaces de pentes. Compte tenu d'une occupation polyphasée du site, des questions se posent quant aux « mouvements » possibles de l'habitat dans le temps entre le sommet de l'éminence rocheuse et son piémont, pouvant aussi intégrer des logiques de complémentarité comme cela a été documenté ailleurs pour la Protohistoire, par exemple sur le site perché du Cayla de Mailhac où un glissement de l'habitat est suggéré en bas de pente, autour du VIIe siècle avant J.-C.⁹ Le hiatus observé à Llo 1 au 1er âge du Fer pourrait, par exemple, être expliqué par ce type de phénomène.

7 - Ces travaux comprennent les sondages que nous avons effectués en 2009 et 2011 (sites de Lo Port 1 et 2), puis les fouilles établies entre 2010 et 2012 (site de Lo Port 2) dans le cadre du P.C.R. de P. Campmajo.

8 - Des fouilles élargies seraient nécessaires pour appréhender spatialement l'ensemble de cette surface bâtie.

9 - Bagan G. 2012, Espace bâti ou espace occupé ? Le cas des agglomérations protohistoriques du Languedoc et du Roussillon in *El paisatge periurbà a la Mediterrània occidental durant la protohistòria i l'antiguitat: actes del col·loqui internacional*, ICAC, Tarragona, 6-8 maig del 2009, Institut Català d'Arqueologia Clàssica (ICAC) ; Boissinot P. 2014, Quelques réflexions sur les habitats et territoires du Midi de la France au début du premier millénaire avant notre ère in *La transició bronze final - 1a. edat de ferro en els Pirineus i territoris veïns, XVe Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà - Congrés Nacional d'Arqueologia de Catalunya, Nov 2011*, Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans.

La présence de terrasses jalonnant les pentes interroge également du point de vue des activités agraires. Les données fournies par les études carpologiques¹⁰ pourraient aller dans ce sens, puisqu'elles tendent à montrer une production locale de différentes espèces cultivées à partir de champs permanents et dans l'environnement immédiat du sommet de l'éperon. Les études archéozoologiques¹¹, montrant que les stratégies de subsistance sont également tournées vers l'élevage, ont aussi amené récemment d'autres hypothèses quant à l'exploitation possible de l'espace autour de l'habitat – et donc des terrasses, notamment celle d'une production à l'âge du Bronze, de fumier par les troupeaux pour l'agriculture, ainsi qu'une adaptation de l'élevage à l'échelle interannuelle, comprenant affouragement et mobilité altitudinale. Ces éléments, mis en regard avec les données acquises sur la montagne d'Enveig¹², amène aussi à se questionner sur l'existence possible, plus haut sur le versant, d'un habitat saisonnier intermédiaire à l'âge du Bronze (fig. 11, n°09), type ferme d'altitude intégrant un système de cultures temporaires et fonctionnant en complémentarité avec l'habitat permanent de *Lo Lladre*.

Tableau général de l'occupation protohistorique en Cerdagne orientale

À la lueur des nouvelles données de fouilles récentes en Cerdagne orientale, se dessine un tableau varié de l'habitat protohistorique, avec des occupations, semble-t-il, en partie contemporaines (fig. 4). Les divers sites documentés comportent souvent des niveaux relativement denses en vestiges mobiliers et marqués par différents aménagements, dont des fosses et d'autres éléments non négligeables de structuration de l'espace de formes diverses : structures sur poteaux renvoyant à de grands bâtiments ou à des palissades, ainsi que des vestiges de murs montrant un important aménagement de l'espace habité et/ou exploité. Les données carpologiques montrent par ailleurs, avec l'exemple des fouilles du site de *Lo Port* 2, qu'il s'agit d'habitats au moins à vocation agraire, d'après la présence ici tout comme à *Lo Lladre*, de l'orge vêtue ainsi que de vestiges pouvant être relatifs au traitement thermique (plaque foyère en terre cuite) et au stockage des récoltes (urnes).

10 - Ruas M.-P., Bouby L., Campmajo P. 2009, Agriculture en montagne Cerdane au Bronze final: les données carpologiques de Llo-Lo Lladre (Pyrénées-Orientales) in *De Méditerranée et d'ailleurs... : mélanges offerts à Jean Guilaine*, Toulouse.

11 - Knockaert J. 2017, *Economie animale et gestion des troupeaux dans les Pyrénées méditerranéennes durant l'âge du Bronze (2300-700 av. J.-C.) : approches archéozoologiques et contributions des analyses isotopiques de l'émail dentaire ($\delta^{18}O$ et $\delta^{13}C$)*, Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, inédit, 401 p.

12 - Rendu C., Campmajo P., Crabol D. 2012, Étagement, saisonnalité et exploitation des ressources agro-pastorales en montagne à l'âge du bronze. Une possible « ferme d'altitude » à Enveig (Pyrénées-Orientales), *Bulletin de l'Association pour la promotion des recherches sur l'Âge de bronze*, p. 58-61.

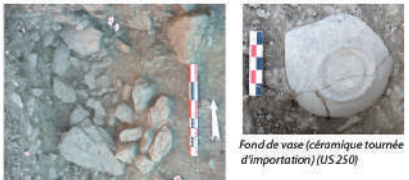
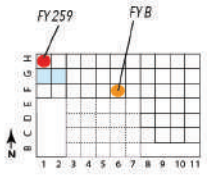
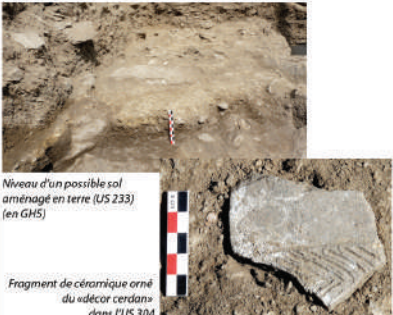
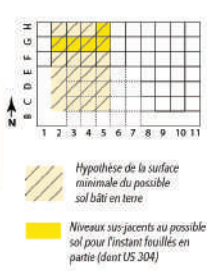
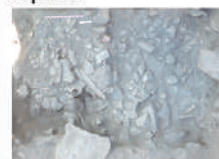
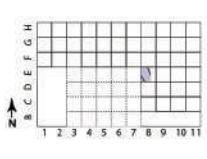
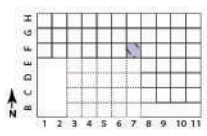
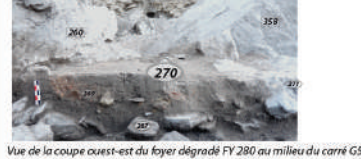
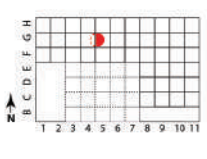
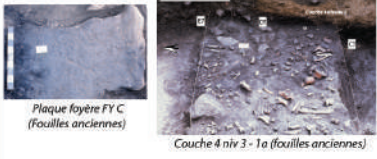
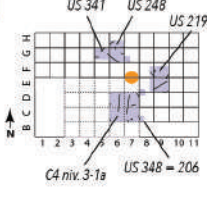
Phasage synthétique de Llo 1		Périodes chronologiques (d'après la nomenclature du Languedoc occidental pour l'âge du Bronze (Gasco, 1998, 2011))	Périodes séculaires LLO1	Autres sites Cerdagne (datation 14C) Correspondance possible avec les phases d'occupation de LLO1
Faits/occupations datés	Localisation des US			
Occupation associée à un foyer aménagé (FY 259)  Vue du foyer FY 259 en fin de campagne de fouille 2012(H1) Niveau d'occupation /abandon US 250 Correspondance avec le foyer FY B (fouilles anciennes) ? 			6	El Castellot Baltarga Llo 2 Entre 400 et 0 av. J.C.
			Hiatus	
Occupation d'un bâtiment à architecture de terre  Niveau d'un possible sol aménagé en terre (US 233) (en GH5) Fragment de céramique ornée du décor cerdan dans l'US 304 Niveau sus-jacent à un sol possiblement construit en terre US 304 (Possible équivalence avec la couche C3 niv. 2 des fouilles anciennes (partie ouest du sondage))  Hypothèse de la surface minimale du possible sol bâti en terre Niveaux sus-jacents au possible sol pour l'instant fouillés en partie (dont US 304)			5	Castellàs Serra del Bosc Lo Port 1 Lo Port 2 (site du «menhir») Site 130 du Pla de l'Orri ? Entre 1100 et 800 av. J.C.
Dépotoir  Vue zénithale de l'US 353 (en B) Couche de rejet en place US 353 			4	Castellàs Serra del Bosc Llo 2 ? Llo 3 Entre 1200 et 900 av. J.C.
Indéterminé  Vue de la coupe n°9 en G7 avec l'US 314 - fin de fouille 2013 Niveau de rejet remanié ? US 314 			3	Site 88 du Pla de l'Orri ? Llo 2 ? Llo 3 Entre 1300 et 1000 av. J.C.
Foyer aménagé (FY 280)  Vue de la coupe ouest-est du foyer dégradé FY 280 au milieu du carré G5 Utilisation du foyer US 270 			2	Site 88 du Pla de l'Orri Site 85 de l'Orri d'en Corbill Llo 2 Llo 3 Entre 1400 et 1100 av. J.C.
Dépotoirs et foyer en terre cuite (FYC)  Plaque foyère FY C (fouilles anciennes) Couche 4 niv 3-1a (fouilles anciennes) Utilisation du foyer (graines carbonisées avec vase écrasé en place sur la plaque en argile cuite) Couches de rejets en place - Couche 4 niv 3-1a = US 206 = US 348 = possible US 307 - US 248 = possible US 341 Couche de rejet remaniée US 219 			1	Site 88 du Pla de l'Orri Site 85 de l'Orri d'en Corbill Llo 2 Llo 3 Entre 1500 et 1200 av. J.C.
● Plaque foyère en terre cuite ● Foyer aménagé autre ▨ Couches de rejets ▨ Restes de bâti en terre ■ Niveau d'occupation/abandon lié au bâti en terre ■ Niveau d'occupation/abandon		Clichés et DAO : D.Bousquet		

Figure 4 : Données synthétiques de chronologie sur des phases reconnues à Llo 1 (site de *Lo Lladre*) pour la Protohistoire, à partir de l'ensemble des données stratigraphiques et des datations 14C (fouilles anciennes et récentes) et en fonction des types d'US/faits mis en évidence. Correspondances possibles des principales phases de Llo 1 avec celles des autres emplacements anciennement fouillés (Llo 2 et Llo 3) et d'autres sites de Cerdagne orientale datés par le 14C.

Apports de la prospection pédestre :

Les données des prospections pédestres effectuées dans 5 zones tests localisées en haute Cerdagne, nous ont permis, à la fois de montrer la validité de notre approche méthodologique et d'amener quelques réflexions supplémentaires quant à la caractérisation des surfaces occupées durant la Protohistoire. Les résultats issus de la délimitation des nappes de vestiges en surface (fig. 5) conduisent notamment à proposer des hypothèses sur la configuration générale des espaces habités.

L'exemple du site des *Castellàs* est le plus parlant, en raison de la comparaison possible entre les informations de surface et du sous-sol. Ici, les nappes de vestiges apparaissent en effet correspondre spatialement, de manière approchante, avec les différentes zones de

concentration de vestiges qui ont été identifiées dans les tranchées du diagnostic et interprétées comme de possibles emplacements d'unités d'habitation¹³.

De plus, le détournage des grandes nappes de vestiges (fig. 5), qui permet de proposer une surface minimale de la zone d'habitat principale, s'étend ici sur presque 1 ha, ce qui constitue un résultat tout à fait remarquable dans la mesure où la surface minimale de l'habitat estimée à partir des données du diagnostic donne une mesure analogue. Ainsi, en partant de l'idée que les nappes délimitées en surface traduisent une certaine réalité du sous-sol, les données de prospection apparaissent dès lors intéressantes pour tenter d'appréhender, bien qu'approximativement, l'organisation possible de l'habitat à l'échelle intrasite.

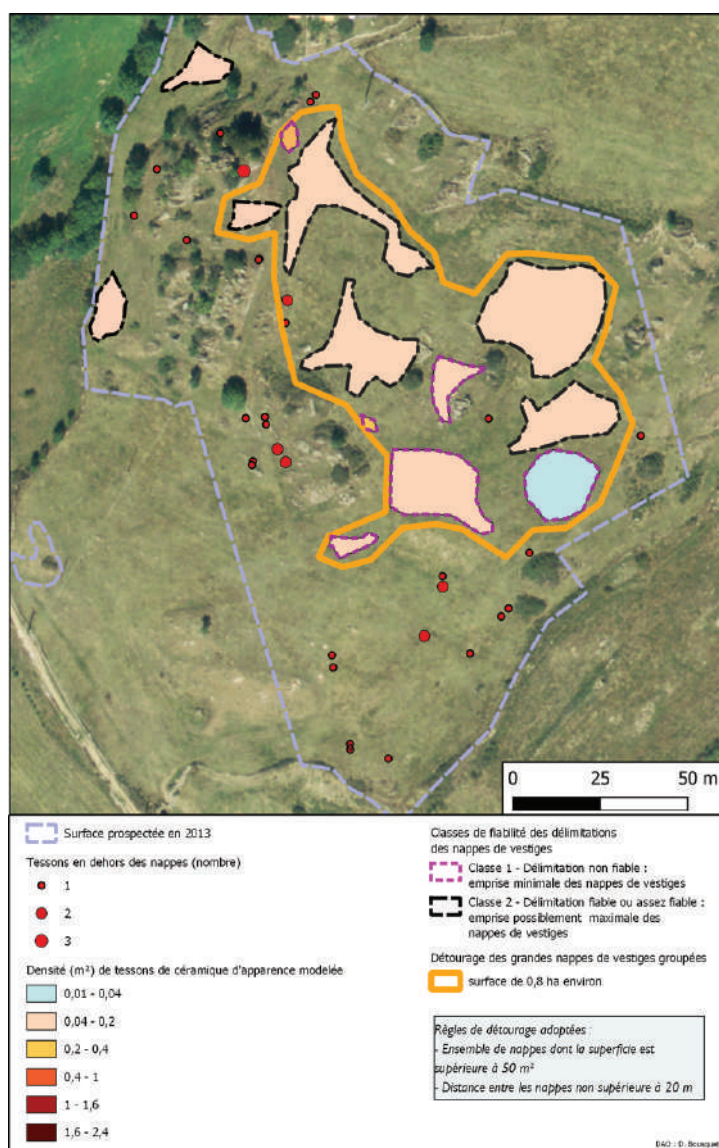


Figure 5 : Résultats des prospections sur le site des *Castellàs* : densité de tessons de céramique d'apparence modelée par nappes de vestiges et détournage des grandes nappes groupées de vestiges.



Figure 6 : Résultats des prospections sur le site des *Castellàs* : répartition des tessons de céramique d'apparence modelée sur la « zone test » des *Castellàs*, en fonction du degré d'érosion des tessons.

13 - Diagnostic dirigé par J. Kotarba ayant inclus, avant la phase des tranchées mécaniques, des prospections systématiques : Bousquet D., Kotarba J., Rendu C. (dir.), Campmajo P., Crabol D., Martzluff M., 2013, *Diagnostic sur le site protohistorique des Castellàs d'Odeillo - Pyrénées-Orientales, Font-Romeu*, RFO de diagnostic archéologique, Montpellier, SRA, Languedoc-Roussillon, 249 p.

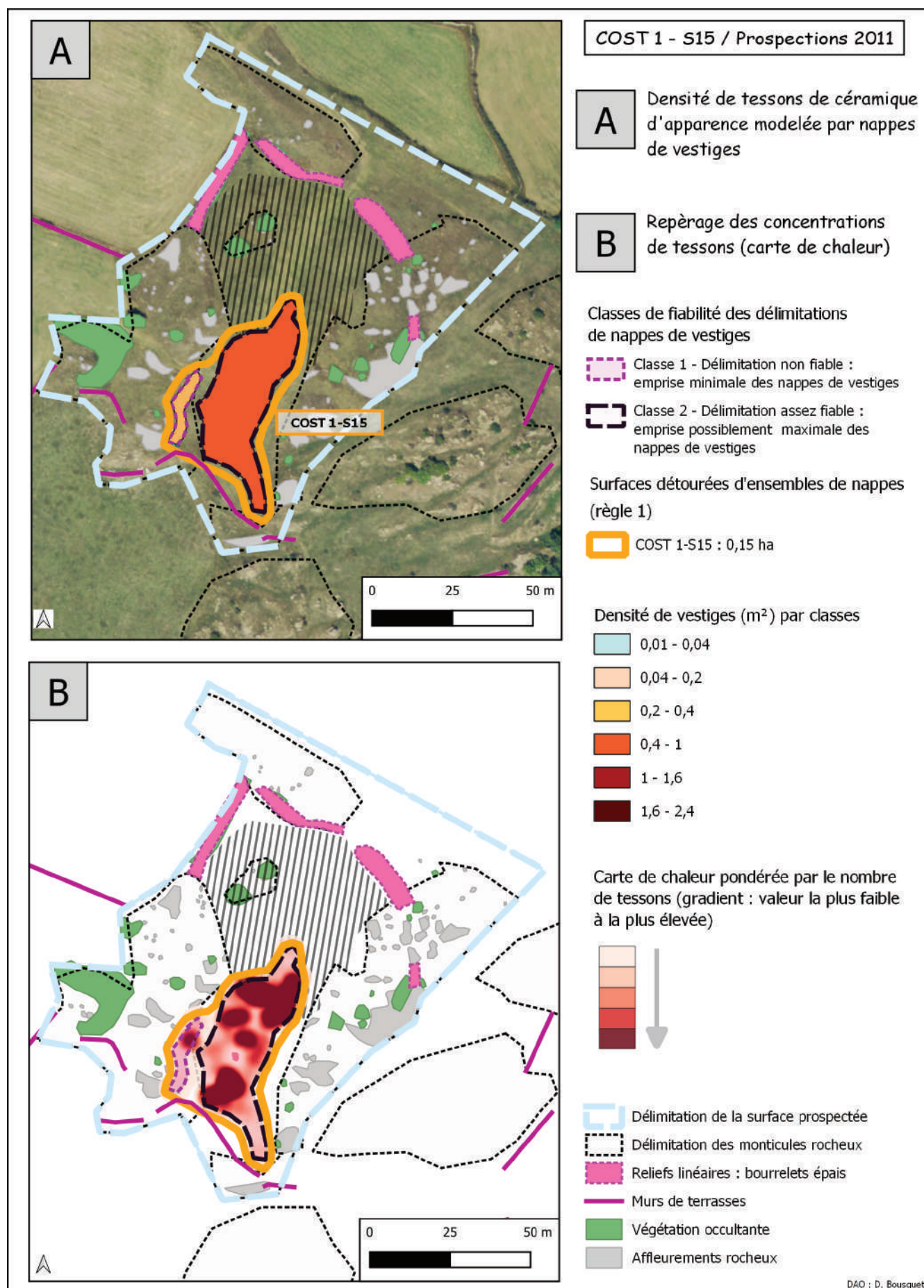


Figure 7 : Résultats des prospections sur le site COST 1-S15 : densité de tessons de céramique modelée par nappes regroupées de vestiges (A) et repérage des concentrations de vestiges (B).

L'emploi d'autres critères intrinsèques au mobilier céramique amène, par ailleurs, à réfléchir sur la possibilité de distinguer les concentrations relatives à l'implantation de l'habitat, des zones d'épandage. Les résultats permettent pour l'instant d'identifier assez nettement les secteurs qui supposent la présence, dans le sous-sol, de niveaux archéologiques en place, en raison de l'existence de vestiges peu ou pas altérés (fig. 6). Une étude plus poussée reste à faire en revanche pour aborder plus précisément la question d'éventuels épandages agraires autour des espaces habités, à travers une analyse spatiale combinant différents critères tels que la répartition et la densité des tessons de céramique ainsi que le degré d'érosion de leurs tranches.

Par ailleurs, les premiers traitements sous SIG sur les autres zones tests, qui montrent une configuration variée en terme quantitatif et qualitatif des nappes de vestiges, permettent de confirmer tout le potentiel des données de prospection à des fins de comparaison. La zone COST 1-S15 par exemple (fig. 7), apparaît notamment comme un site d'habitat marqué par une très forte densité de tessons et dont l'occupation principale semble pouvoir être située à la transition Bronze-Fer. Il apparaît de plus être structuré par d'épais bourrelets talutés très similaires à ceux observés et testés en fouille sur le site de *Lo Port 2* à Eyne qui date de la même période. Ces aménagements pourraient être assimilés à des structures de délimitation de l'espace habité, illustrant ainsi une forme d'habitat peut-être spécifique à la période située entre la fin de l'âge du Bronze et le premier âge du Fer.

Quelques questionnements sur le peuplement

Les questions de peuplement durant la Protohistoire en Cerdagne ont été abordées à partir de la période la plus documentée, située entre la fin de l'âge du Bronze et le premier âge du Fer, là où de manière plus générale, à l'échelle suprarégionale, est identifiée une tendance globale à la densification des réseaux de peuplement¹⁴ et, à l'échelle des Pyrénées, une phase d'expansion des pratiques agro-pastorales¹⁵. En Cerdagne, on constate une abondance d'indices archéologiques, notamment la présence de la céramique dite « à décor cerdan » qui peut être aujourd'hui reconnue sur plus d'une vingtaine de sites (fig. 8).

Cette ornementation particulière apparaît être caractérisée par plusieurs thèmes décoratifs et peut être rattachée, du moins en partie, à des vases de stockage (urnes/jarres) (fig. 9)¹⁶. L'une des difficultés majeures

pour étudier précisément ces décors tient dans la grande fragmentation qui caractérise souvent les tessons sur lesquels les motifs incisés sont identifiés ; une autre concerne sa datation, les données radiocarbone disponibles (fig. 10) restant encore insuffisantes, pour différentes raisons : plusieurs mesures 14C présentent des fourchettes encore trop larges, ne facilitant pas le repérage des événements ; certains contextes datés présentent par ailleurs des problèmes de perturbations post-dépositionnelles et/ou une difficulté de lecture stratigraphique ; certaines datations enfin ne datent pas directement cette céramique spécifique. Le contexte le plus assuré actuellement pour évoquer la période dans lequel le « décor cerdan » semble apparaître est celui du sondage nouvellement fouillé de Llo 1. Ici, en effet, un exemplaire décoré d'incisions en épis caractéristiques a été retrouvé sur le niveau de sol construit en terre pour l'instant rattaché à une occupation du Bronze final III (fig. 4).

À l'échelle de la Cerdagne, la « céramique à décor cerdan » est reconnue en divers lieux, à la fois sur les espaces de piémont ainsi que les bas et moyens versants. Elle provient aussi de sites variés (de plein air, en abris sous-roche et en grottes), implantés sur différents types d'unités topographiques et géologiques. L'interprétation approfondie de la répartition et des modalités de peuplement est néanmoins rendue compliquée, en raison d'une part de la fourchette pour l'instant très large (représentant environ 5 siècles) dans laquelle on peut situer le marqueur chronologique du « décor cerdan » ; d'autre part, de données encore trop disparates concernant la connaissance des contextes archéologiques. Les questions qui se posent sont multiples, notamment du point de vue de la contemporanéité ou non des occupations ; de l'existence de phénomènes de déplacements éventuels au cours du temps de l'habitat en raison, par exemple, de rotations périodiques des cultures¹⁷ ; de la présence d'habitats dispersés et/ou groupés et du statut des sites ; du caractère permanent ou saisonnier et des complémentarités possibles entre les sites ; des relations entre l'habitat et les espaces funéraires, ces derniers restant encore très peu documentés.

les sites du *Pla de la Creu* (Vial J. 2009, *Le Pla de la Creu à Bolquère* (Pyrénées-Orientales). *Occupation et mise en culture d'un versant de moyenne montagne au cours du premier âge du Fer, en Cerdagne*. RFO, INRAP Méditerranée, Nîmes, SRA Languedoc-Roussillon, 71 p.) et sur le site de *Veinat de Dalt* (Martzluff M. 1998, *L'Habitat protohistorique et médiéval du Veinat de Dalt, à Targassonne* (Cerdagne) in *Comerç i vies de comunicació : 1000 a. C.-700 d. C., XIe Col·loqui Internacional d'arqueologia de Puigcerdà, 31 d'octubre i 01 de novembre de 1997*, Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceterans).

17 - Martzluff M., Bousquet D., Campmajo P., Crabol D., Rendu C., Belbenoit V. 2014, Questions sur le mode d'occupation de l'espace sur la « Solana » de Cerdagne, autour du Bronze final - 1er âge du Fer in *La transició bronze final - 1a. edat de ferro en els Pirineus i territoris veïns, XIe Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà - Congrés Nacional d'Arqueologia de Catalunya, Nov 2011*, Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans.

14 - Carozza L., Marcigny C., Talon M. (dir.) 2017, *L'habitat et l'occupation des sols à l'âge du Bronze et au début du premier âge du Fer*, CNRS Éd. INRAP, Recherches archéologiques 12, Paris, 374 p.

15 - Galop D., Mazier F., Lopez Saez J.-A., Vannière B. 2003, *Palynologie et histoire des activités humaines en milieu montagnard. Bilan provisoire des recherches et nouvelles orientations méthodologiques sur le versant nord des Pyrénées*, *Archéologie du Midi Médiéval*, 21 (1), Persée, p. 159-170.

16 - Par exemple les différents exemplaires de récipients retrouvés sur

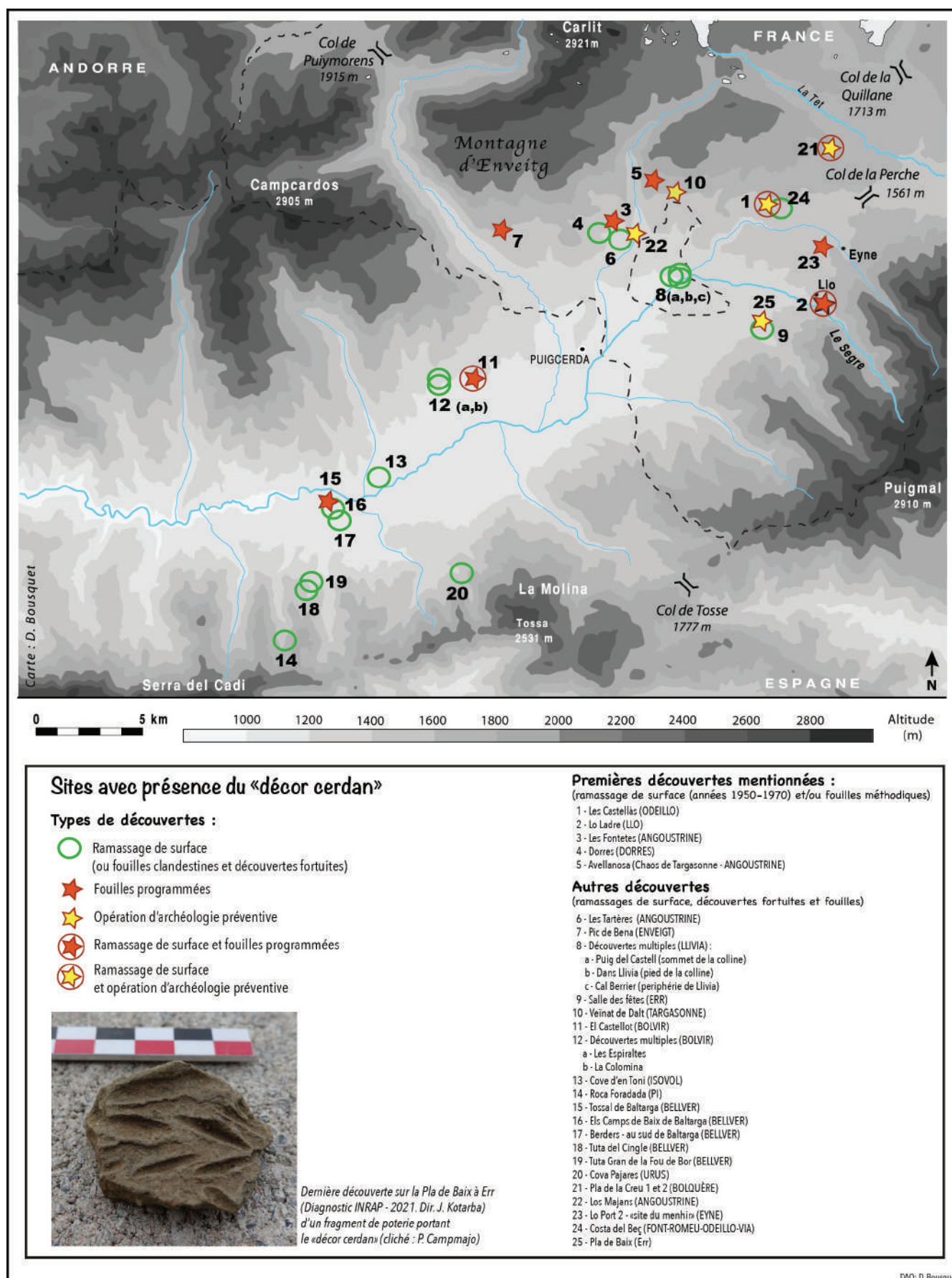


Figure 8 : Carte de la Cerdagne localisant les différents lieux de découverte de la « céramique à décor cerdan ».

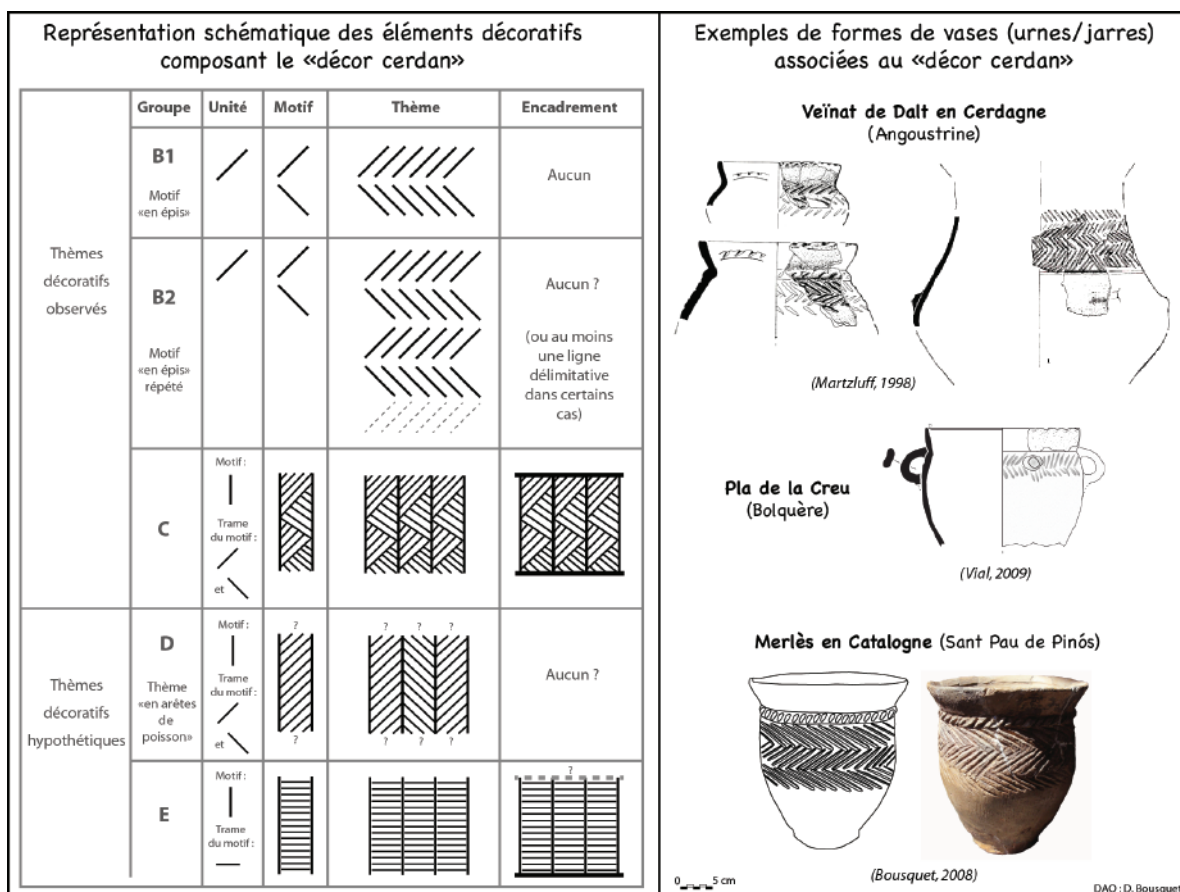


Figure 9 : Thèmes décoratifs de la « céramique à décor cerdan » et formes de vases associées (extraits de figures issues de Bousquet 2008).

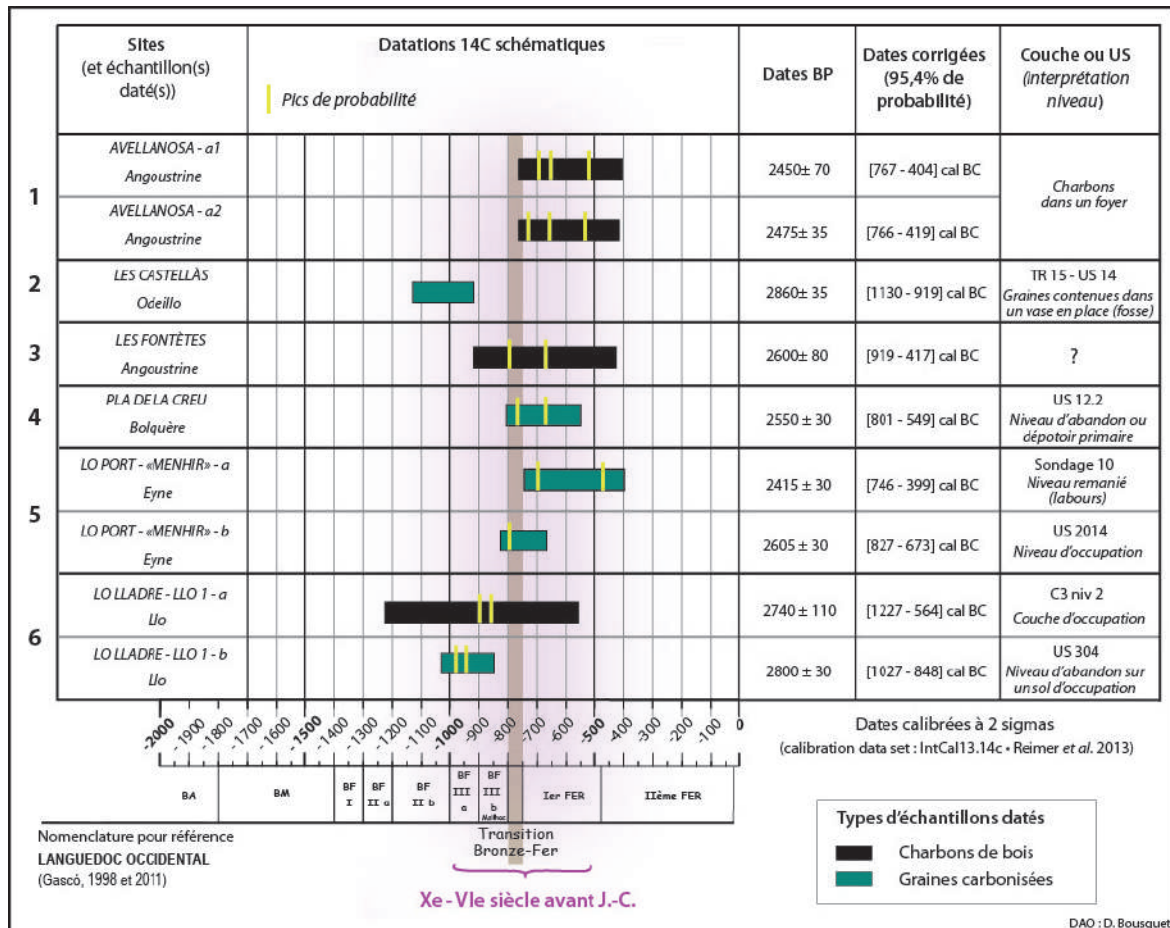


Figure 10 : Ensemble des datations radiocarbone effectuées dans différents contextes archéologiques où la « céramique à décor cerdan » est attestée.

Un autre constat interroge également quant à l'absence apparente du « décor cerdan » sur certains sites pourtant datés de la transition Bronze-Fer, comme la cabane pastorale située sur le versant du massif du Carlit (montagne d'Enveig), à 2100 m d'altitude, ou le site d'habitat possiblement saisonnier de la *Serra del Bosc*¹⁸, situé à plus de 1700 m d'altitude, en limite du piémont du massif du Cambre d'Aze (fig. 11). Au vu de ces exemples, il apparaît possible que le « décor cerdan » puisse aussi représenter un marqueur de l'habitat permanent¹⁹.

D'autres questions se posent également dès lors que l'on élargit encore la fourchette chronologique étudiée. Des changements dans les modalités de l'occupation au cours du second âge du Fer sont par exemple reconnus à partir des résultats des fouilles pluriannuelles menées sur certains habitats de hauteur de la plaine d'altitude de la Cerdagne par les équipes de chercheurs catalans²⁰. Un certain phénomène de regroupement de la population semble en effet être observé pour cette période au sein de ces habitats groupés en même temps qu'une intensification de l'agriculture. La présence supposée de différents types d'habitats dispersés contemporains complèterait, par ailleurs, ce nouveau schéma de peuplement. Cette dernière hypothèse est à envisager en Cerdagne orientale, à partir de la convergence des données paléo-environnementales et archéologiques : les premières, en effet, montrent une pérennisation des terroirs agricoles durant l'âge du Fer tandis que les secondes, issues des prospections, suggèrent la présence d'habitats au second âge du Fer sans qu'il soit cependant possible, pour l'instant, de les caractériser plus précisément.

Perspectives

À l'issue de notre travail, plusieurs perspectives de recherches sont envisageables en Cerdagne, à partir de nouvelles investigations de terrain complémentaires et pluridisciplinaires. De par ses caractéristiques, l'habitat de *Lo Lladre* notamment, reste un site incontournable pour la compréhension à la fois des chronologies et des activités agro-pastorales propres à ce contexte montagnard. De ce point de vue, une approche fine des niveaux archéologiques telle qu'elle a été initiée lors des fouilles récentes à Llo 1 (micromorphologie incluse) apparaît nécessaire pour appréhender au mieux la stratification dense et complexe qui caractérise le site.

La structuration interne de l'habitat pourrait par ailleurs être mieux perçue grâce à des fouilles étendues tandis que la mise en place de prospections sur l'ensemble de l'éperon rocheux et dans son environnement immédiat, combinée à des sondages pédoarchéologiques, serait à même d'apporter de nouveaux éléments pour comprendre les dynamiques spatio-temporelles de cet habitat et de son terroir.

L'approche plus générale de la dynamique du peuplement est, quant à elle, possible à partir de prospections méthodiques élargies, adaptées aux terrains à la fois labourés et non labourés. Il s'agirait principalement d'étudier la répartition spatiale et la caractérisation des sites d'habitat et des espaces agraires associés, tout en se questionnant également sur la sphère funéraire et ses liens avec l'habitat.

En parallèle des différentes opérations de terrain envisagées, les recherches pourraient aussi être orientées vers l'affinement des chronologies des vestiges céramiques, à partir d'une révision des typologies couplée à l'apport de nouvelles données de chronologie. Ce type d'étude pourrait de plus être menée à plus large échelle géographique, notamment dans le cadre de la problématique chronoculturelle soulevée par le « décor cerdan », en particulier en Andorre et en Catalogne, où la présence d'au moins une thématique décorative commune à celle identifiée en Cerdagne (motif en épis) semble pouvoir être déterminée, comme par exemple sur la série de vases, déjà étudiée, issue du site de Merlès (Fig. 9) situé sur le versant sud des Pyrénées.

18 - Kotarba J. 2019, Eyne, Avenue de Catalogne. Une occupation protohistorique de l'âge du Fer à la Serra del Bosc, *Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique*, INRAP Méditerranée, Nîmes, SRA Languedoc-Roussillon, 79 p.

19 - Cette hypothèse reste à vérifier dans le cadre de recherches futures à partir de l'exemple d'autres contextes et d'une étude technologique et typologique approfondie de la « céramique à décor cerdan ».

20 - Morera J. 2016, *Territori i poblament de Cerdanya a l'antiguitat. La ibèrització i romanització de la vall cerdana*, Tesi doctoral, Universitat autònoma de Barcelona, inédit, 1567 p.

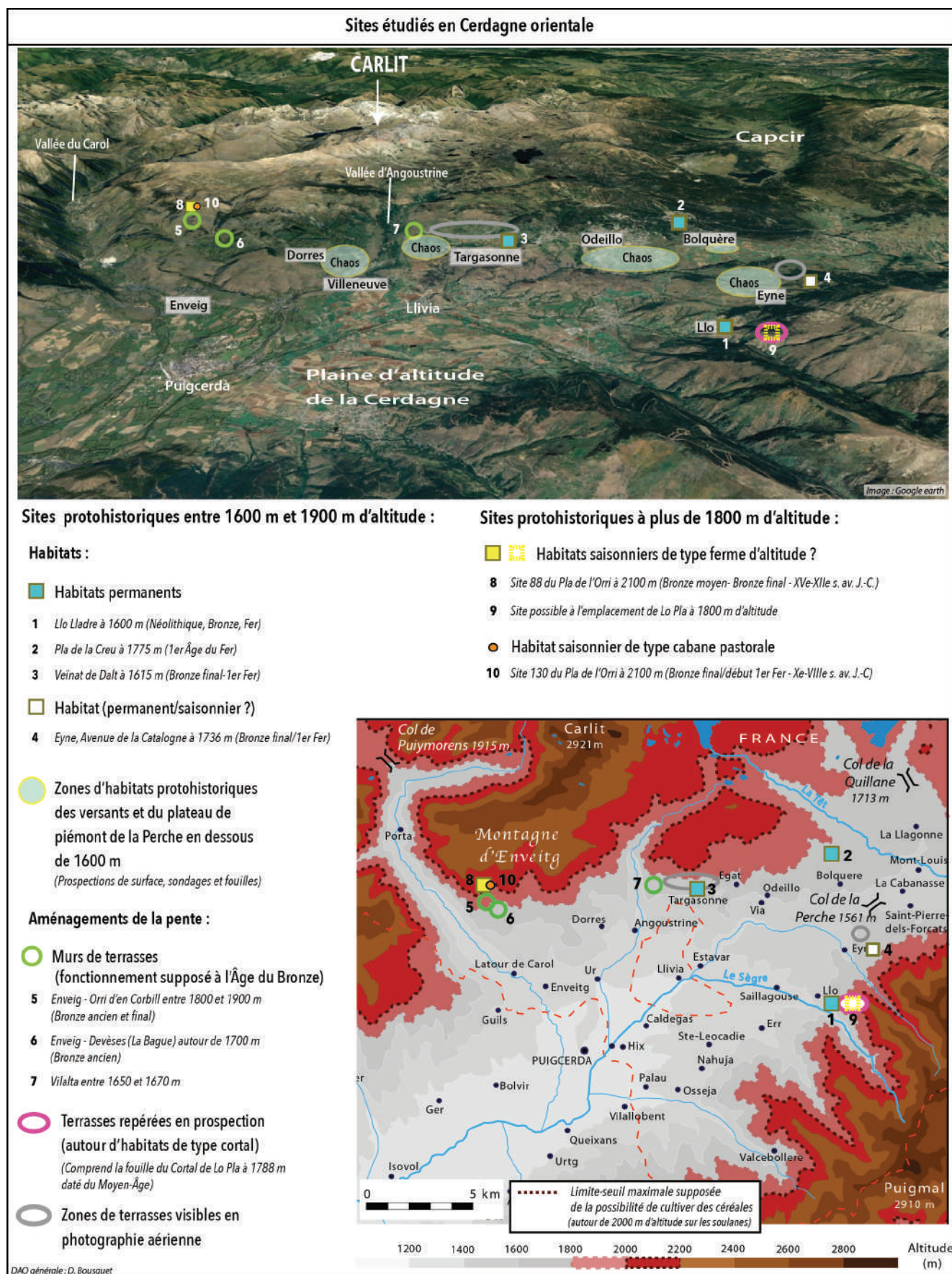


Figure 11 : Localisation des sites protohistoriques étudiés dans la partie orientale de la Cerdagne.

Liste des publications D. Bousquet

Travaux universitaires

Bousquet D. 2022 : *L'occupation de l'espace durant la Protohistoire en moyenne montagne pyrénéenne : cas d'étude en haute Cerdagne (Pyrénées-Orientales), entre informations archéologiques du sous-sol et de surface*, Thèse de doctorat en archéologie, soutenue le 12 décembre 2022 à l'EHESS. Deux volumes en cours de correction (texte : 723 p ; Figures et annexes : 470 p.).

Bousquet D. 2007 : *Prospection pédestre et étude du parcellaire ancien sur la commune d'Eyne (Pyrénées Orientales). Vers la recherche d'indices d'une structuration du paysage protohistorique*, Mémoire de Maîtrise, EHESS, Toulouse, 174 p.

Bousquet D. 2008 : *Étude technologique et typologique de la céramique à « décor cerdan ». Interrogations sur son interprétation chrono-culturelle*, Mémoire de Master II, EHESS, Toulouse, 113 p.

Articles de revues à comité de lecture

Campmajo P., Rendu C., Crabol D., **Bousquet D.**, Luault N. **2017 :** « Les ressources minérales et végétales de la Cerdagne orientale. Bois, mines, fours à chaux, charbonnières et sites de transformation des minerais. L'apport de l'archéologie », *Treballs d'Arqueologia*, 21, p. 65-76.

Knockaert J., Balasse M., Rendu C., Burens A., Campmajo P., Carozza L., **Bousquet D.**, Fiorillo D., Vigne J.-D. **2017 :** « Mountain adaptation of caprine herding in the eastern Pyrenees during the Bronze Age: A stable oxygen and carbon isotope analysis of teeth », *Quaternary International*, p.461-480. <http://dx.doi.org/10.1016/j.quaint.2017.05.029>.

Rendu C., Passarrius O., Calastrenc C., Julia R., Llubes M., Illes P., Campmajo P., Jodry C., Crabol D., Bille E., **Bousquet D.**, Lallemand V. **2015 :** « Reconstructing past terrace fields in the Pyrenees: Insights into land management and settlement from the Bronze Age to the Early Modern era at Vilalta (1650 masl, Cerdagne, France) », *Journal of field archaeology*, 40, 4, p. 461-480.

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D., Rendu C. **2014 :** « Évolution de la poterie du Bronze moyen au Bronze final. Éléments pour une chronologie de l'anthropisation d'un espace montagnard (Cerdagne, Pyrénées-Orientales) », *Documents d'archéologie méridionale. Protohistoire du Sud de la France*, 35, p. 151-174.

Publications dans des actes de colloque avec comité de lecture

Bousquet D., Campmajo P., Crabol [SOUS PRESSE] : « Céramique à décor cerdan » et « culture de Merlès », in *La « Cultura de Merlès » revisada. La transició entre els períodes del bronze final a la 1era edat del ferro a la Catalunya Central i àrees veïnes – Jornada d'Arqueologia*, 3 Oct 2021, Musée de Solsona.

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D., Rancoule G., Ruas M.-P., Bouby L., Calastrenc C., Llubes M., Parent G. **2014 :** « Du Bronze final III au 1er âge du Fer. Premiers résultats des fouilles du site du menhir à Eyne », in *La transició bronze final - 1a. edat de ferro en els Pirineus i territoris veïns, XV Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà - Congrés Nacional d'Arqueologia de Catalunya*, Nov 2011, Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans, p. 107-129.

Campmajo P., **Bousquet D.**, Crabol D., Martzluff M., Rendu C. **2014 :** « Premiers éléments permettant de saisir la transition âge du Bronze-âge du Fer en Cerdagne (Pyrénées-Orientales) », in *La transició bronze final - 1a. edat de ferro en els Pirineus i territoris veïns, XV Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà - Congrés Nacional d'Arqueologia de Catalunya*, Nov 2011, Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans, p. 131-151.

Martzluff M., **Bousquet D.**, Campmajo P., Crabol D., Rendu C., Belbenoit V. **2014 :** « Questions sur le mode d'occupation de l'espace sur la "Solana" de Cerdagne, autour du Bronze final - 1er âge du Fer », in *La transició bronze final - 1a. edat de ferro en els Pirineus i territoris veïns, XV Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà - Congrés Nacional d'Arqueologia de Catalunya*, Nov 2011, Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans, p. 167-185.

Bousquet D. 2011a : « Contribution à l'étude des anciens paysages agro-pastoraux de montagne. Le cas de la commune d'Eyne en Cerdagne (Pyrénées-Orientales) », in *Trochet J.-R (dir) Le Paysage d'aujourd'hui à hier, d'hier à aujourd'hui (édition électronique)*, Éd. du CTHS (coll. Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques (édition électronique)), p. 5-24.

Encyclopédie en ligne

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D. **2018 :** « Un habitat de hauteur de la moyenne montagne pyrénéenne : le site protohistorique de Lo Lladre en Cerdagne (Llo, Pyrénées-Orientales) », *Encyclopédie de la Protohistoire et de l'Antiquité entre Massif central et Pyrénées (EPMP)* - <http://epmp.huma-num.fr>.

Articles de revues sans comité de lecture / diffusion de la culture scientifique

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D. **2018 :** « Le site d'habitat protohistorique de Lo Lladre (Llo) en Cerdagne au sommet d'un éperon rocheux », *Sources - Les Cahiers de l'Âne Rouge*, 6.

Campmajo P., Crabol D., **Bousquet D. 2017 :** « Âge du Fer, Cerretani et Ibères en Cerdagne orientale », *Sources - Les Cahiers de l'Âne Rouge*, 5, p. 47-66.

Campmajo P., Crabol D., Rendu C., **Bousquet D. 2016 :** « La Transition Bronze moyen – Bronze final dans les Pyrénées de l'est. Le cas de la Cerdagne », *Sources - Les Cahiers de l'Âne Rouge*, 4, p. 81-112.

Campmajo P., **Bousquet D.**, Crabol D., Rancoule G. **2014 :** « Étude des poteries de Llo 1 (fouilles récentes). Premiers résultats des campagnes de fouilles 2011-2013 sur le site archéologique de Llo 1 de la fin du Bronze moyen au 2e Âge du Fer et de l'Antiquité au Moyen Âge. », *Sources - Les Cahiers de l'Âne Rouge*, 2, p. 21-52.

Campmajo P., **Bousquet D.**, Rendu C., Kotarba J., Crabol D., Martzluff M. **2014 :** « Étude des poteries de la fin de l'Âge du Bronze. Diagnostic archéologique sur le site protohistorique de Los Castellàs d'Odeillo », *Sources - Les Cahiers de l'Âne Rouge*, 2, p. 53-72.

Rapports scientifiques

Bousquet D., Kotarba J., Rendu C. (dir.), Campmajo P., Crabol D., Martzluff M., **2013 :** *Diagnostic sur le site protohistorique des Castellàs d'Odeillo - Pyrénées-Orientales, Font-Romeu* [en ligne], RFO de diagnostic archéologique, Montpellier : Service régional de l'archéologie Languedoc-Roussillon, 249 p.

Bousquet D. 2011a : *Prospection inventaire 2011 au nord-est de la Cerdagne (Pyrénées-Orientales), Rapport*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, 38 p.

Bousquet D. 2011b : *Sondages archéologiques 2011 au lieu-dit Lo Port sur la commune d'Eyne (Pyrénées-Orientales), Rapport de fouilles*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, 65 p.

Bousquet D. 2010 : *Prospection inventaire 2010 en Cerdagne (Pyrénées-Orientales), Rapport*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, 82 p.

Bousquet D. 2009a : *Habitats protohistoriques et structuration ancienne du paysage de montagne. Résultats des sondages réalisés sur la commune d'Eyne en Cerdagne (Pyrénées-Orientales), Rapport de fouilles*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, 52 p.

Bousquet D. 2009b : *Sondage archéologique sur un talus agraire attenant à une anomalie parcellaire (Commune d'Eyne, Pyrénées-Orientales), Rapport de fouilles*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, 22 p.

Contributions à des rapports scientifiques

Rendu C., Bousquet D. 2019 : « Le site de la Serra del Bosc au sein des recherches sur les dynamiques des espaces montagnards », in *Eyne, Avenue de Catalogne. Une occupation protohistorique de l'âge du Fer à la Serra del Bosc*, Rapport final d'opération, Nîmes, Inrap Méditerranée, p. 64-67.

Bousquet D. 2013b : « Traitement et décompte des mobiliers, commentaires associés », in *Diagnostic sur le site protohistorique des Castellàs d'Odeillo*, Rapport final d'opération, Nîmes, Inrap Méditerranée, p. p. 87-99.

Bousquet D. 2013a : « Les prospections pédestres de 2013 sur le secteur des Castellàs d'Odeillo », in *Diagnostic sur le site protohistorique des Castellàs d'Odeillo*, Rapport final d'opération, Nîmes, Inrap Méditerranée, p. 43-69.

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D. 2013 : « La fouille 2011-2013 sur le site de Llo 1 », in *Rapport de fouille programmée. Llo 1 (année 2013). PCR : La transition âge du Bronze - âge du Fer en Cerdagne. Rapport intermédiaire du PCR*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 116-263.

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D. 2012a : « Fouilles Eyne Menhir 2012. Principaux résultats », in *Rapport de fouille programmée. Eyne - site du Menhir (juillet 2012). PCR : La transition âge du Bronze - âge du Fer en Cerdagne*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 14-38.

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D. 2012b : « La fouille de 2012 », in *Rapport de fouille programmée. Llo 1 (septembre 2012). PCR : La transition âge du Bronze - âge du Fer en Cerdagne*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 22-53.

Bousquet D., Campmajo P., Crabol D. 2012c : « Fiches descriptives des US », in *Rapport de fouille programmée. Eyne - site du Menhir (juillet 2012). PCR : La transition âge du Bronze - âge du Fer en Cerdagne*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 89-107.

Bousquet D. 2011b : « Sondage 2 - Analyse archéologique », in *Rapport de fouille programmée. Eyne - site du Menhir (juillet 2011). PCR : La transition âge du Bronze - âge du Fer en Cerdagne*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 69-92.

Bousquet D., Crabol D., Campmajo P. 2011 : « Cahier photos de la fouille 2011 », in *Rapport de fouille programmée 2011. Llo 1 (septembre 2011). PCR : La transition âge du Bronze - âge du Fer en Cerdagne*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 43-52.

Bousquet D. 2010 : « Le sondage 2 (site du Menhir), Rapport de fouilles », in *Campmajo P. (dir), La transition âge du Bronze-âge du Fer. , Projet Collectif de Recherche 2011 à 2013*, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, p. 122-137.

Campmajo P., Crabol D., Rendu C., **Bousquet D. 2010** : *Inventaire des sites archéologiques Cerdagne-Capcir-Haut Conflent*, Bourg-Madame, Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne, 484 p.

Bilans scientifiques

Campmajo P., Bousquet D., Crabol D., Rancoule G., Ruas M.-P., Bouby L., Parent G. 2012 : « Eyne. Le Menhir », *BSR Languedoc-Roussillon 2011*, p. 196-198.

Bousquet D. 2012a : « Eyne. Lo Port », *BSR Languedoc-Roussillon 2011*, p. 198-199.

Bousquet D. 2012b : « Prospections inventaire au nord-est de la Cerdagne », *BSR Languedoc-Roussillon 2011*, p. 219-220.

Bousquet D. 2010a : « Eyne. Lo port », *BSR Languedoc-Roussillon 2009*, p. 196-197.

Bousquet D. 2010b : « Eyne. Lo Pla del Bach », *BSR Languedoc-Roussillon 2009*, p. 197-198.

Bousquet D. 2010c : « Prospections au Nord-est de la Cerdagne », *BSR Languedoc-Roussillon 2010*, p. 213-214.

Bousquet D. 2009 : « Eyne. Prospections pédestres », *BSR Languedoc-Roussillon 2007*, p. 193-194.

Colloque « millénaire du linteau » de Saint-Genis-des-Fontaines

Franck DORY ⁽¹⁾

1 - AAPO (Ass. Archéo. des P.-O.) ; ASVAC (Ass. pour la Sauvegarde des Valeurs Archéologiques et Culturelles de Saint-Genis-des-Fontaines).



Figure 1 : Linteau de Saint-Genis-des-Fontaines (cliché Frédérique Hédelin).

Cinq ans après les Rencontres romanes de l'abbaye de Saint-André-de-Sorède publiées en 2020 (voir *Archéo* 66, 2020, p. 142), un colloque consacré au millénaire du linteau (1019-1020) et à l'abbaye de Saint-Genis-des-Fontaines a eu lieu du 20 au 22 mai 2022.

Reporté à deux reprises pour raisons sanitaires, ces nouvelles rencontres ont été organisées par Géraldine Mallet (professeur d'Histoire de l'art médiéval à l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, membre du CEMM EA 4583) et Roger Gardez (président de l'ASVAC), assistés de Sylvain Demarthe (UM3-CEMM), Franck Dory (ACCuxa), des adhérents de l'ASVAC (Association pour la Sauvegarde des Valeurs Archéologiques et Culturelles de St-Genis) et d'étudiants de l'Université de Montpellier 3 sous la conduite de Sophie Ducret (CEMM).

Placé sous la présidence d'honneur du Professeur Xavier Barral i Altet (Rennes 2 et Venise), malheureusement excusé, ce colloque, consacré à l'histoire, l'architecture et l'ornementation de l'abbaye génésienne et de son linteau millénaire, fut mis en place par la municipalité de Saint-Genis-des-Fontaines, l'ASVAC, le CEMM de l'UM 3 avec l'appui de l'UPVD, de la Région Occitanie et du CD66.

La première journée eut pour thèmes l'histoire de l'abbaye et de son territoire puis le linteau emblématique des lieux.

Après une courte introduction par Géraldine Mallet, Roger Gardez et Mme le Maire, s'ensuivit un rappel

de 30 ans d'archéologie préventive, protohistorique et antique, à St-Genis par Jérôme Kotarba (Inrap) marquées, entre autres, par la découverte d'une imposante *villa* gallo-romaine dotée de structures artisanales à l'orient du monastère. Thomas Granier (UM3-CEMM) aborda ensuite « le monachisme méridional du Haut Moyen Âge dans son contexte européen » influencé par l'ordre bénédictin avant qu'André Constant (Aix-Marseille-LA3M) ne se questionne sur la création de St-Genis au dernier tiers du X^e siècle, en passant par le précepte de 819, en pleines luttes comtales impliquant le *castrum* d'Ultrera. Sylvain Demarthe et Arthur Malherbe (UM3) clôturèrent la matinée non sans évoquer l'architecture de l'église Saint Michel de St-Genis.

Après un succulent repas traiteur, Pierre Giresse (UPVD), Philippe Bromblet (CICRP Marseille) et Caroline de Barrau (UPVD) abordèrent la question des origines du marbre du linteau du portail de l'église de St-Genis, récemment attribuées aux carrières toscanes de Carrare (comme pour le linteau de St-André) puis Michel Martzluff (UPVD) évoqua les *spolia* des murs de l'église Saint Michel avant que Bernard Rieu (historien catalan) ne parle de l'alleu de Saint-Laurent-du-Mont au territoire d'Argelès-sur-Mer, possession perchée quasi littorale de l'abbaye génésienne.

Si le linteau (**fig. 1**) fut abordé sous l'angle de "l'iconographie au service de la liturgie ?" par Géraldine Mallet, Olivier Poisson nous entraîna pour sa part dans l'historiographie de cette oeuvre d'art millénaire dans le cadre des premiers essais de la sculpture monumentale au XI^e siècle..

Quant à Marc Sureda i Jubany (musée épiscopal de Vic), il traita pour sa part du linteau et de ses rapports avec le mobilier liturgique avant que Géraldine Mallet ne lise la communication de Benoît Lafay (restaurateur de sculptures), excusé, sur les possibilités de conservation du linteau face aux divers types de pollution et dégradation (atmosphérique et anthropique). Dans la foulée, Louis Boulet, ancien président de l'ASVAC, fera part de ses hypothèses sur la présence d'un linteau véritable ou d'un *antependium*, sujet à débats notamment avec Olivier Poisson.

Cette journée se clôtura par un excellent buffet dinatoire précédé d'une visite de l'église Saint Michel et de ses retables sous la conduite d'Alain Sanchez (Hospices d'Ille) et d'une prestation au violoncelle de Magdalene Risel.

La seconde journée du colloque de St-Genis fut consacrée aux décors sculptés, peints et ouvragés puis à l'histoire du monastère aux Temps Modernes. Géraldine Mallet initia d'ailleurs la matinée en évoquant la sculpture de l'abbaye, en particulier celle du cloître du XIII^{ème} siècle remonté dans les années 1970-1980 avec l'appui déterminant de l'ASVAC. Lourdes de San José i Llongueras (chercheuse catalane indépendante) parla ensuite d'une pièce majeure de l'orfèvrerie catalane du XIII^{ème} siècle, à savoir la crosse de l'abbé visible aux musées des Hospices d'Ille-sur-Têt. Sylvie Chauvain-Marc (CEMM) intervint dès lors sur les dalles funéraires inscrites et sculptées du monastère génésien puis Sophie Ducret (CEMM) évoqua enfin les vestiges peints de l'ancienne abbaye.

L'après-midi fut consacré à la « transition ecclésiopolitique entre Espagne et France et au processus de sécularisation des abbayes bénédictines roussillonnaises au XVIII^{ème} siècle » par Emmanuelle Rebardy-Julia (agrégée-

docteure en Histoire) avant que Franck Dory (ASVAC) n'embrasse sur une lecture de la communication de Céline Sala (Musée mémorial de Rivesaltes), excusée, sur la « République des lettres à Perpignan, vitrine du Siècle des Lumières » en lien avec la Franc-Maçonnerie roussillonnaise très influente.

Les conclusions du colloque effectuées par Géraldine Mallet, les participants se rendirent ensuite depuis l'espace de la Prade, lieu des conférences, vers l'église, son linteau et le cloître pour des visites commentées par Olivier Poisson et Géraldine Mallet avant un ultime buffet dinatoire et un spectacle sur le thème de Dante Alighieri par la compagnie *La camera delle lacrime*.

En marge du colloque étaient également organisées deux expositions, l'une consacrée aux « Sculptures de génie à l'abbaye des Fontaines » par les étudiants de M2 Histoire et Histoire de l'art des mondes médiévaux de l'UM3 et l'autre présentant des œuvres peintes, dessinées et brodées par des adhérents de l'Asvac.

Ce colloque s'est achevé par une sortie dominicale très instructive à la chapelle de Saint-Laurent-du-Mont, sur les hauteurs d'Argelès, sous la conduite de Bernard Rieu ; elle a été agrémentée d'un apéritif catalan offert par des associations patrimoniales argelésiennes conviées à leur tour à une fête musicale et sardaniste, à la chapelle génésienne de Sainte-Colombe de Cabanes fin juillet suivant.

En bref, un colloque roman particulièrement suivi et apprécié participant à l'histoire religieuse du piémont des Albères et qui fera date en attendant la publication de ses actes attendue à l'horizon 2024.



Figure 2 : Vue du cloître de Saint-Genis-des-Fontaines (cliché : Roger Gardez).

Conseil d'administration de l'APO

Bureau 2022-2023

Présidente : Ingrid DUNYACH
Vice-président : Georges CASTELLVI
Secrétaire : Cécile RESPAUT
Secrétaire-adjointe : Françoise AVANTIN
Trésorier : Guillem CASTELLVI
Trésorier adjoint : Roger GARDEZ

Conseil d'Administration

Aymat CATAFAU,
Bernard DOUTRES,
Jérôme KOTARBA,
Michel MARTZLUFF,
Étienne ROUDIER
Robert VALLE
Adina VELCESCU

Calendrier 2023

*Les conférences et les sorties ont lieu le samedi,
à l'université de Perpignan-via Domitia (UPVD) dans l'amphi Y
Entrée libre et gratuite*

Conférences

- 28 janvier : Sanctuaires et monnaies en Gaule. À partir de l'exemple de Corent et d'Allonnes**
par Katherine GRUEL (directrice de recherche émérite au CNRS, AOROC, ENS EPHE PSL-Paris)
- 18 février : Du nouveau sur la voie Domitienne ?!**
Conférence de Iouri BERMOND (ingénieur de recherche DRAC-SRA, UMR 5140 Montpellier)
- 19 mars : Les Berges de la Robine : un quartier funéraire antique aux portes de Narbonne.**
par Valérie BEL, Richard DONAT Marie ROCHETTE, Ariane VACHERET (Inrap)
- 09 avril : Bilan et actualité des recherches archéozoologiques menées dans les Pyrénées-Orientales.**
par Vianney FOREST (Archéozoologue, Inrap)
- 17 juin : Elne à l'âge du Fer : premiers résultats de la fouille programmée**
par Jérôme BENEZET (SAD.66, Service archéologique du département ; UMR5140)

Prospections archéologiques

01 au 31 mars 2023 : Prospection et inventaire des sites archéologiques de la plaine du Roussillon

Sortie

13 mai : visite des mégalithes de la Jonquera

Actualité des recherches archéologiques

- 14 Octobre : première partie (programme en cours)**
Les opérations menées par le service archéologique départemental (SAD.66) et autres institutions
- 18 Novembre : seconde partie (programme en cours)**
Diagnostics et fouilles menées par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap)

09 Décembre 2023 : Assemblée générale de l'association de l'APO

Calendrier et actualités à voir sur notre site internet

<https://www.aapo-66.com/>

FICHE D'INSCRIPTION 2023

NOM (en majuscule) / Prénom
Profession (ou avant retraite, facultatif)

ADRESSE (en majuscule)
Code postal / commune/.....

Email :

N° de téléphone (pour les sorties, annulation...)

Je désirerais participer à (entourez vos *desiderata*) :
stages de prospection / fouilles archéologiques / traitement de mobilier

Renvoyer ce talon
+ le chèque de cotisation
à l'adresse du siège :

AAPO
*Association Archéologique
des Pyrénées-Orientales*
**74 avenue Paul Alduy
66100 PERPIGNAN**

L'inscription est annuelle et la cotisation est fixée à 22 €*
- bulletin annuel compris -

AAPO - Tarif des cotisations		* frais d'envoi (bulletin <i>Archéo-66</i>), par voie postale	TOTAL
Cotisation membre standard	22 euros	(+ 9,50 euros)	
** Cotisation réduite (étudiants non salariés, demandeurs d'emploi)	12 euros	(+ 9,50 euros)	
*** Cotisation de soutien de 66 €	66 euros	<i>faire la demande</i>	
*** Don libre	montant :		

* ENVOIS : + 9,50 euros supplémentaires
(si vous ne pouvez pas venir chercher le bulletin, au siège de l'AAPO ou lors des conférences)

** Pour les étudiants non salariés et les chômeurs la cotisation annuelle est de 12 €.

*** Soutien et don : pour les particuliers : 66 % du montant du don est déductible de votre Impôt sur le Revenu (dans la limite de 20 % de votre revenu). Un justificatif (reçu fiscal) permettant aux donateurs de bénéficier d'une réduction d'impôt (CGI, art. 200 et 238 bis) vous sera délivré.

Je joins donc à ce formulaire ma cotisation pour 2023 de € (par chèque)



Association Archéologique des Pyrénées-Orientales

74 avenue Paul Alduy 66100 Perpignan

contact@aapo-66.com

www.archeo-66.com



15 Euros

ISSN 1636-7227